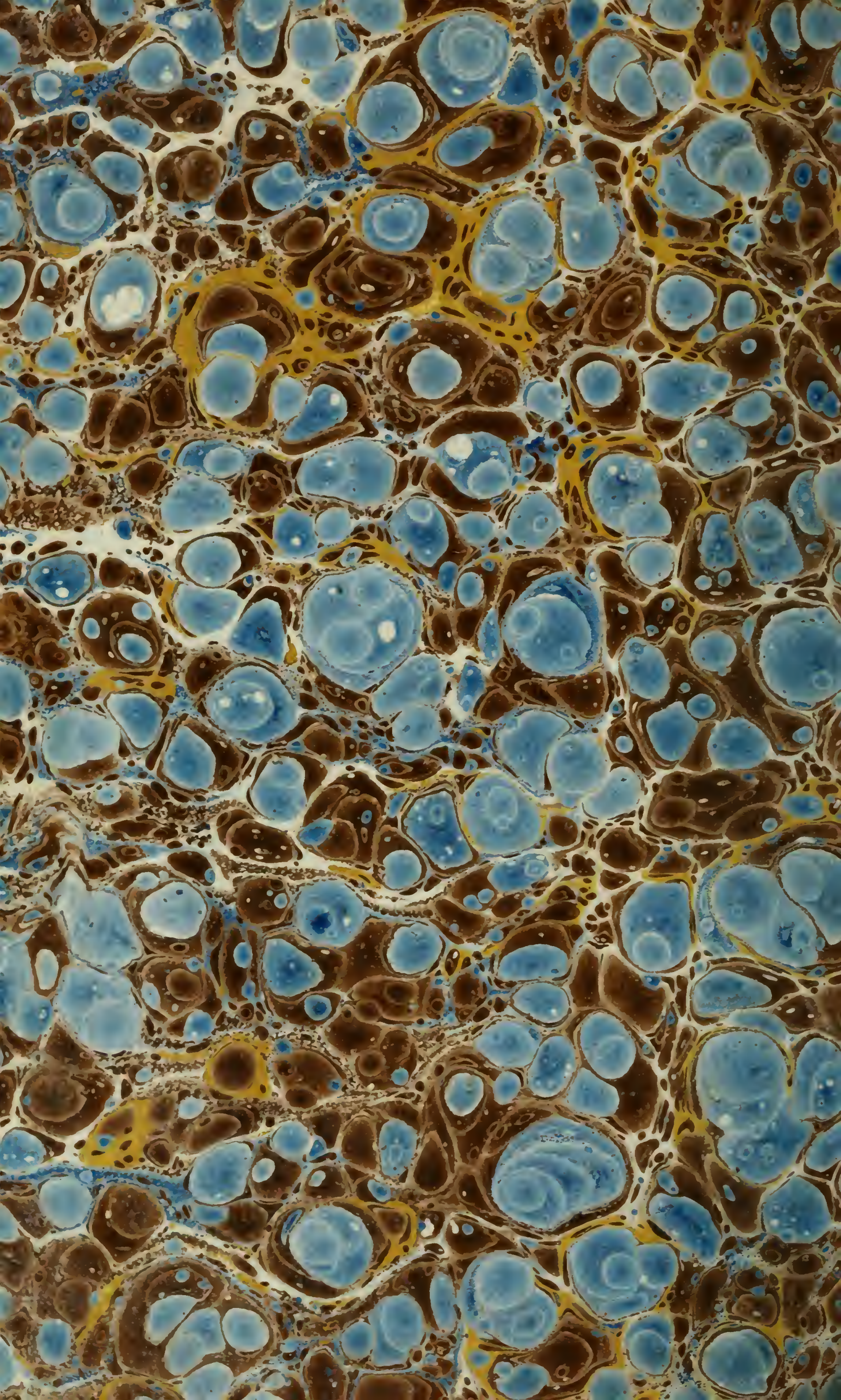
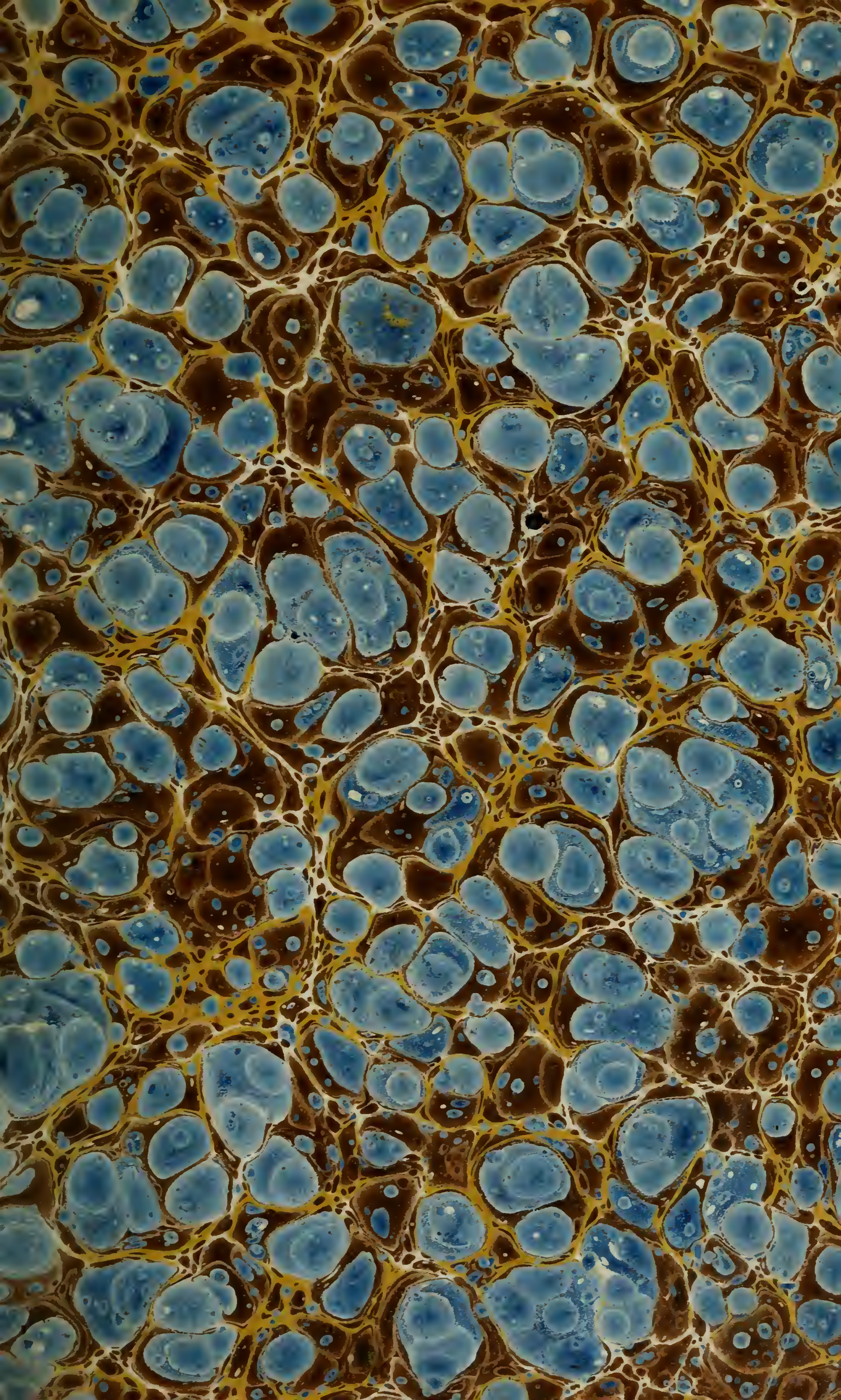






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS; L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER Fils, Directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; LESOURD; L. AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

NOUVELLE SÉRIE.

Tome Premier.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1830.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

PRÉFACE.

La Revue Britannique est parvenue à sa cinquième année. Malgré le succès qu'elle a obtenu, elle a cependant commencé sous des auspices funestes. Des sources immenses lui étaient ouvertes, il est vrai, soit en Angleterre, soit parmi les établissemens libres ou soumis dont elle a couvert le monde. Mais nous ne pouvions pas toujours y puiser; les tribunaux servaient avec une déplorable complaisance un pouvoir fatal; et, en 1827, la Revue Britannique a même subi les mutilations de la censure.

Dans cette position, il fallait ou nous taire ou n'exprimer la vérité qu'avec des réticences. Nous avons pensé que ce dernier parti serait le plus utile, et c'est celui que nous avons adopté. Mais aujourd'hui qu'une voix auguste et sincère a déclaré que nos lois ne seraient plus une déception, une ère nouvelle commence pour la France, et en particulier pour la presse périodique. Nous avons pensé que dès-lors la Revue Britannique devait se distinguer de ses précédentes publications par une marche plus indépendante et plus hardie, et nous avons jugé convenable de faire une nouvelle série, comme le font souvent les recueils périodiques de la Grande-Bretagne. Un

autre motif nous a aussi décidés à prendre cette détermination.

Dans la série précédente nous avions, en quelque sorte, par de nombreux renvois, rattaché les uns aux autres tous les articles analogues, afin qu'ils pussent s'éclairer réciproquement. Il en était résulté que la REVUE BRITANNIQUE était moins considérée comme un journal que comme un livre que l'on voulait avoir complet. Mais les générations nouvelles qui se présentent sur la scène active du monde, devaient naturellement hésiter à souscrire à un recueil dont les années précédentes augmentaient beaucoup le prix; et cependant, c'est surtout pour ces générations qu'il faut écrire, car c'est sur elles que reposent les espérances de notre avenir.

Toutefois, la REVUE BRITANNIQUE, tout en profitant de la liberté que lui donne notre émancipation politique, ne s'écartera pas de ses premiers erremens. La faveur constante avec laquelle le public a bien voulu accueillir l'ancienne série, lui fait un devoir d'y rester fidèle. Depuis qu'un gouvernement réparateur a rappelé dans les affaires les hommes qu'un pouvoir funeste en avait éloignés, nous avons, il est vrai, accepté de nouveaux devoirs, mais qui ne sont pas inconciliables avec les anciens. Nous espérons même, dans la pratique et le positif des affaires, recueillir plus d'un fait, plus d'une observation qui ne seront pas perdus pour l'avancement des hautes théories de la science. D'illustres exemples ont tout ré-

cemment fait voir combien la conduite des affaires était compatible avec la culture des lettres. Nous devions cette explication à ceux de nos abonnés qui ont bien voulu nous témoigner à cet égard une sollicitude dont nous avons presque ressenti quelque orgueil, en voyant par qui elle nous était exprimée.

Comme rédacteurs de la REVUE BRITANNIQUE, nous aurons de nombreuses obligations à remplir. L'intérêt du drame qui se joue sur la scène du monde augmente de jour en jour. Notre liberté nouvelle nous permettra heureusement de projeter, sur cette grande scène, toutes les lumières que nous fourniront la presse anglaise et celle de l'Amérique du Nord.

Mais une obligation plus importante encore que nous imposent les circonstances, c'est de propager le plus possible les vérités de l'économie politique, et de les étendre sans les fausser. Cette science est celle qui doit, à l'avenir, exercer l'influence la plus utile sur les sociétés modernes ; car en les éclairant elle les modère ; elle les détache des utopies chimériques, et leur apprend qu'elles n'ont pas moins besoin de repos que de liberté.

Les derniers événemens ont montré ce qu'à cet égard l'éducation du peuple a encore d'incomplet. Sous d'autres rapports on a pu voir toute l'étendue de ses progrès intellectuels. Jusqu'à présent, on avait loué *à priori* la liberté de la presse ; car on en avait plutôt pressenti les avantages qu'on ne les avait constatés. Mais ces grands événemens

sont une expérience éclatante en sa faveur. Quelle différence entre ces ouvriers armés et préparés à cette grande crise par la lecture habituelle des journaux, et la populace de 92 et 93 ! Celle-ci ne croyait pouvoir améliorer son sort que par la spoliation ; d'immenses confiscations ne comblaient qu'en partie son avidité ; elle aspirait à sortir en masse et brusquement de sa condition, sans avoir aucune des qualités nécessaires pour se maintenir dans une condition supérieure. Le peuple de 1830, au contraire, s'est montré à la fois plus éclairé et plus modeste. Ce n'est pas à la conquête de droits nouveaux qu'il a marché, mais à la défense de droits anciens, sans autre ambition que la conservation de ces droits, même au milieu de l'enivrement de la victoire.

Un seul genre de désordres a suivi ces belles journées. Des ouvriers, entraînés par une funeste erreur, ont voulu, en quelque sorte, assouvir leur colère sur les machines. Ils ignoraient, en brisant ces merveilleux instrumens de l'industrie humaine, que, si aujourd'hui ils peuvent goûter quelques-unes des aisances du riche, ce n'est qu'aux machines qu'ils le doivent. Le peuple a sans doute bien des choses encore à acquérir, et un sort meilleur que son sort actuel lui est réservé dans l'avenir. Mais que l'on compare sa position présente avec celle qu'il avait jadis. Labruyère et Locke ont décrit tous les deux sa condition, en France, au tems de Louis XIV ; l'un avec sa verve mordante, l'autre avec une simplicité phi-

losophique. Toutefois, ces deux tableaux se rapprochent par leurs principaux traits et se servent réciproquement de garantie. Ce n'est qu'aux machines que le peuple doit la fin d'une partie de ces maux; et quand une fois les vérités de l'économie politique seront plus répandues, il apprendra à bénir ces admirables mécanismes, fruits des progrès de la civilisation moderne.

On peut, au reste, compter sur la diffusion générale des lumières et la propagation de toutes les vérités utiles sous de sages institutions qui concilient l'énergie des mœurs républicaines avec le calme et l'élégance des habitudes monarchiques; surtout quand ces institutions sont placées sous la sauve-garde et la parole d'un roi « qui ne peut pas mal faire, » non pas seulement parce que les fictions de notre droit public s'y opposent, mais parce qu'il est, par ses lumières personnelles, à la hauteur de son auguste mission.

S.

REVUE BRITANNIQUE.

MOUVEMENT PROGRESSIF DE LA CIVILISATION EN EUROPE DEPUIS 1815.

QUEL est le caractère dont la civilisation s'est empreinte depuis quinze années? C'est, répondront les uns, l'envahissement de l'industrie et du commerce : le génie du négoce plane sur le monde ; les cabinets des ministres, les palais des rois, les assemblées des députés, cèdent à son influence. D'autres vous diront que la démocratie poursuit le cours de ses conquêtes : ils chercheront dans la situation de l'Angleterre, de la France, de l'Amérique, des preuves de leur assertion. A les entendre, tous les trônes sont menacés ; toutes les aristocraties chancellent ; le système de l'égalité va usurper le terrain occupé naguère par la légitimité des couronnes, la sainteté de l'épiscopat et la splendeur de la pairie. Ces deux opinions, qui d'ailleurs coïncident entre elles, nous semblent également incomplètes ; et nous ne pouvons les partager. Depuis que la bataille

de Waterloo, cette lutte de l'Europe contre un guerrier, a ramené la paix sur le continent, et rouvert à la Grande-Bretagne les portes du commerce, les nations, fatiguées de combats, me semblent avoir conspiré tacitement pour maintenir cette paix si chèrement achetée. L'horreur de la guerre, le besoin du repos, voilà le caractère actuel de la civilisation européenne.

Les faits qui doivent étayer cette assertion sont en grand nombre : à peine un volume suffirait pour en développer les causes, pour en déduire les conséquences. Les sophistes, qui trouvent des raisons à tout, n'ont pas manqué d'obscurcir la question. Cobbett prétend que notre dette nationale, en nous écrasant de son poids, nous force à ne point chercher querelle à l'Europe. Un prédicateur (1) affirme que nos ames s'amollissent, et que le luxe, favorisant la culture des arts de la paix, nous oblige à renoncer aux combats. Mais si je jette les yeux sur les peuples qui nous entourent, et que je compare leur situation à celle de la Grande-Bretagne, je ne pourrai m'empêcher de reconnaître, au contraire, que le même amour du repos règne sous toutes les latitudes ; que cette disposition des esprits s'étend au-delà même des limites européennes que je viens de lui assigner ; et que le but de tous les efforts n'est plus aujourd'hui ni la gloire ni la conquête, mais l'accumulation des richesses au moyen des perfectionnemens de l'industrie.

Ne croyez pas que l'Angleterre, si paisible maintenant, soit hors d'état de soutenir une guerre. L'accroissement de sa population et de ses revenus faciliterait pour elle la levée d'une armée de terre et de mer. Elle trouverait ainsi moyen

(1) Irving, prédicateur célèbre, dont l'éloquence est aussi énergique que sa doctrine est rigide.

d'employer beaucoup d'hommes, dont la subsistance et l'inaction lui pèsent. De tous les chanceliers de l'Échiquier, M. Goulburn est celui qui aurait le moins de peine à ouvrir une campagne : la cité (1) regorge d'argent ; cinquante millions st. viendraient en une semaine grossir, s'il le voulait, les coffres du gouvernement. D'où vient donc cette inaction dans laquelle nous sommes restés depuis quinze années, et que nous ne sommes point disposés à échanger contre les chances de la guerre ? des progrès de notre bon sens et de celui de l'Europe. Il nous apprend ce que coûtent les exploits et l'héroïsme. Nous savons enfin ce que valent ces guerres si ardemment entreprises, et dont les peuples se repentent à loisir. Autrefois l'enthousiasme de l'honneur entraînait les nations dans la carrière des batailles : aujourd'hui le besoin des jouissances et le développement de la raison publique ont enlevé son prestige à ce fantôme meurtrier. Nous cherchons des triomphes qui nous coûtent moins cher ; il nous faut des conquêtes que le sang de nos fils n'achète pas, et dont les fruits augmentent à la fois notre bien-être et nos plaisirs.

Nous nous trouvons, on ne peut en douter, sur le seuil d'une ère de civilisation qui ne ressemblera point aux âges qui précèdent le nôtre. Tout change d'aspect. Une perspective d'industrie et de paix s'ouvre à nos regards : l'*utile* est le mot d'ordre de l'avenir. Les peuples l'ont choisi, et ceux qui les gouvernent sont obligés de se conformer à l'esprit de leur époque. En dépit d'eux-mêmes, les soutiens de l'absolutisme se laissent envahir par le génie de la civilisation, qui les obsède et les assiége de toutes parts. C'est chose digne d'admiration, que ce mouvement auquel

(1) *The city.* Nous avons souvent parlé, dans la *Revue Britannique,* de ce quartier situé au centre de Londres, et spécialement affecté aux gens de négoce, aux banquiers, courtiers d'affaires, etc.

on ne peut rien opposer : ses ennemis eux-mêmes le servent, et par leurs efforts pour le réprimer, et par leurs artifices pour l'éluder. On voit des hommes d'état, dont tous les principes sont des erreurs, concourir à l'œuvre de l'émancipation et de la paix, comme ces aveugles qui s'acquittent de leur tâche par nécessité ou par habitude. On voit aussi des hommes de bonne foi tenter sans succès des expériences prématurées, dont l'avortement ne doit ni nous étonner ni nous effrayer : tel est le cours naturel des choses. Il est permis d'espérer que, dans quelques années, ces imperfections, cette lutte, ce développement encore entravé, feront place à une situation plus satisfaisante : les vieilles erreurs de la politique iront s'engloutir dans l'oubli qui les attend ; les intérêts respectifs des nations seront mieux connus ; leur puissance et leurs prétentions seront mieux appréciées. Le commerce et l'industrie ne dissiperont plus leurs ressources, leurs trésors, leurs travaux et leur tems ; chaque localité communiquera aux nations étrangères les produits qu'elle fabrique ou récolte au plus bas prix et de la meilleure qualité : les destinées qui commencent pour nous s'accompliront ainsi, et le bon sens des peuples achèvera sa conquête.

L'aurore de cette époque s'est à peine levée pour nous ; nos enfans assisteront au grand triomphe qui se prépare lentement sous nos yeux. Mais, moins les progrès qui ont eu lieu de nos jours sont sensibles, plus il est curieux de les observer ; un coup d'œil jeté rapidement sur l'état de l'Europe va nous mettre à même de les apprécier. Les pas que nous avons déjà faits nous serviront à mesurer ceux que nous avons à faire.

Reportons-nous à cette époque dont tous les historiens s'accordent à vanter l'éclat, aux dernières années du dix-septième siècle. Les arts florissaient alors ; l'esprit humain

produisait des chefs-d'œuvre; la liberté de la pensée commençait à déployer sa bannière. En Angleterre, surtout, on voyait poindre l'amélioration du sort du peuple et le développement de l'industrie. Quelques avantages politiques et commerciaux étaient les premiers trophées de notre révolution récente. Mais que ces progrès étaient faibles encore, et combien le reste de l'Europe était loin de nous! La grande rivale de l'Angleterre, la France, à genoux devant Louis XIV, se parait d'une gloire que l'élégance de sa littérature et la politesse de ses mœurs justifiaient sans doute, mais que le bonheur de la nation ne couronnait pas, et que tout ami de l'humanité ne peut contempler sans douleur. Elle épuisait ses ressources pour les jeter aux pieds du monarque; l'ambition d'un homme absorbait le sang et l'or de vingt millions de sujets; sa vanité prélevait le tribut de tous les hommages; vers elle seule convergeaient tous les efforts : les arts de la paix, ceux de la guerre, ne formaient qu'un holocauste offert sur l'autel de cet amour-propre immense. On fut trompé par tant de splendeur. On prit la pompe d'une cour pour la prospérité du peuple : on oublia que le paradis des courtisans est l'enfer des nations. Des armées pleines de vaillance, conduites par des hommes de génie, s'entrechoquèrent et se détruisirent mutuellement; l'Europe battit des mains. Mais le paysan manquait de pain; le pauvre souffrait, le commerce languissait; au-dessous de ce trône orgueilleux et de cette cour brillante, des masses d'hommes infortunés s'agitaient, privés de liberté religieuse et civile, de droits politiques, et souvent des nécessités mêmes de la vie. Des impôts exorbitans écrasaient l'agriculteur et le bourgeois. Des querelles théologiques, envenimées et aigries par l'abus du pouvoir, faisaient fermenter la haine dans tous les cœurs. Tant de maux secrets, tant de causes de trouble, long-tems voilés par le

luxe et l'orgueil du monarque, eurent enfin leur résultat, et aboutirent à une banqueroute : la révolution française fut préparée des mains puissantes de Louis XIV.

Comparons à cette situation l'état actuel de l'Europe. Une succession inattendue d'événemens favorables à la liberté changea la face des choses. Il n'est pas de royaume, d'aristocratie ou de république, où le sort des peuples ne se soit amélioré, plus ou moins, depuis le règne de Louis XIV. Il n'en est pas où, depuis quinze ans, cette progression n'ait acquis un caractère étonnant de rapidité et de puissance. Nous passerons en revue les divers pays de l'Europe, et nous commencerons par les plus faibles états. Jouissant de moins de ressources, leurs progrès sont plus frappans et d'une appréciation plus facile.

La Suède, que son éloignement et la vaste étendue de son territoire semblaient devoir retarder et entraver, se distingue au contraire par la rapidité de ses progrès. L'éducation y fleurit; l'agriculture s'y améliore; les sciences exactes et naturelles, l'astronomie, la chimie, la médecine y sont cultivées avec succès. Les manufactures s'y perfectionnent tous les jours. On a remarqué l'accroissement éprouvé, depuis quelques années, par l'exportation du sel; et en remontant aux causes de cette extension de notre commerce, on a reconnu qu'elle provient de l'usage qu'en font les fermiers et les propriétaires suédois. Les classes supérieures se sont récemment coalisées pour subvenir aux frais de l'éducation des paysans. A Stockholm, une souscription s'est ouverte pour l'encouragement des sciences, et pour la distribution de récompenses et de prix destinés à ceux qui les cultivent en Suède ou à l'étranger : tous les citoyens ont pris part à cette généreuse souscription; il est déjà question d'envoyer dans les diverses capitales de l'Europe des correspondans, chargés d'adresser à

l'administration centrale un rapport mensuel sur l'état des sciences et les nouvelles découvertes. Les fonderies de fer et les manufactures de Motala sont justement célèbres : le royaume voit s'élever de toutes parts des fabriques florissantes. Quelle impulsion vive s'est emparée d'un pays pauvre ? Que d'améliorations inattendues ! A quoi les attribuer, si ce n'est à ce génie de perfectionnement qui s'avance partout d'un pas si ferme et si rapide ?

Le Danemarck n'est point demeuré en arrière de la Suède : ses communications avec la partie de l'Europe la plus civilisée sont même plus fréquentes et plus assidues que celles du pays voisin : de grands mouvemens de commerce augmentent la richesse de cette contrée. Des raffineries de sucre s'y établissent ; il est curieux de voir ce produit des tropiques éclore, sous une autre forme, dans ces latitudes hyperborées. Dans le Holstein et dans plusieurs autres provinces du royaume, les races de moutons s'améliorent, et le perfectionnement des laines devient pour ceux qui se livrent à cette industrie une source de gains considérables.

Le despotisme militaire qui régit la Prusse n'empêche pas ses manufactures de fleurir. On y travaille le fer et l'acier avec succès. On y forme des haras magnifiques. L'art du sellier, du carrossier y prospère, et le revenu du fisc et celui de particuliers s'augmentent de ces progrès.

L'Autriche, dont les habitans ne seront pas accusés de libéralisme, s'occupe spécialement de l'éducation des chevaux et de l'amélioration des bêtes à cornes et des troupeaux; ses produits en ce genre sont remarquables ; la finesse et la qualité de ses laines ont attiré l'attention des négocians. Plusieurs sociétés se sont consacrées à l'encouragement de cette industrie ; et des avances assez fortes ont été faites à ceux qui s'y livrent.

La Bavière et la Saxe tirent d'énormes profits de leurs manufactures de drap et de verre. Les habitans de ces deux contrées ont le bon esprit de s'en tenir à l'élaboration des produits naturels de leur sol : système économique que le succès couronne toujours.

Dans les Pays-Bas, l'éducation est devenue un objet d'attention spéciale pour le pouvoir exécutif et pour le peuple. A Liége et à Gand, deux nouvelles universités ont été fondées. Liége doit sa prospérité actuelle à ses fabriques de fer ; et Gand à ses manufactures de coton.

Un pays qui sort à peine de la barbarie, la Russie, a fait de grands progrès en agriculture. Elle perfectionne ses routes ; elle creuse des canaux ; elle forme des haras et des troupeaux ; elle accorde à l'éducation une attention spéciale. On a fait venir d'Allemagne et spécialement d'Hirschfeld, en Hanovre, des armuriers et des fourbisseurs, que l'on a chargés de perfectionner les fabriques d'armes que la Russie possédait déjà. Plusieurs raffineries de sucre se sont élevées récemment à Saint-Pétersbourg.

L'Espagne, jouet des moines, n'a pu résister à l'influence universelle que je signale. Autrefois les grandes routes de cette contrée étaient seules praticables. On a percé, depuis dix ans, un grand nombre de chemins de traverse ; beaucoup de fermes et de maisons se sont élevées dans des localités autrefois désertes. La construction des édifices est devenue plus solide ; on se sert de meilleurs matériaux. Les mines de plomb d'Alméria, et les autres mines de même espèce que l'Espagne renferme, sont exploitées avec moins de maladresse et de négligence. N'est-ce pas un merveilleux effet de la civilisation, que ce progrès, lent il est vrai, mais irrécusable ? Le perfectionnement universel s'introduit et s'insinue au sein de cette contrée esclave, aveugle, dévote et paresseuse : elle grandit en

dépit d'elle-même. En lutte avec le libéralisme et l'industrie, elle est secrètement vaincue par ces ennemis généreux, dont elle croit triompher.

L'ignoble brigandage qui est venu s'asseoir sur le trône du Portugal laisse peu d'espérances aux amis de cette nation brave et infortunée. Sous le joug de plomb, que le fanatisme et l'absolutisme lui imposent, et baignent dans le sang de ses meilleurs citoyens, à quels perfectionnemens peut-elle prétendre ? Toutefois les voyageurs attestent que la culture de ses vignes et de ses oliviers a subi récemment des améliorations importantes.

Jetons les yeux sur la France. Nous l'avons vue sous Louis XIV jouir d'une prospérité apparente, d'une vie factice sous laquelle se cachaient tous les germes de mort. Il faut la contempler maintenant, industrieuse, active, préparant d'une main assurée un avenir de liberté et d'opulence qui ne peut manquer de couronner ses efforts. Quel essor ont pris son industrie et son commerce, malgré les chaînes qu'un gouvernement aveugle leur fait subir encore ! Une grande partie de ses ressources sont paralysées ; elle lutte, mais avec courage, avec constance, contre la folie de ses chefs (1). Les arts de la paix y fleurissent ; et l'on ne peut citer que la Grande-Bretagne et les États-Unis qui l'emportent sur elle sous ce rapport. C'est un spectacle digne d'intérêt, que le combat qu'elle soutient pour la défense de ses libertés ; que sa noble obstination dans cette lutte inégale ; que le progrès constant de l'opinion publique, dans un pays soumis tour à tour aux caprices du bon plaisir et aux fantaisies sanglantes de la dé-

(1) Le *New Monthly Magazine*, auquel nous empruntons cet article, a été publié à Londres le 1er juillet, vingt-six jours avant la révolution qui devait placer sur le trône le prince éclairé qui l'occupe aujourd'hui pour le bien de la nation.

mocratie. Sans doute la voix du peuple trouve peu d'accès auprès du trône, mais elle retentit à la chambre des députés; elle ira frapper un jour le cabinet des ministres; et tôt ou tard son écho terrible se fera entendre au fond des Tuileries, dans ce sanctuaire d'où on la bannit avec tant de soin.

Agriculture, fabriques, manufactures, sciences et arts, tout prospère en France, excepté le pouvoir absolu, qui, essayant vainement de se survivre, fatigue la nation de ses inutiles efforts. Si l'espace qui nous est assigné nous permettait cette analyse, nous offririons des preuves frappantes de l'état florissant où se trouve l'industrie française et de sa situation progressive. Il nous serait facile de prouver que l'énergie de ce peuple, éveillée par la révolution, souvent mal dirigée, mais toujours active, n'a point cessé de se déployer et de s'accroître.

Il y a dans l'état présent de ce pays un intérêt extraordinaire. La perspective qui s'ouvre devant lui est immense. Sa famille régnante a perdu depuis long-tems (et nous nous servons des expressions les plus mitigées) l'amour d'un peuple éclairé, puissant et actif. Pour conserver le trône à cette famille, il est peu probable que la Grande-Bretagne se laisse entraîner de nouveau à une guerre impolitique. On peut assurer avec plus de certitude encore, que si une seconde révolution avait lieu en France, elle s'accomplirait sans effusion de sang. Ce serait une révolution paisible comme l'époque à laquelle nous appartenons. Rien de semblable au drame sanglant de la terreur ne viendrait souiller ce nouveau période. Les massacres politiques sont passés de mode. La guillotine est un aide inutile; tout le monde l'a reconnu. L'esprit public, dirigé par le bon sens, soutenu par le courage de la raison, suffit pour opérer les changemens nécessaires : on sait

que de telles révolutions sont les plus durables de toutes, et que les bourreaux, les sicaires ne promettent aucune stabilité au régime qu'ils se chargent d'établir. Observons d'ailleurs que les Français possèdent maintenant toutes les vertus civiques. Leur grande commotion, qui a ébranlé l'Europe dans son centre et fait trembler tous les états sur leurs bases, les a ramenés à de plus graves pensées politiques. L'exaltation passagère qu'on leur imputait ne fait plus partie de leur caractère national. Ils ne verront plus éclater ces révolutions dont Fouquier-Tinville était l'instrument et dont Marat était l'organe.

Quelles que soient les circonstances qu'amènera la lutte insensée de la dynastie des Bourbons et du peuple, on ne doit pas s'attendre à voir les frontières de la France se hérisser de baïonnettes ennemies, destinées à relever un trône trois fois tombé.

Jamais on ne verra se reformer cette ligne de circonvallation, ce cordon sanitaire, au moyen desquels on tenta de protéger les nations du globe contre la contagion libérale. Les rois sont las de ces épreuves; les peuples sentent que c'est une moquerie. Ils savent qu'en leur donnant pour prétexte la défense de leurs autels et de leurs foyers, c'est leurs propres droits qu'on leur ordonne de fouler aux pieds. Ajoutez à cela l'heureuse mollesse dans laquelle les souverains se sont endormis depuis quinze années : lequel d'entre eux voudrait l'échanger contre les hasards de la guerre? La plupart des chefs de gouvernement touchent à la vieillesse ou à la tombe; ils sont peu décidés à rentrer dans une carrière sanglante, incommode, hasardeuse. L'expérience les a instruits à leurs frais du danger que l'on court, en heurtant de front le génie d'une époque. Ils n'ignorent pas que le vaisseau de l'état vogue bien plus facilement, emporté par le cours de l'opinion publique; que plus d'un

écueil menace le pilote assez imprudent ou assez hardi pour naviguer contre le courant ; et qu'un système bienfaisant, libéral, éclairé, offre mille fois plus de sécurité au gouvernement qui le prend pour base, que des légions de baïonnettes.

Sous ce point de vue, si comme des personnes bien informées l'assurent, un changement, d'ailleurs difficile à apprécier et à prévoir, doit s'opérer bientôt dans la dynastie des Bourbons (1), notre opinion est que l'Europe sera à peine émue de ce changement : tant le besoin de la paix est devenu pressant et universel.

Outre ces améliorations et ces perfectionnemens spéciaux qui appartiennent à divers états de l'Europe, il en est d'autres dont plusieurs royaumes à la fois revendiquent l'honneur et partagent le profit. Non-seulement l'Autriche a ses routes à rainures ; la Suède, la Prusse, la Russie ont creusé récemment de vastes canaux, mais des routes commodes et spacieuses traversent les Alpes ; d'autres, partant de Nice, vont aboutir au golfe de la Spezzia ; d'autres vont de Namur à Luxembourg, de Hanovre à Deventer, de Hambourg à Hanovre, de Mayence à Nimègue, de Varsovie à Kalisz, de Berlin à Leipsick.

Quant à l'Angleterre, on ne cesse de la représenter comme plongée dans une profonde détresse, incapable de nourrir sa population, écrasée par l'énormité de sa dette, épuisée par la somme gigantesque de ses impôts. L'élo-

(1) Note du Tr. L'esprit prophétique qui semble avoir dicté ce paragraphe et les paragraphes précédens ne peut manquer de frapper nos lecteurs. Une logique rigoureuse et la seule force d'une raison puissante ont conduit l'auteur de l'article à la prévision de ces résultats qui ont étonné l'Europe, et dont la France a été témoin récemment. La promptitude avec laquelle cette prophétie devait se réaliser à nos yeux a seule échappé à la sagacité du législateur.

quence des chiffres répond assez hautement à ces mensonges. La prospérité de notre pays est facile à apprécier; elle est matériellement calculable : jetons les yeux sur ses importations et ses exportations principales.

Quatre ans après la paix, l'importation des cotons bruts en Angleterre s'élevait à 139 millions de livres. Le dernier compte rendu de l'exportation des mêmes matières en porte la somme à 211 millions de livres. Quatre ans après la paix nous en exportions 12 millions de livres ou à peu près. Maintenant nous en exportons 21 millions et demi. Ainsi il nous en reste aujourd'hui, pour nos manufactures, 189 millions et demi, tandis qu'il nous en restait autrefois seulement 127 millions et demi.

L'exportation du fil de coton manufacturé s'élevait, pendant la première période, à 20 millions de livres; elle a monté, pendant la seconde période, jusqu'à 48 millions et demi. Nous exportions annuellement pendant la première, 255 millions et demi d'aunes de toile de coton; nous en exportons maintenant près de 360 millions et demi. Alors nous gardions, pour le service et la consommation intérieure, 227 millions d'aunes de cette toile; aujourd'hui 399 millions et demi nous restent pour le même usage.

Nous importions, pendant la première période, 14 millions et demi de livres de laine brute; pendant la seconde, cette importation s'est élevée à 28 millions et demi.

Comme notre population est bien loin de s'être accrue dans une proportion correspondante à celle de ces chiffres, il est clair qu'elle doit être beaucoup mieux vêtue qu'elle ne l'était jadis.

Enfin, d'après les documens officiels, l'exportation de nos laines et cotons valait, quatre ans après la paix,

5,313,429 livres sterling par an. Elle nous rapporte maintenant 5,763,632 livres sterling par an.

Les progrès du commerce de la soie sont plus remarquables encore. Nous en importions un peu moins de deux millions de livres. Aujourd'hui nous en importons plus de quatre millions. Notre exportation a peu varié pendant ces deux époques.

L'importation des bois de construction, celle des lins, n'ont pas augmenté dans une proportion moins gigantesque. Il est évident non-seulement que l'on consomme davantage, mais que l'on demande une main-d'œuvre plus soignée, et que les recherches de la civilisation descendent dans tous les rangs d'une population immense.

Deux universités se sont élevées dans la métropole. Plusieurs sociétés se sont chargées de répandre dans les classes inférieures l'amour de l'étude et les connaissances usuelles. Les institutions de charité et d'éducation se multiplient de toutes parts. Des constructions solides et élégantes remplacent nos vieux édifices de briques et de boue. Les ouvriers, les artisans, toute cette masse productive si longtems négligée, a fait, depuis la bataille de Waterloo, d'étonnans progrès. Son goût s'est épuré ; elle s'est rapprochée des classes supérieures ; elle s'est éclairée sans perdre l'amour du travail et l'habitude de l'ordre. Des routes à rainures, illuminées par le gaz, sillonnent le territoire de la Grande-Bretagne dans toutes les directions. Ces perfectionnemens ont conquis les parties les plus sauvages de l'Écosse, et quelques-uns des cantons de l'Irlande.

Les communications par terre et par eau deviennent si promptes, si faciles, si peu dispendieuses, que ce résultat de l'industrie peut passer pour un prodige. On traverse

un espace de trente lieues à moins de frais et en moins de tems, que l'on n'en consacrait autrefois à se rendre à sa résidence champêtre, située à un demi-mille de la capitale. La navigation par la vapeur acquiert chaque jour un degré de perfection nouvelle; des machines ingénieuses garantissent les passagers contre le danger d'une explosion. D'autres mécaniciens font marcher, par l'impulsion de l'air comprimé, de nouvelles voitures qui s'élancent sans le secours des chevaux, et sans l'appareil de la machine à vapeur. Ces lacs intérieurs nommés *docks*, où venaient stationner nos vaisseaux maîtres de l'Océan, sont devenus trop étroits et ne suffisent plus aux entreprises et aux conquêtes de notre commerce. Ceux que l'on achève actuellement l'emportent sous tous les rapports sur les anciens *docks*; l'aspect en est magnifique et la distribution commode. Une nouvelle poste aux lettres, construite sur un plan qui double la célérité d'action si nécessaire à cette institution admirable, sert à la fois d'embellissement à la capitale et de lien social à tous les rangs, dont les communications deviennent chaque jour plus nombreuses et plus rapides.

Voilà quelques-unes de nos améliorations matérielles. Voyons si notre jurisprudence et nos mœurs ont subi quelques changemens heureux.

Les mœurs des classes inférieures se civilisent. On s'occupe de réviser les codes criminel et civil de la nation. L'anathême injuste jeté sur les catholiques est enfin détruit; plus de parias en Angleterre. Tous les sujets du roi de la Grande-Bretagne sont soumis à une législation uniforme. Chaque année on voit tomber quelques-unes des entraves qui s'opposaient au libre essor de notre commerce; chaque année des pensées plus libérales et plus utiles retentissent dans le parlement.

L'Irlande, si misérable naguère, se relève enfin. Cette contrée dévouée au malheur a vu, après une lutte acharnée, ses efforts couronnés de succès. De la barbarie la plus profonde, elle s'élève tout-à-coup à une existence nationale. Cette grande mesure qu'elle réclame depuis si longtems, l'émancipation de la population catholique, a jeté dans un sol fécond, mais asservi, un nouveau principe de vitalité. Elle se montre digne de ce bienfait. L'ordre renaît au milieu de ces cabanes habitées par des sauvages : les capitaux anglais affluent en Irlande, où bientôt l'industrie anglaise fera germer la richesse et le bien-être. Quelques boutiquiers et quelques ambitieux, ayant à leur tête O'Connell, cherchent encore à troubler cet avenir prospère. Ces agitateurs demandent la séparation de l'Irlande et de l'Angleterre, c'est-à-dire le suicide de l'Irlande : mais tout concourt à nous faire croire que leurs projets seront paralysés par la raison du peuple.

Ainsi nous regardons le mouvement qui entraîne l'Europe, mouvement que l'Angleterre suit fidèlement, comme le commencement d'une époque de paix, de travail, d'industrie. A peine avons-nous esquissé les principaux contours de ce grand tableau, semblables au voyageur que le vaisseau emporte, et qui ne peut fixer que les principaux traits du panorama mobile qui l'environne. En vain certains hommes conservent un culte de vénération pour le passé. Tout est nouveau parmi nous. Le mouvement des opinions et des mœurs est parallèle et identique. C'est vers une civilisation pacifique et productive que se dirige l'Europe entière. L'autorité absolue des gouvernemens ne saurait se maintenir : voyez l'Espagne, qui en est le symbole. La théocratie n'est plus qu'un cadavre : voyez Rome déserte ; cette ville des ruines vous offre l'image du pouvoir sacerdotal. L'ambition guerrière est également passée de mode :

Napoléon n'était que l'auxiliaire de la grande destruction qui devait s'accomplir, pour amener l'état de calme vers lequel nous tendons. En voulant perpétuer la guerre, il a creusé sa tombe. Le duel même commence à sortir de nos mœurs; et les réclamations faites dans ces derniers tems pour demander l'abolition de la peine de mort caractérisent bien l'époque nouvelle où nous entrons. La terre, espérons-le, ne s'abreuvera plus du sang des hommes versé par les hommes, et le grand ressort du monde social, ce sera désormais LE TRAVAIL.

(*New Monthly Magazine.*)

Philosophie.-Histoire.

DE LA MAGIE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

ET DANS LES AGES ANTÉRIEURS.

Qui croirait qu'au dix-neuvième siècle il existe un recueil périodique exclusivement consacré à la magie, et que ce recueil a pour éditeur le conseiller d'un souverain? Lecteur! cherchez où ce phénomène philosophique a pu se produire. Vous le devinerez sans doute; c'est dans cette rêveuse Allemagne, qui marche sans avancer et se débat encore au milieu des fantaisies du seizième siècle.

L'ouvrage dont on trouvera au bas de cette page le titre un peu diffus (1), car l'Allemagne ne sait rien réduire, ni ses titres, ni ses livres, n'est pas une histoire de la magie, mais une espèce de revue ou de magasin de la science infernale. Cette revue est alimentée en grande partie par les contributions volontaires de personnes d'un tour d'esprit chimérique, et qui, quoiqu'elles affectent quelquefois par pudeur publique un ton railleur, sont au moins à demi convaincues, et se détermineraient difficilement à traverser

(1) *Zauber-Bibliothek, oder von Zauberei, Theurgie und Mantik, Zauberern, Hexen, und Hexen-Processen, Dæmonen, Gespentern und Geistererscheinungen.* Vom Georg. Conrad Horst, Grossherzoglich-Hessichen Kirchenrathe. (La Bibliothèque magique ou de la Magie, de la Théurgie et de la Nécromancie, etc, etc., par G. Conrad Horst, conseiller ecclésiastique du grand-duc de Hesse. *Mayence.*)

un cimetierre la nuit, excepté peut-être pour y faire quelques évocations (1).

Le champ qu'explore cette petite troupe, sous les ordres du conseiller ecclésiastique du grand-duc de Hesse, est si vaste, qu'il ne nous serait pas possible d'en parcourir toutes les subdivisions dans le court espace qui nous est accordé. Le Dante, comme on sait, avait partagé l'enfer en cercles, de même que l'Allemagne. M. Horst, procédant d'une manière analogue, divise le domaine du prince de l'air en compartimens si réguliers qu'un enfant pourrait en saisir l'ensemble. Nous nous bornerons aujourd'hui à visiter une de ses provinces. Quant à ceux qui voudront connaître le tout, nous les renverrons à l'ouvrage original. Cet ouvrage est en effet si méthodique et si clair, et les régions infernales y sont si bien décrites, d'après les meilleures autorités, depuis Jamblique et Porphyre jusqu'à l'abbé Fiard et Glanville, qu'elles ne sont guère aujourd'hui moins connues que le cours du Niger. Si donc le voyageur ne trouve pas, pour sortir de l'Averne, la même facilité que pour y entrer, facilité passée en proverbe depuis Virgile, il ne devra s'en prendre qu'à lui-même.

Nous ne prétendons pas cependant que le tableau des régions infernales, tracé par ces judicieux voyageurs, soit fort séduisant, et qu'il nous donne une idée très-favorable de l'esprit et du personnel de l'administration qui les régit.

(1) Note du Tr. Ces croyances ne sont pas non plus complètement détruites en France, même dans les classes éclairées ou qui devraient l'être. Je ne puis rendre la surprise que j'éprouvai un jour qu'un personnage qui a quelque notoriété dans les sciences me parla des évocations qui se faisaient à Mont-Rouge, du ton d'un homme qui croit à leur puissance. Les opinions politiques qu'il professe, ainsi que ses opinions religieuses qui sont celles d'un pur théisme, le séparent cependant entièrement des moines de cette communauté. S.

D'abord, comme Faust nous l'assure, la température en est extrêmement élevée, et leur aspect ressemble beaucoup à celui du canton de Birmingham, avec ses fourneaux et ses puits de houille. La littérature y prospère peu, à en juger par quelques pièces qui en viennent et qui sont insérées dans la *Bibliothèque magique*. Quant aux sciences, si on excepte quelques applications pratiques de la chimie, elles y sont honteusement négligées.

Le grand Faust, qui est, en quelque sorte, le Delolme de l'enfer, a fait un exposé fort lucide de son gouvernement (1), dont M. Horst a donné un extrait curieux dans sa Bibliothèque. Ce gouvernement est despotique, mais il est exposé à des perturbations occasionnelles produites par les esprits les plus influens employés dans le pouvoir exécutif. En somme, les attributions des divers départemens ne nous paraissent pas convenablement réglées; point d'ordre, point de division dans le travail. Il en résulte que Belzébuth, Astaroth et d'autres membres du ministère, qui ont des droits incontestables à la préséance, sont perpétuellement entravés et contrariés par Méphistophélès, Aziel, Marbuel et d'autres esprits du second ordre, qui introduisent toujours leurs griffes là où ils n'ont que faire. Suivant Reginald Scott (2), qui en a fait le dénombrement, l'armée est permanente, et le duc d'Amazeroth, qui est, à ce qu'il paraît, une espèce de brigadier-général, a soixante légions sous ses ordres. Les statisticiens de l'enfer ne disent rien de sa marine; et ce silence, de triste augure, annonce que l'eau doit y être un élément bien rare, si même il y en a.

(1) Voyez *Mirakel-Kunst und Wunder-Buch, oder der Schwartze Rabe, auch der dreifache Hœllenzwang genannt.*

(2) Voyez le liv. 15 des *Discoverie of Witchcraft*, by Reginald Scott.

A travers toute la réserve de ces explorateurs, il est facile de voir que leur opinion est peu favorable à la figure et à la conduite de Lucifer, le monarque régnant. Le vulgaire s'imagine que c'est Satan qui est en possession de cette dignité ; mais c'est une erreur ; elle fait voir que, comme Asmodée le disait à Don Cleofas, qui commettait une erreur semblable à l'égard de Belzébuth, « l'on n'a pas d'idées exactes sur l'enfer. » Satan n'est qu'un esprit de troisième ordre, comme on peut le voir dans la liste du conseil privé infernal publiée par Faust, dans son *Black Raven.* La moralité de Lucifer, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, est aussi mauvaise que possible. Il a tous les vices, à l'exception peut-être de celui de la boisson. Ses habitudes licencieuses sont attestées par Sprenger, Del Rio et Bodinus, qui sont moins circonspects que les écrivains que nous avons déjà cités. Ses plaisanteries ont, en général, quelque chose de bas et de commun, et on observe un manque absolu de dignité dans la plupart de ses actes. Un de ses tours ordinaires est de retirer les balais sur lesquels les sorcières vont à cheval et de leur en donner sur les épaules (1). C'est un fripon notoire ; et beaucoup de gens qui s'étaient enrôlés sous sa bannière dans l'espoir d'une haute paie et d'un prompt avancement, n'ont jamais dépassé le grade de caporal, et en mettant leur main à leur poche, ont reconnu qu'il les avait payés en pièces d'étain. Nous ne sommes pas disposés à avoir une idée très-haute de ses talens ; et nous nous trompons fort, ou le choix de morceaux publiés dernièrement sous son nom, par notre ami Jean Paul (2), n'est qu'une de ces fraudes littéraires trop communes aujourd'hui. Du moins tous ceux de ses discours imprimés

(1) Voyez le procès des sorcières de Moira, en 1672.

(2) *Auswahl aus den Teufel's-Papieren.*

que nous avons pu lire nous ont paru avoir assez d'éclat, mais se terminer en fumée. Il a toujours eu un goût très-prononcé pour les mascarades; et il a fait jadis une série de leçons sur la magie, à Salamanque, sous les traits d'un professeur. Il est rare qu'il ne garde pas l'incognito; mais en 1626, pendant tout un hiver, il tint à Milan un très-grand état sous le titre de duc de Mammon, suivant ce que rapporte le docte Lotichius. Comme Haroun-al-Raschid, il aime beaucoup les excursions nocturnes, pendant lesquelles, suivant le témoignage des sorciers suédois, il porte ordinairement un habit gris, des bas bleus et une culotte rouge, avec des nœuds de rubans. Quoi qu'en disent les biographes qui lui sont le plus favorables, il joue parfois un rôle passablement ridicule dans ses courses de nuit; car d'honnêtes gens qu'il avait voulu faire trébucher en étendant sa queue sur leur chemin, se sont vengés sur ses épaules. Aussi, depuis son affaire avec saint Dunstan, il est plus circonspect après la chute du jour. Luther, comme on sait, ne garda aucun ménagement avec lui, lorsqu'il eut mangé les noisettes qui se trouvaient dans sa chambre à coucher, et l'accabla dans une lutte d'obscénités et d'injures (1). Saint Loup l'enferma, pendant tout une nuit, dans une cruche d'eau froide, où il s'était blotti lui-même, dans l'idée que le saint l'avalerait avec l'eau. Saint Antoine, en réponse à ses offres de service, lui cracha au visage, et, malgré son impudence ordinaire, il en fut si confus, qu'il resta long-tems sans oser reparaître en société (2). Quoiqu'il cherche toujours à profiter de ses relations avec l'espèce humaine, il lui arrive souvent d'avoir affaire à forte partie, surtout quand il se trouve en contact

(1) *Colloquia mensalia.*

(2) *Legenda aurea.*

avec un homme de loi. Les livres rapportent plus d'un cas où, sur le point de mettre la main sur un débiteur, il en avait tout-à-coup été empêché par quelque clause ingénieuse du contrat qu'on lui avait fait souscrire, et dont, comme Shylock, il n'avait pas senti la portée; ce qui l'avait fait condamner avec frais et dépens dans les cours ecclésiastiques où se jugent ordinairement ses affaires. Dans l'affaire de sainte Lydvina, dit Brugman (1), le diable plaida en personne, mais toute la cour lui rit au nez, « *deriso explosoque dæmone.* » Nostradamus lui joua encore un meilleur tour. Afin de surprendre ses secrets, cet habile homme était convenu de lui laisser son corps s'il n'était enterré ni dehors ni dans l'église; et il chargea expressément ses héritiers de l'enterrer dans un trou du mur. Tout cela prouve que le diable n'est pas si fin qu'on l'imagine. Il paraît, d'après la procédure de Moira, que sa santé a été fort altérée par le climat, et qu'en 1669, il se trouva fort mal en Suède. Quoiqu'à cette époque on lui ait fait d'abondantes saignées, et qu'on l'ait traité suivant toutes les règles du régime antiphlogistique, les personnes qui l'approchaient le plus immédiatement assurèrent que sa constitution avait reçu une atteinte dont elle ne se remettrait jamais.

Tel est le grotesque aspect du Lucifer de la légende et de sa cour, tel qu'on peut le voir dans la vie des saints. Mais quoique nous ayons parlé légèrement de ces idées grossières que le moyen âge s'était formées du mauvais principe, et que ce sujet ne paraisse d'abord que risible, il a aussi, comme on va le voir, son côté sérieux. Un dieu indien, avec ses attitudes grotesques et ses membres contre-

(1) *Vita Lydvinæ.*

faits, ne paraît que ridicule quand il est séparé de ses accessoires et vu dans le grand jour d'un musée. Mais replacez-le dans les ombres de son temple; rappelez-vous les victimes dont le sang a coulé sur ses autels, ou dont les membres ont été broyés sous les roues de son char; et le ridicule fait place à l'horreur. Il en est de même des rêveries superstitieuses des époques antérieures. Quand nous ne les considérons que d'une manière spéculative, nous pouvons un instant nous amuser de leur incohérence et de leur folie; mais lorsque nous nous rappelons qu'elles furent le principe de la croyance aux sorciers; que cette croyance maudite, loin d'être un principe inerte, a constamment agité les siècles qui nous ont précédés; qu'il poussait les bons et les sages à des cruautés et même à des meurtres; que le savoir et la beauté, la jeunesse et la vieillesse furent, par son influence, conduits sur le bûcher ou l'échafaud; tout autre sentiment cède à l'effroi et à l'étonnement qu'une idée si absurde ait pu être aussi durable qu'elle était universelle.

On écrit en général fort mal l'histoire; les historiens, au lieu de s'appliquer à caractériser les époques antérieures par le tableau exact de leurs opinions et de leurs mœurs, élaguent presque toujours, de propos délibéré, ce qui ne se concilie pas avec les idées de leur tems. C'est pour cela sans doute que la sorcellerie, qui a troublé toutes les têtes pendant quatre ou cinq siècles, est à peine aperçue dans leurs récits. Le courant des opinions humaines a pris, il est vrai, une direction tout-à-fait différente, et si l'esprit de persécution reparaît de nouveau sur la terre, il aura assurément une tout autre forme. Nos cerveaux ne sont plus, comme disait Hutchinson, en parlant de Bodinus, des salles de bal où dansent les diables. Si l'influence

de notre vieil ennemi est toujours aussi active qu'auparavant, il se tient du moins sur le second plan et a tout-à-fait changé de tactique depuis le *Malleus Maleficorum.*

For Satan now is wiser than before,
And tempts with making rich, not making poor (1).

Toutefois, ces croyances superstitieuses de nos aïeux, tout absurdes, tout sanguinaires qu'elles furent, avaient cependant pris naissance dans un principe élevé et louable. Le désir de dépasser les limites du monde visible et de communiquer avec des êtres auxquels on attribuait un plus haut rang dans la création semblait d'abord ne devoir exercer qu'une influence salutaire. Les hommes considéraient ces êtres privilégiés comme une espèce d'échelle de Jacob, par laquelle ils pourraient établir une communication entre le ciel et la terre, et recevoir directement les influences divines. Par malheur, la supposition de ces rapports directs avec des natures angéliques conduisait à croire à la possibilité de communiquer également avec les esprits des ténèbres,

Who lurk in ambush, in their earthy cover,
And swift to hear our spells, come swarming up (2).

De ces opinions, quand elles furent établies, découlèrent toutes les horreurs de ces tems calamiteux. Une guerre ouverte fut déclarée entre le royaume de la lumière et celui des ténèbres. Si Satan, à l'appel du premier venu, était toujours disposé à envoyer ses esprits, comme la Suisse ses

(1) « Car Satan est aujourd'hui plus habile qu'autrefois ; il tente en faisant riche et non en faisant pauvre. »

(2) « Qui se tiennent en embuscade sous la terre, et accourent en foule à nos évocations. »

mercenaires, il était indispensable pour le salut des fidèles de s'armer contre lui du fer et du feu. Dans cet étrange conflit, toute irrésolution était considérée comme une apostasie ; et celui qui ne voulait pas être persécuté était obligé pour sa propre défense de se faire persécuteur.

Cette intervention directe du diable dans les affaires humaines, une fois reconnue et généralement admise, dut conduire, par une conséquence inévitable, à toutes sortes de folies et d'extravagances. Chacun spécula sur ce sujet suivant son tour d'esprit particulier ; et bientôt les fantaisies insensées de cerveaux affaiblis par la maladie ou le malheur, répétées de tous côtés, formèrent une espèce de code ou de système de croyance, qui, étant infiltré dans toutes les têtes, avec les premiers rudimens de l'instruction, soumit à sa funeste influence les intelligences les plus puissantes. Celles même de Luther, de Calvin, de Knox, si promptes à découvrir l'erreur, si intrépides à la signaler, partagèrent ces erreurs de leur tems ; plus récemment l'équitable Sir Mathieu Hale prononça une sentence de mort contre deux pauvres femmes accusées de sorcellerie ; et Sir Th. Brown, qui avait déchiré le voile des Erreurs Vulgaires (1), et qui fut entendu dans ce procès, déclara que les spasmes des accusées, quoique le principe en fût naturel, « avaient dû cependant être augmentés par la coopération du diable intervenu à la sollicitation des sorcières. » Il paraît que cette déposition contribua beaucoup à déterminer la conviction des juges.

Il n'y avait d'ailleurs, dans les fables de cette époque, rien qui dût nécessairement éveiller l'incrédulité, et qui ne se conciliât avec la base sur laquelle elles reposaient. Le caractère burlesque attribué à tous les exploits de Satan et

(1) *Vulgar Errors.*

de ses satellites se conciliait parfaitement avec ce qu'on pouvait imaginer d'une classe d'êtres dont les actes ne devaient ressembler ni à ceux des hommes, ni à ceux des anges. Le Satan des moines n'a aucun genre de dignité ; son ame, son corps, sont également empreints de bassesse. Le Dante lui-même n'a pas pu parvenir à l'ennoblir.

Gli occhi ha vermigli, e la barba unta ed atra,
E'l ventre largo, ed unghiate le mani,
Graffia gli spirti, gli scuoja, ed isquatra.

Ses tours de singe et ses gambades de satyre étaient tout-à-fait conformes à l'idée d'un être dont le pouvoir était limité et la malice sans bornes; grinçant les dents de dépit quand il ne pouvait pas mal faire, et tournant en ridicule ces rites sacrés auxquels il était obligé de se soumettre. Il sermonne son troupeau infernal; parodie l'institution du sacrement ; exerce sa malice native sur ses propres adhérens; plonge ses victimes déçues dans la misère, et se rit de leur crédulité; tourmente les bons, mais bat en retraite quand on lui résiste avec courage et qu'on lui oppose la protection du ciel. Ces traits de son caractère ont été saisis à merveille par Hoffman et par l'auteur de l'*Homme vert*(1) et de *Térence le tailleur*, qui ne l'ont pas représenté avec la grandeur d'un ange déchu, mais avec la malice comique et capricieuse du diable du moyen-âge ; de cette manière, ils ont peut-être augmenté encore la terreur de leurs scènes fantastiques, de même que l'horreur d'une exécution s'accroîtrait si le criminel, au lieu de se montrer pénitent et religieux, faisait des *lazzi* à la multitude, du haut de l'échafaud. Spinello, précurseur de Milton, est le

(1) Voyez la traduction de ce joli conte dans notre ALBUM BRITANNIQUE.

premier, dans ces tems barbares, qui ait prêté à Lucifer quelques traits d'une beauté terrible. Mais cette innovation d'un homme de génie ne l'empêchait pas de rester fidèle aux idées de son âge; et sa raison s'égarant après qu'il eut fini son tableau de la Chute des Anges, il se croyait poursuivi par les démons qu'il avait représentés, et il finit par mourir au milieu de ses terreurs (1).

Mais si la croyance à la magie était une conséquence naturelle des idées monacales sur le mauvais principe, il est impossible de lire son histoire sans être convaincu que les persécutions et les lois pénales portées contre elles ont beaucoup contribué à en prolonger la durée. C'est une preuve de plus à ajouter à tant d'autres, qu'une opinion, quelqu'absurde, quelque révoltante qu'elle soit, trouve des fidèles et des martyrs sitôt qu'on la persécute. Cette croyance existait sans doute depuis les premiers âges du christianisme, et plus d'une fois des esprits énergiques s'en étaient servis pour intimider les faibles; mais la machine de la société n'en avait pas été ébranlée; et la magie ne commença à jouer un rôle important dans l'histoire qu'après qu'en 1484 la bulle d'Innocent VIII eut excité des feux qui sommeillaient.

La plupart de nos lecteurs n'ont sans doute qu'une idée bien imparfaite de toutes les horreurs qui suivirent pendant deux siècles et demi. On sait confusément que plusieurs personnes furent brûlées sur ce motif, et on se rappelle d'avoir lu dans l'histoire le récit de quelques poursuites dirigées contre des sorcières. Mais on ignore quelle a été l'étendue de ces meurtres juridiques. Innocent n'eut pas plus tôt remis son odieux mandat dans les mains de

(1) Voyez, sous le titre de *Visions du peintre Spinello*, un admirable récit des souffrances et de la mort de ce grand artiste, dans notre Album Britannique.

Sprenger et de ses frères, et établi, pour ces crimes supposés, une forme régulière de procédure, dans l'étrange ouvrage intitulé *Malleus Maleficorum,* qui était à la fois un commentaire théologique et juridique sur la bulle, que la race des sorciers parut se multiplier et remplir la terre. L'édit primitif de persécution fut encore fortifié par les bulles successives de l'infâme Alexandre VI, à qui cependant Satan eût été en droit de dire : « *Et tu, Brute !* » Léon X, en 1521, et Adrien II, en 1522, crurent aussi devoir intervenir ; mais le mal ne fit que devenir plus formidable, et si nous devons croire le témoignage des historiens contemporains, l'Europe n'était plus guère qu'un faubourg du Pandæmonium. La population était à la lettre divisée en sorciers et en ensorcelés. Del Rio raconte que 500 sorciers furent exécutés à Genève, en 1515, dans le cours de trois mois ! Un millier, dit Barthélemi de Spina, périt en une année dans le diocèse de Côme ; et les années suivantes, terme moyen, on en brûlait une centaine. En Lorraine, de 1580 à 1595, Remigius se vante d'en avoir fait brûler 900. En France, la multitude des exécutions vers l'an 1510 est incroyable. Le sorcier connu sous le nom de *Trois-Échelles* donna à Charles IX, lorsqu'il était en Poitou, les noms de 1,200 de ses complices ; telle est du moins la version la plus modérée et la plus raisonnable de cette histoire, car l'auteur du *Journal de Henri III* en porte le nombre à 3,000 ; et Bodin, ajoutant encore un zéro, à 30,000.

Dans l'Allemagne, qui était plus spécialement désignée dans la bulle d'Innocent, cette contagion fit des ravages incroyables. Bamberg, Paderborn, Wurtzbourg et Trèves furent, pendant un siècle et demi, les points où elle fit le plus de mal ; cependant, après l'introduction des procédures par commission, aucune partie de la confédération

germanique n'échappa à sa funeste influence. Il serait fastidieux et révoltant de repasser en détail ce long tissu d'atrocités ; mais *ab uno disce omnes*. Hauber a dressé le catalogue (1) des exécutions de sorciers qui eurent lieu, de 1627 à 1629, à Wurtzbourg, pendant deux mois et demi. Plus de 157 individus montèrent sur le bûcher, dans le cours de 29 exécutions successives. Il est impossible de jeter les yeux sur cette liste sans frémir d'horreur. La plus grande partie des individus qui y figurent se compose de vieilles femmes et d'étrangers ; car il paraît que, dans ces tems malheureux, les étrangers étaient saisis en Allemagne comme ils le furent en France, sous le règne de la Terreur. Elle contient les noms d'enfans de douze, de onze, de dix et même de neuf ans ; de quatorze vicaires de la cathédrale ; de deux jeunes gens de nobles familles ; du sénateur Stolzenburg ; d'une fille aveugle ; de Gobel Babelin, la plus belle fille de Wurtzbourg, etc. etc.

Sanguine placârunt Divos et virgine cæsâ !

Et cependant tout effrayante que soit cette liste de 157 personnes exécutées dans l'espace de deux ans, le nombre relatif n'en est pas encore aussi considérable que celui des victimes des procédures qui eurent lieu dans le Linden, de 1660 à 1664 ; car, dans ce petit district, qui avait tout au plus six cents habitans, trente personnes furent mises à mort, ce qui faisait un vingtième de toute la population.

Combien sont épouvantables les résultats auxquels ces données conduisent ! Si nous prenons 157 comme la moyenne des exécutions faites à Wurtzbourg, et nous savons que ce chiffre est au-dessous de la vérité, nous aurons 15,700 suppliciés pour crime de magie dans le cours du siècle qui

(1) *Bibliotheca magica.*

a précédé 1628. Ces effroyables procédures se prolongèrent avec un redoublement d'activité jusqu'en 1649, et même, quoiqu'avec moins d'ardeur, jusqu'en 1660 ; ainsi donc il faut encore ajouter beaucoup de victimes à celles dont nous avons déjà parlé. Si, comme il y a lieu de le croire, Bamberg, Paderborn, Trèves et les autres évêchés catholiques ont fourni le même contingent au bourreau, ainsi que les états réformés dont le zèle n'était pas moins ardent, on peut estimer à 100,000 le nombre des prévenus de sorcellerie exécutés en Allemagne depuis la bulle d'Innocent X jusqu'à la cessation absolue de ces horreurs.

Mais il existe un autre document qui excite peut-être encore plus de dégoût et d'indignation que les procédures de Wurtzbourg ; c'est une ballade publiée en 1629 sur ces exécutions et sur les tortures des malheureuses victimes, et qui se chantait sur l'air de *Dorothée*, chanson populaire du tems. Elle est intitulée la *Drutenzeitung*, ou la Chronique des Sorciers, « contenant le compte des événemens remarquables qui ont eu lieu en Franconie, à Bamberg et dans le Vurtzbourg, concernant les misérables qui, par avarice ou ambition, se sont vendus à Satan ; mise en musique sur l'air de *Dorothée.* » Cette infâme production est ornée de plusieurs gravures sur bois qui représentent des diables qui prennent par les cheveux, les bras, les jambes des malheureux qu'ils entraînent. Une de ces vignettes représente aussi un sorcier auquel la torture n'a pu arracher l'aveu de son crime, mais il le confesse au bourreau, qui, pour surprendre sa confiance, s'était déguisé en diable. Cette planche est accompagnée de plaisanteries atroces sur l'exécution du malheureux tombé dans ce piège et qui fut de suite livré aux flammes. Quelle idée devons-nous avoir d'une époque où de pareilles horreurs

étaient travesties en chansons bouffonnes pour l'amusement de la populace! Ces persécutions meurtrières s'étendirent comme une peste jusqu'aux bords du golfe de Finlande. Nous voyons qu'à Riga, en 1626, Hermann Sampsonius fit imprimer *Neuf sermons choisis contre les sorciers*.

L'effet naturel de la persistance avec laquelle on entretenait le peuple de Satan et de ses actes, fut de faire croire à des milliers d'esprits faibles ou dépravés qu'ils avaient réellement des relations avec le mauvais principe. Ce n'est du moins que de cette manière que l'on peut s'expliquer les étranges confessions qui forment la particularité la plus remarquable de ces procédures, où de malheureuses créatures, qui n'ignoraient pas le sort qu'on réserve à leur franchise, n'hésitent pas à avouer leurs rapports sexuels avec Satan, leurs réunions nocturnes avec des esprits, et semblaient reconnaître l'équité du supplice qu'on allait leur faire subir. En lisant ces procédures on se rappelle involontairement les effets du violon du Juif dans le conte fantastique de Grimm; nous voyons l'erreur se propager, comme une épidémie, d'un individu à l'autre, tellement que les témoins, les juges et jusqu'aux pauvres prévenus eux-mêmes, cèdent à l'entraînement général, et se laissent emporter par le tourbillon.

Il faut dire, il est vrai, que dans beaucoup de cas, et surtout dans les procédures qui eurent lieu pendant la première partie du dix-septième siècle, quand les doctrines sanguinaires de Sprenger et de Del Rio étaient le plus en vigueur, les aveux qui déterminaient la conviction des juges étaient le plus souvent arrachés par la torture physique et morale, et rétractés ensuite jusqu'à ce que le tortionnaire étendit de nouveau le patient sur ses chevalets. Un exemple cité par Del Rio peut tenir lieu de mille. Il

rapporte qu'un malheureux gentilhomme westphalien avait été vingt fois attaché aux chevalets *icies, vsævæ quæstioni subditum,* et qu'il refusait toujours d'avouer qu'il était un loup-garou. A la fin le bourreau lui fit prendre un breuvage enivrant, et il dit tout ce qu'on voulut. Sur quoi Del Rio s'écrie : « Voyez quelle est notre longanimité en Allemagne! Ce n'est qu'après avoir éprouvé les criminels vingt fois que nous les mettons à mort. » Un autre, comme le malheureux lycantrhope, avait protesté de son innocence. « *Da lies sich sie tüchtig foltern,* dit l'inquisiteur, *und sie gestand.* Je la torturai vigoureusement (la torture dura quatre heures), et elle avoua tout! » Qui n'aurait pas avoué en effet? D'une manière ou de l'autre, la mort était inévitable ; et l'on tâchait d'y arriver avec le moins de souffrances possible. « Un jour, dit Sir Georges Mackensie, je fus chargé d'examiner quelques femmes qui avaient fait une confession publique. L'une d'elles, qui était fort âgée, me dit qu'elle n'avait pas fait ces aveux parce qu'elle était coupable, mais parce qu'elle était une pauvre créature qui avait besoin de travailler pour vivre ; mais qu'étant signalée partout comme une sorcière, elle mourrait de faim, car personne ne voudrait lui donner ni vivres ni logement ; qu'elle serait battue des hommes et mordue par leurs chiens ; et que par conséquent elle désirait qu'on la tuât. » Souvent aussi, on ne se contentait pas de mettre l'accusé à la torture ; ses parens et ses amis étaient soumis à la même épreuve. Dans la procédure d'Alison Pearson, on attacha sa fille, âgée de neuf ans, sur les chevalets, et on appliqua cinquante coups sur la plante des pieds de son jeune fils. Lorsque la torture n'était pas appliquée corporellement, on employait la terreur et d'autres moyens moraux qui produisaient les mêmes effets. Dans le procès des sorcières de la Nouvelle-

Angleterre, en 1696, six pauvres femmes qui furent relâchées de la prison où elles étaient détenues, lorsque l'ardeur de la persécution se fut ralentie, et qui avaient auparavant avoué leurs sorcelleries, déclarèrent « que la confession qu'elles avaient faite leur avait été suggérée; que ceux qui leur avaient dit qu'elles étaient des sorcières, qu'ils le savaient et qu'elles le savaient aussi, avaient fini par troubler leur tête et par leur persuader tout ce qu'ils voulaient. »

Il est incontestable, cependant, que dans beaucoup de cas les confessions étaient sincères. Il n'est pas étonnant que des imaginations ardentes et mélancoliques, dans un tems où les phénomènes naturels étaient encore si mal compris, les expliquassent, ainsi que les fantaisies dont elles se tourmentaient, par l'action d'un pouvoir malfaisant. A cette époque tout s'expliquait par la sorcellerie. Un enfant touché par un individu suspect tombait-il malade ou mourait-il? c'est qu'on lui avait jeté un sort; et cette croyance se prolongea jusqu'en 1712, dans le siècle de Bolingbrocke et de Voltaire, comme on peut le voir dans le procès de Wenham. Le chat d'une vieille femme venait-il se réunir à d'autres pendant la nuit? c'était cette vieille elle-même qui avait pris ce travestissement. Lorsque Robert Erskine de Dune fut prévenu, à peu près à la même époque, du meurtre de son neveu, on l'accusa d'avoir employé, pour s'en défaire, le poison et des sortiléges, comme si l'emploi exclusif du poison n'eût pas suffi.

Il est encore moins surprenant que ces phénomènes singuliers qui ont lieu quelquefois dans la machine humaine, tels que les combustions spontanées, les illusions d'optique, celles produites par l'excitation du cerveau et des nerfs, aient été considérés comme les œuvres du diable. Quelle horreur n'auraient pas produite les spectres de Nicolaï ou de Nichol-

son, dans le seizième siècle ou au commencement du dix-septième, si le *Malleus* ou le *Flagellum Dæmonum* en eût parlé pour la première fois, au lieu des Mémoires de l'Académie de Berlin en 1799, et du 15e volume du *Journal philosophique*. Avec quel effroi, dans les premières de ces époques, n'aurait-on pas écouté le récit des visions qui tourmentaient le malheureux Backzko de Kœnigsberg, pendant ses travaux politiques en 1806 : ce nègre à figure hideuse qui s'asseyait en face de lui ; ce monstre à tête de chouette qui le considérait chaque nuit entre ses rideaux ; ces serpens qui s'enlaçaient à ses genoux, tandis qu'il tournait ses périodes. En 1651, nous voyons l'Anglais Pordage donner pour des faits réels des visions absolument semblables, produites par la surexcitation du cerveau. Lui et ses disciples Jane Leade, Thomas Bromley, Hooker, Sabberton et d'autres, en virent une, à leur première réunion, d'une magnificence incomparable. Les puissances de l'enfer passèrent en revue devant eux, traînées dans des chars au milieu de sombres nuages et conduits par des lions, des ours, des dragons, des tigres. Venaient ensuite les esprits inférieurs, avec des oreilles de chat, des griffes, des membres tordus et contrefaits. Soit que les disciples de Pordage fermassent les yeux ou les tinssent ouverts, ces visions étaient toujours parfaitement distinctes ; « car nous voyions, dit leur maître, avec les yeux de l'esprit et non avec ceux du corps. »

Tous ces phénomènes, que la médecine explique aujourd'hui par les lois rigoureuses de la nature, étant alors considérés comme des faits merveilleux, il est tout simple que l'homme se crût en communication avec les puissances du ciel et de l'enfer. C'est ainsi qu'à la fin du seizième siècle, le docteur Dee assure, avec une conviction qui paraît sincère, qu'il était sur le pied de l'intimité avec la plupart des anges.

Son confrère, le docteur Richard Napier, parent de l'illustre inventeur des logarithmes, croyait tenir de l'ange Raphaël la plupart de ses prescriptions médicales. Au fond, il existait à cette époque bien peu de praticiens qui crussent pouvoir compléter une cure sans l'aide de quelque moyen surnaturel. C'est par cette raison sans doute, qu'aujourd'hui même, les ordonnances de nos médecins ont encore conservé je ne sais quel aspect cabalistique. Aubrey raconte sérieusement qu'Arise Evans ayant un nez énorme, il lui fut révélé que la main du roi le guérirait; et quand Charles II fit son entrée à Saint-James, il se précipita sur sa main, la frotta sur son nez, à la grande surprise de sa majesté, et fut guéri. Au tems d'Aubrey, les visites des esprits étaient si communes qu'il annonce froidement, dans son journal, leur entrée et leur sortie, et sans témoigner aucune surprise. « En 1670, il y eut une apparition près de Cérencerter. On lui demanda si elle était un bon ou un mauvais esprit; mais elle ne répondit pas, et elle disparut en faisant un bruissement mélodieux et en laissant derrière elle une odeur suave. »

Il s'en fallait bien cependant que les crimes ou les faiblesses dont s'accusaient eux-mêmes ceux qui se croyaient ensorcelés, fussent tous imaginaires. Nul doute que des hommes artificieux et corrompus n'aient, plus d'une fois, abusé de la crédulité de ces malheureuses créatures, pour les faire servir à leurs profits ou à leurs plaisirs. Sans nous étendre sur un sujet trop délicat, nous nous contenterons de rappeler l'histoire du père Girard et de la Cadière; et récemment encore en France, un homme s'est introduit dans la couche d'une jeune fille, en se donnant pour l'ange Gabriel.

On a beaucoup parlé de la parfaite ressemblance des dépositions des sorciers, alors même qu'ils étaient interrogés

séparément. Mais il y a fort à rabattre de ce qu'on a dit à cet égard. Cet accord n'existe guère que dans l'ensemble et fort rarement dans les détails. Quant à celui qu'on remarque dans les traits généraux des dépositions, il n'a assurément rien qui doive surprendre. Les idées que l'on s'était faites des diables, des rites du sabbat infernal, etc., étant une fois fixées, les visions qui tourmentaient ces infortunés durent prendre un aspect uniforme et invariable; de manière que, lorsqu'on laissait parler les prévenus, il existait nécessairement une très-grande ressemblance dans leurs dires. Mais ce n'est pas tout; presque toujours les aveux n'étaient que l'écho des questions des inquisiteurs, et ces questions étaient toutes indiquées par le *Malleus*. Comment des réponses, qui n'étaient que de simples affirmations à des questions toujours les mêmes, n'auraient-elles pas été uniformes! Mais les résultats étaient bien différens et quelquefois assez comiques, quand la procédure était conduite par des personnes à qui le manuel de Sprenger était inconnu. Par exemple, dans la procédure du Lenden, en 1699, à laquelle nous avons déjà fait allusion, il arriva que l'inquisiteur était un vieux soldat qui avait fait plusieurs campagnes dans la guerre de Trente Ans, et qui, au lieu de se troubler la tête des *incubi, succubi*, et des autres sujets ordinaires des interrogatoires, voulait seulement savoir quels étaient les généraux, les officiers, les caporaux même des esprits de l'enfer; questions auxquelles il reçut des réponses aussi nettes et aussi satisfaisantes que celles qui sont rapportées pour notre instruction dans les chroniques de Del Rio ou de Bodinus.

Dans le dix-septième siècle, ces illusions se propageaient comme des affections contagieuses. Un hypocondriaque n'avait pas plutôt publié les symptômes qu'il avait éprouvés, que cinquante autres étaient affectés de la même manière.

Dans la célèbre affaire de Moira, que connaissent tous les lecteurs de Glomvil (et qui n'a pas eu occasion de jeter les yeux sur les horreurs de cet odieux livre!), la maladie se répandit d'abord parmi les enfans, qui se croyaient les victimes d'un maléfice, et qui attribuaient à cette cause les convulsions, les faiblesses qu'ils éprouvaient. Les malheureux sorciers qui entendaient cette déposition en attestaient tous la vérité, en pleurant et en tombant à genoux. Cette procédure semble l'*epitome* de toutes les absurdités humaines. Les prévenues déclarent qu'elles rencontrent le diable pendant la nuit sur la Blocula, qui est la salle de bal de Satan en Suède, comme la Brocken en Allemagne; que là, elles vont à cheval sur des manches à balais, des tourne-broches, des chèvres, etc.; qu'elles sont baptisées par un prêtre commis par le diable; qu'elles soupent ensuite avec lui très-frugalement, à ce qu'il paraît, d'après le menu qu'elles donnent de ces repas, où on ne boit pas de vin; qu'elles se mettent ensuite à danser, et que, lorsque le diable est en bonne humeur, il retire leurs manches à balais d'entre leurs jambes, et leur en donne sur les épaules en pouffant de rire; que quelquefois il leur fait de sa musique, qu'il aime beaucoup, comme le prouve la fameuse sonnate de Tartini. Toutes confessent des rapports sexuels avec lui, et ce trait, presque invariable dans les dépositions des sorcières, pourrait conduire à des considérations médicales assez curieuses. Plusieurs de ces malheureuses prétendaient même avoir eu des fils ou des filles de Satan. Une fois, il tomba malade et il voulut qu'on le saignât et qu'on lui mît des vésicatoires. Malgré ces remèdes il parut mourir; et, à cette occasion, il y eut un deuil général sur la Blocula. N'est-il pas épouvantable qu'un tribunal composé de l'élite des citoyens de la province de Dalécarlie, assistés de commissaires venus de la capi-

tale, ait condamné à mort sur de pareilles dépositions soixante-deux femmes et quinze enfans? Le docteur Hornock raconte leur mort avec un odieux sang-froid. « Le 25 août, dit-il, jour de leur supplice, le tems était superbe et le soleil très-brillant; plusieurs milliers de personnes assistèrent à ce spectacle. »

Trente ans auparavant, on avait eu un exemple pareil dans la maison d'orphelines fondée à Lille par la célèbre Antoinette Bourignon. Elle crut un jour apercevoir une nuée de diablotins tout noirs voltigeant sur la tête des jeunes filles groupées dans la salle d'étude; effrayée de la vision, elle les engagea à se tenir sur leurs gardes. Un jour une d'elles s'était échappée d'une chambre où on la retenait en pénitence; on lui demandait comment elle avait pu s'enfuir: « J'ai été délivrée, dit-elle, par un démon à qui je me suis vouée dès l'enfance. » Dans l'espace de six mois toutes les jeunes filles de l'établissement, au nombre de plus de cinquante, se déclarèrent ensorcelées, et prétendirent avoir la nuit des rapports avec le diable, assister au sabbat et à des banquets sataniques. Les exorcismes de tout genre suivirent ces étranges révélations, et donnèrent lieu à de vives discussions entre les capucins, qui croyaient à la possession, et les jésuites, qui en doutaient. Les parens, adoptant l'avis des capucins, accusèrent de magie la Bourignon, qui dut s'estimer très-heureuse d'échapper au supplice. Cette épreuve lui fit connaître à fond le royaume de Satan, et sentir tout le danger d'enflammer de jeunes imaginations, dont une seule étincelle, si elle avait éclaté devant l'inexorable tribunal, eût suffi pour allumer son bûcher.

La démonomanie s'exalte par des causes physiques, et surtout par certaines affections nerveuses. C'est ainsi qu'en 1669 les orphelins de l'hospice de Horn (Hollande) furent atteints des mêmes convulsions que ceux de Moira. Heureu-

sement les soupçons de sorcellerie ne furent dirigés sur aucun d'eux isolément. La même chose était arrivée un siècle auparavant à soixante-dix orphelins de la maison d'Amsterdam. L'on accusa quelques vieilles femmes de leur avoir jeté un sort dans la rue. Ces affections nerveuses ont joué un grand rôle dans les procès des filles de Loudun, des malheureuses victimes des sanglantes exécutions faites dans la Nouvelle-Angleterre en 1699, et dans une foule d'autres. En effet, l'action mystérieuse du fluide nerveux sur des esprits faibles suffirait pour expliquer les phénomènes les plus singuliers que nous offre l'histoire des exorcisés. Il n'est pas étonnant qu'après une expérience d'un siècle les juges et le public, tout ignorans qu'ils étaient, aient soupçonné que l'aveu de l'accusé n'était pas, en pareille matière, la meilleure des preuves. Dans les procès semblables jugés dans la Nouvelle-Angleterre, la condamnation suivait toujours l'aveu. Enfin, après avoir reconnu combien le poids de la confession était léger dans la balance de la justice, le jury déclara une des accusées non coupable malgré l'aveu le plus formel.

Mais que de sang avait inondé l'Europe avant qu'on admît ce principe, et que l'on reconnût l'absurdité de la magie! La réforme, qui détruisit tant d'erreurs, sembla confirmer cette fatale aberration de l'esprit humain. Le moindre village avait ses espions, ses délateurs, dont le métier était de découvrir le plus léger signe d'un pacte diabolique, et au moindre soupçon arrivait le terrible cortége des inquisiteurs, des juges et des bourreaux. Pour se défaire d'un ennemi, il suffisait souvent de jeter un mot dans cette gueule du lion. Les procès d'Edelin, d'Urbain Grandier, du maréchal d'Ancre, en France, du docteur Flaet, et de Sidonie Vanvork, en Allemagne, et de Pierre d'Albano, en Italie, prouvent que souvent les ac-

cusateurs ne croyaient point à la possibilité du crime qu'ils imputaient à leurs ennemis. Ces procédures faisaient la fortune des officiers de justice, et plaçaient le bourreau au rang des grands personnages. « On le voyait, dit Lindon, parader sur un superbe coursier revêtu d'habits chamarrés d'or et d'argent, tandis que sa femme éclipsait par le luxe de sa toilette l'élite de la noblesse. »

Enfin les atrocités commises à Wurtzbourg et à Trèves dissipèrent le long aveuglement des esprits sur les progrès d'un fléau, qui, tel que la nuée du prophète, s'était montré d'abord comme un point noir à l'horizon, et avait fini par couvrir la terre de sa ténébreuse horreur. Tant que les victimes n'avaient été prises que dans les dernières classes du peuple, parmi quelques vieilles femmes, ou de misérables étrangers, les hommes dont l'intelligence luttait avec succès contre la contagion des superstitions populaires préféraient rester spectateurs de leurs funestes effets que de s'exposer au sort d'un Edelin ou d'un Flaet. Mais lorsque le fléau atteignit les rangs les plus élevés d'une société encore barbare, lorsque des nobles, des magistrats, des professeurs, et jusqu'à des abbés se virent exposés à être interrogés par la torture sur le sort de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs proches, leur intérêt conspira avec leur raison contre un fanatisme insolent.

La publication du *Cautio Criminalis* en 1631 porta en Allemagne une atteinte décisive au système des inquisiteurs. Dès le seizième siècle, Ponzonibius, Wierus, Pierre d'Apponi, et Reginald Scott l'avaient combattu ; mais les Allemands lisaient fort peu les livres étrangers, et celui de leur compatriote Wierus était presque aussi absurde que les doctrines qu'il réfutait. Il est remarquable que, même après la réforme, un jésuite, Frédérick Spée, noble Westphalien, soit le premier qui ait traité la matière sous

un point de vue philosophique et raisonnable. L'exposé de ces horribles procédures fit une telle impression sur Jean-Philippe de Schœnbrunn, évêque de Wurtzbourg, qui devint ensuite archevêque et électeur de Mayence, que son premier soin, à son avénement, fut de les abolir dans son électorat. Le duc de Brunswick et quelques autres princes allemands suivirent son exemple. Bientôt après les ténèbres, encore épaissies sur la Suède et le Danemarck, commencèrent à se dissiper sur quelques points de l'empire germanique. Nous lisons dans la *Collection de Richard* un rescrit que Frédérick-Guillaume, électeur de Brandebourg, adressa le 4 novembre 1654 aux juges de paix d'Anne Ellerbroke, lequel ordonne, contrairement au système suivi par l'inquisition, d'entendre le prisonnier dans sa défense avant de lui faire subir la torture, et condamne comme injuste et absurde l'épreuve par l'eau. Dans le procès de Catherine Sempel, à Newendorf, la peine de mort, prononcée contre elle en 1671 par les juges provinciaux, fut commuée en une détention perpétuelle par la chambre électorale, chose inouie jusqu'à ce jour.

En 1701 Thomasius soutint publiquement à l'université de Halle sa fameuse thèse sur le crime de magie. Cet ouvrage, qui, cinquante ans plus tôt, n'aurait appelé sur la tête du docteur d'autre couronne que celle du martyre, fut universellement applaudi comme un écho de la raison et de la conscience publiques. Thomasius puisa le germe de ses argumens et ses exemples dans un livre de Bekker imité du traité de Van Dale sur les oracles. Mais il sut s'affranchir des langes du cartésianisme, qui avaient paralysé les efforts de Bekker. Néanmoins ses argumens, s'ils amortirent le feu de la persécution, ne parvinrent pas à l'éteindre. Il se ranima en 1739 à Sigedin en Hongrie; treize personnes y furent livrées aux flammes, et leur procès

fut accompagné d'atrocités dignes des tems les plus barbares. L'épouvantable procès de Marie Renata de Wurtzbourg vint enfin clore, en 1749, la longue série d'assassinats qui souillent les annales de Bamberg. Ce qui distingue cette cause des précédentes, c'est l'horreur qu'elle excita en Allemagne, en France et en Italie; car Marie n'était pas une sorcière comme elle le prétendait, mais un fabricant de philtres, d'incantations, en un mot ce que le code Théodosien appelle une *venefica*. Chaque chose a son tems : des philosophes étrangers, et notamment Maffei, Tartarotti et Dell' Ossa, prenant pour texte le *Malleus Maleficorum*, l'attaquèrent avec tant de succès qu'ils purgèrent l'Allemagne de l'aveugle superstition qui l'avait si long-tems souillée.

A l'exception du canton catholique de Glaris, où une prétendue sorcière fut livrée aux flammes en 1786, la Suisse a cessé depuis près de deux siècles d'être le théâtre de ces monstrueuses exécutions. La dernière eut lieu à Genève en 1652. Sébastien Michaelis prétend que le tribunal de cette ville a toujours considéré la confession comme une preuve chimérique en pareille matière, et n'a puni la magie, qu'aggravée par la circonstance d'un attentat commis sur les hommes ou les animaux. Il en a peut-être été ainsi dans l'origine, mais cette règle fut bientôt abandonnée, car nulle part la rage de la persécution n'éclata avec plus de violence qu'à Genève. Cependant il faut rendre à cette république la justice de s'en être affranchie la première.

L'édit rendu par Louis XIV en 1682 prouve que le législateur ne croyait plus à la sorcellerie, et il ne punit en effet que la prétention à l'exercice de pouvoirs surnaturels. Ce premier pas dans les voies de la raison fut une réponse du gouvernement français à une protestation du parlement de Normandie contre une commutation de peine prononcée

à la suite d'un arrêt de mort rendu par ce parlement dans un procès de sortilège. Dans ces remontrances les magistrats normands rappelaient à Sa Majesté qu'une foule d'arrêts de divers parlemens formaient sur cette affreuse matière la jurisprudence du royaume, et ils terminaient leurs doléances en manifestant l'espoir que : « Sa Majesté voudra bien » souffrir l'exécution des arrêts qu'ils ont rendus, et leur » permettre de continuer l'instruction et jugement des » procès des personnes accusées de sortilége, et que la piété » de Sa Majesté ne souffrira pas que l'on introduise durant » son règne une nouvelle opinion contraire aux principes » de la religion pour laquelle Sa Majesté a toujours em» ployé si glorieusement ses soins et ses armes. » Le tableau des assassinats judiciaires présenté par le parlement de Normandie comme la jurisprudence du royaume en matière de magie fut sans doute le motif déterminant de l'édit de 1682.

Nous sommes loin de croire avec le docteur Francis Huskisson que l'Angleterre soit de tous les états de l'Europe celui où la superstition ait allumé le plus tard, et éteint le plus tôt ses bûchers. Nous trouverions la preuve du contraire dans le fameux procès de Bolingbroke et de Marguerite Jourdain, dont Shakspeare a retracé les sortiléges dans sa trilogie d'Henri VI, dans les statuts d'Henri VIII, d'Élisabeth, de Jacques I[er] (ce dernier décrété à l'époque où le célèbre Coke était procureur général et où Bacon siégeait à la chambre des lords). Nous en trouverions la preuve dans les exploits d'Hopkins contre ces malheureux habitans du Lincolnshire dont Hudibras retrace les crimes imaginaires, et qui furent condamnés à la potence, les uns pour s'être montrés sans vêtement, et les autres pour s'être tenus jour et nuit en plein champ, dans l'attitude de la douleur, assis sur de misérables lambeaux.

Qu'aurait dit M. Huskisson de cette liste de trois mille

victimes immolées sous le règne du long parlement, liste que Zacharie Grey, éditeur d'*Hudibras,* a lue de ses propres yeux? Qu'aurait-il dit des absurdes dépositions qui firent condamner les sorcières de Warbois ainsi que ces misérables du Lancashire qui furent sacrifiés à la perfidie du lâche Robinson, et dont la muse dramatique de Heywood et de Shadwell a consacré la mémoire? Quel triste spectacle que celui du célèbre Hale condamnant Amy Duny et Rose Cullender en 1664, sur un témoignage capable de faire sourire de pitié un enfant! Quelques lueurs de raison vinrent éclairer la magistrature sous la présidence du *chief justice* Holt. Les charges produites dans le procès de la mère Munnings en 1694 auraient, sous un magistrat moins éclairé, conduit cette malheureuse au supplice. Mais Holt dirigea les débats avec tant de fermeté et de raison que le jury prononça d'une voix unanime le premier verdict de *non-coupable* qui eût été rendu jusqu'alors dans des cas semblables. Dix causes de la même nature, jugées depuis 1694 jusqu'en 1701, eurent le même résultat, et c'est surtout dans le procès de Wenham en 1711 que se manifesta avec le plus d'éclat la révolution opérée dans l'esprit des magistrats. Dans tout le cours des débats le *chief justice* Powell accueillit d'un sourire d'incrédulité et de mépris les charges absurdes produites surtout par les témoins ecclésiastiques. Malgré ses efforts, le jury déclara l'accusé coupable. Néanmoins, afin de constater l'aveuglement des jurés et d'obtenir plus facilement la grâce du condamné, M. Powel leur demanda, au moment où le verdict fut prononcé, « s'ils le déclaraient coupable sur le chef d'accusation » portant qu'il était entré en communication avec le diable » sous la forme d'un chat? » Le chef du jury répondit : « Oui, il est coupable sur ce chef. » Il est inutile d'ajouter que le condamné obtint sa grâce.

Malgré cet exemple d'une stupide atrocité, mistriss Hicks et sa fille, âgée de neuf ans, furent pendues à Huntigdon en 1716. Leur crime était d'avoir vendu leur ame au démon et d'avoir attiré l'orage en ôtant leurs bas pour les savonner. Cet assassinat juridique clot la liste de ceux dont l'accusation de sortilége souilla l'Angleterre. Ce crime imaginaire disparut en 1766 de sa législation pénale; et une nouvelle loi prononça la peine d'emprisonnement et du pilori contre tout individu qui ferait métier d'évoquer les démons : cependant, en 1809 et en 1827, nos tribunaux ont été saisis de deux procès qui prouvent que le peuple des campagnes croit encore aux sortiléges.

Barrington, dans ses observations sur le vingtième statut d'Henri VI, porte à 30,000 le nombre des victimes de ces monstrueuses accusations.

Dans aucun pays, peut-être, la superstition ne fut plus stupide et plus sanguinaire qu'en Écosse. Son aspect sauvage, ses montagnes pittoresques, les phénomènes variés, souvent terribles, dont la nature frappe les yeux et l'imagination des habitans sous un ciel tour à tour riant, brumeux ou chargé de tempêtes, l'isolement de leur vie pastorale, leurs veilles mystérieuses dans les flancs caverneux des rochers, leurs usages, leurs mœurs, leur ame à la fois rêveuse et enthousiaste passant brusquement de la turbulence des camps au calme profond du désert, tout seconde ce fatal aveuglement et peut l'entraîner au plus sombre fanatisme. Dans les tems les plus reculés, les phénomènes de la nature se produisaient aux yeux du peuple comme des révélations célestes. Paraissait-il un météore lumineux, une aurore boréale ? c'était des cavaliers combattant dans les airs ; des flambeaux funèbres brillant au sommet des montagnes : des squelettes venaient danser aux noces royales; des spectres, échappés du champ de bataille de Flodden,

apparaissaient dans leur palais pour rappeler aux grands de la terre les misères de l'humanité, et marquer d'une croix sanglante le nom des héros qui avaient succombé.

Plus tard, les incubes et les succubes se montrèrent partout avec une assurance qui commandait la crédulité, et des voix formidables, dominant l'éclat du tonnerre, appelèrent des prêtres pervers au tribunal de Dieu. Les annales du treizième siècle célèbrent les exploits de trois enchanteurs, Thomas d'Hersildoune, Michel Scott et lord Soulis. La renommée du second a passé les Alpes, et le Dante le place dans son Enfer entre Bonatto, astrologue de Monte Feltto, et le Parmesan Asdente (1).

Avant la réforme, ces croyances populaires troublaient à peine la paix publique. Assez souvent l'on punissait de mort des scélérats, pour qui l'exercice prétendu de la magie était l'arme de la terreur; mais l'on n'avait pas encore songé à exorciser par le feu. Michel Scott et Thomas d'Hersildoune vécurent et moururent en paix, et la fin tragique du tyran Soulis fut moins le châtiment de ses prétendus sortiléges, que des atrocités que lui inspira le démon de la cruauté, et dont il confiait l'exécution à des satellites à la tête et au cœur de fer, esclaves dignes d'un tel maître. Les annales judiciaires de l'Écosse, jusqu'au règne de Marie, ne signalent aucun procès de simple magie. Dans celui de l'infortunée comtesse de Glammis, exécutée en 1536, sous le règne de Jacques V, pour tentative d'empoisonnement sur la personne du roi, on chercha à exciter les préventions du peuple contre une accusée qui l'avait d'abord séduit par son esprit et sa beauté, et l'on y parvint en présentant

(1) Quell' altro che nei fianchi è cosi poco
Michele Scotto fu, che veramente
Delle magiche frodi seppe il giuoco.
(*Canto XX.*)

la sorcellerie comme une circonstance aggravante de son crime ; mais cette imputation, dénuée de preuves, n'eut aucune influence sur son sort.

La réforme opéra une fatale révolution dans les idées populaires sur la magie. Les Écossais, adoptant, à l'égard des pouvoirs surnaturels, les croyances de leurs frères du continent, transplantèrent sur un sol trop bien préparé la doctrine de l'empire visible de Satan, et de son commerce avec les hommes. Le glaive de la justice remplaça l'arme de la persuasion, et les paroles de Moïse, qui déclarent tout faux prophète indigne de vivre, servirent de base à l'acte soixante-treize du neuvième parlement de Marie, qui punit de mort tout sorcier et tout homme qui entrerait en communication avec lui.

Sous le règne de Jacques VI, son successeur, il en fut de la magie comme de certaines accusations, qui étaient devenues, dans l'empire grec, sous Justinien, et en Italie dans le quatorzième et le quinzième siècle, l'instrument habituel de la calomnie. Cette monstrueuse croyance infecta toutes les classes de la société. Les dames du plus haut rang tenaient sous leur protection une nombreuse clientelle de sorciers. Parmi elles on peut citer lady Buccleugh de Brankholm Hall, les comtesses d'Athol et de Huntly, la femme du chancelier Arran, lady Ker, la comtesse de Lothian et la comtesse d'Angus, petite-fille de lady Glammis. Le célèbre Knox eut à subir la même accusation de la part des ennemis de la réforme, jaloux de la puissance intellectuelle et morale dont la Providence l'avait doué. On lui imputait d'avoir fait des évocations dans le cimetière de Saint-André, et provoqué l'apparition du démon armé de ses cornes, apparition terrible qui avait frappé son secrétaire d'une si grande terreur, qu'il ne tarda pas à succomber. Tel fut l'excès de cette superstition, que,

d'après une relation de Scott, Sir Lewis Ballantyne, *lord justice clerc* d'Écosse, ayant par curiosité proposé à un sorcier, nommé Richard Grahame, de faire apparaître le démon, celui-ci l'évoqua dans la cour de sa maison de Canongate. A son aspect, Ballantyne fut frappé d'une terreur qui le conduisit au tombeau. Quelle sagesse pouvait-on attendre des magistrats écossais, quand leurs chefs partageaient à ce point l'aveuglement populaire ? L'église en était atteinte comme la cour et les tribunaux. Dans le procès d'Alison Pearson, en 1558, le célèbre Patrice Andamson, archevêque de Saint-André, alors malade, supplia cette infortunée de le guérir au moyen d'un breuvage enchanté.

Une croyance si générale devait se manifester par des actes. Aussi trouve-t-on dans les greffes de la cour d'Édinbourg une foule d'arrêts rendus de 1572 à 1625, qui se résument par ces deux mots : *Convaincu* et *brûlé*.

L'accusation de magie joue un rôle dans les causes d'empoisonnement les plus remarquables : témoin celle de lady Fowlis et d'Hector Munro de Fowlis. Nous remarquerons en passant que partout, dans ces tems d'ignorance, on paraissait disposé à attribuer à la magie les tentatives d'empoisonnement à l'aide de mixtions qui, dans l'enfance des arts chimiques, paraissaient être le produit d'une puissance surhumaine. Lady Fowlis était accusée d'une tentative d'empoisonnement sur lady Balnagown, femme de Georges Ross ; en commettant ce crime elle avait pour but de marier Sir Georges à sa fille miss Fowlis, et de s'emparer par ce moyen de l'héritage de cette maison. Mais ce dernier projet trouvait des obstacles dont il importait de se débarrasser dans Robert et Hector de Munro, gendres de lady Fowlis, et dans leurs enfans. Nous dirons plus tard

comment Hector de Munro passa, du rôle de victime désignée, à celui de complice. Catherine Ross, fille de Sir David Ross, entra dans le complot avec son mari, qu'elle y entraîna par une volonté énergique et par cette habileté moins rare qu'on ne pense, dans les siècles à demi barbares, et qui consiste à faire de la superstition l'instrument du crime. D'après ses conseils, les accusés commencèrent par dessiner à la craie les traits de leurs victimes; mais, au lieu de brûler ou d'enterrer ces effigies, ils les pendirent dans la partie nord de leurs appartemens, et lancèrent sur elles une grêle de flèches sans les toucher. Lady Fowlis chercha d'abord à infuser des sucs vénéneux dans une bouteille d'ale, mais ce premier essai ne réussit pas. Elle fit composer ensuite un poison plus violent, qu'elle chargea sa nourrice de donner au jeune Robert de Fowlis. Mais celle-ci, qui croyait apporter à son maître un breuvage salutaire, céda en route à la tentation d'en boire, et paya à l'instant, de sa vie, sa curiosité. La fiole qui contenait le liquide se brisa en tombant, et le funeste breuvage calcina le gazon sur lequel il se répandit. Ce contretems ne détourna pas la perfide châtelaine de son odieux projet. Elle administra au jeune laird plusieurs doses d'arsenic, mêlées à ses alimens; mais l'énergie de sa constitution résista à ces tentatives. A l'aide d'une de ses complices, elle fit servir au souper de lady Balnagown un plat de haricots saupoudrés d'arsenic. L'effet en fut si violent, que l'infâme domestique qui s'était prêtée à devenir l'instrument du crime disparut à l'aspect des premiers symptômes, déchirée de remords, et frappée de terreur. Lady Fowlis fut arrêtée sur la dénonciation de ses complices, dont plusieurs furent livrés aux flammes avant son jugement, mais son procès se termina

par un acquittement scandaleux. Le jury, qui se composait principalement de vassaux des terres de Munro et de Fowlis, avait été gagné.

Quant à Hector Munro, il devait jouer le principal rôle dans un autre complot contre la vie de son frère Georges. Crédule à l'excès, et doué de moins d'énergie que sa belle-mère et ses complices, il vivait sous la fascination des furies qui l'obsédaient. Ce n'était pas un scélérat, car pour rendre la santé à son jeune frère Robert, dont la mort l'aurait investi de ses domaines, il avait déjà consulté ces mêmes sorcières, qui, plus tard, conspirèrent avec lui contre la vie de Georges. Mais, atteint d'une maladie de langueur, il se laissa persuader qu'il ne recouvrerait la santé que si son frère succombait à sa place, et il ne le dévoua à la mort que par égoïsme. Afin de prévenir tout soupçon, on convint qu'on le ferait mourir lentement et à petit feu; et la mégère, chargée de l'exécution, fixa d'avance au 17 avril suivant l'heure suprême de la victime, avec une assurance digne du trop fameux inventeur de la *poudre de succession.* Il paraît que les sortiléges dont on fit usage devaient produire un grand effet physique et moral sur l'être faible et crédule dont on se jouait. Une nuit du mois de janvier, vers une heure du matin, les sorcières quittèrent la chambre où Hector gissait malade, et allèrent creuser une fosse dans un champ, sur la ligne qui séparait les propriétés des deux frères. Hector, enveloppé dans une couverture, y fut transporté en silence, et l'on recouvrit la fosse de planches et de gazon. Cela fait, on ordonna à sa nourrice de reculer de neuf pas, et de revenir au tombeau pour demander à la présidente de ce comité infernal, quel était son choix. « Hector, répondit l'oracle, est destiné à vivre, et son frère Georges doit mourir à sa place. » La demande et la ré-

ponse furent répétées trois fois ; après quoi on reporta à son lit Hector, glacé de froid et de terreur. Georges mourut au mois d'avril, comme on l'avait prédit, sans qu'il fût possible de s'assurer si c'était le poison, ou une terreur superstitieuse qui l'avait précipité dans la tombe. Son frère, rendu à la santé, fut mis en jugement et acquitté !

A peine l'agitation jetée dans les esprits par les débats de ces deux procès se fut-elle calmée, qu'ils furent plongés dans la stupeur, en 1591, par un attentat opéré à l'aide de la magie, contre la vie du roi Jacques et de la reine. Voici comment on parvint à le découvrir. Une domestique, nommée Gellis Duncan, avait attiré les soupçons de son maître par certaines cures extraordinaires. Le bailli de Tranent, pour les éclaircir, la fit appliquer à la question. On lui serra les doigts dans des poucettes, et on lui comprima la tête à l'aide d'une corde ; mais sans en tirer aucun aveu. On conclut de son silence qu'elle portait une marque du diable, et on n'en douta plus quand on eut remarqué un signe sur sa gorge. A cette vue, le charme tomba ; elle avoua n'avoir fait de cure extraordinaire qu'avec l'aide de Satan, et révéla des maléfices inouis jusqu'alors, commis avec l'assistance d'une foule de complices qu'elle signala, et dont trente ou quarante furent arrêtés. Dans ce nombre, figuraient de grandes dames, entre autres Euphémie Macalzean, sœur de lord Clistonhall, l'un des membres du sénat judiciaire d'Édinbourg.

Un prince aussi superstitieux, aussi crédule que l'était Jacques, devait se faire un point d'honneur de suivre assidûment les fils de ce dédale de mystères diaboliques. Chaque jour il était présent à l'examen des accusés, et manifestait son étonnement à chaque trait horrible ou grotesque de leur confession. Il assista à la danse du Sabbat, exécutée

par Gellis Duncan, dont la fameuse Agnès Samson, nommée la *femme sage* de Keith, avait la première reconnu le talent.

Le personnage le plus important de ce drame est le nommé Cuningham, que l'instruction désigne sous le nom du docteur *Fian,* maître d'école près de Tranent. Il subit la torture avec une énergie physique et un courage moral extraordinaires. On commença par lui serrer fortement une corde autour de la tête. Cette première épreuve ne lui arracha aucun aveu. On essaya la persuasion pour l'engager à confesser sa folie (on eût dû commencer par-là). Ce procédé fut également inutile. Enfin on le soumit à un instrument de torture nommé les *bottes.* Après avoir eu les jambes écrasées à la troisième application du fatal instrument, il révéla des détails qui attestaient une profonde immoralité, et embrassaient toutes les circonstances du crime de haute trahison, à l'aide de maléfices. Ramené dans sa prison et mis au secret pendant deux ou trois jours, Fian parvint à s'échapper. Repris après son évasion, il rétracta ses aveux, au grand désappointement du roi, qui, pour lui rendre la mémoire, le fit remettre à la question. On lui écrasa les ongles à l'aide d'une pince, et entre l'ongle et la chair on enfonça, jusqu'à la tête, des clous garnis de deux pointes. Il persista néanmoins à garder le silence. On le soumit encore au supplice des bottes, et cette horrible épreuve dura si long-tems, qu'à la fin ses jambes n'étaient plus qu'une plaie, et que ses os brisés se faisaient jour à travers des lambeaux de chair d'où le sang ruisselait à flots. Enfin, vaincu par la douleur, le docteur rompit le silence, et ses réponses offrirent, avec les aveux que la torture arracha à Agnès Samson, une coïncidence qui frappa de stupeur l'esprit du roi. Mais ce qui passe toute croyance, c'est l'aplomb avec lequel les deux accusés révélèrent les

incidens les plus horriblement grotesques; aussi Jacques s'écria-t-il, après les avoir entendus : « Voilà de grands imposteurs. »

On sait que la monomanie superstitieuse de Jacques était de guerroyer contre Satan et ses agens terrestres. Les chroniques du tems assurent même qu'un jour, désappointé du mauvais succès d'un attentat contre sa personne, le diable s'écria en français : « Je n'ai aucun pouvoir sur lui, il est l'homme de Dieu. » Un voyage que sa majesté fit à Norway, pour y voir la reine et la ramener à Édinbourg, offrit aux instrumens de Satan une occasion favorable. Le comité diabolique résolut de soulever une tempête pour engloutir son plus terrible ennemi. Les préparatifs en furent solennels. Le prince des ténèbres proposa d'élever un brouillard qui ferait échouer le roi sur la côte d'Angleterre, et le docteur Fian, en sa qualité de secrétaire de sa majesté infernale, écrivit à Marion Linkup et à quelques autres associés, pour les inviter à se rendre dans cinq jours sur l'océan, à la rencontre de leur maître, dans le dessein de faire périr le roi. Le ban et l'arrière-ban, ainsi convoqués, se mirent en route au nombre de deux cents, et chaque sorcière s'embarqua sur un crible ou un tamis. On ne dit pas à quelle latitude elles rencontrèrent le diable. Dès qu'il leur apparut, il expédia à Robert Wierson un chat qui avait été pendu neuf fois à une crémaillère, et en même tems il proféra ces mots : « Jette-le dans la mer! holà! » Le charme produisit son effet; car Jacques, dont la flotte n'avait aperçu le ciel qu'en vue de la côte de Danemarck, déclara que son vaisseau était le seul qui eût eu le vent contraire.

Le premier acte de ce drame terminé, les sorcières prirent terre, toujours sur leurs cribles qui leur servirent de coupes dans les nombreuses libations qu'elles firent

après le débarquement. Elles se rendirent en procession à l'église de Northberwick (c'était le second rendez-vous que leur maître leur avait assigné). La bande était de plus de cent (Agnès Samson en désigne trente-deux dans sa révélation); elle était précédée par Gellis Duncan, qui chantait, en s'accompagnant de la harpe, les deux vers suivans :

Cummer, goe ye before, cummer, goe ye :
Gif ye will not goe before, cummer, let me.

Là, leur maître leur apparut sous la forme d'un prédicateur. Le docteur Fian joua le rôle de maître de cérémonies. D'un souffle, il fit crier les portes de l'église sur leurs gonds rouillés, et convertit en charbons allumés les cierges qui bordaient la chaire. Greillmeil remplit l'office de portier. Soudain le diable en personne apparut en chaire, couvert d'une robe et d'un chapeau noir. Voici son portrait, crayonné à la façon du Dante, dans les Mémoires de James Melville : « Son corps était dur comme le fer, sa figure terrible, son nez comme le bec de l'aigle, ses yeux comme un brasier ardent, ses mains et ses pieds armés de griffes, et sa voix entrecoupée. » Il fit d'abord l'appel de sa congrégation. Il demanda ensuite à chacun s'il l'avait fidèlement servi, ce qu'il avait fait depuis la dernière assemblée pour le succès de la grande conjuration contre le roi. Greillmeil le portier ayant étourdiment répondu : *Rien encore, Dieu merci,* Lucifer lui fit rudement sentir qu'il avait dit une sottise. Il recommanda ensuite expressément à ses disciples de faire au roi tout le mal qu'ils pourraient; après quoi il quitta la chaire, et reçut en partant leurs hommages, accompagnés de cérémonies qu'il serait trop long de décrire ici.

Le sort des insensés qui firent de tels aveux ne pouvait

être un instant douteux dans ce siècle de superstition. Fian, dont la vie n'était plus d'aucun prix après tant de souffrances, fut étranglé et livré aux flammes. Agnès Samson subit le même sort. Barbara Napier, désignée comme l'un des acteurs dans la scène de Northberwick, acquittée sur ce chef fut condamnée pour d'autres faits de sorcellerie. La victime la plus digne d'intérêt dans ce drame épouvantable, était Euphémie Macalzean, fille de lord Cliftonhall, douée d'un esprit ferme, animée de passions ardentes, zélée catholique, séïde de Bothwel, et ennemie jurée de Jacques et de la réforme. Il n'est pas douteux qu'elle n'ait eu des rapports intimes avec des misérables de tout sexe réputés sorciers, et qu'elle n'ait à plusieurs reprises employé leur assistance pour se défaire des personnes qui contrariaient sa perversité ou gênaient le cours de ses débauches. Son acte d'accusation, comme celui de la Brinvilliers, offre un effroyable tissu de maléfices, d'empoisonnemens ou de tentatives de ce crime. Acquittée sur quelques chefs par le jury, elle fut convaincue d'avoir participé au meurtre de son grand-père, du neveu de son mari et de Douglas de Pennfrastone; d'avoir assisté à la convention de Northberwick et à d'autres assemblées de sorciers conjurés contre la vie du roi. La peine des crimes semblables était d'être étranglé à un poteau, et ensuite livré aux flammes : elle fut condamnée à être brûlée vive, supplice qu'elle subit avec un grand courage le 25 juin 1591.

Telle fut l'impression produite par ces scènes d'horreur, sur l'esprit du Salomon écossais, qu'elles lui inspirèrent un projet de statut amendant la procédure contre les sorciers, et son bizarre traité de *Démonologie*.

Sous le règne de Charles Ier, de 1625 à 1640, les annales judiciaires d'Écosse signalent huit procès de magie, dont un seul suivi d'acquittement. Dans celui de Cathe-

rine Oswald, son défenseur osa plaider qu'on ne devait ajouter aucune foi aux aveux des sorciers qui attestaient la présence d'un accusé à quelqu'une de leurs orgies; car, disait-il, les jurisconsultes enseignent que leurs visions ne sont que des rêves fantastiques. Cet argument ne produisit pas plus d'effet sur le jury que l'assertion d'un autre avocat qui, dans le procès d'Young accusé d'avoir, par des procédés magiques, fait arrêter les rouages d'un moulin, soutenait qu'il ne fallait attribuer cet accident qu'à des causes naturelles.

Le règne des puritains épaissit en Écosse les ténèbres de la superstition. En 1640, l'assemblée générale ordonna à tout ministre de leur secte de tenir note des sorciers de sa paroisse, et de les traduire sans pitié devant la suprême judicature. Mêmes injonctions en 1643, 1644, 1645, 1649. Un an après l'exécution de Charles, le parlement soumit aux mêmes peines que les sorciers tous ceux qui les avaient consultés. Aussi, depuis cette époque jusqu'à la restauration, sur trente procès de magie, la raison et l'humanité n'eurent à applaudir qu'à un acquittement. Dans une seule assise tenue à Glasgow, Stirling et Ayr, en 1659, cent dix personnes furent condamnées et brûlées. Si l'on se bornait à compulser les greffes des tribunaux, on n'aurait qu'une faible idée des ravages de cet horrible fléau. Les cours de justice, pour se débarrasser d'un excès de travail, et le conseil privé, pour ne pas trop les surcharger, confiaient aux seigneurs et aux ministres des cultes le soin de rechercher, juger et faire exécuter les sorciers. Ces nombreuses commissions répandirent la désolation dans toute l'Écosse. Les prêtres mirent à ces poursuites le zèle le plus ardent. C'est devant eux qu'étaient traduites d'abord les victimes vouées à la mort par le fanatisme. Dans l'application de la question, ils rem-

plissaient souvent l'office de piqueurs, et enfonçaient de longues aiguilles dans le corps des prétendus sorciers, pour essayer leur sensibilité. Ils épuisaient d'ailleurs leur constance en les accablant de questions pour leur arracher un aveu qui, fût-il ensuite rétracté, entraînait toujours leur condamnation. Souvent la notoriété publique suffisait pour les perdre.

La première année de la restauration, 1661, fut marquée par vingt condamnations pour crime de sorcellerie, prononcées par la *judiciary court* d'Écosse. En un jour (le 7 novembre 1661), le conseil privé de sa majesté créa quatorze commissions du genre de celles dont nous venons de parler, confiées, est-il dit dans le procès-verbal de délibération du conseil, à des gentilshommes intelligens (*understanding gentlemen*). Le nombre des victimes de ces chambres ardentes répandues dans toutes les provinces est innombrable; et quelques-uns de leurs procès-verbaux, recueillis dans les manuscrits du tems, passent en extravagance tous ceux de la *judiciary court,* relatifs à des procès analogues.

La violence de ce délire populaire commença à s'amortir dès 1662; dans les six années suivantes, la sorcellerie ne donna lieu à aucune poursuite. Un nommé James Welsh fut même fouetté publiquement pour avoir accusé plusieurs personnes de ce crime imaginaire; ce qu'il eût fait quelques années auparavant aux applaudissemens d'une populace fanatisée. Fountainhall, dans son *Recueil de Décisions,* hésite à rapporter, et expose dans les termes du doute la cause de dix femmes condamnées pour magie en 1678, sur leurs propres aveux; et Sir Georges Mackensie, dans ses *Lois criminelles,* dont la première édition parut la même année, sans nier la réalité du crime et l'utilité de son châtiment, pose des principes contraires au

mode de procédure suivi dans les siècles précédens. « Plus » ce forfait est horrible, dit-il, plus il importe que la preuve » en soit claire, précise, concluante ; et je condamnerais à » des peines presque aussi sévères que celles des véritables » sorciers, les juges dont l'atroce témérité a, sous prétexte » de sorcellerie, livré aux flammes des milliers de victi- » mes. » D'après cette sage doctrine, Sir Georges, dans le rapport qu'il adressa, en 1680, aux magistrats d'Édinbourg, sur les accusés de sortilége qui languissaient dans les prisons, conclut à leur mise en liberté, et l'obtint, par le motif qu'il n'existait contre eux d'autres preuves que des aveux que la torture leur avait arrachés. Cependant on vit encore, en 1697, un jugement par commissaires, dans une cause dont les faits rappellent le fameux procès des filles de Loudun ; et où la principale accusée se livra comme elles à des extases et à des convulsions. Les accusés étaient au nombre de vingt, parmi lesquels se trouvait une fille de quatorze ans et un garçon de douze. Presque tous furent condamnés ; et, chose remarquable, il n'y en eut que cinq d'exécutés. Le dernier jugement de la *judiciary court* sur cette matière est celui rendu le 3 mai 1708, qui condamne Elspet Rule à avoir la joue brûlée, et le bannit d'Écosse à perpétuité. Et la dernière exécution à mort est celle d'une vieille femme de la paroisse de Loth, condamnée par le shériff Davidross, député de Caithness. Cette malheureuse, conduite par un grand froid et presque nue au lieu du supplice, se précipita d'un air d'empressement et de plaisir dans les flammes allumées pour la consumer.

Ainsi finit en Écosse la tragique histoire de la sorcellerie : les pénalités qui la frappaient furent abolies, comme on l'a dit, en 1735, mais il s'en faut bien que l'empire du fanatisme soit pour cela détruit en Angleterre ; il exerce au contraire une très-grande influence sur des imagina-

tions naturellement sombres et rêveuses. Ne voyons-nous pas tous les jours considérer comme un saint, un apôtre, tout homme qui réunit quelques personnes autour de lui pour lire la Bible en commun? Sous l'influence de cette disposition, les devoirs de la vie active et pratique sont de plus en plus négligés; la vraie charité devient plus rare; cette bienfaisance silencieuse et pure qui jadis allait chercher le pauvre et l'infirme dans l'asile de leurs souffrances pour épancher sur eux ses mystérieux trésors, on croit la remplacer en substituant au cours modeste de cette source abondante de bien pour le pauvre, l'ostentation des souscriptions publiques pour des objets étrangers à ses intérêts (1). Espérons toutefois que la raison publique finira enfin par faire justice des fantaisies bizarres et malfaisantes dont une partie considérable de notre population se laisse encore tourmenter. Ce déréglement de l'imagination est presque une anomalie de notre tems, et ne saurait beaucoup se prolonger.

(*Foreign Quarterly Review.*)

(1) Note du Tr. Les souscriptions sont, en général, trop prodiguées en Angleterre; mais il en est une à laquelle l'auteur de l'article ne pouvait faire allusion, puisqu'il l'a publié près de deux mois avant les mémorables journées de Paris; c'est la souscription pour nos blessés, et pour les veuves et orphelins des martyrs de la cause nationale; souscription inutile sans doute pour la France, débiteur assez solvable de la dette de reconnaissance qu'elle a contractée envers tous ceux qui ont combattu; mais très-utile pour l'Angleterre, comme manifestation des vœux et des besoins qui appellent hautement dans toutes les classes éclairées la réforme de sa vieille constitution.

—



Politique.

—

SITUATION DES PARTIS EN ANGLETERRE.

DESTRUCTION DU PARTI WHIG ET DU PARTI TORY. — CAUSES DE LEUR MORT. — FERMETURE DES CLUBS DE PITT. — DU PARTI DE L'OPPOSITION DIRIGÉ PAR HUSKISSON. — DES RÉFORMATEURS RADICAUX. — DES ÉCONOMISTES. DES BENTHAMISTES OU UTILITARIENS. — DES WELLINGTONISTES. — SITUATION DE LORD WELLINGTON ET DE SA POLITIQUE. — DE L'ÉLECTION GÉNÉRALE ET DE SES SUITES.

—

Au moment où de grands événemens se passent dans l'Europe continentale, il nous a paru important d'examiner la situation de nos propres partis; situation qui doit à la fois agir sur ces événemens et en subir la réaction. La teneur de cet article sera entièrement consacrée à cet examen.

Le caractère des institutions de la Grande-Bretagne, leur sauve-garde, leur force, c'est leur souplesse. Elles ont la faculté de se renouveler et de se rajeunir, sans secousses, sans violence, par le progrès des tems et la nécessité des choses. Quand une partie de la constitution vient à se rouiller ou à dépérir, la voix du peuple signale l'altération, propose les remèdes : on ne détruit pas l'ensemble, on n'attaque pas le principe des lois, mais on corrige ce que les années ont corrompu; on supplée à ce qui manque. Les partis changent de position; la législation se modèle peu à peu sur les besoins de la société; et bien

que l'on puisse blâmer la lenteur de l'innovation, du moins on ne peut l'accuser de mettre les institutions en péril. Ce développement, qui s'opère tour à tour dans les mœurs et dans les lois, rencontre des obstacles; mais il s'opère enfin; il accomplit lentement l'œuvre que les révolutions précipiteraient avec violence. On ne le voit jamais s'improviser aux risques et périls de tous, renverser les trônes, bouleverser les fortunes, et remettre toutes les existences en question.

Nous avons de nos jours un exemple remarquable de cette flexibilité conservatrice, qui signale spécialement notre politique intérieure. Tout a changé parmi nous; aucun des anciens partis qui divisaient la Grande-Bretagne ne se trouve à sa place; sous des noms semblables, ce sont des idées et des principes différens : et ce changement a eu lieu sous nos yeux, sans que nous nous soyons aperçus qu'il devait se faire, sans que le mouvement nous ait éveillés en sursaut, sans que nous ayons essayé de le servir, de le prévenir, de l'entraver ou de le précipiter.

Au moment où l'on s'escrime si ardemment pour et contre la *Réforme parlementaire*, cette réforme, qui se présente à nous comme une menace ou comme une promesse, existe déjà. Nous la rejetons dans l'avenir; mais elle vit dans le présent. Nous disons qu'elle aura ou qu'elle n'aura pas lieu; mais, à l'heure même où nous parlons, elle est très-avancée. Voyez un peu l'aveuglement des observateurs et les limites dans lesquelles leur sagacité se renferme. L'essence et le principe de notre système social se sont altérés, sans qu'ils aient deviné un changement qui entraînait de tels résultats. Naguère deux masses hostiles, deux armées de combattans, les *Whigs* et les *Tories*, décidaient, par le succès de leurs luttes, des destinées de la Grande-Bretagne : l'administration profitait de leurs débats; elle se pla-

çait entre elles comme le Juge entre les deux Plaideurs, pour s'approprier l'huître et laisser l'écaille aux disputans. Mais Whigs et Tories n'existent plus. Leurs bannières sont en lambeaux. Le prestige des noms est effacé. Chaque jour, l'une et l'autre armée tombe en débris.

De là est née une situation politique, absolument sans exemple dans nos annales, et que nous essayerons d'analyser. Où est cette phalange des vieux Tories (1), impénétrable rempart, armé de toutes pièces contre les droits populaires? Divisée en mille groupes épars, elle s'épuise en escarmouches et perd toute sa force en perdant l'union qui lui donnait un corps, un point central, une puissance solide. Où sont les Whigs? ils se sont usés d'eux-mêmes. Des opinions plus franches, des principes plus utiles ont débordé et vaincu leurs opinions et leurs principes. Jadis le peuple assistait aux débats des uns et des autres, et croyait naïvement que ses intérêts étaient en jeu. Il a reconnu dans ces derniers tems qu'il s'agissait des seuls intérêts du whiggisme et du torisme. Il est décidé à ne plus prendre pour des discussions de principes des querelles d'homme à homme. Pendant que la politique anglaise subit les conséquences de cette révolution dans les idées, rien n'a changé extérieurement; la marche de la société est la même; il faut quelque pénétration pour s'apercevoir qu'une situation de paix et d'ordre voile et protège un changement si important, si complet, si digne d'attention.

On peut toutefois reconnaître ce changement à plus d'un symptôme. La mort du torisme vient d'être signalée par

(1) La signification attachée à cette désignation et à celle de Whig est assez connue pour que nous n'y ajoutions aucun commentaire. Faisons observer seulement que les Tories, partisans de l'ancien droit divin et de la prérogative royale, formaient un parti tout-à-fait distinct de l'administration.

un événement notable, bien qu'il ait fait peu de bruit. Les clubs, institués pour soutenir et perpétuer le système de Pitt (1), ont fermé le lieu de leurs séances. Ainsi, la secte absolutiste a donné elle-même son acte de décès. Déjà Canning, en se détachant du club de Pitt, lui avait porté un coup mortel : ses membres achevèrent de le détruire en s'élevant avec fureur contre l'émancipation de l'Irlande, en servant aveuglément les ministères les plus opposés à leurs principes, en louvoyant selon les circonstances, en donnant tour à tour à leur conduite, ce caractère de faiblesse et de frénésie, qui annonce toujours une dissolution prochaine. Aussi admirez, au milieu de la scène de notre politique intérieure, vraie scène de carnaval, où tout est aujourd'hui pêle-mêle, où tous les partis confondus offrent une bigarrure si grotesque, admirez quel rôle y jouent ces prosélytes de l'ancien torisme, les Vyvyan, les Knatchbull (2), ceux enfin que l'on connait sous le nom superbe de grands Tories (3), et qui, hostiles au gouvernement dirigé par lord Wellington, ardens à le détruire, mais impuissans à le combattre, finissent, après l'avoir harcelé de leurs vaines injures, par abjurer leurs doctrines décrépites, et capter l'appui d'une administration si long-tems décriée par eux.

Dans leur désespoir, ces *ultras* de l'Angleterre, privés de foi commune et de confiance dans l'avenir, offrent un spectacle comique. Toutes leurs tentatives manquent d'unité; ils procèdent par secousses violentes, ils sentent que

(1) *Pitt-Clubs*. Leur réunion, qui avait lieu tous les ans, a cessé cette année.

(2) Membres de la Chambre des Communes qui se sont fait remarquer par l'ardeur de leurs attaques contre lord Wellington.

(3) *High-tories*. Le *Blackwood's Magazine* est l'expression la plus complète de leurs opinions.

la force et l'homogénéité ne soutiennent pas leurs efforts. Ils se débattent avec rage, sans chef, sans but, sans espérance. Une gravitation invincible entraîne chaque jour vers le pouvoir quelques-uns de leurs partisans; et la masse du peuple se souvient à peine qu'ils aient, il y a trois ans, composé un corps redoutable, une association long-tems dominante et vigoureuse.

Les Whigs, dans l'acception réelle du mot, n'existent pas davantage. Ils ne sont pas hors de combat, comme ces infortunés Tories, champions ridicules de théories désespérées : mais leur corps, autrefois homogène et compacte, s'est brisé, s'est subdivisé en fractions isolées, où les théories de l'ancien whiggisme, celles de Fox et de Junius, sont loin de dominer, et où le système de la réforme libérale en Angleterre ne cesse point d'acquérir de la prépondérance et de gagner du terrain. Le ministère lui-même, sous la conduite de lord Wellington, a bravé les anathêmes du parti absolutiste, et fait de nombreuses concessions au libéralisme. Jetons un coup d'œil rapide sur ces fragmens de partis, tous également opposés au torisme, et plus ou moins soumis à l'influence du génie moderne, de la civilisation qui nous presse de toutes parts. Cette recherche est curieuse. Jamais l'Angleterre n'a rien offert de semblable. La situation morale change évidemment, comme nous allons le prouver.

Sur le premier plan, se font remarquer les troupes parlementaires de M. Huskisson, de lord Palmerston, de Grant: c'est le parti *critique;* parti redoutable par le talent et l'obstination de ses membres. Un second groupe se compose des *Réformateurs;* leur but est identique, leurs motifs sont dissemblables; il y a de l'aigreur dans leurs discours et dans leurs idées : c'est moins un parti qu'un assemblage de mécontens. Ensuite se présentent

lord Althorpe et les *Économistes* qui suivent sa bannière; il y a de la loyauté, de l'honnêteté et une utilité pratique dans les vues et dans les actes de ce parti. Plus loin, et placés en dehors de la sphère d'action où se meuvent les intérêts positifs, se trouvent placés les *Théoriciens* (1), gens habiles et inexorables; ils ont l'air de ne point influer sur les affaires; mais si leur action n'est pas immédiate, elle est puissante; elle agit sur la société, modifie les idées et s'empare de l'avenir. La cinquième subdivision se compose des *Wellingtonistes*, partisans avoués du gouvernement actuel. Nous formerons une sixième et dernière classe de ces hommes politiques, dont le caprice s'isole, et qui, sans marcher sous aucun étendard, se laissent entraîner par le flux des circonstances ou de leur fantaisie : leur influence est nulle; et nous pourrions, sans injustice, ne les inscrire ici que pour mémoire.

Telles sont les factions ennemies qui se jouent à la surface de notre société politique. On voit quelle singularité, quelle diversité la caractérise... Laissant de côté les Tories et leur débilité forcenée, passons en revue les bataillons dispersés sur ce champ de bataille : gens de l'*Opposition, Réformateurs*, *Économistes*, *Benthamistes*; la plupart ignorent contre qui ils combattent, et leurs évolutions de parade présentent en général un aspect peu menaçant.

Un parti excellent pour l'attaque, incapable de se maintenir seul, c'est celui de Robert Huskisson. Nul ne sympathise avec lui; il n'inspire pas de confiance; il n'est point populaire. Les chefs de ce groupe, hommes de talent et de probité, jettent plus d'un obstacle sur la route des

(1) L'auteur de l'article désigne ainsi les *Utilitariens*, dont Bentham est le chef, et aux théories desquels la *Revue de Westminster* est consacrée.

ministres ; on profite de leur hostilité, sans leur en savoir gré : injustice qui nait du caractère personnel de ces hommes remarquables. M. Huskisson, que l'aristocratie dédaigne comme simple *squire* (1), est un arithméticien et un économiste du premier ordre : son langage, ses idées et jusqu'à sa figure, ont toute la rigueur et toute la sécheresse d'un chiffre : il est né impopulaire comme un signe d'algèbre : l'adresse et la souplesse lui manquent. Tous les partis redoutent son inimitié ; aucun ne consentirait à se coaliser avec lui. Préjugé ou folie, quelle que soit la cause de cette antipathie générale, il n'inspire que répulsion aux membres du parlement, aux whigs, aux nobles, aux ecclésiastiques, même aux philosophes, dont les opinions se rapprochent cependant de ses doctrines. Lord Palmerston, second chef de ce parti, doit son impopularité à des motifs diamétralement contraires ; long-tems fashionable, indifférent aux débats politiques, on l'a vu apporter dans cette carrière une réputation d'homme à la mode et de voluptueux blasé, dont les succès récens n'ont pas effacé la défaveur. Grant, dont la longue indolence s'est récemment éveillée, est encore victime, malgré sa loyauté et ses lumières, d'un préjugé semblable. C'est ainsi que des circonstances toutes personnelles suffisent pour paralyser les efforts de ce parti, que personne n'aime, et que cependant l'administration vient de recevoir dans son sein, parce qu'elle le redoute.

Le parti qui soutient la *réforme* (2) ou plutôt qui la désire et la proclame ne mérite pas en vérité le titre de parti :

(1) Simple gentilhomme sans titre. Quiconque n'est point artisan se fait appeler *squire*.

(2) La *réforme radicale* du Parlement, réclamée aujourd'hui par les deux partis extrêmes.

c'est un mélange des opinions les plus hétérogènes. Le vieux Tory, étonné de la déchéance de sa secte et honteux du peu d'influence qui lui reste dans le Parlement, se réveille un beau matin, plein d'ardeur et d'enthousiasme pour la réforme. Addisson nous a montré son héros, sir Roger de Coverley, devenu belliqueux en dépit de lui-même. Il nous a fait rire aux dépens de ce visage, dont les traits et l'expression pacifiques n'avaient rien de menaçant, orné tout-à-coup de deux formidables moustaches. A ce portrait, reconnaissez nos jacobites métamorphosés en réformateurs. Les affaires tournent d'une manière qui leur déplaît : eh bien! que tout périsse! Que l'édifice entier soit détruit, qu'on le reconstruise à nouveaux frais! Ces hommes qui en appellent maintenant au peuple en appelaient naguère à la puissance des baïonnettes. Ils criaient à leurs ennemis : « Vous faites des révolutions! Vous bouleversez l'état! » Et ce sont eux qui s'occupent aujourd'hui à couver l'embryon de la réforme! Leçon dont nous ne perdrons pas le souvenir : nous saurons désormais que ces partisans de l'ordre n'estiment l'ordre que si leurs principes triomphent. Peu leur importe la paix de l'état. Ils se jouent et du peuple et du trône; ils couvriraient le pays de sang et de ruines, plutôt que de reculer d'un pas : les intérêts de leur orgueil, l'inflexibilité de leur entêtement, ne feraient pas une seule concession au bien-être de tous. Leurs cris de réforme trahissent assez leur égoïsme et leur incurable ignorance : aussi personne ne s'y méprend.

Qu'on ne s'étonne donc pas de voir les absolutistes réclamer la réforme radicale; témoins des progrès de l'esprit public, ils espèrent et attendent tout d'un bouleversement; les excès de l'anarchie n'auraient rien qui leur déplût. Ne voyons-nous pas aussi sur le continent les hommes d'une opinion analogue applaudir en France aux embarras du

gouvernement nouveau, comme si ce gouvernement, en succombant au milieu de ces embarras, n'écraserait pas de ses débris les insensés qui en désirent la chute !

Quant aux réformateurs whigs, ou vieux réformateurs, comme on les appelle, ils ont perdu leurs droits à la confiance du peuple. Ils se sont laissés dépasser de toutes parts, et déborder par des réformateurs plus sincères. On n'a pu se défendre d'un sentiment de mépris et de pitié, quand on a vu le héros populaire, sir Francis Burdett, combattre la liberté de la presse et accepter une place de ministère. Cet exemple a été suivi par ses confrères. Ils n'ont cessé de capter le pouvoir par ces manœuvres de coquetterie, qui n'abusent personne et qui n'inspirent que mépris. Panégyristes de l'indépendance, mais toujours prêts à pactiser avec ses ennemis, ces anciens Whigs déconsidérés s'allient aux débris du torisme également déchu, pour réclamer une réforme incomplète, qui effraie le gouvernement et ne satisfait point le vœu public.

Passons au parti de lord Althorpe et de ses amis. Nous les avons appelés les *Économistes*; et ce nom leur convient. Désintéressés, honnêtes, sincères, ces hommes remarquables par la pureté de leurs intentions s'isolent de la foule des politiques; ils apportent dans une arène de fraude et de déception une candeur peu commune. Il y a plus d'un danger pour eux dans cette probité, qui fait leur force, mais qui ne leur permet guère de prétendre au pouvoir. On accorde peu d'attention à ceux qui ne déclament contre personne, et qui, s'occupant consciencieusement des objets d'utilité générale, n'emploient pour attirer la popularité sur leur tête ni charlatanisme ni forfanterie. Aussi cette subdivision de l'armée parlementaire est-elle loin de jouir de la considération et de l'estime qu'elle mérite. Elle ne demande aucune réforme violente; son mot d'ordre, c'est

l'économie. Elle a senti que le vice de notre gouvernement, c'est la profusion. Elle réclame une administration économe, des juges à bon marché, des réductions dans les taxes; elle veut que le pauvre se nourrisse à peu de frais, et que les dépens d'un procès ne dévorent pas le patrimoine de vingt familles : elle désire que le budget soit allégé, que la bourse de l'artisan se remplisse. Certes, si le but des efforts de ce parti se trouvait atteint, lord Althorpe mériterait que le peuple anglais lui élevât des statues. Mais son mérite est modeste ; il ne prétend point aux offices publics ; et cette réunion d'hommes influens, opulens, éclairés, à laquelle il préside, ne cherche point à se prévaloir de ses services pour conquérir le pouvoir. C'est la première fois peut-être qu'un tel exemple a été donné. Les meilleures mesures du gouvernement actuel ont eu pour soutien lord Althorpe ; il ne dirige point, comme naguère Robert Huskisson, une opposition hostile, haineuse, dont la minutieuse enquête était une épine perpétuelle, enfoncée dans le flanc des ministres. Il ne prétend point, comme les réformateurs des deux nuances opposées, arriver aux places, grâce à un bouleversement universel. La formation de ce parti économique, dénué d'intérêt personnel, fait époque dans nos annales; nous ne pouvons trop nous attacher à signaler à l'admiration et à la reconnaissance une circonstance si rare, une innovation si bienfaisante et si heureuse.

L'influence réelle de ces divers partis se renferme, on le voit, dans d'étroites limites ; chez les Tories, trop de faiblesse et de violence; chez les Réformateurs, un égoïsme trop apparent ; chez les amis de lord Althorpe, une probité scrupuleuse, dont l'honorable rigidité est un obstacle : toutes ces causes ont laissé beau jeu à l'administration, et ont permis à lord Wellington d'agir en liberté au milieu d'adversaires peu redoutables. Cepen-

dant il est une classe d'hommes, dont nous n'avons pas encore parlé et qui exercent sur les intelligences une action plus éloignée, mais bien plus imposante. Le parlement n'est point témoin de leurs efforts. Ils ne prennent aucune part au mouvement des affaires. Puritains de la civilisation moderne, ils ne se prêtent à aucun accommodement avec les doctrines opposées : les compromis avec le pouvoir leur répugnent et les révoltent. Leur solitude presque ascétique les habitue à voir avec mépris les souplesses et les demi-mesures, les artifices et les sous-entendus de la diplomatie. Rien de ce qui existe ne leur plaît. Leur satire implacable s'appuie sur l'argumentation logique ; leurs vues politiques sont des syllogismes, et leurs théories d'administration des axiômes.

Le danger et le défaut de cette classe d'hommes, c'est l'ignorance du monde et des affaires. La vérité, non les convenances du moment, voilà ce qu'ils cherchent. Dévoués à des abstractions, ils ne sont pas éloignés du fanatisme. En vain leur offrirez-vous des perfectionnemens et des améliorations : ces faibles sacrifices, ils les méprisent ; ils demandent avec empire le bien total, le bien urgent qui leur semble nécessaire. Loin d'eux la versatilité, le tracas, le bruit, les artifices de la politique ordinaire. Le dédain qu'ils professent pour elle leur attire le dédain de ceux qui l'exploitent. Aux yeux de ces derniers, les *Benthamistes*, visionnaires insensés, ne méritent pas même qu'on les écoute : leurs austères utopies sont indignes de toute attention.

Cependant ces voix si hautaines et si peu écoutées par les gens d'état trouvent des échos dans le peuple. Les opinions de ces philosophes pénètrent dans les masses, les discussions qu'ils soulèvent occupent les esprits ; en général, il n'est pas de matière importante sur laquelle ils n'aient excité l'attention publique, de débat intéressant dont ils

n'aient donné l'éveil. Ainsi émanent de leurs cellules philosophiques et solitaires les argumens qui vont préoccuper les intelligences et servir de texte à toutes les méditations. Leurs abstractions se transforment lentement en réalités. On les croit inactifs, et ils remuent toutes les ames ; vous estimez qu'ils n'ont aucune influence sur le présent : mais déjà l'avenir est à eux. Ils vont trop loin sans doute; ils veulent une perfection mathématique dont le monde n'offre pas d'exemple dans la vie réelle. Mais ce type, que l'on ne peut atteindre, n'en est pas moins utile. Cet idéal qu'ils nous présentent dans toute son austérité, nous servira du moins à diminuer la somme des maux qui nous pressent.

Leur style est dur et âpre comme leur pensée. Ils ne connaissent que l'argumentation la plus épineuse et la dialectique la plus rigide. Sacrifier aux grâces, ce serait renoncer à leurs maximes ; ils ne remplaceront jamais par un élan d'éloquence la sévérité d'une équation. Aussi le sarcasme peut-il aisément les poursuivre ; et le goût les réprouve souvent. Les partisans de la prérogative royale les dédaignent ; les hommes de la réforme les regardent comme des enfans perdus de cette même réforme ; les hommes d'état les craignent, sans apprécier toute leur influence. On ne les admet ni au barreau ni dans le sanctuaire de Saint-Étienne (1), sanctuaire profané si souvent ; ni dans nos églises orthodoxes ou hétérodoxes. Leurs écrits n'ont rien qui puisse séduire un siècle d'élégance et de grâce étudiée : leur enquête sévère frappe à la racine tous les intérêts existans. Ils ne ménagent, ils ne pardonnent rien : aucun vernis poétique ne couvre et ne colore l'austère nudité de leurs raisonnemens et de leurs inductions. Nous reculons devant

(1) Le Parlement s'assemble à *Saint-Etienne*, près de l'église de Westminster.

une analyse si cruelle ; il nous semble que le scalpel de l'opérateur pénètre dans les entrailles même du corps social. Toutes leurs opinions sont des paradoxes ; et tous leurs paradoxes sont des accusations, des menaces ou des anathêmes.

Malgré tant de causes de discrédit, l'avenir de l'Angleterre, nous le répétons, appartient aux *Utilitaires* ou *Benthamistes*. Telle est la puissance de la vérité, de la conscience et du désintéressement, que ces écrivains théoriques se sont emparés déjà des hauteurs de la politique et du raisonnement. Déjà ils voient leurs doctrines se répandre et se propager autour d'eux de jour en jour. On est forcé à l'estime pour ceux qui n'espèrent de la manifestation de leurs idées, ni avantages pécuniaires, ni crédit, ni honneurs publics. Athlètes vigoureux, ils luttent avec obstination contre les préjugés populaires, et ne peuvent prétendre à la faveur du peuple. Leurs travaux, bien que consacrés à l'amélioration des destinées publiques ne s'adressent cependant qu'au petit nombre. Les riches qu'ils attaquent, les grands qu'ils accusent, les classes inférieures qui ne les comprennent pas, leur refusent également leur appui. Quelques intelligences élevées et rigides composent toute leur armée ; et c'est avec elles qu'ils marchent à la conquête.

Tels sont ces *Utilitaires*, qui, si vous jugez superficiellement notre situation, ne se rangent pas au nombre de nos hommes de parti, actifs et militans. Mais regardez-y de plus près : ils constituent parmi nous une véritable force politique. Leurs théories ont des adeptes non-seulement en Angleterre, mais en France, mais en Amérique, même en Italie. Ce sont eux qui occupent réellement la place, envahie autrefois par les Whigs.

Il est tems d'en venir au parti du ministère. La faiblesse de ses adversaires fait sa puissance, comme nous l'avons dit plus haut. Jamais administration ne se trouva dans une position pareille. Jusqu'à ce jour un ministère était invariablement la création d'une faction, le résultat d'une victoire. Ici toutes les subdivisions d'opinions étrangères ou hostiles au pouvoir se contrebalancent et se neutralisent; c'est leur impuissance à se vaincre mutuellement, qui assure seule la prépondérance des gens qui gouvernent. Toutes ces fractions de partis ont perdu leur force numérique; elles vont s'affaiblissant sans cesse, au lieu de se recruter. Leur jalousie, leurs hostilités réciproques achèvent de les plonger dans une incapacité qui approche de la nullité la plus complète. Enfin, dans ces circonstances, l'administration n'aurait qu'à gouverner tout à son aise, si des obstacles d'un autre genre n'entravaient sa marche, si elle ne portait dans son propre sein des germes de trouble.

Je ne parle pas des injures que le torisme expirant prodigue à lord Wellington : ce sont les hurlemens de l'agonie. Écoutez les journaux de cette secte : le héros qu'ils ont porté aux nues n'est aujourd'hui qu'un homme de la plus faible capacité. « Wellington, dit le *Blackwood's Magazine* (1), » a tout le génie d'un sergent-major et toute la profondeur » d'un desservant d'église. Tête dure, volonté de bronze, » impassibilité invincible, voilà ses mérites. Il n'a pas plus » de talent qu'on n'en peut trouver dans un vieil obusier de » campagne; le même métal a servi à fondre l'un et à composer l'autre. Cet apostat, cet *insulteur* des rois, ce *Don* » *Cosaque* (nous ne craignons pas de transcrire les hon- » teuses et triviales invectives du journal royaliste et tory)

(1) Numéro de juillet, 2e partie. p. 402.

» cet être sans cœur et sans esprit, cette ame de marbre » ne mérite que le mépris et l'abandon (1)!! » Et c'est

(1) NOTE DU TR. Ces invectives contre Wellington se trouvent dans le dernier numéro du *Blackwood's Magazine,* publication périodique qui parait à Édinbourg, ouvrage de Tories écossais, amis de Walter Scott. Il serait difficile de donner une idée de cette partie du recueil intitulé : *Noctes Ambrosianæ;* elle est rédigée presque entièrement en dialecte écossais. C'est une conversation entre buveurs, un débat politique, mêlé d'improvisations poétiques, remplies de plaisanteries piquantes, de saillies grossières, d'anecdotes cyniques, d'extravagances et de hardiesses dignes d'Aristophane. La scène est chez *Ambrose*, maître de taverne célèbre à Édinbourg; le ton des interlocuteurs est tour à tour celui du dythyrambe bachique, du fanatisme politique et du dilettantisme gastronomique. Le principal interlocuteur est *Jacques Hogg,* poète écossais, connu sous le nom du *Berger d'Ettrick* *, auteur du *Queen's Wake,* et de plusieurs poésies fugitives, remarquables par la sensibilité et l'imagination. Cette débauche d'esprit, qui ressemble à une débauche d'ivresse, occupe ordinairement quarante ou soixante pages du recueil écossais; elle s'est reproduite cinquante-une fois depuis que le *Magasin de Blackwood* existe; et ses rédacteurs ne paraissent point disposés à renoncer encore à une plaisanterie si cruellement prolongée. Le but réel de cette singulière œuvre est de soutenir les maximes abandonnées du haut torisme. C'est là qu'il faut chercher l'expression des opinions et des espérances que nourrissent encore les vieux Jacobites, déguisés en sectateurs de la loyauté monarchique, ennemis jurés des Whigs, mais encore plus des libéraux actuels. Les *Noctes Ambrosianæ* n'ont pas épargné Georges IV, dont les dernières mesures ont profondément affligé les Tories. Cette production audacieusement burlesque, où l'on trouve souvent de l'esprit, de l'imagination et de piquantes anecdotes, porte pour épigraphe ces deux vers de Phocylide, cités par Athénée :

Χρη δ'εν συμποσιῳ κυλικων περινισσομενων
Ηδεα κωτιλλοντα καθημενων οινοποταζειν.

« Il est bon d'animer le festins par de joyeuses paroles et d'amusans

* *Ettrick-Sheperd.*

ainsi que les amis de la royauté traînent dans la fange de leurs invectives le vainqueur de Waterloo ! Pourquoi ? c'est que, trahissant leurs espérances, et moins aveuglé qu'eux sur sa position et celle du gouvernement, il a consenti à l'émancipation de l'Irlande et affermi l'union des Trois-Royaumes ; c'est que, sans accomplir toutes les améliorations que l'on pouvait réclamer de lui, il ne s'est point montré hostile aux perfectionnemens les plus nécessaires, et n'a pas abandonné l'intérêt du pays pour celui d'une secte ! Qui n'embrassera pas les préjugés de cette secte, qui n'adoptera pas ses fureurs, devra s'attendre à un traitement pareil, quand même il l'aurait servie de tout son pouvoir. Elle brise ses idoles, comme elle abdique ses amitiés, comme elle abjure ses principes sans scrupule, sans remords, sans pudeur.

Quand le duc de Wellington accepta les fonctions de premier ministre (1), toutes les parties constitutives du gouvernement étaient désunies et hors de service. Il témoigna, avec cette âpreté qui ne le quitte jamais, la répugnance qu'il éprouvait ; et l'on ne s'étonna point de ce que, riche, puissant et célèbre, il vit avec une sorte de dédain les honneurs embarrassans dont on le pressait de se charger : cependant on finit par vaincre sa résistance. Quel fardeau pénible pour un ministre ! Aucun appui sur lequel on pût compter ! Un pays divisé comme nous venons de le dire et des amis tièdes, les seules troupes que l'on pût opposer à des ennemis nombreux, sinon redoutables ! La détresse de la Grande-Bretagne, après une longue guerre, ajoutait à ces difficultés un obstacle majeur ; et le caractère

» récits, pendant que les coupes passent de main en main, et que le » feu du nectar anime les convives. »

(1) *Premiership*. C'est notre *Présidence du Conseil*.

personnel du noble duc était loin de contribuer à les aplanir.

Peu d'hommes sont plus complètement dénués des moyens de plaire que lord Wellington. Doux sourires, flatteuses promesses, séductions de cour, toutes ces ressources qui coûtent peu aux ministres et coûtent cher aux nations, lui sont étrangères. La roideur de son humeur et de son maintien a mérité de devenir proverbiale : l'inflexibilité de ses idées et la nudité de son langage correspondent assez bien avec cet extérieur privé de grâce. La bonhomie lui manque pour plaire au peuple, comme l'élégance des manières pour flatter l'aristocratie. Ceux-ci le trouvent sombre et hautain ; ceux-là, dont il ne flatte point la faiblesse orgueilleuse, l'accusent de grossièreté et de rudesse. Lord Wellington, en homme de sens, a pris son parti sur les défauts de son caractère et sur les dangers qu'ils entraînent. Il n'a essayé ni de gagner par une coquetterie de bon goût cette aristocratie libérale qui demande à être séduite, ni de se plier au triste métier de courtisan de la populace. Il s'est tracé une route nouvelle, hardie, toute directe, en rapport avec sa manière d'être personnelle et ses habitudes militaires. Elle lui a réussi jusqu'à ce jour. Aristocrate, il ne s'est point reposé sur l'aristocratie. Correcteur des abus les plus flagrans, il ne s'est point livré aux partisans du peuple. Dans la conscience de sa faiblesse et du peu de ressources sur lesquelles le ministère avait droit de compter, il a mesuré la faiblesse de ses ennemis, et il n'a désespéré de rien. Point de visions chimériques, point d'illusions, point de terreurs paniques ; rien d'enthousiaste ; rien de brillant ; mais aussi rien d'exagéré dans cette intelligence plus forte que souple, plus claire que puissante. Un bon-sens vulgaire, mais d'excellent usage dans la pratique ordinaire de la vie, l'avait élevé sur le

pavois des triomphes guerriers. La même qualité l'a sauvé, au milieu des dangers de notre politique intérieure. Ajoutez-y une grande indifférence pour toutes les suggestions et tous les bavardages d'antichambre et de salon, une bonne dose de mépris pour les hommes, et une persévérante patience qui ne s'étonne de rien et marche à son but, sans gauchir, sans reculer, sans s'effrayer des obstacles, sans se préparer une retraite ou un subterfuge.

Que l'on calcule la puissance de cette obstination, de cette rigidité, de ce caractère *tout d'une pièce*, entre des amis timides et des ennemis divisés. L'homme que la nature a doué de cette bizarre idiosyncrasie se trouve gouverner seul, et seul faire tête à l'orage.

Le seul arbitre du cabinet, c'est aujourd'hui lord Wellington. Quels personnages remarquez-vous dans son camp? des partisans prétendus, gens sans dévouement et sans ardeur, dont il ne stimule point l'indifférence. Jamais ministère n'a eu moins de séïdes et des amis plus chancelans. Tel membre du parlement redoute les suites de sa politique semi-libérale ; tel autre se refuse à marcher de conserve avec lui, sous plus d'un rapport. Ce baronet voulait la pairie et ne l'a pas obtenue : ce jeune fils de famille réclamait une sinécure, qu'on lui a refusée. Ce grand seigneur, qui touchait les émolumens d'une haute fonction sans en remplir les devoirs, a trouvé mauvais qu'on lui rappelât son engagement; sa démission a témoigné toute sa mauvaise humeur. Ce favori de la royauté voudrait que l'on vînt à lui, qu'on lui demandât conseil, qu'on s'en rapportât à ses lumières : l'oubli dans lequel on le laisse le change en ennemi ostensible ou caché. L'église, blessée par l'émancipation des catholiques d'Irlande, voile avec soin sa plaie et son ressentiment ; elle tremble que ses prérogatives ne lui soient enlevées et qu'on ne la prive de sa vieille opulence.

Les libéraux modérés désirent le pouvoir qu'on ne leur offre pas. Les réformateurs ardens menacent de saisir l'autorité qu'on ne leur permet pas d'enlever d'assaut. Enfin la masse du peuple, toujours avide de promesses, de caresses, de captations, de séductions, de discours vagues et de sermens sonores, accorde au ministère, non l'appui réel d'une admiration et d'un enthousiasme sentis, mais une froide et involontaire estime, mêlée de crainte et de répugnance.

Telle est la position du premier ministre. Peut-être n'en comprend-il pas toute l'instabilité : aveuglement ou courage, il marche en avant sans rien craindre, et gagne du tems. Le tems est le plus sûr allié du pouvoir.

En des circonstances si peu favorables, il a su marquer son passage par de véritables services rendus à l'état. On ne peut disconvenir que son administration n'ait été bienfaisante, sinon dans tous ses détails, au moins dans l'ensemble de ses actes. Elle a révoqué l'acte du test et celui des corporations ; elle a émancipé l'Irlande ; elle a constamment cherché à purger de leur vieille barbarie nos codes civil et pénal. Des commissions ont été nommées pour modifier la loi canonique et corriger les abus de nos tribunaux ecclésiastiques. Une enquête approfondie s'occupe maintenant des lois relatives à la propriété, et des économies que l'on peut introduire dans les procédures. Le code criminel, dépouillé de quelques traditions féodales et atroces dans leur sévérité, s'adoucit et redescend au niveau d'une civilisation plus indulgente et de mœurs moins sauvages. La grande plaie du commerce, la *banqueroute,* et la plus triste des maladies de l'homme, la *folie*, ont attiré l'attention philantropique de lord Lyndhurst, dont les enquêtes et les améliorations ne peuvent être l'objet de trop d'éloges. La loi sur les blés a subi un changement

utile. On peut maintenant importer autant de blé que l'on veut, en payant un droit variable selon des époques déterminées. Nos dépenses sont moins considérables; l'intérêt de la dette publique a souffert une réduction : les taxes sur le cuir, la bière et le cidre ont été supprimées : sur les trente articles dont se composait le budget de notre douane, ce sont trois utiles réductions opérées en faveur du commerce, de l'industrie et du peuple. La suppression du droit sur la bière est surtout importante. Avec lui tombe le système des patentes ou licences (1) rendues aux maîtres de tavernes; système qui coûtait à la Grande-Bretagne trois millions de livres sterling, et forçait les classes inférieures à s'abreuver d'un poison détestable qu'on leur vendait pour de la bière.

Non, sans doute, le ministre qui se trouve aujourd'hui possesseur solitaire d'une autorité si contestée (2), n'a pas satisfait encore à tous les besoins de la nation et de l'époque. Son cabinet renferme des membres dénués de talent et de popularité; des disciples de Metternich, ennemis obstinés de notre civilisation, y combattent de tout leur pouvoir les progrès de l'esprit public. Mais il nous a protégés contre ce déluge de papier-monnaie, contre ce retour à un système de crédit ruineux (3) que tant de clameurs inté-

(1) Cette patente *(system of licenses)* a été l'objet de longs et fréquens débats dans le Parlement.

(2) Il a paru récemment un pamphlet virulent dirigé contre le duc de Wellington, sous ce titre : *The Country without a government, or Plain questions on the unhappy state of the present administration.* L'auteur reproche au duc sa position isolée, et l'accuse de changer en tyrannie ce pouvoir qu'il exerce seul.

(3) Le *Quarterly Review* et les autres journaux opposés à l'administration ne cessent point de s'élever contre l'abandon du vieux système de crédit.

ressées demandaient au gouvernement : enfin l'on peut défendre son ministère en peu de mots et par une question fort simple : « Quelle administration a su opérer en aussi peu de tems des améliorations aussi importantes ? »

L'indifférence que lord Wellington a témoignée pour les mouvemens des partis qui harcèlent le pouvoir et luttent dans les journaux et le parlement, lui a été fort utile pour obtenir ces résultats. Il n'a formé de pacte d'alliance avec aucun d'eux ; il ne s'est trouvé sous le joug d'aucune domination, sous le poids d'aucune reconnaissance. Tour à tour il a été servi par les anciens Whigs, par les partisans de lord Althorpe, même par les Benthamistes, dont l'utopie d'utilité publique préparait les esprits aux réformes moins violentes opérées par le ministre. Souvent il a eu pour alliés de passage les hommes dont je n'ai parlé que légèrement, troupes mobiles qui se réservent le droit de servir tour à tour sous des bannières opposées : classe trop peu importante pour que je m'occupe d'elle d'une manière spéciale et approfondie.

Il y a, dira-t-on, faiblesse, impuissance, défaut d'énergie dans cet état d'un ministère qui ne repose que sur le morcellement des partis et la difficulté de créer une administration qui le remplace avec succès. On peut répondre que cette situation est transitoire, et que les résultats qu'elle a donnés concourent puissamment à la faire absoudre. Pourquoi regretter l'ancienne situation des choses? Les Tories n'existent plus, ou du moins leur existence est un fantôme : tant mieux ; les ennemis héréditaires du pays ne comploteront plus contre nous. Le parti des Whigs est tombé dans une dissolution complète. Tant mieux, encore. Le peuple avait confié aux Whigs la surveillance de ses intérêts. Long-tems ils s'étaient acquittés de leur office avec une négligence qu'égalait seulement l'indolence de leurs

commettans : les années se sont écoulées ; les intérêts du peuple ont été compromis. A force de s'en remettre à ces mandataires infidèles, et d'oublier la vérification de leurs comptes, on a fini par s'apercevoir que leur but réel était de s'enrichir et de prospérer. Aujourd'hui la méfiance les environne ; nous savons que le meilleur moyen de gâter un bon domestique, c'est de se livrer aveuglément à sa direction et à ses caprices. Le moment approche où chacun voudra faire ses affaires soi-même ; où l'autorité d'un nom, le préjugé d'un antécédent favorable, ne captiveront plus la publique confiance. Ne sont-ce pas là des résultats excellens? Désormais les compétiteurs avides d'obtenir la faveur du peuple auront un apprentissage à subir, seront obligés de prouver leur capacité et leur amour du pays. Nous saurons examiner, comparer, délibérer. Le vieil étai de l'opinion publique, le parti whig, venant à lui manquer, elle voudra juger elle-même, apprécier elle-même, et soumettre à son enquête les hommes et les choses qui l'intéressent.

C'est un avantage immense que cette situation du pouvoir, obligé d'agir, non dans le sens d'un parti, mais pour l'utilité publique, et trop faible pour s'endormir sur ce lit de repos, où les ministères plus sûrs d'eux-mêmes sommeillent si volontiers. Il lui faut de la vigueur et de l'action : sans cela, toutes ces fractions d'armées ennemies vont bientôt le détruire. Il peut marcher sans trop de craintes, ses adversaires sont trop divisés pour lui nuire. Il n'a qu'un moyen de succès, une seule condition d'existence ; c'est de chercher son point d'appui dans le sentiment public, dans les idées générales, dans les désirs nationaux : admirable situation pour un ministère, forcé d'être utile s'il veut subsister.

Deux fois un ancien ministre, dont la sagacité a prévu

le changement qui s'accomplit aujourd'hui chez nous, M. Peel (1), n'a pas craint de l'avouer hautement : « Le ministère actuel dépend uniquement du peuple. » Ces paroles, qui sont un fait, offrent une anomalie remarquable, un vrai phénomène dans l'histoire de notre politique intérieure. Jusqu'ici la prétention des ministres a été de ne dépendre que du trône : fiction absurde, puisque les votes du Parlement suffisaient pour détruire toutes les administrations possibles.

Tel est dans ses masses et dans son ensemble le nouveau mouvement des partis. La mort du roi et l'élection générale qui en a été la suite ont jeté un nouveau trouble dans cette atmosphère déjà si incertaine. Depuis long-tems la publicité a signalé les énormes défauts qui corrompent notre système électoral : c'est l'avantage spécial des nations libres, d'être averties sans cesse, par la voie des écrits périodiques, des abus qui se glissent dans leurs institutions. On n'a point ménagé les vices auxquels les élections anglaises ont donné accès ; écoutez la *Revue de Westminster* : nos membres du Parlement, créés par la vénalité, fils de la corruption, ne viennent siéger à la Chambre des Communes que pour protéger et conserver cette corruption qui les a fait éclore. Lisez les écrits publiés par les Tories : l'indolence et la sottise conspirent pour enlever à l'Angleterre toute espèce de représentation nationale. Chaque élection est le résultat d'un marché honteux, consacré par l'habitude et souscrit par la cupidité. L'omnipotence de la Chambre des Communes est d'autant plus dangereuse, que l'im-

(1) M. Peel, en restant attaché à l'administration de lord Wellington, s'est exposé aux reproches de ses anciens amis, qui l'ont traité de renégat et de lâche. Il est pour eux ce que les hommes de parti, en Angleterre, appellent dans leur dialecte trivial, *a rat*, « un rat, » un transfuge.

moralité présidant au choix de ses membres, et leur élection n'étant qu'une véritable simonie politique, les hommes les plus incapables et les plus déhontés, triomphateurs ordinaires de cette lutte misérable, viennent arrogamment en recueillir le prix.

Au moment solennel d'une élection générale, lorsqu'un nouveau monarque monte sur le trône, voyons un peu jusqu'à quel point ces assertions sont vraies, examinons l'étendue de ces maux qu'on nous signale si amèrement, et sachons s'il y a quelque amélioration à espérer de la nation qui va exercer ses droits les plus importans. Que cette solennité populaire soit accompagnée de quelques excès apparens; que les processions d'électeurs traversant les rues, ornés de rubans et poussant de grands cris, troublent le paisible sommeil de l'homme comme il faut; que la canaille y trouve une admirable occasion de s'enivrer aux frais d'autrui, et de faire du tapage sans craindre le holà des gens de police; que les marchands se réjouissent d'une circonstance qui va rendre de l'activité à leur commerce, répandre des flots d'*ale* (1) fumeuse, casser des fenêtres et solliciter l'aide du vitrier, du menuisier et du maçon; que tel électeur espère une place pour son fils; que plus d'un candidat soit sans talent; que plus d'un électeur soit sans principes, c'est ce dont nous ne nous occuperons guère. Il y a dans le système représentatif une propriété admirable. Il n'existe pas sans publicité, et la publicité seule neutralise les plus grands défauts. Son influence est magique : en mettant les vices à nu, elle les corrige. Quand le favori d'un ministère, élu par un bourg pourri, descend dans l'arène parlementaire, la publicité de ses actes le force à mettre quelque pudeur dans sa conduite. Les élémens

(1) Bière très-épaisse.

d'une Chambre des Communes seraient-ils cent fois moins purs que ceux dont nos assemblées se sont composées jusqu'ici, la seule action de cette publicité les forcerait à devenir utiles au pays. Mais il y a plus, des abus si souvent dévoilés ne peuvent manquer de se corriger tôt ou tard. L'enquête perpétuelle exercée par tous les citoyens suffirait pour déraciner les vices les plus invétérés. Sous le despotisme, ils grandissent dans le silence; chez un peuple libre, ils se détruisent d'eux-mêmes. Une amélioration progressive a lieu dans ces institutions si bien organisées, comme dans les opérations de la chimie, les matières grossières se séparent des matières précieuses, et se précipitent d'elles-mêmes.

Nous avons vu les affaires du pays prospérer, malgré des abus énormes. La plupart des membres du Parlement étaient ou achetés par le ministère, ou vendus au parti whig. Quelle puissance a neutralisé ce défaut? la publicité seule.

Depuis vingt ans, mille publications ont donné le détail le plus complet, souvent le plus exagéré, des fautes et des illégalités dont nos élections sont entachées. Tant d'avertissemens n'ont pas été perdus : le pays a pris la résolution de corriger enfin les abus qu'on lui signale (1). Tout annonce que cette réforme se fera d'elle-même et sans violence. Savez-vous ce qui nous épargne les périls des révolutions, et modifie notre société sans la renverser? Savez-vous ce qui, parmi les autres nations, nous élève à ce haut rang que nous occupons, à cette stabilité, à cette prépondérance? c'est notre vigilance

(1) Les élections qui viennent d'avoir lieu au moment où nous traduisons cet article justifient pleinement les prédictions de l'auteur. Lord Wellington n'a pu réussir à faire nommer les membres qu'il avait choisis; la plupart des nouveaux élus sont membres *indépendans*, et ne tiennent à aucun parti.

de tous les momens, c'est notre activité, c'est notre audace à tout dire, c'est notre courage de tout entendre. Nos partis déclament; nos sectes pérorent; nos fractions de sectes ont leur organe; le plus faible individu a voix au chapitre : voilà ce qui nous instruit de tout ce que nous devons savoir; de si nombreuses sentinelles ne veillent pas en vain. Le conflit de tant de doctrines, la confusion de tant d'opinions, la collision de théories si hétérogènes vous causent de l'effroi, à vous, peuples, dont la tête a long-tems plié sous le niveau d'un arbitraire qui vous écrasait. Vous nous regardez comme des dupes turbulentes, gouvernées tyranniquement, mais querelleuses et taquines; vous croyez qu'il nous suffit d'exhaler en paroles la colère de notre prétendue indépendance. Vous vous trompez. Ces voix discordantes sont le gage de notre liberté; quand une nation ne forme qu'un chœur unanime, elle marche au tombeau; toute individualité s'efface et s'éteint chez les citoyens. Ils cessent de penser, d'agir, de parler pour eux-mêmes : enrégimentés, ils attendent le signal du maître; esclaves d'autant plus misérables, que l'habitude de penser et d'agir selon leur consigne les rend incapables non-seulement de s'y soustraire, mais de sentir l'état d'abjection désespérée dans lequel ils languissent.

Guerre perpétuelle de mots et d'idées, éternel conflit d'opinions; voilà notre vie politique. La pensée publique, comme le fer rouge au sein de la forge, ne cesse jamais d'être frappée par des athlètes opposés; et les étincelles qui jaillissent de cette masse ardente, non-seulement raniment l'industrie, mais vont éclairer le peuple. La rouille du tems, la lie de la corruption, ne leur résistent pas. Cette flamme épuratoire de nos institutions les raffine et les perfectionne à notre insu. On a beaucoup écrit sur la constitution anglaise : on a cru qu'elle consistait en formes,

en observances, en dispositions législatives. Erreur profonde. Notre vraie constitution est en nous-mêmes, dans notre habitude de la vie publique, dans notre ardeur à nous occuper de nos affaires, dans cette énergique trempe d'esprit qui nous permet de soutenir la publicité la plus complète, sans que l'état soit compromis. Donnez à des nations sans force les mêmes institutions; vous verrez ce qu'elles deviendront sous ce régime : c'est la flamme de Prométhée, qui anime l'homme et qui brûle la barbe du satyre.

Non sans doute, la représentation nationale de l'Angleterre n'a jamais été jusqu'à ce jour complètement satisfaisante. On connaît la proverbiale nullité des bourgs-pourris. On sait comment la plupart des membres de la chambre basse préparent leur triomphe (1). L'influence des partis se fait constamment sentir dans les élections : tel membre est nommé pour soutenir le ministère, tel autre pour soutenir l'opposition. Rarement les vrais sentimens des électeurs sont *représentés* et reproduits par leurs élus : les plus riches se laissent séduire par la perspective des faveurs parlementaires, les plus pauvres ne se refusent pas toujours à une séduction plus grossière, que la loi menace et n'atteint jamais. On voit la femme du lord solliciter le vote de l'artisan, et cette main délicate toucher une main calleuse, endurcie par de rudes travaux. Dans quelques comtés, on prend la résolution de bannir à la fois (2) des *hustings* et le candidat ministériel, et le candidat du peuple; alors le choix tombe sur quelque personnage opulent et

(1) La description des moyens employés pour *cancvasser*, c'est-à-dire préparer le succès de l'élection, se trouve dans la plupart des écrits politiques qui ont pour objet les institutions anglaises.

(2) Cette manœuvre porte le nom d'*ousting*. *To oust* est un verbe du bas langage employé seulement dans cette circonstance.

nul, qu'on appelle dans le langage technique des combats électoraux, le *troisième homme*. Ce *troisième homme* n'a point d'opinion, mais il a de l'argent. Je connais telle localité où les deux factions opposées se combinent et conviennent à l'amiable de nommer en même tems les deux candidats de deux opinions extrêmes; deux sectaires, dévoués à leur coterie, et non à l'intérêt du pays, entrent ainsi dans le Parlement. Ce n'est point le lieu de décrire les intermèdes comiques et les triviales déconvenues, les orgies et les scènes de désordre, objets de tant de railleries, lieux-communs si souvent rebattus par les étrangers et les ennemis de nos institutions : combats électoraux, clameurs populaires; bacchanales autorisées et passées en coutume; rudes ébats du peuple que je ne justifierai point, mais dont l'aspect est plus rebutant que les effets réels n'en sont dangereux. Eh bien! ces défauts, ces excès, il n'est point d'année où on ne les traîne devant le tribunal de l'opinion publique.

Remarquez aussi quel est le résultat de ces plaintes. Tous les yeux se portent sur les membres d'un Parlement que l'on signale comme irrégulièrement élu : ces sénateurs, dont le mandat primitif vous semble entaché de souillures si flagrantes, arrivent enfin à ce but désiré : ils siégent à Saint-Étienne, et tout change. Vous trouvez avec étonnement une assemblée respectable, grave, intelligente, dont les membres s'acquittent de leur devoir aussi bien que la faiblesse humaine peut le permettre. Vous découvrez que tel orateur, évidemment nommé par le ministère, que tel autre, coupable de l'achat de son titre nouveau, rendent au pays d'éminens services, répandent de la lumière sur les débats, soutiennent avec chaleur les intérêts locaux de leurs concitoyens, et s'adonnent aux enquêtes les plus laborieuses, les plus utiles : eh bien! ces

mêmes hommes, avant de les voir à Saint-Étienne, ne les jugiez-vous pas indignes d'y siéger?

La cause de cette métamorphose, nous l'avons indiquée; c'est l'esprit public anglais; c'est la crainte des sentences que la réprobation nationale fait peser sur les délinquans; c'est l'impitoyable censure des journaux, et l'admirable puissance d'une publicité sans bornes. Dans ce creuset politique, toutes les scories se détachent du métal précieux: procédé singulièrement ingénieux, qui, en exerçant son influence sur le parlement actuellement assemblé, prépare l'amélioration des élections futures.

Revenons sur nos pas, et résumons ces observations. Deux partis, se tenant mutuellement en échec, s'observant et se combattant sans relâche, ont été, depuis 1688 (1), le double centre d'attraction vers lequel les diverses opinions de l'Angleterre venaient graviter. Les ministres, s'appuyant sur l'un ou sur l'autre, ou cherchant à les gagner tous les deux, ne devaient le maintien de leur pouvoir qu'aux querelles des deux sectes ou à leurs concessions. Cette subdivision n'existe plus; les deux partis morcelés sont en ruine. Toute notre politique intérieure se modifie sous l'influence de ce fait unique mais important. L'administration est contrainte de chercher un appui ailleurs; elle le trouve dans le peuple. Le whiggisme et le torisme décidaient autrefois des élections: le ministère, pour obtenir des votes, ne soulevait pas sa propre bannière, mais celle de l'un ou de l'autre parti. Aujourd'hui les électeurs, détachés des vieux liens d'obéissance et de coutume qui les attachaient à leur club, vont chercher des représentans qui

(1) Époque de l'accession de Guillaume III au trône d'Angleterre, après la *glorieuse révolution* (glorious revolution) qui chassa Jacques II des Trois-Royaumes.

ne leur soient pas imposés par la coterie : c'est là un avantage immense. Les hommes qui achetaient impudemment leur siége à la chambre du Parlement ont perdu ce patronage qui, combiné avec leurs argumens *ad crumenam*, assurait leur succès; une masse gigantesque a cessé de les soutenir; ils seront les premiers à reconnaître que toute espérance d'arriver au Parlement est perdue pour eux. Quant aux fractions de partis qui occupent la scène, elles n'auront pas la folie de porter un candidat qui ne réussirait certainement pas, et que leurs forces personnelles ne leur permettent point d'étayer. Ainsi les effets les plus nombreux et les plus éloignés découlent de ce seul fait, de la dissolution des deux camps adverses, la mort politique des Tories et des Whigs.

La réforme parlementaire, demandée par les mécontens de toutes les nuances, les économies réclamées par les Althorpistes, les perfectionnemens politiques indiqués par les plus sages des Benthamistes, s'accompliront inévitablement et spontanément, sans violence, sans catastrophe, par la seule force de nos institutions; grâce à cette admirable souplesse de nos institutions, souplesse si éloignée de la mutabilité et de l'inconstance; grâce à cette puissance de rénovation qui ne compromet rien de ce qui est, et obvie progressivement à tous les dangers!

(*Polar Star.*)

Histoire Contemporaine.

FERDINAND LE BIEN AIMÉ

OU

UN MOIS EN ESPAGNE.

J'AVAIS servi pendant six années dans les armées anglaises de la Péninsule ; les fatigues de ces campagnes périlleuses, où l'atrocité des guerres de sauvages se mêlait à la perfidie qui caractérise les guerres civiles, avaient détruit ma santé. Je venais d'obtenir un congé de deux mois. Le paquebot anglais devait faire bientôt voile de Cadix à Brighton, et j'étais sur le point de partir, quand j'appris que Ferdinand le Bien Aimé (ainsi le nommait la voix populaire) allait faire à Madrid son entrée solennelle, et reprendre possession du trône de ses pères. Jamais monarque ne fut l'objet d'une idolâtrie plus fanatique ; jamais peuple ne scella de plus de sang le pacte conclu entre son roi et lui. C'était un spectacle plein d'intérêt et d'émotion, une scène digne d'être observée, que cette rencontre du souverain et des sujets. Ici se trouvait l'homme pour qui tant de victimes s'étaient dévouées à la mort ; là cette population dont l'aveugle héroïsme avait défendu la royauté au prix de sa vie, de son repos, de ses trésors, comme si la royauté eût été son véritable intérêt et la condition de son existence.

Je ne voulais point perdre une occasion si rare de con-

templer l'humanité dans ses passions les plus ardentes, dans les mouvemens les plus pathétiques de son drame! Je rompis l'engagement que je venais de prendre avec le capitaine du paquebot, et je retournai sur mes pas. Un commerçant de Cadix, qui m'avait accueilli avec bienveillance et amitié, consentit à m'accompagner à Madrid.

Les préparatifs de ce voyage nous occupèrent quelque tems. On connaît le dénuement des hôtelleries espagnoles, vrais caravansérails, où le voyageur ne trouve que les murs et le toit. Nous fîmes abondante provision de thé, de sucre, de chocolat, de rum, de liqueurs; et nous nous gardâmes bien d'oublier surtout cet instrument de séduction irrésistible, dont jamais véritable Ibérien n'a contesté la puissance, et refusé le bienfait... des cigares. Les miens venaient directement de la Havane; je n'oublierai jamais les expressions de reconnaissance et de volupté profonde que leur saveur arrachait à mes amis de la Péninsule : ils les appelaient leurs *bonbons*; mes connaissances les plus intimes venaient me demander un de mes *bonbons*, comme on sollicite une grâce. Sur une route d'Espagne, soyez muni de cigares, et distribuez vos faveurs à propos; tous les mouvemens de vos mules et de votre voiture s'accéléreront en proportion de votre munificence. Directeur des postes, aubergiste, douanier, postillon, muletier, nul n'est insensible à ce présent, dont l'influence s'étend sur le beau sexe même, et amollit le cœur du brigand qui vous dévalise. Armé de son escopette, et prêt à faciliter votre voyage dans l'autre monde, présentez-lui un cigare : il vous répondra que votre seigneurie est trop honnête, et joindra de chevaleresques excuses à l'exercice de son métier de bandit.

Le hasard nous fit découvrir un vieux charriot à vendre : nous l'achetâmes fort bon marché. C'était une machine de

dimensions vastes, de formes gothiques, de construction ancienne et bizarre. Dieu sait à quoi il avait pu servir, et quel artiste original avait donné le dessin de ce char étrange. Nous lui fîmes subir plusieurs améliorations. Nous y pratiquâmes des compartimens qui pussent nous servir de buffet, et renfermer nos provisions de route. Derrière le charriot ainsi transformé, fut suspendu le *zagal*, filet destiné à contenir notre bagage, et placé sous la surveillance immédiate d'un homme qui porte le même nom que le dépôt dont la surintendance lui est confiée. Ce *zagal* (je parle de l'homme et non du bagage) est chargé de remplir deux offices à la fois. Quand l'équipage traverse un village, une ville, ou se trouve engagé dans un sentier étroit, il quitte son poste ordinaire, va se placer entre les deux mules qui conduisent l'attelage, et les tenant toutes deux, les dirigeant ou les rapprochant de ses deux bras étendus, il se laisse emporter par ces animaux lancés au grand galop : vous diriez qu'il vole plutôt qu'il ne court; les harnais étincelans des mules ajoutent un éclat pittoresque à cette situation bisarre du *zagal*, suspendu et porté par son attelage écumant et poudreux.

Un matelas et un oreiller, pour mon compagnon de route; un sac de toile, pour moi, sac destiné à me tenir lieu de lit, et à être rempli de paille fraîche tous les soirs; tels furent les préparatifs de notre repos nocturne. Je savais par expérience ce que c'est qu'un lit d'auberge espagnole : une population tout entière d'insectes vous y attend; fléau vivant, vrai lit de torture. Que les voyageurs, auxquels ce tableau, qui n'a rien d'exagéré, inspire de l'horreur, imitent ma prévoyance. Sur le sol, balayé soigneusement, étendez un sac rempli de paille fraîche, chose facile à se procurer partout : vous échapperez à ce supplice redoutable. Dans l'intérieur du charriot, et cousus sous la doublure,

nos papiers, nos lettres-de-change et nos objets les plus précieux, défièrent la recherche la plus vigilante. Précaution souvent employée, mais que les gentilshommes de grand chemin n'ignorent pas; aussi leur arrive-t-il quelquefois de défaire toute la doublure d'un carrosse, lorsqu'ils soupçonnent que les gens dévalisés par eux emportent des valeurs précieuses et les ont cachées. Quatre cents piastres furent la somme fixée pour les frais de transport : six excellentes mules, attelage que les Espagnols nomment *tiro,* devaient nous conduire à Madrid : le paiement du *zagal,* celui du *mayoral* (1), la nourriture des mules, les frais de réparation que la voiture pouvait exiger, se trouvaient compris dans la somme convenue. En Angleterre, quatre chevaux seulement, loués pour le même espace à parcourir, coûteraient un peu davantage.

Malgré la vigueur de nos mules, et la bonne volonté de notre *mayoral,* qui, de peur d'accident, ajouta une mule supplémentaire à notre attelage, nous ne pouvions espérer faire par jour plus de douze lieues d'Espagne (2), ou quarante-huit milles anglais. Les *coche-colleros* (3), ou diligences publiques, traînées par six chevaux ou six mules, ne font en général que quarante milles par jour (13 lieues environ); encore s'arrêtent-elles pour se reposer tous les quatre jours. Comparez cette manière de voyager avec la rapidité de nos machines à vapeur, fuyant sur nos routes à rainures comme l'aile de l'oiseau traverse les airs.

Nous voilà partis, le 20 avril 1814. Sur le siége de bois où se trouvait perché le *mayoral,* était assis, à côté de lui, mon domestique Dibby, jeune Irlandais, attaché à mon

(1) Cocher.

(2) Environ dix lieues de France.

(3) La *Collera* est le collier ou bourrelet suspendu au cou des mules.

service depuis plus de trois ans, et dont le patois espagnolisé formait un dialecte métis, assez bizarre et assez nouveau pour embarrasser le linguiste le plus exercé. Il maudissait ce poste incommode, et se retournant de tems à autre vers moi, avec cette vivacité un peu grimacière des gens de son pays, il m'adressait des regards pathétiques, plainte muette à laquelle j'étais sensible, mais à laquelle je ne pouvais faire droit. La voiture, cahotée sur le pavé inégal des longues rues de Xérès, brisait nos membres peu accoutumés à cet exercice : les mules avaient pris le galop; le silex étincelait sous leurs pieds; et un bruit dissonnant accompagnait notre route. Le *zagal,* dont j'ai décrit plus haut la position et l'emploi, conduisit ces animaux jusqu'aux dernières maisons de la ville, et revint s'asseoir près de notre bagage. Alors la direction de la lourde voiture appartint exclusivement au *mayoral,* dont la voix rauque suffisait pour gouverner l'attelage, libre de freins et de guides. Il interpellait ses bêtes, encourageant, grondant, flattant, caressant, invectivant tour à tour celles dont la conduite était régulière ou irrégulière, obéissante ou rebelle. Chacune d'elles avait son nom propre; chacune d'elles semblait reconnaître l'intonation différente qui la rappelait à son devoir. Les oreilles de *Mariquita* s'abaissaient en signe d'humiliation et de contrition : celles de *Paquita* se redressaient avec fierté, et tressaillaient, sensibles au panégyrique de son maître. C'est la première fois que j'ai vu les organes de l'ouïe devenir des signes d'intelligence, et témoigner la sensibilité de leur possesseur.

Mais le commerçant de Cadix qui occupait à côté de moi le fond du carrosse mérite bien que je m'arrête un moment à le *pourtraire,* comme nos pères s'exprimaient. Irlandais de naissance, mais naturalisé en Espagne depuis plus de trente ans, il avait conservé dans sa patrie d'adoption

toute la pureté de son catholicisme primitif. Sa vive imagination, jointe à son amour de la liberté, le portait à rendre un vrai culte d'idolâtrie à cette constitution improvisée et débile, dont le rachitisme incurable traînait depuis trois ans son existence au sein de la Péninsule, et n'avait jeté aucune racine dans les idées et dans les habitudes espagnoles. Mon ami, M. O'Doherty avait passé sa jeunesse dans l'Ulster (1), et son âge mûr à Cadix; jamais il n'avait poussé ses excursions plus loin que Xérès. Homme instruit, philologue savant, grand investigateur des antiquités ibériennes, hibernoises et celtiques; ce qu'il ignorait, c'étaient les hommes et les choses: la réalité seule lui manquait. Enthousiaste de la liberté, son esprit ardent voyait dans ce fantôme d'institutions représentatives une source vive de félicités pour l'Espagne, un gage assuré de l'âge d'or renaissant.

Je cherchais en vain à lui faire sentir ce qu'il y avait de factice dans ces constitutions écrites, qui n'ont point de base dans les mœurs; il se livrait à son exaltation avec une légèreté et un aveuglement sans bornes. Il y avait dans son langage toute la franchise de l'Espagnol et toute l'étourderie de l'Irlandais. « *Vous verrez,* me disait-il, vous verrez ce que ce pays-ci deviendra *dans cent ans d'ici* (2): » oubliant apparemment que la vie humaine a ses bornes, et me gratifiant d'une longévité patriarchale que je suis loin d'espérer.

Chaque village que nous traversions lui fournissait un

(1) Canton sauvage d'Irlande.

(2) Ces bévues étourdies sont attribuées aux Irlandais; elles font partie, dit-on, du caractère national, comme la forfanterie et la souplesse font partie du caractère que l'on attribue vulgairement en France aux indigènes de la Gascogne. Les *balourdises irlandaises* sont désignées en Angleterre par un mot spécial : *Irish bulls.* M. Edgeworth a composé un traité savant sur les *Irish bulls.*

texte nouveau d'exclamations et d'observations. A Baylen, le triomphe de Castanos, et le souvenir de cette incroyable capitulation, la seule de ce genre que l'on trouve dans l'histoire des armées françaises, lui arrachèrent des cris de joie. A Cordoue, la cathédrale orientale, devenue le temple de la croix, après avoir été le sanctuaire du croissant, fut pour lui l'objet d'un saint pélerinage. Je restai assoupi dans ma voiture, pendant qu'O'Doherty, sous la conduite d'un paysan, reconnaissait les environs, et allait faire dans la chapelle de la Vierge une station pieuse. Bientôt le labyrinthe montagneux de la Sierra-Morena s'offrit à nous; romanesque et sauvage contrée, que Cervantes a choisie avec un goût si exquis pour théâtre de son héroïque satire. Tous ces noms, tous ces lieux, m'étaient déjà familiers. Il y a chez les hommes de génie une faculté, un privilége admirables : ils consacrent tout ce qu'ils touchent; ils immortalisent les noms propres cités dans leurs œuvres. Les lieux dont ils ont parlé deviennent pour tous les peuples, et dans l'avenir le plus lointain, comme une patrie intellectuelle. Je reconnaissais les collines, les ruisseaux, les torrens, dont l'auteur de *Don Quichotte* nous a laissé une description fidèle. Je retrouvais avec joie les divers personnages de ce roman immortel : le chévrier, vêtu de la peau des animaux qu'il conduisait au pâturage; l'aubergiste, la Maritorne du village; le curé grave et joufflu, le barbier littérateur et savant. A notre aspect, les chèvres barbues se retournant avec cette timidité sauvage qui les caractérise, et jetant sur nous un regard passager, s'élançaient en gravissant les escarpemens des roches, dont les échos répétaient le son argentin de leurs clochettes agitées. Plus loin, les armes et le costume des *arieros* (1), reste vé-

(1) Rouliers.

nérable de l'antiquité la plus reculée, nous rejetaient de six siècles en arrière, et représentaient à notre imagination les successeurs immédiats des vieux Celtibères et des Visigoths. Leurs mules, procession solennelle, chargées des mêmes housses écarlates à larges franges, héritage immémorial qui remontait au moins au seizième siècle, s'avançaient d'un pas lent et d'un air pensif, guidées, non par leurs maîtres oisifs, qui fumaient paisiblement leurs cigares, mais par un mulet vétéran, placé en tête du corps d'armée. Une lourde sonnette d'airain, auquel le titre de cloche convient mieux que celui de clochette, était suspendue au cou de l'animal, et dirigeait par son tintement sourd et grave les mouvemens de la troupe. A quelque détour de sentier, nous apercevions un *Manchego* (1) de la plaine, le *montero* (2) sur l'oreille, portant le *chaleco* (3) chamarré de galons, les pieds enveloppés de ces bandelettes élégamment rustiques, destinées à maintenir les sandales. Il chantait la *seguedilla* (4) de la Manche, en pressant le pas de sa mule rétive. Sur les flancs de l'animal, deux outres noires, en équilibre, se balançaient en cadence et reluisaient aux rayons du soleil : quelques gouttes d'une liqueur brune et épaisse s'en échappaient ; c'était sans doute une petite cargaison de ce vin délicieux de Val de Penas, que le *Manchego* allait vendre. Rien ne manquait à cette scène caractéristique; rien, si ce n'est la présence de Sancho et de son maître : je les cherchais des yeux, étonné de ne pas

(1) Natif de la *Mancha*, pays de Don Quichotte.

(2) Espèce de bonnet, aujourd'hui fort usité en Angleterre.

(3) Veste brodée, ornée de broderies; la veste de Figaro en est le type perfectionné.

(4) Chansonnette vive, espèce de cavatine espagnole, la plupart du tems improvisée.

les rencontrer encore au milieu de ce paysage, qui les réclamait et les attendait.

Nous approchions de Cardena, l'un des points topographiques illustrés par les exploits du preux chevalier Don Quichotte. La chaleur était intolérable; nous fûmes obligés de faire halte. Devant nous vint à passer au grand galop un courrier de cabinet, que mon compagnon de route reconnut pour l'avoir vu en 1802. C'était lui qui le premier avait apporté à Madrid la nouvelle de la paix d'Amiens; en sept jours il avait franchi l'énorme distance de douze cents milles, ou trois cents lieues d'Espagne. Les commerçans de Cadix et de Séville, pour récompense de cette extraordinaire promptitude, lui avaient fait cadeau d'une bourse de mille piastres.

Cet homme, dont la vie s'était passée sur la selle, dormait tranquillement sur son coursier, qui haletait et fuyait avec la rapidité de l'éclair. Nous l'éveillâmes. Il nous jeta un papier : c'était la proclamation de Louis XVIII, datée du 11 avril; la paix renaissait; les trônes légitimes sortaient de leurs cendres. Napoléon avait abdiqué; l'Europe ensanglantée respirait enfin; tel était le message que le courrier allait porter à Madrid; nouvelle étonnante, dont le prodige ne tarda pas à plonger les nations dans la stupeur. Pour nous qui voyions, enfin, abattu à nos pieds le colosse contre lequel tant de peuples conjurés avaient réuni leurs efforts, nous apprîmes, avec une joie qui tenait de l'ivresse, ce grand changement acheté par de si longs travaux. La lune se leva dans le ciel, pure, brillante, comme si elle eût voulu favoriser notre voyage et éclairer notre route : nous pressâmes nos mules autant que nous pûmes le faire; et le 30 avril, à une heure du matin, nous entrâmes dans cette capitale, affamée de revoir un roi pour lequel elle avait tout sacrifié.

Notre équipage s'arrêta à la Porte du Soleil (1); et nous descendîmes à cette *posada* (2) célèbre sous le nom de la Fontaine d'Or (3). Le lendemain matin nous reçûmes la visite de plusieurs membres des Cortès, entre autres celle de Don Thomas Toreno (4), ministre de la guerre, et de Don Juan O'Donoju, inspecteur-général de l'infanterie. L'inquisiteur-général nous fit la même politesse, ainsi que notre brave compatriote, le brigadier-général Sir John Downie. Aucun d'eux ne témoigna la moindre crainte sur la situation des affaires. Tout était tranquille. On espérait que le roi, accueilli par les bénédictions de ce peuple héroïque, accepterait sans peine la constitution qui le régissait ; on ne le soupçonnait pas de vouloir exercer contre les Cortès une vengeance qui, dans un tel moment, devenait à la fois une perfidie, une ingratitude et une cruauté sans exemple et sans excuse.

Les cris de *vive la Constitution et le roi* retentissaient dans toutes les rues. Le 2 mai, une cérémonie religieuse et patriotique, d'un caractère solennel, me pénétra d'une émotion profonde. On exhuma les restes mortels des citoyens Daioz et Velarde, qui défendirent si long-tems, en 1808, l'arsenal de Madrid contre les attaques de Murat, et moururent au lieu de se rendre. Leurs ossemens, tirés de leurs cercueils, furent déposés dans un sarcophage commun et portés processionnellement à l'église Saint-Dominique, par les officiers d'artillerie, anciens compa-

(1) *Puerta del Sol,* lieu de promenade et de rendez-vous.

(2) Auberge.

(3) La *Fontana de Oro.* Cette auberge est devenue célèbre dans ces derniers tems : c'était le point de réunion des *Liberales.*

(4) Le comte Toreno, connu par sa correspondance avec Jérémie Bentham.

gnons d'armes de Daioz et de Velarde. L'enthousiasme était universel. La régence ouvrait la marche ; les Cortès venaient ensuite ; militaires de tout grade, fonctionnaires publics, hommes de toute classe, formaient une longue procession, qui occupait plus d'un mille de longueur. On voyait s'agiter dans toutes les mains des branches de lauriers et de cyprès. On entendait tout ce peuple honorer à grands cris la mémoire des martyrs de la patrie. « Honneur aux braves morts pour l'Espagne ! Mort aux lâches et aux traîtres ! Vive Ferdinand ! Vive la constitution ! Vive l'Espagne ! » Ces acclamations frappaient les airs.

Malheureux peuple ! sans constance et sans foi ! d'autres acclamations, des cris de rage, de meurtre et de servilité devaient succéder à ces bénédictions, si noblement jetées sur les héros morts pour la patrie. Le ciel t'a châtié : tu as appris depuis quinze années que les nations parjures sont vouées au malheur, que les nations esclaves sont vouées au crime, que les nations infidèles à la liberté, ingrates envers leurs défenseurs, n'ont à attendre que des outrages, le mépris du monde et la misère !

Un jour suffit pour transformer cette Espagne si paisible en une arène de carnage. Le 4 mai, une proclamation de Ferdinand le Bien-Aimé déclara les Cortès dissoutes et frappa de mort quiconque s'exposerait à l'exécution de cet ordre. Les émissaires de la cour se répandirent dans les rangs du peuple ; ils persuadèrent à ces hommes crédules, ignorans et fanatiques, que les Cortès étaient les ennemis jurés de l'état ; que leur but était de fouler la religion aux pieds et d'établir sur les ruines du trône une république infidèle. Les prédicateurs ajoutèrent à ces menteuses insinuations l'autorité de leurs paroles sacrées ; bientôt une foule d'esprits sans lumières et d'ames ardentes ne sentirent plus que de la haine pour les représentans élus par l'Espagne.

La masse populaire, toujours facile à entraîner, suivit avec violence l'impulsion qu'on s'efforçait de lui donner. Rien de plus terrible que ces élans aveugles dont un sentiment factice est le mobile : moins l'homme comprend la cause de ce qu'il entreprend, plus il se précipite avec violence sur l'ennemi qu'on lui signale. Dès le 9 mai, la plus grande partie de la population était enivrée de haine contre les proscrits; des soldats, armés de sabres nus parcouraient les rues et les places, en criant : *Mort aux Cortès! mort à la constitution! Vive Ferdinand!* Aucune autorité ne s'opposa à ces excès, et n'osa modérer ou arrêter ces démonstrations turbulentes. La régence abdiqua un pouvoir qu'on était prêt à lui arracher. L'*Alcade mayor* (1), Montezuma, descendant des Incas, embrassa le parti du roi, et la ville resta livrée à une populace frénétique et à une soldatesque furieuse.

Ces jours de terreur se sont gravés dans ma mémoire en traits qui ne s'effaceront pas. On ouvrit les prisons. Les brigands qu'elles renfermaient se déchaînèrent sur les habitans paisibles. Le poignard brillait dans toutes les mains; les cadavres de ceux que l'on soupçonnait être favorables aux Cortès baignaient de leur sang toutes les rues. La lie de la population pillait les hôtels et les maisons opulentes, aux cris de *Vive le roi absolu!* Une foule de femmes ou de furies, soudoyées par la basse police, encourageaient les assassins et les pillards.

« *Sangre! sangre!* criaient-elles, du sang! du sang! pour notre roi outragé. »

Cependant les Anglais qui se trouvaient à Madrid au milieu de ces bacchanales de la servitude n'avaient rien à craindre du peuple. On les arrêtait dans les rues, on

(1) *Alcade majeur*, maire, premier officier civil de Madrid.

les bénissait, on les comblait de caresses et de *vivats*. Le bruit s'était répandu que l'ambassadeur de la Grande-Bretagne (1) avait conseillé au roi la dissolution des Cortès. Sans discuter ici la vérité ou la fausseté de cette assertion, il est certain que la veille du jour où la proclamation royale fut publiée, un prêt d'argent très-considérable fut accordé à Ferdinand par notre ministère. Je ne doute pas que cette circonstance, en donnant de la confiance au monarque et en rétablissant ses finances délabrées, n'ait concouru puissamment à l'encourager dans la détestable mesure qu'il n'eût jamais osé tenter sans un secours si opportun, mais si fatal à son peuple. Corruption, terreur, moyens de séduction et d'épouvante, tout se trouve dans une bourse bien garnie : c'est le nerf de la tyrannie, comme de la guerre. Armé de ce puissant levier, il ne songeait plus qu'à écraser ces mêmes Cortès qui lui avaient conservé son trône, et dont la députation était venue à Valence se prosterner aux pieds du monarque : il ne songeait plus qu'à reconquérir par la fraude, la trahison et la violence, le vieux fleuron de sa couronne despotique. Tel était le roi qui s'avançait vers Madrid, escorté par l'ambassadeur d'Angleterre, accompagné de quatre mille hommes de cavalerie espagnole, armée par l'Angleterre (2), et commandée par le général anglais Whittingham : c'était l'or britannique qui frayait la route de ce triomphe honteux ; il animait la voix de cent mille esclaves volontaires dont l'hommage abject et furieux environnait le monarque.

Pendant la nuit du 12 mai, les malheureux députés libéraux furent arrêtés au sein de leurs familles, chargés de

(1) Sir Henry Wellesley.

(2) Les sabres et l'équipement de la cavalerie espagnole avaient été fournis par la Grande-Bretagne.

chaînes, plongés dans les cachots de l'inquisition ou massacrés par la populace. Quelques-uns des proscrits, assez prévoyans et assez sagaces pour deviner les résultats du retour du roi, s'étaient échappés de Madrid sous divers déguisemens : d'autres, cachés dans des greniers et dans des caves, d'où ils entendaient les vociférations des assassins, ne durent la vie qu'à la pitié de quelque humble serviteur, touché de leur infortune. Imaginez la cruelle position de ces hommes que la mort environnait et qui ne pouvaient quitter leur retraite sans tomber entre les mains de leurs bourreaux. La pierre monumentale, érigée au milieu de la grande place, et consacrée à perpétuer le souvenir de la Constitution, fut brisée par cette foule en délire, qui s'en disputait les débris, et les traînait à travers les rues, avec de longs hurlemens. *Mort à la Constitution! longue vie au roi absolu!* Dix jours auparavant, ces insensés ne passaient pas devant ce piédestal, monument récent de leur liberté à peine éclose, sans témoigner leur joie et leur respect, en saluant la pierre constitutionnelle. Aujourd'hui les simples spectateurs de cette scène révoltante, forcés de suivre le torrent populaire, de découvrir leurs têtes et de prendre part, sinon activement, du moins en apparence, au sauvage et ridicule triomphe des insurgés, n'eussent pu échapper au poignard du bandit, au couteau de l'homme du peuple, au sabre du soldat, si on les eût soupçonnés de rester étrangers à cette folie barbare.

Je dînai le lendemain chez l'ambassadeur d'Angleterre : il était absent, et M. Charles Vaughan, son secrétaire, faisait les honneurs de la table. Sous nos fenêtres, une foule ardente et fanatique se pressait comme les flots de la mer; le cristal de nos verres frémissait et vibrait, frappé de ce bruit confus. Cependant toutes les figures des convives, pensives et pâles, n'exprimaient ni joie, ni étonnement, ni

crainte. Jamais la réserve diplomatique ne ressembla davantage au stoïcisme. On ne fit pas même mention des événemens qui se passaient sous nos yeux. Pas une expression, pas un geste, ne trahirent l'émotion dont toutes les ames étaient ébranlées, la pensée qui occupait tous les esprits. Le soir Sir Henri Wellesley arriva; il nous apprit que le roi, au lieu de faire son entrée le 12, comme il l'avait promis, n'arriverait à Madrid que le 14.

Quand je sortis de l'hôtel d'ambassade je me trouvai tout-à-coup environné d'une foule tumultueuse qui, me reconnaissant pour Anglais, m'accabla de questions et d'interpellations empressées. Le premier coup de cloche de l'*Angelus* vint à sonner, alors tout se calma. Toutes les têtes se découvrirent, tous les genoux plièrent : le silence le plus profond régna quelques instans, interrompu seulement par le murmure confus de la prière, bégayée par les lèvres de ces assassins dévots. Quelle leçon! quel spectacle! l'humanité est souvent digne de pitié, si ce n'est de mépris.

Cependant toutes les populations environnantes affluaient à Madrid, avides d'assister à l'entrée solennelle du roi : à dix lieues de circonférence, les villages et les hameaux étaient déserts. Cette masse vivante, qui remplissait les rues et les places, semblait agitée d'un mouvement fébrile : d'heure en heure, la fausse nouvelle de l'arrivée de Ferdinand lui arrachait des exclamations et lui donnait une impulsion convulsive : on voyait au Prado toutes ces têtes nues, bronzées, presque africaines, se mouvoir avec violence : *voici le roi! voici le roi!* Et le torrent se précipitait vers la porte de Madrid, pour refluer ensuite et rentrer dans son premier lit. De longs cris et des malédictions témoignaient le désappointement général. Le 14 avril, au matin, on vit arriver successivement des corps nombreux de troupes royales. Quant à Ferdinand, au lieu de se rendre

avec empressement aux vœux de ses sujets, il s'arrêta pour déjeûner dans sa résidence d'Aranjuez et se fit précéder par son armée. Un reste de crainte l'agitait encore; et ce fanatisme imbécille du peuple qui l'attendait avec tant d'impatience ne le rassurait pas complètement. Il voulut que tout l'appareil de la force militaire se déployât dans les rues de Madrid, et que la servilité des Espagnols admirât avec joie et avec terreur la puissance des baïonnettes sur lesquelles s'appuyait son trône absolu.

On ne pouvait choisir de position plus favorable pour voir défiler ces troupes et le cortége qui les suivait, que le balcon de l'hôtel de l'ambassade; ce fut là que j'établis mon observatoire. Je forçai mon compagnon de route, le constitutionnel O'Doherty à m'y accompagner. Depuis la proclamation fatale, le malheureux n'avait pas existé. La crainte et le chagrin le dévoraient. Il voyait la chimère de sa vie s'évanouir dans le sang et dans les larmes. Renfermé dans la chambre de son auberge, à peine, depuis le 5 mai, était-il sorti une fois pour entendre une messe. Je lui fis sentir que s'il restait seul dans cette maison publique, pendant que la population de Madrid se précipiterait au-devant du roi, il se ferait remarquer et courrait de grands risques. Enfin je triomphai de sa résistance et le traînai plus mort que vif chez l'ambassadeur.

Les Espagnols, en attendant leur roi bien-aimé, admiraient l'éclat des uniformes qui se succédaient dans les rues et précédaient le cortége. Pour moi, je l'avoue, je trouvais dans la richesse de ces costumes et la beauté de ces armes une accusation contre mon pays; je me détournais avec un sentiment de honte et de pitié, quand je voyais le soleil ardent de Madrid étinceler sur la lame des sabres fabriqués par les ouvriers de Birmingham, et livrés par une nation constitutionnelle à un roi parjure pour aider son usurpa-

tion. John Bull (1), si fier de sa liberté, avait équipé de pied en cap tous ces satellites de la tyrannie. Ces hussards aux vestes sanglantes, aux pelisses bleu d'azur, doublées de fourrures blanches; ces carabiniers couverts de fer et de buffleterie; c'était l'or de l'Angleterre qui les avait armés et vêtus. Ils venaient détruire la constitution espagnole, arborer avec l'étendard royal les bannières de l'ignorance, de l'abrutissement et de la pauvreté; leur splendeur me faisait mal, et le souvenir de mon pays, complice de ce crime, me causait une secrète indignation.

Beaucoup d'Anglais dînèrent chez l'ambassadeur. A peine nous levions-nous de table, les fanfares éclatèrent et nous annoncèrent l'entrée du cortége dans la rue d'Alcala. Il s'avançait avec lenteur, au milieu des flots de peuple qui pressaient de toutes parts le carrosse lourd et massif, espèce de palais ambulant, où se trouvait Sa Majesté. Le mouchoir à la main, nous attendions sur le balcon le moment où ce roi, secouru par notre diplomatie, passerait devant l'hôtel de l'ambassade : il fallut au cortége plus d'une heure, pour arriver jusqu'à nous, c'est-à-dire pour franchir un espace de deux cents pas. Les mules du roi avaient été dételées, et le peuple traînait à grand' peine la lourde machine et le monarque idolâtré. Des milliers de femmes, vêtues de blanc, précédaient le char et semaient des fleurs sur la route ; chacun accourait baiser la main royale, que Ferdinand étendait hors de son carrosse. Plus d'étiquette ; aucun ordre ; pas même de respect ; on s'arrêtait à chaque minute, et les officiers les plus subalternes, avançant la tête dans le carrosse du roi, causaient, riaient

(1) La plupart des lecteurs français connaissent le sens de cette expression, symbole du caractère que l'on attribue à la masse du peuple anglais.

avec lui, d'un ton si dégagé, d'un air si familier, que vous eussiez pris aisément ce roi arbitraire pour le souverain de la canaille. Mais les extrêmes se touchent, et quand la populace est fanatique de servitude, rien n'est plus populaire qu'un méchant roi.

Ferdinand, lorsque sa voiture se trouva en face de l'hôtel de lord Wellesley, fit faire halte à son cortége, et étendit vers l'ambassadeur et sa suite sa main qu'il baisa à plusieurs reprises. Nous répondîmes à ce gracieux salut, en agitant nos mouchoirs et en criant de toutes nos forces : *Viva el rey! viva Espafa!* vive le roi! vive l'Espagne! Le roi, à son tour, s'écria : *Viva Inglaterra!* vive l'Angleterre! et répéta plusieurs fois ce témoignage d'une reconnaissance qui devait être sincère, car elle était assurément bien méritée. Ensuite plus de cinq cents femmes attachèrent des câbles ornés de guirlandes et de fleurs à la voiture du roi, forcèrent les hommes de leur céder la place, les relayèrent et se chargèrent seules de traîner le carrosse.

« Eh bien, dis-je tout bas à O'Doherty, qu'en pensez-vous? »

L'Irlandais constitutionnel n'eut pas la force d'ouvrir la bouche. Au moment où il avait essayé de nous imiter et de répondre au salut du roi, par des démonstrations de joie, son mouchoir, agité par sa main faible et tremblante, était tombé dans la rue. Seul je le connaissais ; je savais seul à quel supplice il était livré. Il me regarda tristement, et resta muet.

« Vous le voyez, repris-je à voix basse, il faut à votre héroïque Espagne un dieu sur le trône. Ces gens aiment la tyrannie. Ils se prosternent ; et ils sont heureux. Ils ne savent pas respecter un roi, chef des citoyens; il leur faut de l'idolâtrie, le prestige de la toute-puissance, et l'é-

motion de la terreur. Laissez-les se livrer à leurs goûts. Le tems se chargera de les punir.

— Irez-vous, ce soir, me demanda O'Doherty, sans répondre à ce que je venais de lui dire, irez-vous avec l'ambassade, baiser la main de cet homme?

— Oui, repris-je en riant, cela est bon à voir.

— Je vous laisse subir seul cette ignominie! adieu! »

Et l'Irlandais regagna son auberge, des larmes dans les yeux, et le désespoir dans le cœur.

En effet, notre présentation eut lieu à sept heures du soir, et les attentions, les prévenances dont Sa Majesté combla l'ambassadeur et les personnes de sa suite, ne prouvèrent que trop, pendant le cours de la soirée, la parfaite intelligence qui régnait entre le cabinet de Saint-James et celui d'Aranjuez. Le roi daigna m'adresser quelques paroles bienveillantes : je ne le perdis pas de vue durant toute la séance. Dans son œil noir et bien fendu étincelaient le bonheur et l'ivresse de cette victoire, facilement conquise sur la liberté publique. Cet éclat si vif, cette ardeur violente dont rayonnait son regard, révélaient toute cette volupté de puissance absolue, tout cet orgueil qui plus tard immola des milliers de victimes à l'affermissement de son triomphe. Un sourire perpétuel errait sur les lèvres de Ferdinand, mais ce sourire n'avait rien de doux et de cordial; c'était l'expression d'une vengeance satisfaite, non d'une bienveillance affectueuse; je ne sais quoi de sinistre et d'inexorable s'y cachait, en dépit de toutes les démonstrations du monarque. Il portait le costume de capitaine général de ses gardes à pied, avec le ruban et le collier de l'ordre de Charles III. Ses manières étaient familières jusqu'à la trivialité. Il embrassait un vieil hidalgo (1), plai-

(1) Gentilhomme de race ancienne.

santait avec un grand d'Espagne, apostrophait de loin un simple gentilhomme; caressait celui-ci, grondait amicalement celui-là; prodiguait les titres, les places, les décorations, les grades, les honneurs; appelait *tocayos* (1) ceux qui portaient comme lui le nom de Ferdinand : c'était de la joie pétulante et non de la bonté. Mais le prestige de la royauté couvrait tout. Cette condescendance si peu coûteuse n'était pas sans charme; et pour les esprits inattentifs, l'apparente cordialité du monarque pouvait voiler un moment la mort dont il venait de frapper la liberté, et la perfidie de sa conduite.

A sa gauche, était l'infant Don Carlos, son frère; et à sa droite son vieil oncle Antonio, connu par une débilité d'esprit qui approche de l'idiotisme. Ils ne prenaient aucune part à la scène qui les entourait, et se contentaient d'imiter les sourires caressans de leur frère et de leur neveu. Je quittai le cercle à huit heures, tout ébloui, je l'avoue, par la pompe royale, et presque séduit par la bienveillance gracieuse avec laquelle le monarque venait de me traiter; tant nous sommes faibles contre les prestiges du pouvoir et les captations de l'amour-propre!

En rentrant chez moi, je trouvai O'Doherty plongé dans une tristesse si amère et si profonde que je pus à peine lui arracher quelques paroles. Des larmes coulaient de ses paupières. Il me fut aisé de deviner que l'anéantissement de ses espérances patriotiques et le sort malheureux de l'Espagne n'étaient pas les seules causes de son désespoir : je vis qu'une inquiétude plus personnelle préoccupait son esprit.

(1) Ce terme populaire a la même signification que le mot grec *homonyme;* mais cette dernière expression est pour nous aussi recherchée et aussi savante que le mot *tocayo* qui est passé dans notre langue est bourgeois et vulgaire.

« Votre vie serait-elle menacée? lui demandai-je.

— Non.

— L'un de vos amis a-t-il péri sous les coups du peuple ?

— Non... ; mais apprenez ce qui me met au désespoir : mon meilleur ami, Don Th... M... député de l'Andalousie, vient d'être condamné à mort, *comme le plus coupable des Cortès ;* telles sont les expressions de l'ordonnance royale. C'est lui qui a fait récemment la motion de déclarer le roi déchu de son trône, s'il refusait de signer la constitution.

— Mais Don Th... est en fuite. Depuis trois jours, il a disparu. Je ne doute pas qu'il ne soit déjà hors de la portée de ses persécuteurs.

— Vous vous trompez ; sa tête est mise à prix... et... promettez-moi le secret...

— Avez-vous besoin de me le demander?

—Il est à Madrid... Une vieille servante qui se trouve ici vient de me faire connaître le lieu de sa retraite. C'est un asile précaire, qui demain matin lui sera fermé. L'infortuné périra. Que faire? Il m'est doublement cher, comme Espagnol constitutionnel et comme proscrit. Son émissaire me supplie de favoriser sa fuite : je ne vois aucun moyen d'y parvenir... Son signalement est donné dans tous les villages... Le peuple furieux remplit les rues... Je sacrifierais tout ce que je possède au monde pour le sauver ; jugez de ce que je dois souffrir, lorsque je pense à l'impossibilité d'y parvenir, et à la certitude de la mort horrible qu'on lui réserve...

— Puis-je parler à cette vieille servante que votre ami vous envoie ?

— Oui : mais à quoi servira votre conversation avec cette femme ?

— Je ne sais ; je voudrais la voir. Dites-lui de venir ! »

Elle se trouvait dans un cabinet voisin, d'où mon ami la fit sortir. J'étais encore paré de mes habits de cour ; la pauvre femme, quand elle m'aperçut, s'imagina que la justice allait s'emparer d'elle et tomba à genoux en poussant de grands cris. Quelques explications suffirent pour apaiser ses terreurs. Je déposai l'habit de gala qui les avait fait naître, et m'enveloppant d'un vaste manteau brun, je lui dis de marcher devant moi et de me conduire à la retraite où était caché l'ami d'O'Doherty, Don Th... M...

Elle me précéda. Des groupes d'assassins parcouraient les rues, en faisant retentir les airs des plus épouvantables malédictions. Je joignis mes cris à leurs cris et je semblai partager tout leur délire : ma plume blanche et mon extérieur britannique me servirent de passeport. Après avoir fait beaucoup de détours et nous être engagés dans une foule d'allées obscures et tortueuses, nous nous trouvâmes en face d'une maison noire et délabrée. « Suivez-moi, me dit la vieille, et n'ayez pas peur. » Nous descendîmes plusieurs degrés ténébreux qui aboutirent à un premier lieu de repos, puis à d'autres degrés que nous descendîmes encore. Au bas de ces derniers, la vieille me laissa à mes réflexions et disparut : l'obscurité était profonde. Je tirai du fourreau une arme que je portais toujours avec moi, lorsque je sortais la nuit ; long poignard turc, à lame recourbée, aiguisée des deux côtés et dont la blessure était mortelle : puis je cherchai à me rapprocher de la muraille, à laquelle je m'adossai, le glaive nu à la main. Il me serait difficile de décrire le rapide torrent de sensations et d'idées qui me saisirent dans ce moment d'angoisse. Enfin j'entendis un lointain murmure.

« *His ! Hiou ! His ! Hiou !* » Ce cri national, manière

d'appeller l'attention, particulière aux Espagnols, sortait des corridors éloignés et se rapprochait de moi par degrés.

« *Aqui! Aqui!* répondis-je; par ici! par ici! »

La vieille, guidée par ma voix, s'approcha, et s'emparant de ma main gauche que je lui offrais, tandis que ma main droite serrait toujours le manche du poignard, elle me fit traverser une longue galerie, également obscure. Au bout de cinq ou six minutes, un courant d'air frais me frappa au visage et m'annonça que j'approchais d'une ouverture. En effet, je ne tardai pas à revoir le ciel étoilé. Au milieu de la cour à laquelle j'étais parvenu, toujours sous la conduite de mon guide, deux hommes se trouvaient debout. Ils m'arrêtèrent, en m'adressant poliment la parole. L'un d'eux tira des plis de son manteau une lanterne sourde et l'éleva jusqu'au niveau de ma figure; je préparais déjà mon poignard, quand le plus grand des deux inconnus se fit reconnaître à moi pour maître de l'ordre maçonnique. A ce signe, je remis l'arme dans son fourreau et je donnai à l'étranger l'étreinte fraternelle, à laquelle il répondit avec ferveur.

« Amenez-nous notre ami, dit-il tout bas à son compagnon, qui le quitta aussitôt! »

L'homme qui portait la lanterne, après un moment d'absence, revint accompagné du malheureux Don Th... M... Il s'attendait à voir son ami O'Doherty : comme il me connaissait très-peu, mon aspect le frappa de surprise. Il fondit en larmes.

« Vous, me dit-il, enfin; vous seul, ici, à cette heure, dans cette circonstance!..... Dieu vous récompense d'une démarche si généreuse! mais répondez-moi, pouvez-vous m'aider à fuir... à fuir, non pour sauver ma vie, mais pour combattre encore? Qu'il me soit permis de défendre encore mon malheureux pays; et que je meure les armes à

la main, à la face du ciel, non dans les caveaux de l'inquisition, sous la main de ses bourreaux, sous le coup de ses tortures !

— Je ne chercherai pas à vous bercer de fausses espérances. La liberté espagnole n'est plus ; elle est étouffée dans son berceau. Vos amis sont égorgés ou en fuite. Le roi triomphe ; vous n'avez rien à attendre de lui que vengeance. Votre cause est perdue ; et une seule chance vous reste. Fuyez à l'instant même, aidé de ces fidèles amis qui ont protégé votre retraite. Je vous conseille de ne pas différer d'un seul moment, de vous mêler à la foule des villageois qui vont regagner leur logis après les fêtes ; la garde ne les interroge ni ne les observe. Cachez-vous pendant le reste de la nuit, dans le bois d'oliviers qui se trouve à une lieue de la porte Saint-Vincent. Demain, une heure après le lever du soleil, ma voiture traversera lentement le bois ; et quoi qu'il arrive, je jure sur l'honneur d'aider votre fuite. Adieu ! »

Appuyé sur le bras de mon frère, l'initié aux mystères maçonniques, je traversai de nouveau la galerie ténébreuse et remontai les degrés qui conduisaient à la rue. Alors, mon compagnon se fit connaître à moi : né à la Havane et capitaine dans la garde espagnole, je l'avais vu l'année précédente assister aux séances de la loge de Cadix. Malgré la loi qui punit des galères ou de l'échafaud le crime de franc-maçonnerie, j'ai rencontré dans les loges espagnoles le ministre de la guerre, l'intendant-général des finances, les inspecteurs-généraux de cavalerie et d'infanterie, deux amiraux, plusieurs membres du clergé séculier et plus de douze officiers supérieurs.

« *Benditas sean sus obras* (1), » me dit en me quittant

(1) Dieu bénisse vos œuvres !

près de la Porte du Soleil, la vieille qui m'avait escorté ! Je n'avais pas un moment à perdre, je me rendis chez l'ambassadeur; et après lui avoir fait mes excuses de le déranger si tard, je le priai de me faire donner mes passeports, qui m'étaient nécessaires, disais-je, pour partir le lendemain au matin de bonne heure. Je déclarai que deux domestiques m'accompagnaient, et que l'un d'eux (c'était à Don Th... que je destinais ce rôle) était Français; je me souvenais que l'ami d'O'Doherty avait passé plusieurs années en France, et qu'il parlait la langue de ce pays avec beaucoup de facilité. Je ne sais si l'ambassadeur soupçonna les motifs qui me faisaient demander mes passeports à cette heure avancée, ou si mon impatience le mit sur la voie de mon secret. D'abord, il m'avait prié de rester, de différer mon départ jusqu'à dix heures du lendemain et de me charger de ses dépêches pour lord Wellington (1), dépêches qui devaient être prêtes à cette heure. Mais bientôt il cessa de presser et me fit expédier mes papiers : « Prenez garde, me dit seulement cet homme aussi aimable par son caractère que distingué par ses talens; prenez garde à toutes vos actions. Si ce *valet de chambre* français que vous emmenez avec vous était une personne suspecte au gouvernement, vous vous placeriez, ainsi que moi, dans une position pénible.

— Je serai prudent, monsieur. »

Telle fut ma seule réponse. Il m'inspirait trop d'attachement et de respect, pour que la pensée de le tromper ne me révoltât pas. Son ame était trop noble pour qu'il essayât de m'arracher mon secret. Je regagnai précipitamment l'auberge, et j'y trouvai O'Doherty plongé dans la même affliction où je l'avais laissé. Ma longue absence avait excité son

(1) Frère de lord Wellesley.

inquiétude. Quand je lui fis le détail de mes aventures, de mes démarches, de mes espérances, du plan que j'avais formé pour arracher Don Th... M... à son sort funeste, il blâma ce plan, désapprouva ce projet, et se résignant au désespoir, il retomba sur son matelas, en répandant d'abondantes larmes. Tout lui semblait impossible, impraticable, chimérique. Vivre sous un gouvernement despotique, c'est s'engager à perdre l'énergie virile et à contracter toutes les habitudes de terreurs et de faiblesse qui caractérisent l'esclavage. O'Doherty était né brave; sa force physique l'emportait sur la mienne; eh! bien, dans cette circonstance majeure, il n'avait ni courage, ni ressources, ni présence d'esprit. Tout lui manquait à la fois : tant l'habitude du servage est fatale aux vertus morales de l'homme!

Je fus donc obligé de ne compter que sur moi seul pour accomplir cette bonne action à laquelle la malheureuse timidité de mon ami ne lui permettait point de prendre part. Je mis en ordre notre bagage, et je donnai la nuit presque entière à ces préparatifs nécessaires. Après un jour de grande anxiété et une nuit laborieuse, mes forces épuisées réclamèrent quelques heures de sommeil. Je me jetai tout habillé sur mon lit, où je restai quelques heures plongé dans l'oubli des soins qui m'agitaient.

Dès quatre heures du matin notre vieux carrosse se trouvait à son poste; le tintement des clochettes de nos mules m'éveilla en sursaut. Avant que cinq heures eussent sonné, notre bagage était dans le *zagal*, et le triste O'Doherty, dont je parvins à vaincre enfin la résistance, avait pris place à côté de moi : les mules partent au galop; le *mayoral* les anime de son éloquence : en moins d'un quart-d'heure, nous nous trouvons près de la barrière, où nous faisons halte. Mon passeport indiquait deux domestiques; on de-

vait le visiter ; il était aisé de reconnaître qu'un seul domestique, Dibby était avec nous. Je conjurai ce premier danger, par un moyen simple dont j'ai signalé plus haut le pouvoir efficace. J'avançai mon corps tout entier, afin de cacher l'intérieur de la voiture, et tenant d'une main mon passeport que j'agitais comme un drapeau, d'une autre, présentant au gardien du poste deux cigarres et une piastre, j'attendais l'événement. C'était un simple sergent.

« *Inglez! Inglez! senor capitan!* m'écriai-je! Anglais! Anglais! seigneur capitaine! » Je flattais ainsi à la fois trois passions nationales, la sensualité, la cupidité et l'orgueil du Castillan, que je faisais monter en grade de mon autorité privée.

— *Bueno! Bueno!* répondit-il en serrant avec reconnaissance les cigarres et la pièce de monnaie! C'est bon! c'est bon! » Il ne jeta pas même un coup d'œil sur le passeport ; probablement le sergent ne savait pas lire.

« *Anda,* cria-t-il au mayoral. Allez! *Vaya vuestra senoria con Dios!* Dieu soit avec votre seigneurie!

— *Anda*, répétai-je avec joie ; et le mayoral, interpellant la première de ses mules, nous fit traverser au grand galop l'espace qui nous séparait du bois d'oliviers. Mon compagnon de route, pendant ce court interrogatoire, avait été au supplice.

« Eh! bien, lui dis-je gaiement, nous voilà hors de Madrid, et nos deux têtes n'ont pas encore quitté nos épaules. »

Il sourit languissamment et se rejeta sans parler dans le coin du carrosse, où il était resté jusqu'à ce moment en proie à une espèce d'anéantissement physique et moral. Je me réjouissais d'avoir surmonté avec tant de facilité le premier obstacle. Mais que de difficultés à vaincre encore! Que dirait le mayoral, quand il verrait un nouveau voya-

geur prendre place dans la voiture et augmenter le fardeau que ses mules avaient à porter? Ce *mayoral* était le même qui nous avait conduits à Madrid; nous pouvions compter sur sa fidélité, mais rien ne nous répondait de sa discrétion et de celle du *zagal*. Quant à Dibby, sa fidélité était incorruptible et sa pénétration avait deviné une partie de notre projet, dont il n'ignorait que le but réel et les détails. Je crus nécessaire de me confier à lui sans réserve, persuadé qu'une demi-confidence est toujours dangereuse. Arrivés près du bois, je descendis, je pris à part mon domestique, je le mis au fait de ce que je voulais lui apprendre et je l'envoyai en reconnaissance. Une vapeur épaisse couvrait la surface du sol; un voile obscur dérobait à nos regards les objets lointains, et ce ne fut qu'en nous approchant beaucoup que nous découvrîmes trois hommes debout, près d'un arbre. J'annonçai mon arrivée par le battement de mains, signal mystique de la confraternité maçonnique, dont le proscrit et ses amis devaient nous renvoyer l'écho. Ils répétèrent le même signal; et bientôt je vis venir à moi Don Th... M... appuyé sur le bras de ses deux amis que j'avais vus la veille.

« Adieu, leur dit-il! Je vous dois tout! » Et il les serra sur son cœur. J'eus à peine le tems de presser la main de ces hommes généreux, qui venaient de risquer leur vie pour Don Th... Je le fis monter précipitamment sur le siége du *mayoral*, à la place de Dibby qui alla s'asseoir à côté du *zagal*, derrière la voiture. Nos minutes étaient précieuses. Nous repartîmes au grand galop.

J'avais eu soin d'avertir le *mayoral* que notre nouveau compagnon de voyage était un Français qui, pour sortir d'Espagne sans courir aucun danger, était entré à mon service. Don Th..., que j'avais prévenu, devait ne parler que français, pour donner quelque vraisemblance à mon asser-

tion ; et le *mayoral* devait toucher cent piastres supplémentaires, en outre du prix fixé pour le voyage, s'il parvenait à nous conduire en France sans encombre, et surtout sans indiscrétion de sa part ou de celle de son zagal.

Tout allait bien jusqu'ici : mais Don Th..., homme riche et habitué à tout ce qu'une vie opulente procure d'aisance et de bien-être, se trouvait cruellement ballotté dans la position qu'il occupait sur un siége de bois, orné de ferremens aigus, et cahoté par le galop irrégulier des mules. Sa souffrance se trahissait par une affreuse grimace ; elle lui arracha plus d'une exclamation naïvement et imprudemment espagnole, qui pouvait, en le faisant reconnaître pour Castillan, le mettre en péril ainsi que nous.

« *Hay !* s'écriait involontairement le martyr de notre voiture. *C.....jo* (1)*! Maldito sea este camino!* Ha! diable! maudit soit ce chemin! »

Puis, s'apercevant de sa faute, il continuait ses malédictions en français, et mêlait à des cris de douleur quelques jurons indigènes des bords de la Loire et de la Seine. Quand nous descendîmes à Buitrago, à cinquante milles de Madrid, le pauvre député ne pouvait pas se traîner. Il lui fut impossible de monter les degrés de l'auberge, où nous devions passer la nuit, entassés dans une espèce de soupente, au-dessus de la cuisine. Dibby et le zagal le portèrent. Nous étendîmes un matelas sur lequel il se plaça, et nous le laissâmes reposer.

Dans la cuisine où nous descendîmes et où brûlait un feu de houille, se trouvaient le maître de poste (car l'auberge servait aussi de maison de poste), sa femme et un moine barbu, de la plus sale et de la plus ignoble appa-

(1) Expression très-vulgaire, aussi usitée qu'indécente.

rence. Nous avions grand appétit; chacun de nous, mettant la main à l'œuvre, essayait de prouver son talent et de profiter de l'ardeur du feu de houille pour donner à quelques-unes de nos provisions le goût et le degré de cuisson convenables. Pendant cet apprentissage culinaire, qui absorbait l'attention de Dibby, du zagal, d'O'Doherty et la mienne, le maître de poste, sa femme et le moine nous accablaient de leurs interrogations.

« Le roi est-il arrivé à Madrid, demandait l'homme?

—Doux Jésus! les constitutionnels ont-ils fait résistance? demandait la femme.

— Les a-t-on pendus? » ajoutait le moine.

Je quittai la poële à frire dans laquelle j'avais jeté l'huile rance, éternel assaisonnement des mets espagnols, et je fis à mes auditeurs le récit le plus épouvantable, le plus fanatique, le plus exagéré des événemens de la veille... Tous les constitutionnels avaient péri... Je dépeignais ce massacre universel comme si j'en eusse été le témoin, l'acteur et surtout l'approbateur. J'avais tué de ma main trente *liberales!* Jamais orateur aussi féroce ne trouva des auditeurs aussi bénévoles.

« Ah! s'écriait la femme d'un ton de jubilation! Dieu soit béni! La Vierge Marie soit louée! Tous les scélérats sont donc morts! Notre roi absolu est donc vengé! »

Et le maître de poste félicitait le moine, et le moine embrassait le maître de poste. C'était une joie à faire horreur.

Au milieu de ces félicitations, un profond soupir, qui partait de la soupente où Don Th... était resté enfermé, se fit entendre distinctement. La femme, assise sur une escabelle, se leva, et brandissant un grand couteau de cuisine, s'écria avec une expression frénétique:

« Si j'avais chez moi maintenant un constitutionnel, si Dieu m'accordait cette grâce, j'irais lui planter ce couteau dans le cœur..... »

Je restais stupéfait ; la furie s'approcha de moi, sans quitter son arme ; elle continua :

« Dites-moi donc un peu ! Quel est cet animal à figure pâle, que vous avez mis là-haut ?... Si je croyais, voyez-vous, qu'il est pour la constitution, je ne tarderais pas à l'aller trouver, et... vous verriez frire, dans cette poële, le foie du misérable !

—Bah !... c'est un Français, lui dis-je, un malheureux déserteur, qui est venu se ranger parmi les troupes anglaises.

— *Poversito* ! reprit la furie, qui tout-à-coup redevint femme. *Pauvre garçon!* Portez-lui une assiette de soupe! »

Don Th... aurait mieux aimé qu'on lui apportât un cigarre. Mais il était impossible de lui faire une concession qui l'eût perdu. Sous tous les déguisemens possibles, dans toutes les situations, il est deux signes certains auxquels vous reconnaîtrez l'Espagnol, et ces signes ne trompent jamais ; c'est la manière dont il prononce une certaine particule explétive, trivialement cynique, et l'adresse avec laquelle il tient son cigarre appuyé sur sa lèvre inférieure. Je n'ai connu qu'un seul étranger qui soit parvenu à contrefaire parfaitement ce double indice de la nationalité espagnole, le comte O'Reilly. Il dut la vie à ce singulier talent. Lorsqu'il était gouverneur de Madrid, et que la canaille insurgée le cherchait partout, pour le massacrer, il se déguisa en ramoneur, et le cigarre à la bouche, le juron ibérique voltigeant sur ses lèvres, il imita si bien les gestes et la démarche du *Madrileno* (1) de dernière classe, qu'on le laissa sortir de la ville sans le reconnaître.

(1) Habitant de Madrid.

Nous remontâmes enfin dans cette chambre à coucher malpropre, où tout le monde dormit pêle-mêle : domestiques et maîtres. Rien de plus commun en Espagne. Sterne, qui attachait ses rideaux avec des épingles (1), pour remplir les conditions du traité conclu le soir avec une belle dame, dont il avait fait rencontre dans l'auberge, pleine de voyageurs; Sterne se fût étonné de reconnaître qu'il n'était pas l'inventeur de cette cloison imaginaire, espèce de rempart illusoire, et d'écran moral, fort usité dans les hôtelleries espagnoles. De quelque rang et de quelque sexe que puissent être les personnes que le hasard et les accidens de la route y réunissent la nuit, elles n'ont souvent qu'un dortoir unique; un rideau déchiré, un vêtement suspendu, servent de barricades imaginaires, dont la décence douteuse est du moins un hommage rendu à la pudeur. Nous n'employâmes aucun de ces grands moyens. Le député nous demanda d'une voix suppliante la permission de fumer un cigarre; permission que nous accordâmes enfin au pauvre prisonnier, et qui lui rendit sa gaîté et son énergie.

Le lendemain nous fûmes réveillés par les cris glapissans d'un colporteur de proclamations : jugez de notre anxiété quand nous entendîmes les paroles suivantes, distinctement prononcées sous notre fenêtre :

« Proclamation royale, par laquelle sont *mises à prix les têtes de Don Thomas M...*, etc., cinquante piastres de récompense à l'Espagnol loyal, qui appréhendera au corps l'un de ces criminels, qui sont maintenant en fuite, etc. »

Je descendis pour acheter une de ces pancartes que l'on affichait au coin de toutes les rues. Le signalement du député s'y trouvait tracé d'une manière assez exacte : et l'ordonnance de Sa Majesté déclarait coupable du crime de lèse-ma-

(1) Voyez le dernier chapitre du *Voyage sentimental*.

jesté et punissable de mort quiconque donnerait asile à un des condamnés en favorisant sa fuite. Je comparai M. François Lebrun (ou, si l'on veut, Don Th... mon domestique) avec le portrait que la proclamation faisait de lui, et je me rassurai un peu. En coupant ses cheveux qu'il avait coutume de porter très-longs, en ôtant ses lunettes et rasant ses sourcils et ses favoris, le fugitif avait eu l'art de se rendre absolument méconnaissable.

« Bon courage, dis-je à Don Th..., dont la physionomie était sombre et résolue : ne bougez pas de cette retraite, nous vous enverrons à déjeûner : surtout, ne soupirez plus ! ».

Je le fis servir par Dibby, qui dans cette circonstance montra une activité et une prudence remarquables; et j'allai déjeûner dans la cuisine avec O'Doherty, dont le front pâle commençait à s'éclaircir et à se dérider; les mules étaient prêtes, nous allions partir, quand deux figures qui m'étaient connues se présentèrent à moi. C'étaient MM. Spurrier de Poole, gentilshommes du comté de Dorset, qui, comme moi, se rendaient en France. Don Th... était près de moi. M. Spurrier aîné, qui l'avait connu en Andalousie, où ils avaient demeuré quelque tems l'un et l'autre, fixa sur lui un regard pénétrant et prolongé. Un mot, un seul nom prononcé pouvait renverser toutes nos espérances, anéantir tout le fruit de nos peines, et livrer Don Th... à ses bourreaux. Je voyais M. Spurrier prêt à parler; je m'empressai de l'interrompre.

« Voici, lui dis-je, en lui montrant notre protégé, voici un pauvre Français dont les jours sont en péril, et que nous nous sommes promis de sauver. Pas un mot sur son pays ni sur son rang ; sa vie en dépend !

— Il suffit, » me répondit M. Spurrier. Il m'avait compris.

Dix jours plus tard, nous nous retrouvâmes à Bordeaux; et ce dernier m'avoua que, dans l'étonnement que lui causait la vue de Don Th..., il était sur le point de l'interpeller par son nom, si je ne l'eusse arrêté à propos.

Ainsi les dangers renaissaient de moment en moment. Cependant jusqu'à notre arrivée à Burgos, nous n'eûmes plus aucun sujet d'inquiétude. C'était la dernière ville où nous devions être soumis à un stricte examen. La nuit commençait. Nous venions de nous asseoir à table, quand on nous annonça la visite du major de la place, chargé de me conduire avec ma suite à l'hôtel-de-ville, où je devais être examiné ainsi que mes domestiques, et où mes passeports devaient être visités. Don Th... était à table près de moi : je lui fis un signe ; il se leva et alla se placer derrière la chaise d'O'Doherty, pour y jouer le rôle nécessaire de valet de chambre, que nous lui avions imposé. Dibby, sans que je lui disse un mot, Dibby qui fit preuve pendant tout le voyage d'une rare intelligence, enleva en moins d'une seconde le couvert, l'assiette et le pain de don Th..., et recula la chaise qu'il avait occupée. Je me levai précipitamment, et pour mieux cacher ces préparatifs, je m'élançai vers la porte, où j'arrêtai par un torrent de politesses cérémonieuses l'officier public dont je maudissais de tout mon cœur l'arrivée inopportune.

— « Asseyez-vous, senor, dis-je au major de la place... Et vous, continuai-je en m'adressant à Don Th... et à Dibby, laissez-nous un peu ! »

Puis, je remplis un large bol de cet excellent punch, préparé avec le rum que j'avais emporté de Cadix ; et je priai le militaire de me faire raison. Cette liqueur, qui obtint son suffrage, me concilia la faveur du major de la place. Il recommença plusieurs fois sa libation, savoura trois de mes cigarres, me parla de l'Angleterre et de l'Espagne, et

perdit de vue l'objet spécial de sa visite. Ce ne fut qu'après une demi-heure de conversation, qu'il se rappela la mission qui lui était confiée.

« Ah ! çà, me dit-il, vous êtes attendu avec vos gens par son excellence le gouverneur, qui doit examiner les personnes de votre suite et les comparer aux signalemens qu'on vient de nous envoyer de Madrid. »

Pendant tout ce colloque, Don Th... et Dibby, l'oreille collée contre le trou de la serrure, n'avaient pas perdu une seule de nos paroles. On peut croire que notre fugitif n'entendit pas sans terreur les derniers mots de l'officier.

J'appelai aussitôt mes domestiques :

« Thomas ! François! »

Une minute s'était à peine écoulée : Dibby, en chemise, ôtant son bonnet de coton par politesse, les pieds et les jambes nus, se montre à demi à travers la porte entr'ouverte ; ce garçon, plein d'intelligence, avait le génie de l'à-propos.

« Monsieur, me dit-il, d'une voix endormie... Qu'est-ce qu'il y a?

— Où est Lebrun?

— Mounsîr Lebreûnn! Ah! il est bien loin ; il ronfle ; il s'est endormi tout habillé.

— Es-tu couché aussi?

— Oui, monsieur ; nous sommes si las tous les deux!

— Vous voyez, repris-je en me tournant vers le major, que mes deux domestiques sont accablés de fatigue. Il serait cruel de les éveiller. D'ailleurs il est trop tard, son excellence nous attend. Je vous accompagnerai, si vous le voulez, ainsi que mon ami ; il me semble que cela suffira. Au surplus, vous avez vu tout à l'heure les domestiques, et vous en rendrez compte à son Excellence. »

Le major ne s'opposa pas à ce que je demandais : nous

partîmes. La place était couverte de soldats, dont les armes en faisceaux reposaient sur le pavé. Le vieux gouverneur, Castillan de la vieille roche, aux cheveux blancs et à la mine haute, nous accueillit avec une politesse grave et une pompeuse condescendance. Je lui racontai assez longuement mes campagnes dans la Péninsule, le but de mon voyage, et l'histoire de mon compagnon de route O'Doherty. Un peu de vérité, jointe à beaucoup de mensonges, formèrent le tissu de ma narration, que le maréchal-de-camp, étendu dans son fauteuil à bras comme le *don Armado* (1) de Shakspeare, écouta complaisamment jusqu'au bout. J'arrivai enfin, mais incidentellement et comme par surérogation, à mes deux domestiques, dont j'excusai l'absence, en prenant à témoin le major, qui les avait vus et examinés.

Il écouta tout ce récit avec la plus parfaite confiance, et se leva en me disant :

« Si je m'écarte le moins du monde des instructions qui m'ont été données, c'est que vous êtes gentilhomme (2) et Anglais. Mes ordres m'enjoignent d'examiner moi-même tous les voyageurs. Votre titre d'officier britannique peut seul m'engager à me relâcher d'une sévérité nécessaire. »

Je tirai de ma poche la boîte de peau qui renfermait mes cigarres, et je la lui offris en lui disant :

« Daignez m'honorer en l'acceptant, ainsi que ce qu'elle contient, comme une preuve de mon respect pour votre pays, pour Ferdinand le Bien-Aimé, et de mon aversion pour les traîtres constitutionnels ! »

A ces paroles, que je revêtis du langage le plus fleuri

(1) Personnage ridicule de *Love's Labour Lost*. C'est une espèce de Don Quichotte déclamateur.

(2) *Cavallero*.

que me fournit le dictionnaire assez pompeux de la civilité espagnole, le gouverneur me répondit par un compliment énergique et difficile à traduire. C'était une louange à la fois laconique et expressive ; un hommage rendu au caractère viril, que le vieux militaire espagnol attribuait à ma nation. Dans aucun autre pays du monde, la politesse ne s'exprime par des métaphores aussi poétiquement sauvages ; et ce trait seul, pour un observateur pénétrant, suffirait à caractériser l'Espagne actuelle et l'état de ses mœurs.

« Ah! chevalier anglais, répondit le vieux gouverneur (et la délicatesse de mes expressions est loin de reproduire l'énergie de son discours) ; je sais bien que les Anglais sont *des hommes!* »

Ce péril, auquel nous échappâmes ainsi, grâce à mes cigarres et à l'esprit de l'honnête Dibby, fut le dernier que nous courûmes. Le député vint prendre place entre O'Doherty et moi ; nous ne jugeâmes pas nécessaire de continuer plus long-tems le supplice qu'il avait subi à côté du *mayoral*. Ce dernier, ainsi que le *zagal,* s'intéressèrent même au sort du malheureux fugitif. Il reprit confiance et courage ; ses lunettes reparurent à leur poste ; son cigarre toujours allumé charma ses peines, et nous arrivâmes heureusement aux bords de la Bidassoa.

Don Th... s'élança de la voiture, et, jetant un long regard sur les plaines d'Espagne, il se précipita sur le sol de la patrie, qu'il embrassa pour la dernière fois. Puis, avec cette ferveur de sentiment toute espagnole, et qui donne un si grand caractère aux vices comme aux vertus de cette race énergique, il prit une poignée de cette terre natale, la pressa sur son cœur avec angoisse, et s'écria, en versant un torrent de larmes :

Adios! adios! patria infeliz! « Adieu! adieu! patrie infortunée! » (*Blackwood's Magazine.*)

Voyages.

UNE NUIT SUR MER.

C'est une vie joyeuse et pleine d'émotions que l'existence du matelot, quand la tempête ne gronde pas, quand le canon ne se fait pas entendre, quand un calme plat ne force pas les voiles de son navire de retomber et de se reployer sur elles-mêmes. Cet isolement au milieu des eaux ajoute un charme piquant à tous les plaisirs qu'il peut goûter. Il y a dans la vie maritime du despotisme et de la république : on obéit au capitaine ; mais on commande aux élémens ; on rit des mugissemens de l'abîme ; chaque moment de la traversée ressemble à un triomphe. Le plus frugal repas s'anime d'une vive gaîté. Prisonniers dans cet édifice flottant, ceux qui l'habitent s'étudient mutuellement avec soin ; les haines et les amitiés y sont plus fortes ; les relations sociales n'ont rien de léger ni de frivole ; les dangers que l'on court ensemble et le partage des mêmes travaux ramènent l'égalité parmi ceux que la voix tonnante du maître dirige et conduit à la manœuvre ou au combat.

Il fallait nous voir sur notre bon vaisseau, le *Davy Jones*, le quatrième soir de notre voyage à la Jamaïque. Sur notre table, une demi-bouteille de vin suffisait à dix marins ; mais le dîner n'était pas mauvais ; les chansons que notre ami Runner faisait retentir obtenaient un grand succès parmi nous ; et jamais éclats de rire aussi joyeux ne frappèrent les échos solennels des palais. L'i-

ronie familière et sans amertume, l'épigramme naïve, la saillie franche et libre voltigeaient sur toutes les lèvres; enfin nous étions heureux. Tout ce qui attriste l'homme était oublié; tout, jusqu'à la marche du navire, qu'une impulsion devenue plus violente emportait à travers les vagues. La mer, fendue par la quille du *Davy Jones*, bruissait et sifflait; les mâts gémissaient; une brise naissante s'annonçait par une plainte triste et lointaine : mais toutes ces prophéties ne nous touchaient guère; cet heureux dédain de l'avenir nous permettait-il de prévoir qu'avant vingt-quatre heures la plupart de nos jaquettes bleues seraient trempées dans l'eau de mer?

Nous jouissions donc de cette totale indifférence qui assoupit les terreurs et les prévoyances de l'homme, quand une physionomie bien connue de nous, un visage souvent battu de la tempête, une tête chauve, que l'orage et la manœuvre avaient rendue aussi lisse qu'un nouveau mât, nous apparut tout-à-coup dans l'espace vide que laissait la porte entr'ouverte. C'était le vieux maître-canonnier. Pour la première fois, depuis deux heures, nous nous aperçûmes des mugissemens prophétiques que la mer semblait faire entendre pour notre avertissement. Des pas nombreux frappaient le pont du vaisseau. Tous les yeux se tournèrent vers le maître-canonnier :

« Mille pardons, M. Splinter, dit-il en s'adressant au lieutenant! (Rien n'est plus poli qu'un dialogue maritime, sauf quelques ornemens de rhétorique, particuliers à la langue du lieu, et nécessaires à l'énergie de la diction, dans les grandes circonstances.)

— Que voulez-vous, Kennedy? Que demandez-vous? Allons, mon brave! un verre de grog (1)!

(1) Mélange de rum, de sucre et d'eau.

— Merci, merci! La nuit va être mauvaise. Il fait noir en diable. La mer est semée de vaisseaux armés en course; impossible de rien voir à travers cette obscurité infernale.

— Eh! bien, Kennedy, que vous faut-il?

— Pardieu, continua Kennedy sans répondre à la question (ce qui arrive aux plus grands orateurs), j'ai cru plus d'une fois entendre distinctement une voile étrangère filer sous le vent tout à côté de nous; j'ai même cru la voir. Peut-être n'était-ce que l'écume blanche... Pour en venir au fait, j'ai besoin d'un homme; prêtez-moi pour une heure M. Pringle, que voici. »

(Mon nom est Pringle. Prêter un homme comme un outil! Cela me parut singulier, déplaisant même.) Kennedy continua :

« M. Pringle a les meilleurs yeux du monde. Personne sur le vaisseau n'est plus capable de nous rendre ce service-là. Une heure d'observation sur le gaillard d'avant... La lune se lèvera et tout sera dit!

— Allons, reprit le lieutenant Splinter, en me regardant; voulez-vous y aller, Thomas? »

Traduisez ces mots par ceux-ci : « Thomas, il faut vous hâter d'obéir. » Du moins, sur un vaisseau, quand un lieutenant adresse à un marin cette exhortation amicale, tel en est le sens nécessaire.

Me voici contraint d'accepter ce triste dénouement d'une soirée charmante. J'ôte mon uniforme, j'endosse ma vieille jaquette bleuâtre ou grisâtre (la nuance en est indécise) : je me coiffe de mon bonnet de loutre souvent battu des vents, et sans mot dire, sans exprimer la mauvaise humeur à laquelle j'étais en proie, j'allai prendre mon poste sur le gaillard d'avant. J'enlaçai un des étais de mon bras déployé et je me résignai à mon sort. La pluie me frappait le visage; l'écume qui s'amassait à la proue venait re-

jaillir sur moi ; les eaux grondantes, sifflantes, étincelantes de feux phosphoriques devenaient de moment en moment plus tumultueuses ; l'atmosphère prenait une teinte plus sombre. Je me retournai un instant ; mes yeux fatigués d'une tension continuelle et inutile étaient souffrans ; j'y portai la main pour soulager un peu par la pression la douleur que j'éprouvais. Lorsque mes paupières se rouvrirent, c'est-à-dire deux ou trois secondes après qu'elles s'étaient closes, je vis briller devant moi le plus singulier fantôme que jamais homme peu crédule ait vu s'élever devant lui. C'était la figure et la personne du vieux Kennedy, le maître-canonnier, tel que nature l'a fait, osseux, gigantesque, terrible à voir ; mais devenu plus hideux encore en cette circonstance : une lueur scintillante, bleuâtre dans certains endroits, jaunâtre en certains autres, le couvrait des pieds à la tête. Son profil illuminé étincelait comme les traits de Satan au sein du Pandémonium. Je tressaillis. Pour lui, de sa voix accoutumée :

« Eh bien ! y a-t-il quelque chose de nouveau ?

— Mais, vous ! repris-je en tressaillant....... vous, M. Kennedy ! qu'avez-vous ? vous ressemblez à une flamme d'enfer !

— Ah ! bah ! continuez votre observation ; restez ferme à votre poste. Peu importe le reste.

— Mais... »

La parole expirait sur mes lèvres ; et le lumineux Kennedy s'éloignait de moi, en sifflant un air.

Frappé de surprise, et, s'il faut tout dire, de terreur, je levai les yeux, et j'aperçus à l'extrémité du mât de misaine un nuage météorique, brillant d'une clarté verdâtre, transparente, chatoyante. J'avais souvent entendu parler de ce phénomène ; jamais il ne s'était offert à mes regards. Il fallait voir, au milieu des ténèbres les plus profondes,

cette masse lumineuse et suspendue suivre les oscillations du navire, et projeter sur l'équipage la lueur sépulcrale qui avait fait de M. Kennedy, maître-canonnier, une apparition si étonnante et si nouvelle pour moi. La couleur du météore rappelait cette nuance prismatique dont le ver luisant resplendit sur nos gazons. Vers le centre, une flamme plus ardente et plus vive semblait l'animer; la circonférence s'éteignait et se diversifiait en plusieurs teintes indécises, espèce d'auréole nuageuse, semblable à celle dont la lune s'enveloppe pendant les nuits pluvieuses. Le mouvement du vaisseau changeait d'un moment à l'autre la forme du globe enflammé. Tantôt il se détachait en langues de feu, qui serpentaient autour des cordages, et glissaient le long des voiles; tantôt il s'arrondissait comme un dais ou s'applatissait comme un vaste plafond; mais toujours les élémens mobiles qui le constituaient revenaient errer et flotter autour du point central qui les ralliait au bout de quelques minutes. Les objets environnans semblaient nager dans cette atmosphère sinistre: les groupes de matelots, assis ou debout sur le gaillard d'arrière, apparaissaient comme des spectres : je les vis frémir lorsque cette flamme mobile, descendant jusqu'à nous, s'approcha de la barre qui servait de lit de repos au contre-maître, étendu à mes pieds. Dans ce moment de fantastique épouvante, je ne sais quel être vivant et velu descend le long du mât de misaine; une main froide vient saisir mon cou; le vent siffle; la lumière effrayante brille toujours; peu s'en faut que je ne quitte le point d'appui auquel je suis attaché; peu s'en faut que l'océan ne s'ouvre pour recueillir et conserver à jamais les débris de mon cadavre.

« Que Dieu prenne pitié de moi, m'écriai-je! Qu'est-ce que cela? »

La main glacée avait abandonné son étreinte : les matelots accoururent vers moi ; je poussais de lamentables cris.

« Eh ! reprit le lieutenant, c'est Jacquot : c'est ce grand diable de singe que le capitaine aime tant. Voyez comme il se joue au milieu de la tempête : ses dents blanches étincellent sous le feu du météore ; il a l'air du génie de cette flamme bleue. »

Cependant une nuée brumeuse, apportée par la brise et semblable à cette masse épaisse qui s'exhale des machines à vapeur, s'empara du globe lumineux, l'emporta avec elle et le força d'abandonner nos agrès. Je la suivis des yeux. Elle flottait dans les airs ; à peu de distance du navire, elle parut rencontrer un obstacle, et s'arrêta tout-à-coup. Là, elle devint immobile. Une pensée subite traversa mon esprit. Je m'efforçai de découvrir à travers l'obscurité profonde l'objet qui avait pu entraver la marche aérienne du phénomène. Bientôt ce soupçon devint pour moi une certitude.

« Une voile ! une voile sous le vent ! » m'écriai-je de toute la force de mes poumons.

Un grand tumulte s'éleva alors sur le navire. Le capitaine, debout sur le tillac, me répondit :

« Merci !... Ah çà ! et quelle route suit-elle ?

— Sud-sud-est !

— Elle est dans nos eaux. Courage ! garçons, ferme ! A l'ouvrage ! »

Et il commanda la manœuvre : on entendait ce mot *ferme* (1) ! répété par l'équipage, former une sorte de cadence mélancolique et solennelle, dont le capitaine donnait le ton. Au milieu des hurlemens du vent et du bruit

(1) *Steady, steady !*

des flots, c'était un écho triste, monotone et lugubre qui saisissait le cœur.

« Diable, vous avez la voix belle ! » dis-je au contre-maître, en essayant de plaisanter. Il secoua la tête et me dit d'un ton chagrin :

« Avant que le soleil reparaisse, quelques-uns d'entre nous, emprisonnés dans leur hamac (1), iront, croyez-moi, visiter le fond de la mer.

— Prophète de malheur ! »

Le météore, que nos matelots, dans leur style familier, appellent *le Hollandais fugitif* (2), s'éloigna peu à peu, disparut, et ce dernier rayon qui nous guidait nous laissa, en s'évanouissant, dans les ténèbres les plus effrayantes. Pendant quelques minutes, des bruits étranges frappèrent mes oreilles, le vaisseau reçut plusieurs chocs ; nous entendîmes des agrès se déchirer, et il fallut carguer les voiles. Alors la lune se leva. Devant nous, était un large *schooner*, voiles déployées. En nous apercevant, le navire ennemi déploya ses basses-voiles, et prit la fuite. Nous commençâmes à lui envoyer quelques bordées ; mais qui lui faisaient peu de mal, tant sa manœuvre était habile et sa fuite rapide.

« Voyez-vous, dis-je au capitaine, ces longues raies blanches sur sa pouppe, et ces éclats de bois sur ses écoutilles ?

— Oui ; c'est notre vaisseau qui l'a serré de près. Avec une brise un peu plus forte, nous nous fracassions l'un contre l'autre.

(1) On enveloppe les matelots morts pendant la traversée dans un hamac que l'on coud, et que l'on jette à la mer.

(2) *The flying Dutchman.*

— Maintenant, que faire ?

— Approchons-nous du *schooner ;* le vent nous favorise : pas un homme sur le pont du vaisseau ennemi : c'est étonnant ! »

En effet, le pont était désert ; on n'y apercevait pas une ame. Seulement quelque chose de noir se montrait à la poupe : à peine pouvions-nous distinguer ce que c'était.

« Quel *schooner* êtes-vous ? » cria le capitaine.

Pas de réponse.

« Parlez, ou je vous coule bas ! »

Tout reste dans le silence.

« Allons, sergent Armstrong, aux armes ! Prenez votre carabine, et abattez-moi ce coquin ; là, sur la poupe, précisément en face de nous. »

Le sergent saute sur le gaillard d'arrière, ajuste son arme ; mais avant que son doigt eût pressé la détente, une décharge, partie de la poupe ennemie, lui fracasse la tête : le cadavre tombe à nos pieds.

Le capitaine exprima son courroux par une imprécation formidable.

« .... ! Ici ! maître-canonnier ; balayez-moi ce pont !

— Oui, capitaine, » répondit le maître-canonnier avec joie. Et il courut à son poste.

Notre bordée fut violente, mais produisit peu d'effet. Le *schooner* vira de bord avec une rapidité de manœuvre si étonnante, que nos boulets, s'éteignant dans les vagues, sifflèrent auprès du navire ennemi sans l'atteindre. Alors toutes les voiles du *schooner* se replièrent ; une multitude d'hommes armés apparurent tout-à-coup sur son pont, naguère vide et désert, maintenant couvert de monde.

« Voilà, s'écria le maître-canonnier, voilà ce que c'est que de mépriser nos frères d'Amérique ! »

Bientôt, comme pour attester la vérité de ces paroles,

le *schooner*, carguant de nouveau ses voiles, déchargea sur nous sa longue pièce de trente-deux, démonta notre caronade, et nous blessa trois hommes. Nous manœuvrâmes assez bien pour échapper à la seconde décharge. Il fallut nous résoudre à fuir l'ennemi qui venait de nous tromper et de nous attirer dans son piége par une fuite simulée.

« Entendez-vous ce concert qu'ils font à bord? me dit le capitaine, dont la colère et la rage étaient au comble.

— Oui; ce sont leurs cornets à bouquin, qui jouent l'air national des États-Unis (1).

— Ils se moquent de nous. Allons, encore un coup de canon; et tâchons de lui payer ce que nous lui devons! »

Comme on chargeait notre pièce, une troisième bordée du *schooner* vint frapper le sabord. Je vis les éclats de chêne voler dans l'air et étinceler sous les rayons de la lune. Un cri perçant s'éleva. Je vis le contre-maître, qui tenait la mèche allumée, tomber sur le bord du vaisseau, et, dans sa chute, essayer de rapprocher sa main mourante de la lumière du canon : en effet, le canon partit.

Aussitôt une clarté sanglante se répandit dans cette atmosphère d'un bleu grisâtre que la lune faisait resplendir d'une lumière si douce. Vous auriez dit qu'un volcan, s'ouvrant tout-à-coup passage du sein de la mer profonde, envahissait tout l'horizon. Un fracas épouvantable, un brisement de bois, d'agrès, de matériaux solides de toute espèce; des cris confus, des gémissemens affreux, des hurlemens de douleur, se mêlaient au sein de la nuit profonde. Un nuage épais venait de couvrir le disque de la lune. Le *schooner*, dont la sainte-barbe avait sauté, était en flammes : ses mâts, allumés comme des torches, s'éteignaient en frémis-

(1) *Yankee Doodle.*

sant dans les eaux. Çà et là, un corps tombant dans la mer, un cri solitaire, le murmure des vagues bouillonnant autour de cette masse ardente, le dernier soupir des malheureux que la flamme poursuivait et que l'onde étouffait, quelques ballots de poudre mouillée sifflant encore et exhalant au milieu des flots les restes de leur énergie; tout nous annonçait le triste sort du vaisseau américain. La lune reparut : le brave équipage n'existait plus. Nous étions seuls, seuls au milieu de cet océan inexorable. La main d'un mourant avait suffi pour détruire notre ennemi : un boulet, lancé par un cadavre, avait brisé ce navire si bien armé, cette œuvre admirable de l'industrie humaine, et anéanti à la fois tous les hommes courageux qui le dirigeaient.

« Lieutenant! qu'est-ce que j'aperçois là-bas, sur ce canon qui vient de partir, et qui a fait un si beau coup ?

— Quelque chose de noir.... je ne sais ce que ce peut être.

— Un cadavre! le mouvement du vaisseau l'agite comme une toison sanglante.

— Eh! c'est le contre-maître! la dernière bordée du *schooner* l'a coupé en deux. Mais il s'est bien vengé! »

Ce pauvre contre-maître avait été prophète de sa destinée. Ses débris furent enveloppés dans le hamac qu'il avait occupé, et nous l'ensevelîmes dans la mer.

(*Blackwood's Magazine.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

N° I.

GŒTHE.

Un homme, qui, à peine âgé de vingt-deux ans, se plaça, d'un seul élan, à la tête de la littérature européenne (2), et qui, plus qu'octogénaire aujourd'hui, patriarche de la philosophie et de la poésie allemandes, a su affermir entre ses mains vénérables le sceptre intellectuel que ses compatriotes lui ont conféré, et que les étrangers ne lui disputent point ; un homme que tous les partis littéraires entourent de la même admiration, et auquel les Schlegel et les Coleridge (3) ont voué le même culte ; tête puissante, qui sait tout comprendre, et le mysticisme, et la philosophie, et le drame, et la critique, et l'inspiration lyrique, et le scepti-

(1) Les lecteurs auxquels l'ancienne Série de la REVUE BRITANNIQUE est connue n'y ont pas lu sans intérêt une suite de portraits contemporains, extraits des diverses Revues anglaises, et dus aux écrivains les plus remarquables de l'Angleterre. Cette galerie, dont la fidélité caractéristique a fait le succès, était exclusivement consacrée aux célébrités de la Grande-Bretagne. Nous consacrerons une partie de cette nouvelle Série de notre recueil à un travail semblable ; mais dont le cadre élargi admettra les plus justes appréciations des hommes célèbres de l'Europe, appréciations que les mêmes recueils nous fournissent également.

(2) La publication des *Souffrances de Werther* (tel est le titre réel de l'ouvrage) fut, comme on le sait, un événement en Europe.

(3) Coleridge, métaphysicien et poète anglais.

cisme de l'histoire ; ce représentant du dix-neuvième siècle et de la Germanie moderne, mérite bien un examen approfondi, une étude consciencieuse du phénomène que nous offrent la variété de son intelligence et l'universalité de sa gloire. Il occupe aujourd'hui en Allemagne la même place que Voltaire occupait en France, vers la fin du dix-huitième siècle. Comme le philosophe de Ferney, Gœthe sert d'expression à une époque, d'organe à une immense population, de moteur à une foule d'intelligences empressées de suivre l'impulsion qu'il veut leur donner. Sans doute, en Allemagne, dans ce pays natal de la métaphysique et de l'abstraction, chez ce peuple, accessible aux émotions populairement poétiques, et moins sensible aux raffinemens d'une sociabilité mobile qu'aux prestiges de l'imagination et aux découvertes de l'érudition ; le dictateur de la littérature et de la poésie ne doit pas briller des mêmes qualités, ni se flétrir des mêmes défauts, dont Voltaire, fidèle à son époque et à sa nation, offrait la réunion éclatante. Mais cette dissemblance même constitue leur analogie ; plus leur position diffère, plus leur génie doit différer : ils sont assis sur le même trône, revêtus du même pouvoir, environnés d'attributs différens et rois de domaines opposés.

Voltaire était chef de secte. Gœthe, voué à l'éclectisme, ne relève d'aucune secte, ne soulève aucune bannière. On peut reprocher au patriarche des philosophes français la plupart des erreurs et des défauts qui s'attachent au titre de chef de parti. Souvent généreux, humain, doué d'une rare sympathie philantropique, Voltaire caressait les préjugés les moins funestes, pour ruiner les préjugés les plus dangereux. Gœthe, comme l'a très-bien observé Mme de Staël, s'est plu à combattre tour à tour les exagérations les plus contradictoires. On ne peut l'accuser d'une seule adulation envers les individus, les corporations ou

les sectes. Voltaire appartenait à une ère de combats et de destruction. Gœthe est né immédiatement après lui, sur la limite d'un âge plus raisonnable, moins passionné, plus avide de modération et de paix, plus amoureux de l'impartialité que susceptible de fanatisme. On trouve chez le philosophe français toute l'ardeur de l'iconoclaste; son ironie est destructive, et son épigramme corrode. Il y a plus de dignité chez Gœthe, qui n'aspire ni à fonder ni à détruire, mais seulement à prononcer comme juge, ou à émouvoir comme poète. L'un, par son influence violente, annonçait l'orage prêt à renverser les monarchies, le tems de fièvre ardente pour les nations; dans les œuvres de l'autre, se manifestent la puissance éclectique, le besoin de choisir et d'apprécier les doctrines, l'impartialité clairvoyante d'une époque nouvelle.

Gœthe, que ses concitoyens ont surnommé l'*Apollon Musagète*, et qui en effet a donné le mouvement à tous les esprits, et favorisé tous les développemens intellectuels de l'Allemagne depuis cinquante ans; Gœthe n'est point facile à comprendre dans l'ensemble de ses œuvres, et dans sa pensée intime : plus les modifications de cette pensée sont souples et variables, plus les voiles dont elle se couvre sont nombreux et vaporeux, moins il est permis à un observateur superficiel d'en pénétrer le mystère. Pour beaucoup de lecteurs, tout son prestige consiste dans la mélodie d'un style à la fois élégant, simple, flexible, coloré, nombreux. Le paysan répète les chansons de Gœthe; l'homme du monde parcourt ses pages pittoresques; le philosophe cherche la clef des énigmes que la plupart de ses ouvrages renferment. Parmi les admirateurs de cet homme étonnant, vous comptez les esprits les plus profonds et les intelligences les plus frivoles. Le secret de sa supériorité est-il dans cette variété seule, dans cet art de présenter un appât et une

séduction à tous les goûts? Nous ne le croyons pas. Gœthe n'a jamais pensé à devenir le courtisan de ses lecteurs; il les brave au lieu de les caresser; il les harcelle au lieu de chercher à leur plaire. Le premier, il a poursuivi de ses satires aristophaniques la sentimentalité frivole des imitateurs de *Werther*. Le premier, il a livré au ridicule les esquisses barbares des imitateurs de *Gœtz de Berlichingen;* dès que l'exaltation germanique a penché vers un excès, on a vu Gœthe jeter dans la balance le poids de son nom et l'autorité de son génie, pour rétablir l'équilibre et ramener l'empire de la raison. A qui donc attribuer cette souplesse, qui n'émane point du désir de plaire et de capter la faveur? c'est ce que nous examinerons avec soin; là se trouve le mot de l'énigme et l'explication réelle du génie de Gœthe.

Il est *artiste :* artiste dans le sens le plus noble de ce mot. Toutes les voix de la nature trouvent un écho dans son ame. Accusé de panthéisme par quelques philosophes, plus étroits dans leurs vues que sagaces dans leurs jugemens, il n'est resté insensible à aucune des émotions que l'homme, la société, le monde physique ou moral peuvent nous communiquer. Pour lui, le souffle inspirateur a émané du monde entier, et les métamorphoses de son intelligence n'ont été que la manifestation successive de ses inspirations diverses. C'est ainsi que la toile de Paul Véronèse, chargée tour à tour de teintes diaprées et de sombres nuances, reflétait la nature entière, dans toutes ses apparitions, sous tous les aspects que le jeu de la lumière et de l'ombre lui faisait subir.

Pureté grandiose de l'antiquité hellénique; énergique confusion du moyen-âge; civilisation des tems modernes; cet homme a tout compris. Lisez l'élégant portrait de Vol-

taire, par Gœthe (1); vous verrez avec quelle pénétration, avec quelle facilité l'écrivain allemand s'est associé aux pensées et aux passions de l'écrivain français, auteur de *Candide* et du *Mondain :* parcourez son drame chevaleresque (2) ; vous croirez entendre le frémissement des lances sur les cuirasses, et le bruit rauque du pont-levis que soulèvent de lourdes chaînes. Le dernier ouvrage qu'il ait produit est l'*Intermède de Faust;* là, comme pour prouver cette souplesse et cette étendue de compréhension qui le distinguent, il s'est plu à réunir, dans un cadre fantastique, les souvenirs de la chevalerie gothique, et les traditions lointaines des Pélasges et des Hellènes : rien de plus curieux que cette peinture contrastée; d'une part, les chœurs solennels des jeunes filles et des prêtres de Mycènes et d'Argos; d'une autre, tout le mouvement guerrier de la hiérarchie féodale : ici, le paganisme et sa fatalité dominatrice; là, le christianisme encore sauvage, avec ses mystères d'amour et unis à des mœurs barbares : ici, une poésie plastique, pour ainsi dire, et se rapprochant par la nudité, l'unité, la simplicité, des formes grandioses de la sculpture; là, une poésie chrétienne, pittoresque, à demi voilée, tantôt gracieuse et pudique, tantôt infernale et hideuse. Telle est l'intelligence de Gœthe, où, comme dans un sanctuaire commun, toutes les croyances et toutes les idées viennent prendre place et se donnent rendez-vous. Dans ses dernières années, il a publié un *Divan,* composé de poésies orientales, où respire le génie asiatique; où la puissance du monothéisme mahométan se trouve

(1) Ce portrait de Voltaire a été traduit en français, et se trouve dans un volume d'extraits traduits de Gœthe et publié en 1826.

(2) *Gœtz de Berlichingen.*

vivement empreinte ; et ce même écrivain, dont la plume brûlante immortalisa dans sa jeunesse les rêveries de ce jeune amant (1), disciple effréné du sentimentalisme moderne, a su, dans sa vieillesse, emprunter la lyre d'Hafiz pour reproduire les douleurs voluptueuses et les passions mystiques de l'Orient.

A cette merveilleuse flexibilité de l'artiste, miroir mobile de l'univers, joignez l'admirable perfection qui caractérise ses œuvres. Jamais, comme il arrive souvent à ses compatriotes les plus distingués, il ne dédaigne la forme et ne la sacrifie à la pensée. Cette dernière se présente toujours chez lui, vivante, lumineuse, parée de ses plus beaux atours, accomplie et ornée. Il a cultivé son art avec une persévérance sans égale. Il en a découvert toutes les ressources ; il en a mis à profit tous les secrets. Les détails les plus minutieux du langage sont traités par Gœthe avec soin, avec amour, comme ces métopes grecques, dont les moindres parties attestent encore aujourd'hui la précision et la finesse du ciseau de l'ouvrier qui les sculpta.

Cette souplesse d'esprit, unie à cette perfection de travail, étaient des qualités indispensables pour dominer le siècle auquel Gœthe a imposé la loi de son génie. Fils d'une civilisation très-avancée, nos goûts sont délicats jusqu'au dédain, et la beauté de la main-d'œuvre, si l'on nous passe cette expression vulgaire, est le premier mérite qui frappe notre attention et attire nos éloges. Nés dans une époque de troubles, nous avons vu l'Europe changer dix fois de face : tous les principes confondus, toutes les doctrines bouillonnant, pour ainsi dire, dans une fournaise commune, ont formé sous nos yeux le plus étrange chaos. La vie des nations, depuis 1780, a été une vie d'efforts, de lutte, de

(1) Werther.

développement pénible, d'essais dans toutes les directions, de combat entre toutes les influences diverses, ou de soumission à leur puissance contradictoire. Voilà ce que l'intelligence et les œuvres de Gœthe ont reproduit avec une admirable fidélité. Son organisation merveilleuse s'est prêtée à toutes les idées de perfectionnement, sans admettre aucun excès. Et lui aussi, il a eu comme le siècle ses combats intérieurs, ses doutes, ses utopies, ses douleurs intimes, ses années d'incrédulité douloureuse, ses élans vers la liberté, vers l'ordre, vers la religion. Un Français, dont le nom est célèbre dans les annales diplomatiques, disait, en voyant Gœthe : « C'est la figure d'un homme qui a eu beaucoup de chagrins. » Il se trompait, dit Gœthe, dans un de ses ouvrages ; il devait dire de moi : « Voici un homme qui a su lutter avec énergie (1). » En effet, l'existence de l'écrivain qui nous occupe n'a été qu'un long effort vers la perfection morale et la supériorité de l'artiste ; aussi, son talent a-t-il grandi avec l'âge ; aussi les derniers fruits de sa vieillesse semblent-ils les fruits de sa vigueur et de sa maturité.

On voit combien il est intéressant et instructif de suivre dans sa route hasardeuse et variée un génie aussi mobile et aussi hardi que l'âge même auquel il appartient. Le progrès de cette intelligence active a suivi une route parallèle au progrès de son tems. Elle a commencé avec le mouvement du dix-huitième siècle, par l'effervescence et le trouble ; l'expression du désespoir et de la révolte a été son premier triomphe. Puis, s'élevant par degrés au milieu des convulsions politiques, au milieu des tourmentes de la guerre et de la philosophie, jusqu'aux régions les plus élevées de la poésie et de l'art, elle a fini par combiner et

(1) *Es sich recht sauer werden lassen.*

fondre dans un sublime mélange, la dévotion philantropique de Fénélon, avec la sagacité de Hume; la clairvoyance ironique de Voltaire, avec cette foi consolante aux belles destinées de l'humanité; la tolérante douceur d'un apôtre, avec la pénétration du philosophe moderne.

Plaçons-nous au point de départ de Gœthe, à l'époque de sa jeunesse. L'aspect du monde civilisé était triste et menaçant. La décrépitude des monarchies, les excès du fanatisme, les vains efforts des gouvernemens, les violences de la nouvelle église militante dont Voltaire et Diderot conduisaient les cohortes, remplissaient les esprits méditatifs de terreur et de mélancolie. Je vois, dit l'Hamlet de Shakspeare,

> Au sein des vieux rameaux de l'arbre de l'état
> Une sève de mort, qui sourdement circule;
> L'arbre va se pourrir; le poison qui le brûle,
> A tous les yeux caché, se révèle à moi seul;
> Vous le verrez agir (1)!...

Cette sève de mort circulait dans les veines du corps social. Fatiguée d'abstractions dangereuses, la spéculation philosophique s'était réduite, sous l'empire de Locke, à une morale pratique, pleine de charité, de bienveillance, de simplicité; mais humble, terrestre et presque mondaine. Le catholicisme, avec son orgueil et sa magnificence, avait appelé l'incrédulité et provoqué ses amères représailles : le protestantisme, dans son opiniâtre lutte contre la papauté, avait abouti à un déisme dépouillé de solennité, d'énergie et d'idéalité. La poésie, privée du souffle religieux, était tombée en langueur. Satirique et didactique tour à tour,

(1) *Hamlet*, acte 3.

> *There's something rotten in the state of Denmark;*
> *You shall*, etc., etc.

elle avait cessé d'être un oracle; elle n'était plus qu'un amusement, un jeu et un métier. En France, la froideur glaciale de Saint-Lambert, la spirituelle élégance de Voltaire, ne remplaçaient point la verve inspirée des véritables fils de la muse. En Italie, on n'avait que des rimeurs et des savans frivoles. En Angleterre, Johnson, pesant dictateur d'une littérature assoupie, faisait admirer la redondance de ses éternelles périodes, toujours semblables entr'elles, et toujours aussi triviales par la pensée, que monotones dans leur construction. Quelques versificateurs élégans, quelques poètes de second ordre, jouissaient de la faveur populaire; Gray, dont le talent ne s'éleva jamais au-dessus d'un laborieux mécanisme, passait pour le roi du Parnasse. Goldsmith, beaucoup plus naturel, mais dénué de force et de profondeur, était dédaigné et méconnu. Il a fallu qu'un demi-siècle s'écoulât pour que sa supériorité réelle, sa naïveté caustique et sa grâce champêtre, obtinssent leur place et leur tribut d'éloges. En Allemagne, l'esprit philosophique s'éveillait; mais les Rammler, les Rabener, les Gellert, écrivains élégans et polis, usurpaient le rang qui appartenait à des génies plus élevés. Le seul point de l'Europe où se manifestât une vive effervescence de pensée, c'était la France, séjour de Rousseau et de Voltaire. De là émanaient toutes les idées qui ébranlaient l'Europe: de là jaillissait cet enthousiasme d'indignation contre l'intolérance, ce cri de fureur contre la superstition, cet élan contre la tyrannie, dont nous avons vu les résultats. Oui, certes, ils ont eu raison de voir avec douleur la masse incohérente de préjugés absurdes, et d'iniquités meurtrières, dont se composait la société européenne. Leur éloquence ardente a porté la flamme dans cette forêt des abus; l'incendie a été immense; ses reflets nous éclairent et nous effraient encore. Mais à cette époque, quelle mélancolie profonde devait sai-

sir l'homme méditatif! La tempête s'amoncelait; des ruines se préparaient. « Nous ne sommes pas seulement, dit quelque part Schiller, avec une heureuse hardiesse, les citoyens de notre pays; nous sommes les *citoyens de notre tems* ». Comment échapper à l'influence douloureuse que je viens de décrire? Le jeune Gœthe ne l'essaya pas; il l'exprima dans toute son énergie, et sa voix qui sembla l'écho de la douleur commune, pénétra toutes les ames.

Werther parut. C'était l'expression de l'inquiétude générale, telle que l'avait ressentie dans ses dernières profondeurs un cœur de jeune homme et de poète. C'était le désespoir d'une génération placée sur le bord d'un abîme, désespoir que la puissance d'émotion particulière au génie rendait plus terrible et plus contagieuse, en l'analysant et en lui servant d'organe. Écoutons Gœthe lui-même, dans ses curieux Mémoires, intitulés *Poésie et Vérité* (1), rendre compte de sa situation morale, quand il écrivit les souffrances du jeune Werther.

« C'était au milieu de ces études stériles, que, privé de mobile et d'excitation, je traînais une vie languissante. Il me semblait que le but de ma vie n'était pas atteint; et mon orgueil se révoltait contre une destinée sans rapport avec mes désirs, contre une existence sans but et sans honneur. La connaissance intime, et le goût décidé de la littérature anglaise, que je n'avais point cessé d'approfondir, augmentaient encore l'intensité de mes tristes méditations. Nul peuple n'a mieux connu que les Anglais cette douleur morale; jamais elle n'a été mieux analysée que par les écrivains de cette nation; ce sentiment a laissé son empreinte sur la poésie, sur la philosophie anglaise, dont le caractère et le mérite spécial est cette mélancolie sé-

(1) *Dichtung und Warheit.*

rieuse et mâle, dont l'inspiration a tant de grandeur et de profondeur à la fois.

» Dans la plus heureuse situation imaginable, il arrive que le défaut d'activité, joint à un vif désir d'action, nous précipite vers le besoin de la mort, vers la soif du néant. Nous demandons à l'existence beaucoup plus qu'elle ne peut nous donner; et ces impôts exorbitans que nous prélevons sur elle, ne pouvant être ni durables ni conformes à l'immense avidité de nos sensations, nous cherchons à nous débarrasser, insensés que nous sommes, d'une vie qui ne correspond plus avec la hauteur et l'exigence capricieuse de nos pensées. Je sais tout ce que m'ont coûté de souffrances toutes ces spéculations; je sais aussi quels efforts j'ai dû faire pour me délivrer de leur obsession constante; la vogue qu'a obtenue *Werther* m'a prouvé depuis que ces mêmes idées, toutes maladives qu'elles fussent, ne m'étaient point particulières; je ne cacherai donc, ni ces douleurs que je partageais avec ces hommes de mon siècle, ni ces méditations sur le suicide, méditations qui ont absorbé une grande partie de ma jeunesse.

» Tout, je l'avoue, me semblait monotone dans la vie. En proie au dégoût, insensible à l'amour, je n'entendais plus cette voix douce de la nature, qui, à des intervalles réglés, nous appelle à jouir de ses métamorphoses merveilleuses. Je ne puis mieux comparer cette situation, qu'à la surdité du malheureux, dont l'ouïe blessée ne perçoit plus aucun son. Lessing (1), un de nos critiques les plus distingués, se courrouçait contre l'éternelle verdure du printems; il eût voulu que, pour changer, les feuillages, au

(1) Lessing, qui n'aimait pas Jacobi, n'a peut-être voulu faire qu'une épigramme contre cet écrivain qui a consacré plusieurs pages au panégyrique de la verdure et du printems.

lieu de cette livrée toujours la même, se fussent teints de pourpre ou d'azur. J'ai connu un Anglais qui se pendit pour échapper à l'ennui de s'habiller tous les jours; et un honnête jardinier, qui, appuyé sur sa bêche, s'écriait du ton de la désolation la plus sincère : Verrai-je toujours ces nuages maudits passer d'un bout du ciel à l'autre?

» Souvent la puissance de cette maladie morale se proportionne aux qualités et aux vertus du malheureux qui en est victime. La faveur des grands, le caprice des amitiés et des amours, tous les accidens de la destinée humaine blessent une ame trop irritable et trop fébrile : toujours faibles dans nos combats contre nos vices, nous sommes harassés de cette lutte interminable. Nous retombons sans cesse dans les mêmes erreurs; souvent, elles tiennent à nos vertus mêmes, et dans l'impuissance où nous sommes de séparer les unes des autres, désespérés de notre incurable débilité, nous nous déterminons à triompher d'elle par un coup de poignard.

» Telles étaient les pensées dont l'atmosphère dangereuse enivrait mon imagination assombrie. J'avais long-tems médité sur les moyens divers dont l'homme peut se servir pour se délivrer de l'existence. La mort d'Othon surtout excitait mon admiration : vaincu, mais encore maître d'une partie du monde, il pense avec douleur aux victimes dont son ambition jonchera bientôt les champs de bataille; il se résout à ne pas commettre ce crime, à sortir de la vie, à renoncer à l'empire et à la lumière du jour. Ses amis, convoqués à un grand festin, sont loin de pénétrer ce dessein de leur empereur, et de leur héros. Le lendemain matin, on le trouve dans son lit, calme, un poignard dans le sein. De tous les suicides, c'est peut-être là celui qui a prouvé chez son auteur le plus de force d'ame et de liberté d'esprit.

» Je possédais une assez belle collection d'armes anti-

ques, entre autres, un poignard de forme élégante, richement monté, et dont la pointe aiguë, conduite par une main assurée, eût accompli, en peu d'instans, ce que Shakspeare nomme *la grande action romaine* (1). Plus d'une fois, je l'appuyai sur mon sein : la force me manqua ; je ne tardai pas à reconnaître que cette soif de la mort n'était chez moi que la fantaisie d'un désœuvrement lugubre. Je me mis à rire de moi-même, et je fus guéri. Cependant, les mêmes sentimens d'ennui qui m'avaient obsédé me tourmentaient encore. Il me fallait une œuvre poétique, dans laquelle je pusse consigner, pour mon repos, ces tristes pensées ; c'était le seul moyen de leur donner l'essor et de m'en délivrer, en les exprimant. Dans ce moment, le bruit de la mort du jeune Jérusalem se répandit ; le plan de *Werther* fut aussitôt tracé ; l'ouvrage, conçu d'un seul jet, fut écrit de même ; et les fantômes, qui venaient de persécuter ma jeunesse, prirent une réalité qui acheva ma guérison (2). »

Ainsi *Werther,* auquel tant de critiques ont reproché la fausseté sentimentale de la pensée et du style, était une œuvre éminemment vraie, quant à son auteur et à son époque. La plainte passionnée, dont Gœthe devenait l'écho, émanait du sein de l'Europe souffrante. Une foule de voix imitatrices répondirent à cet appel. Tous les peuples eurent leur *Werther*. Une race lamentable et funèbre s'éleva tout-à-coup, et l'Allemagne retentit encore des cris lugubres de ces *Kraftmœnner,* hommes puissans, hommes forts, comme ils se nommaient eux-mêmes. Leur puissance n'é-

(1) Let us do what's great, what's noble
In the high Roman fashion.
CLEOPATRA.

(2) T. 2, p. 101.

tait qu'impuissance ; leur force n'était que faiblesse. Gœthe, qui le premier avait jeté ce cri de douleur, s'aperçut du ridicule qui s'attachait aux efforts de ses disciples ; il changea de route et créa *Gœtz de Berlichingen*.

Toujours mécontent du présent, ce n'est plus dans l'abîme du repos éternel que Gœthe cherche un asile ; ses yeux se reportent sur les siècles passés, tems de force et d'énergie, âge de fer et de bronze. Il ne jette, sur les siècles qui ne sont plus, qu'un triste souvenir, un regard de regret et de douleur. C'est un développement nouveau de la même idée, ou plutôt du même sentiment de malaise qui agitait l'Europe. Comme *Werther* avait donné le signal d'une sentimentalité sceptique, d'une affectation pittoresque et d'une mélancolie universelle, *Gœtz de Berlichingen* fit naître une multitude de drames chevaleresques, dont les titres même sont oubliés. Mais l'influence réelle de ces deux ouvrages s'étendit plus loin ; Byron s'inspira des lamentations de *Werther*; Walter-Scott débuta dans la carrière littéraire par une traduction du drame allemand. Sans doute, ce travail de sa jeunesse décida des penchans intellectuels de l'auteur anglais ; et il est bien remarquable que tous les ouvrages sur lesquels se fonde la gloire du romancier moderne soient consacrés à la peinture de ces mœurs, à la mise en scène de ces vieilles coutumes, que le génie poétique du poète allemand avait exhumées le premier. Sous l'influence de ces deux essais du jeune Gœthe, deux routes nouvelles s'ouvrirent : l'une, aux analystes du cœur humain, appelés à reproduire, dans leur diversité complexe et morbide, les misères intérieures de la civilisation ; l'autre, aux hommes doués d'assez de sensibilité et d'imagination pour faire revivre le passé dans ses détails et dans son ensemble.

Ici se termine la première époque de son talent : on y trouve toute l'ardeur et tout le mécontentement qui bouillonnaient dans la société contemporaine. L'enthousiasme et la causticité s'y confondent ; l'ennui du présent, le vague regret du passé, le désespoir d'un avenir meilleur y respirent. Une force irrégulière s'y fait reconnaître. Nous allons voir s'ouvrir pour Gœthe une nouvelle ère, où ces élémens pleins d'ardeur se classeront et se coordonneront d'eux-mêmes.

Pendant six années entières, Gœthe travailla sans relâche à l'œuvre singulière, qui devait servir d'expression à ce second développement de sa pensée ; œuvre diversement jugée, et souvent mal interprétée, elle a été l'objet de critiques véhémentes. L'*Apprentissage de Wilhelm Meister* offre une énigme familière, un symbole poétique, recouvert et voilé de formes bourgeoises, un traité de philosophie et d'esthétique, revêtu d'une enveloppe triviale et commune. En Angleterre comme en Allemagne, l'apparition de ce livre a été suivie d'un long murmure de désappointement. Quoi ! l'auteur éloquent de *Werther* se complaît à retracer les scènes les moins intéressantes de la vie ordinaire. Quelle décadence ! quel sujet de surprise ! Aux uns, l'ouvrage semblait immoral ; aux autres, il paraissait entaché de pédantisme, et surtout d'ennui. Les critiques anglais trouvaient que rien, dans ce roman, ne rappelait l'usage de la bonne compagnie, et l'élégance des mœurs. Novalis, poète et philosophe spiritualiste, découvrait dans *Meister* une tendance vers le matérialisme, et une abnégation des rêveries surnaturelles ; abnégation qu'il réprouvait hautement. Il est bien difficile de plaire à tous ; Gœthe avait trouvé le secret de ne plaire à personne. On l'accusait ici de mysticisme, là de déisme, et même d'a-

théisme. Enfin, Frédéric Schlegel s'avisa de consigner, dans un essai critique (1), son opinion sur *Meister,* et le sens qu'il attachait à cet ouvrage. Dès lors le signal fut donné, la voix publique, changeant de ton par degrés, proclama en Allemagne *Wilhelm Meister* un des chefs-d'œuvre de son auteur.

Ne le jugeons pas sous le rapport de l'art : contentons-nous de le considérer comme un document précieux pour servir à l'histoire intellectuelle de Gœthe. Le désespoir est empreint dans ses œuvres précédentes ; ce nouvel ouvrage est rempli d'espérances. Ce jeune homme, qui ne voyait dans le monde qu'une énigme indéchiffrable, en a trouvé la solution. Tout s'est éclairci, tout s'est classé, tout s'est calmé à ses yeux. Il se plaignait de ce que la vie ne lui offrait rien d'assez élevé, d'assez grand, d'assez noble. Enfin, il a découvert que l'idéal ne manque pas, sur ce globe, aux objets et aux occupations les plus vulgaires en apparence. Cette flamme vagabonde d'une exaltation effrénée ne se perd et ne s'épuise plus en élans fantastiques. Elle s'est épurée, sans se dépouiller de sa force ; elle a conservé sa puissance, en devenant plus calme et plus utile. Du sein d'élémens confondus dans une anarchie menaçante, la paix et l'harmonie ont surgi tout-à-coup. Tel est le mot de l'énigme que *Wilhelm Meister* a présentée aux critiques; pour le deviner et le comprendre, il ne suffisait point d'apprécier ce bizarre récit selon les règles ordinaires, il fallait connaître Gœthe et son siècle.

L'univers entier, la fleur la plus humble, le grain de sable, la goutte de pluie sur l'aile de l'oiseau, possèdent leur intérêt et leur idéalité poétiques. Disons mieux, la vie

(1) *Caractère de Wilhelm Meister,* inséré dans les œuvres de Schlegel, revu et corrigé par lui, dans la dernière édition de ses œuvres.

étroite et commune des cités allemandes de troisième ordre, cette existence si rétrécie et si prosaïque en apparence, recèle aussi des germes de poésie, de passions, d'intérêt, de drame, de pathétique sublime, d'héroïsme immortel. L'homme est partout le même; partout, l'esprit et la matière, le monde physique et le monde moral coïncident et se confondent dans une mystérieuse harmonie. Voyez cette bourgade germanique où Gœthe a jeté la scène de son roman. Rien de plus commun que ses mœurs; rien de moins fantastique que ses habitudes. Là, viennent se donner rendez-vous un philosophe sceptique, *Jerno;* un commerçant d'un esprit borné, *Werner;* des gens du monde, dont l'intelligence ornée se refuse à toutes les rêveries du mysticisme, *Lothario* et son oncle; une coquette pleine de vivacité et d'abandon, *Philina;* un musicien aveugle et enthousiaste; enfin, un être qui semble rester suspendu sur les limites du domaine idéal et de la réalité, la *jeune Mignon.* Au milieu de ces personnages qui représentent, pour ainsi dire, tous les degrés de l'échelle, depuis le prosaïsme le plus complet, jusqu'au mysticisme le plus éthéré, se trouve jeté *Wilhelm.* C'est l'artiste, c'est Gœthe; il fait son apprentissage; il s'instruit dans la connaissance du monde et des hommes : il voit comment trouvent place, dans l'immense cadre, toutes ces nuances si diverses; comment des teintes imperceptibles rapprochent l'une de l'autre les couleurs les plus opposées, séparent les couleurs les plus voisines; il étudie leurs reflets mutuels et leurs influences complexes; il apprend que la bonté du Très-Haut a caché sous des voiles modestes, des germes de bonheur, de grandeur et d'espérance. Tout, dans le monde et dans la société, acquiert à ses yeux une importance et un sens profonds. Dans les jeux mimiques de ces enfans, il entrevoit la naissance et le développement des arts; dans ces marionnettes,

une leçon d'art dramatique; dans ces querelles et ces amitiés bourgeoises, une révélation du caractère humain. Il croit, il médite, il espère, il a confiance en Dieu.

La merveille opérée par le talent de Gœthe, c'est d'avoir mêlé tous ces tons sans les confondre ; c'est d'avoir, par un admirable emploi des demi-teintes et du clair-obscur, transformé cette scène si changeante, si variée, si complexe, en un tout harmonieux et lumineux. Là, comme dans le monde que nous habitons, tout est contraste, et rien ne se heurte; une dégradation insensible réconcilie, pour ainsi dire, les dissonnances les plus ennemies. Affaires, méditations, passions, rêveries, chimères, illusions, enfantillage, dévouement, héroïsme, erreurs, repentirs, remords même; tout ce qui agite la vie des hommes, y occupe sa place naturelle, y revêt sa signification la plus haute.

Voilà l'ouvrage que des critiques modernes ont si hautement, si impitoyablement frappé d'anathème, comme grossier, trivial, absurde et frivole. On y parle d'objets vulgaires ; ses héros s'asseoient souvent à la table du festin; les dragées que l'on donne aux enfans, et l'armoire qui renferme ces précieuses provisions, y sont un objet de prédilection pour les jeunes acteurs. D'après ces graves accusations, on a décidé que l'ouvrage n'offrait aucun sens et aucun intérêt; on a prouvé même par là le grand ascendant de la gastronomie sur le génie de Gœthe et sur l'Allemagne en général. Cependant Schlegel, le plus savant et le plus sagace des philosophes allemands, faisait ses délices de ce livre puéril; la malheureuse reine de Prusse ne cessait point de le relire; elle avait pris pour devise, dans son exil, ces vers qui en sont extraits :

Toi qui, jamais, ne baignas de tes pleurs
Les mets de tes festins, ni ton lit de douleurs!

Qui ne veillas jamais dans l'ombre et la souffrance,
Attendant le retour du jour lent à venir ;
Va, tu ne connais pas la céleste espérance !
Va, tu ne connais pas le céleste avenir (1) !

L'infortunée reine de Prusse n'avait rien de trivial et de vulgaire dans la pensée ou dans la conduite ; il est difficile de croire que le livre unique où elle trouvait la consolation et le calme (2) fût entaché de ces graves défauts. En réalité, c'est un des ouvrages les plus consolans et les plus dignes d'être lus : la morale en est aussi élevée que la forme en est familière.

Plusieurs pièces de théâtre, *Clavijo*, *Stella*, se rapportent à la première époque du talent de Gœthe, au premier développement de son génie ; d'autres, comme *Iphigénie*, *le Tasse*, *Egmont*, se rattachent à cette seconde époque dont nous venons de développer le caractère. *Faust*, admirable création, est dirigé contre le scepticisme destructeur et la gigantesque puissance de cette philosophie du doute, dont le résultat est le désespoir et le néant. A mesure que Gœthe avançait en âge, une espérance plus mystique et plus consolante pénétrait dans son esprit. Une troisième époque commence ici ; c'est celle de sa vieillesse. Les couleurs du poète deviennent plus douces et plus éthérées ; tout souvenir des passions terrestres semble s'éloi-

(1) Wer nicht sein Brod mit Thrænen ass,
Wer nicht die kummervollen Næchte
Auf seinem Bette weinend sass,
Der kennt euch nicht, ihr himmlischen Mæchte (*) !

(2) Gœthe, dans la publication périodique intitulée *Kunst und Alterthum* (**), rappelle ce fait avec un juste orgueil.

(*) *Wilhelm Meister*. B. 2. ch. 13.

(**) 1824. Band. V. 5. 8.

gner de lui. Il compose les *Mémoires de sa vie*, mémoires dont la familiarité a encore subi tant de critiques ; des poésies gracieuses et tendres, des essais d'esthétique remarquables par la profondeur et le calme de la pensée ; l'*Intermède de Faust*, dont nous avons déjà parlé, et la suite de *Meister*, le *Wanderjahre* (1), singulier fragment, plus énigmatique pour le commun des lecteurs que le *Lehrjare* ou l'*Apprentissage de Wilhelm*.

De ce pays réel et bourgeois, où Wilhelm s'est instruit de ce que la vie humaine a d'utile, il passe dans une région nouvelle, la région des *symboles* et de l'*allégorie*. Le premier de ces ouvrages nous offre les accidens vulgaires de l'existence ; le second nous ouvre la perspective des idées religieuses et morales. Utopie aérienne, mais d'un grand sens, elle est pour le dix-neuvième siècle à peu près ce que la *Reine des Fées* (2) était pour le seizième. Il y a de la légèreté et de la transparence dans le plan de l'ouvrage ; une raison mâle en fait le fond. On y trouve un mélange de gaîté et de pureté, de force et de calme, de grâce et d'ardeur qui caractérise spécialement Gœthe. La pensée est d'un sage, la forme est d'un poète ; tout ce que les hommes discutent et approfondissent au tems où nous sommes est indiqué dans cette *allégorie* expressive et cependant naïve : la foi philosophique et religieuse de l'écrivain est gravée en caractères immortels, dans ce livre que son auteur a publié comme un fragment, mais qui n'en est pas moins complet.

Nous avons suivi Gœthe dans les trois domaines de sa

(1) *Wanderjahre*, années de voyage : *Lehrjahre*, années d'apprentissage. *Wanderjahre* répond à la tournée ou tour de France de nos ouvriers.

(2) *Faery Queen*. Poème de Spenser.

pensée ; dans cette sphère d'orage et de terreurs qui lui inspira *Werther ;* dans cette seconde sphère de poésie émanant de la vie privée ; enfin, dans ce domaine de fictions purement poétiques, dénuées de tout alliage humain. L'enfer, le purgatoire et le paradis du poète se retrouvent dans ces trois cercles ; il nous reste à opposer entre eux des fragmens de ces divers ouvrages, fragmens dont le contraste fera mieux ressortir la vérité de cette progression que j'ai décrite et que sa régularité systématique pourrait faire passer pour une hypothèse hasardée. Aux yeux du jeune Werther, la vie n'est qu'un triste rêve :

« C'est ce que plusieurs ont pensé ; et ce sentiment cruel agite mon cœur. Voyez dans quelles étroites limites la puissance de l'homme est emprisonnée ; où s'arrêtent ses recherches ; où finit son action. Que d'efforts uniquement destinés à satisfaire à nos besoins ; que de peines pour continuer cette pauvre vie ; que de doutes mortels sur notre destinée. Nous nous croyons bien assurés sur certains points, et notre certitude n'est que la certitude d'un rêve. Un riant passage est là, devant nous ; mais c'est une chimère ; nous peignons de nuances variées les murs de notre prison et nous nous croyons libres.

» Les enfans ne savent point ce qu'il leur faut ; tous les philosophes en conviennent. Mais les hommes faits le savent-ils ? Savent-ils où ils vont et d'où ils viennent ? Ont-ils une plus juste idée des choses ? Dites-moi ce qui les gouverne ; le fouet, un morceau de biscuit et un habit neuf. Pauvres enfans !

» De ces deux classes d'enfans, les plus heureux, je dois le dire, sont les enfans véritables, ceux qui, satisfaits de leur sort, vivent au jour le jour sans nul souci du lendemain. Heureux, parmi les hommes, ceux qui leur ressemblent ! Leur poupée leur suffit. Ils font la révérence au

tiroir sacré où leur mère enferme le pain-d'épice, dévorent le morceau qu'on leur donne, et les joues toutes gonflées, s'écrient : Encore! — Fortunés mortels ! Ils ont des titres pompeux pour toutes leurs occupations, de sonores périphrases pour chacune de leurs passions : écoutez-les ; c'est pour le genre humain et l'avenir qu'ils travaillent ! Et l'homme qui voit cela, celui qui dans sa profonde humilité reconnaît le peu que l'homme vaut, son ardeur à vivre, son impuissance à être heureux ; celui-là se recueille au fond de lui-même, et nourrissant au fond de son ame le doux sentiment de sa liberté, il se console de sa servitude en songeant que ce cachot du monde, il peut le quitter quand il voudra. »

Cette apologie du suicide, apologie fondée sur la mauvaise destinée de l'homme, son esclavage en ce monde, l'incertitude de ses actions et la vanité de ses projets, compose toute la philosophie de *Werther*. Laissons le même écrivain se réfuter lui-même, dans un brillant passage que nous extrayons de l'*Apprentissage de Wilhelm Meister*.

« Pourquoi l'homme est-il si malheureux en cette vie ? C'est que la réalité ne le satisfait pas ; il aspire à de meilleurs destins ; ce qu'il conçoit et ce qu'il désire n'est pas en harmonie avec ce qui l'environne. Il souffre ; il agite sa chaîne. Sa vie est la perpétuelle poursuite d'une félicité que ses efforts, son tems, ses trésors ne peuvent acheter.

» Un seul homme y parvient ; c'est celui dont la sympathie universelle s'étend à tous les objets, celui qui est touché de l'harmonie sublime de l'univers ; c'est le *poète*. Sensible à toutes les douleurs, accessible à toutes les joies de l'humanité, il console les unes, il augmente et épure les autres. Prophète, sage, homme divin, il est l'instructeur et le consolateur du monde. Il a les ailes de l'oiseau ; il repose sur les sommités sublimes, il plane sur les mers im-

menses, il fait son nid dans les bocages odorans, il passe sur les villes tumultueuses, qu'il enivre de ses chansons. Les autres rêvent; lui seul veille. Il conçoit le passé dans ses rapports avec le présent, le présent dans ses rapports avec l'avenir. Cette race sublime des vrais poètes s'éteint, mais il fut un tems où elle commandait la vénération du monde. Alors leur voix jaillissait du sein de leur retraite comme la voix du rossignol du sein des bocages; et chacun s'arrêtait pour les entendre. Ils s'asseyaient à tous les foyers; et toutes les tables leur étaient hospitalières. Riches de pensée et de mélodie, ils n'avaient pas besoin d'autre opulence. Le héros les écoutait; le conquérant les admirait; assis sur son char de triomphe, il sentait que l'ouragan de sa puissance et de sa gloire passerait en peu d'instans, mais que les lèvres inspirées du poète pouvaient seules les consacrer dans la mémoire de l'avenir. Premiers pontifes, les poètes ont fait les dieux; il nous ont élevés jusqu'au trône céleste; ils ont abaissé jusqu'à nous la céleste puissance. Le seul moyen d'échapper aux douleurs de la vie, c'est de leur ressembler dans cette vocation sublime, et de s'élever au-dessus des peines de l'humanité, non en s'isolant d'elle, mais en sympathisant avec elle, par une profonde et universelle bienveillance. »

Considéré comme poète et comme moraliste, Gœthe offre lui-même l'exemple admirable et le modèle presque idéal du *poète*, tel qu'il vient de le décrire. Les peuples l'honorent, les rois lui rendent visite. Il vit dans l'intimité des princes, et la jeune fille du peuple chante ses odes. Dans un âge de troubles et d'incohérence, sa vie est une noble et généreuse anomalie; on ne peut lui imputer ni lâche condescendance, ni avidité déshonorante, ni intrigues secrètes; son sanctuaire et sa solitude élégante n'ont rien d'austère ni de misanthropique. Ses mœurs pures

sont empreintes de dignité et de grâce ; elles portent le caractère d'une civilisation très-perfectionnée sans qu'une seule marque de corruption ou de décadence s'y fasse sentir. Hommage à l'homme dont la vie et le langage, dont le génie et les actions composent une si touchante et si rare harmonie!

Nous avons admiré l'intelligence de Gœthe se développant sous nos yeux ; nous avons essayé de signaler les principaux traits de son génie. Artiste doué de la faculté de tout comprendre et de tout reproduire, l'étude, la méditation, la souffrance, l'ont perfectionné peu à peu. Ce que l'homme a de plus obscur dans son caractère, de plus bizarre dans sa destinée, il l'a compris. Ce que l'histoire a d'enseignemens graves, il les a recueillis et combinés. Son intelligence haute et riche s'est emparée de tout ce que l'antiquité nous a légué de traditions, de tout ce que la civilisation nous prodigue de lumières et d'instrumens. A sa flexibilité naturelle, elle a joint une variété de ressources et d'acquisitions presque infinies : et par un vrai prodige, les écrits de cet homme sont clairs dans leur diction, naïfs dans leur richesse et leur grandeur.

Alors même que l'allégorie et le symbole jaillissent de son pinceau créateur, Gœthe reste simple et lucide. Il y a du calme et du repos dans ses peintures. Sa chaleur est douce et pénétrante. Son langage est infiniment souple, mais toujours clair. Ses personnages, Faust, Philina, Clœrchen, Tasse, Méphistophélès, Mignon, se meuvent librement et jouissent de leur vie propre. On ne les voit pas, comme les héros de Byron, de Rousseau, de Richter (1), porter tous le sceau ineffaçable de leur créateur, et l'empreinte de son génie individuel. Ce sont des êtres

(1) Jean Paul Richter.

semblables à ceux que Shakspeare, Homère, Richardson font mouvoir; de véritables êtres vivans, des individualités bien prononcées. Gœthe les gouverne, les classe, les fait parler, agir, penser à son gré. Jamais, à l'exemple des imitateurs de Walter-Scott, on ne le voit recueillir les matériaux morts, les élémens grossiers, les détails minutieux de l'histoire, et au moyen de quelques incidens artificiellement enchaînés, nous offrir un stérile panorama, composé, si l'on nous passe cette expression, des recoupes et des rognures que les chroniques offrent à l'érudit. Il a ses fautes, sans doute; il a celles du génie de sa nation, quelquefois celles de son époque. Mais il en a toute la profondeur, toute l'énergie, toute la portée. C'est assurément l'homme qui de nos jours a le mieux compris son siècle.

(*Foreign Review.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Acclimatement des papillons étrangers. — L'un des faits les plus intéressans dans l'histoire de l'entomologie, est le succès avec lequel M. Sommer, négociant allemand, a transporté en Europe, de l'un des ports de l'Amérique du Nord, des œufs du beau papillon nommé *saturnia luna*. A force de soins et d'ingénieuses précautions il a pu obtenir ce charmant insecte dans l'état de la plus grande beauté. Cet heureux essai nous prouve que, si les entomologistes étaient aussi opiniâtres dans leurs recherches que les botanistes dans les leurs, on pourrait transporter des pays étrangers, et faire éclore en Europe les œufs d'un grand nombre d'espèces, qui seraient ainsi, non-seulement pour le savant, mais aussi pour le poète, pour le peintre et pour tous les amateurs de la belle nature, une nouvelle source de plaisirs et d'admiration. La plus grande partie des plantes d'ornement qui aujourd'hui répandent dans nos jardins une variété attrayante, ont été tirées des pays étrangers. Combien ne nous paraîtraient-elles pas plus belles si nous voyions quelques-uns de ces brillans papillons qui voltigeaient en grand nombre autour d'elles, sur leur terrain natal, folâtrer au milieu de nos parterres ou de nos riches pâturages. L'*apollo*, si remarquable par sa beauté, et qui est assez commun dans la vallée de Cha-

mouny et dans quelques autres parties de la Suisse, a été retrouvé par M. Bory-Saint-Vincent à une hauteur considérable sur les montagnes de la Sierra-Nevada en Espagne; et, comme c'est une espèce d'automne, ses œufs doivent être organisés de manière à supporter facilement le froid rigoureux de la Suisse et des autres contrées du centre de l'Europe. Suivant Degéer, il n'est pas rare, même en Suède, où il doit habiter des lieux moins élevés que dans le sud, d'après cette loi qui est commune aux végétaux et aux animaux, que plus la latitude est élevée, plus la localité est basse, *et vice versâ*.

Dans les essais que nous proposons, on devrait cependant avoir soin de choisir, parmi les espèces que l'on voudrait acclimater, celles seulement qui ne se nourrissent pas aux dépens des plantes potagères et d'autres végétaux importans dans les usages domestiques. On objectera peut-être que ces essais ne peuvent être tentés, parce que la larve, privée des plantes sur lesquelles ses ancêtres avaient l'habitude de chercher leur nourriture, devra nécessairement périr de faim. Mais si la nécessité est la mère de l'invention pour la race humaine, elle n'exerce pas une moindre influence sur les espèces les plus faibles des insectes. Sans doute ces petits êtres ont une préférence marquée pour telle plante plutôt que pour telle autre, mais là où ces objets de leur préférence n'existent pas, il s'y en trouve un grand nombre d'autres également propres à entretenir leur existence. Le ver à soie, à défaut des feuilles du mûrier se contente de celles de la laitue ou de quelques autres plantes.

Quant aux espèces qui appartiennent spécialement à l'Amérique du Nord, la nature elle-même nous indique par les rapports frappans qui existent entre ces contrées et l'Angleterre ainsi que divers pays de l'Europe, que le

développement de la vie de l'insecte y est soumis aux mêmes vicissitudes. En effet, beaucoup d'espèces sont communes aux deux continens, et il serait également important et instructif d'en donner une liste, que l'on ne dresserait pas d'après les relations des voyages dont les auteurs ont trop souvent employé divers noms d'une manière vague et inexacte, mais d'après de nouvelles recherches faites sur les papillons que l'on transporte à grands frais pour enrichir nos collections.

Observations sur le serpent appelé la queue jaune (*coluber flavicolis de Linnée*), *et sur le prétendu pouvoir de fascination attribué aux serpens.* — La tête de ce reptile est petite, oblongue, angulaire et couverte de larges écailles. La mâchoire supérieure présente deux rangées de dents brillantes de chaque côté, et l'inférieure une rangée seulement. On compte deux cent onze plaques abdominales, et soixante-neuf paires sous-caudales. Le dos est d'un gris sombre, le ventre jaune.

La queue est toujours d'un jaune foncé, ce qui forme le caractère distinctif de ce serpent, et lui a fait donner le nom qu'il porte. Plusieurs voyageurs ont assuré avoir vu sa tête armée de cornes ou d'oreilles. Voici le résultat d'observations faites sur un de ces serpens tué sur les bords de l'Orénoque, et examiné par M. Hancock. La tête ne présentait rien de saillant qui eût pu être pris pour des cornes ou des oreilles; mais les yeux étaient si profondément placés au fond de leur orbite, que l'animal ne pouvait évidemment pas voir devant lui, mais de côté seulement. Il devenait probable alors qu'il avait la faculté de les porter en avant à son gré, et que cette disposition particulière avait pu faire naître l'idée du serpent à cornes.

Voulant s'assurer si le serpent possédait réellement cette

faculté, ce naturaliste fit pénétrer par l'ouverture de la mâchoire un instrument tranchant, jusque dans l'orbite, et fit saillir l'œil de plus d'un pouce en dehors de la face, sans aucun effort. Il vit alors un appareil musculaire et membraneux, destiné sans doute à faire exécuter ce mouvement durant la vie. Ce sont ces yeux portés sur une espèce de pédoncule, afin que l'animal puisse voir dans toutes les directions, qui ont été pris pour des cornes. Ici, la vue se fait par le même mécanisme que chez le limaçon, dont l'organe visuel a aussi souvent été méconnu.

Si l'on expose un de ces serpens mort au milieu d'une basse-cour, on voit bientôt tous les volatiles accourir, s'en approcher très-près, et rester long-tems sans mouvement, comme s'ils étaient en partie privés de vie, les yeux recouverts de leur troisième paupière (1), et ne faisant entendre que quelques petits cris rares. C'est ce que l'on appelle la fascination, qui n'appartient pas exclusivement à quelques espèces de serpens, mais à toutes : il en est qui, plus subtiles que les autres, savent profiter de cet avantage naturel, et le tourner au profit de leur voracité.

Cependant on a eu tort de considérer ce pouvoir comme une propriété particulière, et inhérente aux serpens. Ce n'est pas la faculté de charmer ou de fasciner qui fait que certains reptiles peuvent surprendre d'autres animaux ; au contraire, leurs formes et leurs mouvemens hideux frappent d'horreur les timides oiseaux ; les stupéfient et les pri-

(1) On sait que les oiseaux ont une troisième paupière dont on trouve des rudimens dans plusieurs autres classes d'animaux ; dans l'état de repos elle se plisse verticalement dans l'angle interne de l'œil, mais elle peut, à la volonté de l'animal, s'étendre comme un rideau au-devant de l'œil et le couvrir en totalité ou en partie. Elle est spécialement destinée à nétoyer la surface de l'œil et à amortir, dans certains cas, l'action trop vive des rayons lumineux.

vent de toutes les autres sensations, et alors ils sont incapables de faire aucun mouvement, même pour se soustraire à leur ennemi redoutable.

Comment, en effet, un être aussi horrible et aussi repoussant que le crotalus, pourrait-il avoir la propriété de se rendre agréable et attrayant? Il est naturel de supposer que c'est en les effrayant, et non en les charmant, que les serpens des formes les plus hideuses réussissent à capter les oiseaux. Et, en effet, ceux chez lesquels la fascination paraît la plus prononcée appartiennent aux espèces les plus repoussantes.

La torpille frappe sa proie d'une décharge électrique, mais le serpent foudroie l'oiseau plus timide par le simple aspect de son horrible front. L'un de ces agens nuisibles ou destructeurs communique par le toucher, ou par un conducteur rapide tel que l'eau, et agit avec force sur la fibre musculaire; l'autre arrive par la vision, et exerce son influence sur le *sensorium commune* ou cerveau, et de là paralyse tout le système nerveux et musculaire. Il n'est donc pas étonnant que les oiseaux, si faiblement constitués, et les plus sensibles peut-être de tous les animaux aux impressions de la crainte, soient frappés de stupeur à la vue de leurs effrayans adversaires. Ainsi se trouve presque réduit à rien le pouvoir de fasciner dont on voulait faire une propriété particulière. Ce n'est pas seulement l'oiseau timide ou le lapin qui se laisse ainsi frapper de terreur; mais les animaux doués d'une grande force, et l'homme lui-même n'en sont pas à l'abri.

On rapporte qu'un nègre, se trouvant vis-à-vis un serpent d'une grandeur considérable, en fut tellement effrayé, qu'il perdit connaissance sur-le-champ, et fut emporté comme mort par ses compagnons. Le serpent était un ca-

mudi (boa scytale), et aurait pu facilement se jeter sur cet homme, mais il était déjà gorgé d'alimens ; cependant il est rare qu'ils attaquent l'homme, à moins qu'ils ne soient très-irrités.

La nature semble avoir voulu contrebalancer le pouvoir immense que donne à ces serpens le poison mortel dont ils sont pourvus, en leur donnant peu de penchant à s'en servir. Il faut auparavant qu'ils aient été long-tems provoqués. Il arrive rarement qu'un Indien soit mordu par le serpent à sonnettes ; mais quand une fois cela a lieu, il est rare qu'ils cherchent à se guérir, car ils le croient tout-à-fait impossible, et le malheureux blessé ne tarde pas à mourir.

Quelques tribus de l'intérieur ont un moyen de se mettre à l'abri des funestes effets de cette morsure. Ils scarifient profondément la plaie, appliquent dessus la bouche, afin d'y exercer une forte succion, comme avec une ventouse, compriment fortement en même tems la partie où se trouve la morsure. Quelques-uns se servent encore de sel, de miel, du suc de divers aristoloches, etc. ; mais le seul moyen utile, et sans lequel les autres ne servent à rien, c'est la scarification de la plaie, suivie d'une forte succion.

Sciences Médicales.

Faculté de prophétiser attribuée à quelques malades. — Telle est la question qu'a traitée, dans une séance du collége des chirurgiens de Londres, le président Sir Henri Halford, en présence des membres les plus distingués du cabinet et des deux chambres. L'éloquent président a d'abord circonscrit les maladies dans lesquelles se développe ce pouvoir extraordinaire à celles où le cerveau est spéciale-

ment le siége de l'affection, et connues, dans le monde, sous les noms de fièvre cérébrale, inflammation du cerveau, hydropisie du cerveau, etc.; puis, parcourant les diverses époques des tems passés, il a cité un grand nombre de poètes, d'écrivains de l'antiquité et des tems modernes qui paraissent avoir été convaincus de l'idée que, quelques instans avant d'expirer, le moribond jouit de la faculté de prévoir l'avenir. L'Écriture sainte rapporte que Jacob, dans les derniers avis qu'il donna à ses fils, y mêla des récits prophétiques de ce qui devait leur arriver plus tard. Les mêmes livres offrent encore d'autres exemples analogues; mais ce n'est pas seulement dans la Judée, et sous l'influence, comme on pourrait le croire, de la religion de Moïse, que cette croyance s'était développée, elle fut répandue dans la Grèce et dans l'empire romain; beaucoup d'auteurs de ces deux nations y font allusion. Cicéron lui-même, qui ne fut peut-être pas moins célèbre par l'indépendance de sa pensée, comme philosophe, que par ses talens oratoires, rapporte dans le premier livre de son ouvrage *de Divinatione,* que la mort d'Alexandre le Grand avait été prédite par un esclave sur le point de mourir. Dans le seizième livre de l'*Iliade*, Patrocle annonce la mort d'Hector, et celui-ci prédit, dans ses derniers momens, la mort d'Achille, par la main de Pâris. On retrouve la même croyance dans les ouvrages de Virgile, qui fait prédire la mort de Mézence par Orode, qu'il venait de blesser à mort.

Non me, quicumque es, inulto,
Victor, nec longum lætabere; te quoque fata
Prospectant paria, atque eadem mox arva tenebis (1).

(1) « Qui que tu sois, tu ne jouiras pas long-tems de ta victoire; ma mort va être vengée: une destinée semblable à la mienne t'attend, et bientôt tu viendras me rejoindre. »

Ainsi Shakspeare fait dire à Hotspur qui succombe en combattant avec Harry-Monmouth :

> Oh, I could prophesy,
> But that the earthy and cold hand of death
> Lies on my tongue (1).

Dans *Richard II,* John Graunt s'écrie aussi en mourant :

> Methinks, I am a prophet new inspired (2).

On ne considère peut-être pas ces témoignages comme d'un grand poids ; cependant ils prouvent que, chez les peuples les plus divers, cette opinion de la faculté de prédire l'avenir avant la mort était généralement répandue, opinion que les poètes ont exploitée en l'appliquant indifféremment à toute espèce de mort. Arétée, dans la description qu'il a donnée de la fièvre ardente d'Hippocrate (fièvre cérébrale), et qui est si remarquable par la fidélité des détails et la beauté du langage (dialecte ionien), rapporte le même fait, et ne l'attribue point à la première période de la maladie, qui est semblable à celle de toutes les affections inflammatoires, mais bien à la terminaison ; terminaison qui est annoncée par une syncope plus ou moins prolongée et suivie d'une sueur froide et d'un état où tous les liens qui tiennent unies les diverses parties de l'organisme humain semblent se relâcher. Alors, dit Arétée, le malade recouvrant sa connaissance, à la grande satisfaction de ses amis, est le premier qui découvre sa fin prochaine : il l'annonce lui-même à ceux qui l'entourent ; il semble s'entretenir avec ceux qui sont morts avant lui, et acquiert,

(1) « Oui, je pourrais prédire l'avenir si la main froide et cadavéreuse de la mort n'arrêtait déjà les efforts de ma langue. »

(2) « Je me sens en ce moment animé d'une inspiration prophétique. »

dans les derniers momens de son existence, la connaissance de l'avenir. Ce que le médecin grec explique par la supposition que l'ame, se débarrassant de toutes les entraves matérielles qui l'enchaînaient pendant la vie, devient et plus pure et plus spirituelle, comme si déjà elle avait commencé sa nouvelle existence. Après ces citations et plusieurs autres, Sir Henri rapporte le cas suivant, qu'il a observé lui-même. Un jeune homme, qui était traité par le mercure, s'étant refroidi pendant qu'il était sous l'influence de ce traitement, fut pris de fièvre, qui continua. Le septième jour, quand Sir Henri fut appelé auprès de lui, il était dans la plus grande agitation, menaçant tous ceux qu'il apercevait, et devenant furieux si l'on s'approchait de son lit; il fut mis à la diète, et dut prendre l'émétique à doses fractionnées (un grain de tems en tems). Le onzième jour, il devint très-calme et tous ceux qui l'entouraient crurent remarquer une amélioration sensible : lui seul ne partagea pas l'espérance commune; il dit à plusieurs reprises qu'il allait mourir; parla avec l'attention la plus sérieuse de ses affaires; donna des ordres pour qu'elles fussent arrangées; envoya divers messages à plusieurs de ses amis absens; parla d'une sœur qui n'était morte que depuis quelque tems, comme s'il devait sous peu se retrouver avec elle. Sir Henri, ayant examiné alors le malade avec attention, trouva le pouls plus fréquent que jamais, et sachant d'ailleurs qu'il n'avait pas reposé depuis long-tems, reconnut que l'amélioration n'était qu'apparente; qu'elle n'était que cette dernière lueur de l'intelligence qui précède la mort, et que les heures de son malade étaient comptées : la nuit suivante il avait cessé de vivre.

Dans les cas de délire chronique, d'aliénation mentale, il arrive aussi quelquefois que peu de tems avant la mort le malade recouvre en partie la connaissance; mais alors les

phénomènes sont différens, comme le délire diffère de la folie. Enfin, le président ne croit pas qu'il soit nécessaire, pour expliquer ces phénomènes étonnans, d'avoir recours à une influence surnaturelle. Il en trouve une cause très-naturelle dans la situation de l'esprit du mourant, que l'on voit très-souvent jouir d'une perspicacité surprenante dans les dernières heures de son existence, surtout lorsque la maladie a jeté, pendant quelque tems, du trouble dans ses facultés intellectuelles : les fièvres cérébrales, par exemple. L'esprit n'ayant plus rien alors à attendre des passions, et débarrassé de leur influence, devient capable de porter les jugemens les plus correcls (1). Alors, l'expérience du passé sert à éclairer les vues que peut présenter l'avenir; car, selon Milton, il est un moment

When old experience does attain
To some thing of prophetic strain (2).



Routes en fer suspendues. — Les ingénieurs anglais poursuivent tous les jours avec une nouvelle activité la re-

(1) Note du Tr. Nous regrettons de n'avoir trouvé qu'une analyse très-incomplète du discours de Sir Henri Halford. C'est un sujet qui réveille tant de souvenirs dans l'esprit de l'homme habitué à tenir quelque compte de ses sentimens intérieurs! Qui n'a observé, je ne dis pas auprès de ses parens, car alors l'illusion peut être regardée comme trop facile; mais auprès de personnes étrangères, des faits analogues à ceux cités par Sir Henri, de ces faits qui restent toujours gravés dans la mémoire, et dont l'effet n'est point détruit par cette froide raison qui ne peut remplacer certaines choses (pour ne pas dire certaines vérités), toutes de sentiment, que par l'aspect affreux du néant ou par une incertitude peut-être encore plus accablante.

(2) « Où, par une longue expérience, nous acquérons presque la connaissance de l'avenir. »

cherche des améliorations et des perfectionnemens à introduire dans le système actuel des routes à rainures. Celle que vient de faire construire Sir Christophe Hawkins de Saint-Austrell, à Pentew, est un des objets les plus curieux de ce genre que l'on trouve en Angleterre. Elle commence au pont de Saint-Austrell, traverse cette petite ville et la plaine voisine, toujours sur un plan incliné, et aboutit enfin au port de Pentew. Elle est toujours couverte de chariots et de voitures de roulage. On y voit quatre chariots, attachés l'un à l'autre par des chaînes, rouler depuis Saint-Austrell, où deux hommes leur ont donné une impulsion peu violente. Ces chariots sont remplis de terre de pipe et de pâte de porcelaine. Leur rapidité augmente peu à peu : et à deux cents toises de distance elle est égale à celle d'une malle-poste lancée au galop. Pendant l'espace de deux milles, cette rapidité se soutient; mais elle diminue ensuite graduellement en approchant de Pentew. Ainsi quarante ou cinquante tonnes de pâte de porcelaine sont transportées par jour, à raison de dix lieues par heure.

Mais une modification bien plus importante vient d'être appliquée à ce système; les routes à rainures suspendues, dont M. Dick est l'inventeur, offrent pour résultat de nombreux avantages. La route à rainures suspendue, au lieu de faire un circuit, suivra la ligne droite d'un lieu à un autre; et le terrain au-dessus duquel elle s'élèvera pourra être cultivé comme à l'ordinaire. La dépense de la route à rainures suspendue sera moins considérable de moitié que celle de la route à rainures pratiquée sur le sol; la pente que l'on pourra lui donner augmentera encore la rapidité du trajet; une charrette pourra faire trente milles (10 lieues) en une heure, et une malle-poste soixante milles (20 lieues) en une heure. Dans le Monmouthshire (Galles méridionale) une route à rainures à plan incliné,

mobile et agissant de lui-même, vient d'être pratiquée auprès de Swansea. L'inclinaison de la route à rainures est de deux pouces par toise : elle sert de point de communication au canal de Swansea d'une part, et aux mines de charbon de terre, propriété de la compagnie Landore, d'une autre. En deux minutes, dix tonnes (200 quintaux) de charbon de terre parcourent un demi-mille, ce qui équivaut à quinze milles (5 lieues) par heure; la compagnie pourrait ainsi faire partir 300 tonnes (6,000 quintaux) de charbon en deux heures.

Littérature.-Philologie.

Littérature Asiatique. — Un Hindou nommé Huliram Dhaikyial Phouhûn vient de publier à Calcutta la première partie d'une histoire d'Assam, écrite en Bengali. L'ouvrage complet se composera de quatre parties; la première, la seule qui ait encore paru, donne la succession des rois d'Assam et le récit détaillé de leurs actes. La seconde sera consacrée au détail de l'administration et du gouvernement; la troisième à la géographie; la quatrième, aux mœurs du peuple et au développement du régime des castes et des coutumes religieuses. Les Indiens ont dédaigné, comme on ne l'ignore pas, d'écrire leurs annales profanes; et l'ouvrage dont nous parlons est un phénomène curieux, une nouveauté remarquable dans l'histoire de leur littérature. Un autre indigène du même pays, Tarachomed Choukrouvourttie, a critiqué dans la *Gazette de Calcutta* le travail de son compatriote, au style duquel il accorde de la facilité et de la clarté, sans pureté et sans élégance. On publie en ce moment à Calcutta, par sous-

cription, un poème anglais, *the Jhaïr,* composé par un jeune Hindou nommé Kasiprasad Gose.

Langue Gaëlique ou Erse. — Une société vient de se former à Glasgow, sous le nom de *Société Celtique de Glasgow.* Son but est de réunir et de conserver les dernières traditions de la langue gaëlique, dont les traces commencent à s'effacer même dans les montagnes d'Écosse, où, il y a quelques années, on ne parlait encore que cet idiome. La société celtique de Glasgow propose de changer l'orthographe gaëlique, si redoutable et si difficile par le grand nombre de consonnes qui embarrassent la plupart des mots. Dans la traduction Erse de la Bible, on compte six cent mille consonnes. Le mot *serviteur, serf,* se traduit en Gaëlique, par *searbhfhaghanthuidhe :* la plupart des mots sont de cette nature. Une controverse a été soulevée à ce sujet, entre la nouvelle société gaëlique et le docteur Mac Leod, éditeur du *Messager gaëlique.*

Agriculture.

La pomme de terre, ses variétés et sa culture. — La pomme de terre est, comme les céréales, un des plus grands bienfaits que la Providence ait accordés au genre humain; elle forme la principale nourriture de plusieurs de nos comtés, et sa culture occupe les habitans de la campagne pendant trois mois de l'année au moins. Le laboureur, à qui les fermiers sous-louent quelques terrains, consacre une perche et souvent beaucoup plus, à la culture de la pomme de terre, ce qui lui procure avec un peu de grain une nourriture saine et abondante pour toute sa famille :

cette récolte lui permet d'engraisser un cochon, et l'aide quelquefois à construire une chaumière. La population, sans cette plante précieuse, n'aurait pas reçu autant d'accroissement en Angleterre, et même en Europe. Tous les recensemens prouvent que, depuis quarante ans, la population a fait des progrès extraordinaires malgré de fréquentes émigrations et les guerres continentales qui ont ravagé l'Europe. L'abondance de la nourriture étant une des causes principales de ce phénomène, les historiens ne doivent attribuer cet accroissement qu'à l'introduction de la vaccine et à la culture des pommes de terre.

Les variétés de la pomme de terre se multiplient journellement; chaque village en peut citer qui lui sont propres : la qualité du sol, les méthodes de culture particulières les diversifient à l'infini : elles se modifient tous les jours au point qu'avant peu, il sera difficile d'en reconnaître les caractères primitifs.

On plante les pommes de terre soit à la bêche, soit au plantoir. Ce dernier mode n'est pas exempt d'inconvéniens. Si la saison est pluvieuse, il rétient l'eau et pourrit la semence. Dans le cas contraire, la semence, étant moins recouverte de terre, est exposée à être mangée par les oiseaux et les souris; ou bien elle est tellement desséchée par la chaleur du soleil, qu'elle ne pousse que fort tard et donne une mauvaise récolte. Il est possible que, dans un sol léger, le plantoir ne produise pas les mêmes inconvéniens.

La pomme de terre est de tous les végataux celui qui donne la récolte la plus certaine et la plus avantageuse : elle indemnise suffisamment le fermier ou le sous-fermier de ses avances. Le loyer des terres varie selon les localités, mais on en peut évaluer le terme moyen à 8 l. (200 f.) par acre (environ 5,000 mètres carrés) : le fermier est chargé

de donner deux labours, de fumer la terre et de payer la dîme. Quelquefois, au lieu de recevoir une rente, il partage la récolte avec le sous-fermier qui est chargé de fournir la semence, de planter, de bêcher, biner et sarcler, et enfin, d'arracher les pommes de terre.

La dépense du fermier est évaluée ainsi qu'il suit :

Fermage dû à son propriétaire...........	1 l.	10 s.	0 d. (1)
Deux labours..........................	1	6	0
Douze voitures de fumier................	1	16	0
La dîme...............................	0	10	0
Diverses taxes........................	0	3	0
	5	5	0

Il tire par conséquent de la location de ses terres, un profit clair et net de 2 l. 15 s. par acre.

Évaluation de la dépense et des bénéfices du sous-fermier :

Rente payée au fermier..................	8 l.	0 s.	0 d.
Culture...............................	3	0	0
Cinq sacs de semence à 6 s. 6 d...........	1	12	6
	12	12	6
Produit de cinquante sacs à 6 s. 6 d.......	16	5	0
Pommes de terre de rebut................	1	0	0
	17	5	0

Le bénéfice total est donc de 4 l. 12 s. 6 d. par acre. Quoique le produit et le prix des pommes de terre éprouvent beaucoup de variations, cependant il est rare qu'un cultivateur habile ne soit pas dédommagé de ses peines ;

(1) On doit se souvenir que la livre vaut environ 25 fr., le schelling 1 fr. 25 c. et le pence 10 c.

et le fermier qui touche une rente proportionnée à la valeur de ses terres, profite encore des différens labours qu'elles ont reçus pour y semer de l'orge ou du blé. Les saisons les plus défavorables sont si peu nuisibles à la pomme de terre, qu'après l'été brûlant de 1825, cette plante donna une récolte presque aussi belle que les années précédentes : il y eut des terres qui rendirent jusqu'à quatre-vingts sacs par acre, au prix de 6 s. le sac pris sur les lieux, ce qui procura un bénéfice de 11 l. 7 s. 6 d. par acre. La culture des pommes de terre est si avantageuse, que l'on a remarqué que le nombre des pauvres à la charge des paroisses est moins considérable dans les villages où l'on se livre à cette culture. On y voit peu de familles qui ne possèdent une chaumière et qui ne cultivent leur champ. Le mari bêche la terre, l'enfant jette la semence et la femme la recouvre avec sa houe. Tous les membres de la famille prennent aussi part à la récolte ; on y voit jusqu'à l'enfant à la mamelle qui repose à l'abri d'une haie enveloppé dans le jupon de sa mère. Ce n'est pas assurément un des moindres avantages de cette plante, que de réunir dans le même travail le mari, la mère et l'enfant.

On répète tous les jours que la culture de la pomme de terre nuit au bien général d'une ferme, plusieurs propriétaires la restreignent de tout leur pouvoir ; mais ils s'exagèrent infiniment le dommage qu'elle peut causer, si même ce dommage existe réellement. La pomme de terre est surtout accusée d'épuiser pour son usage tous les dépôts de fumier de la ferme, sans contribuer à les renouveler comme la paille du grain. On doit observer que cette culture n'est pas la seule qui entraîne un semblable inconvénient, et qu'ensuite il est plus que compensé par le bon état du terrain après la récolte de la pomme de terre, car le blé ou l'orge ne réussissent jamais mieux que lorsqu'ils

succèdent à ce tubercule. Le laboureur y trouve tant d'avantages, qu'on le voit empressé d'assainir les champs qui doivent recevoir la pomme de terre, d'y creuser des fossés, de recharger le sol et de se procurer de l'engrais de chaux, qui est bien supérieur à celui de fumier.

On ne sait rien de bien positif sur l'époque et les circonstances de l'introduction de la pomme de terre en Europe. La patate des Espagnols (*convolvulus batatas*), qui est originaire de l'Orient, se répandit de très-bonne heure en Europe, et les premiers auteurs qui parlent de la pomme de terre en font un *convolvulus*. Le *solanum tuberosum* est originaire de l'Amérique. En 1588, Clusius, célèbre botaniste allemand, reçut de Flandres deux de ces tubercules dont il a placé la planche parmi ses plantes rares. Gérard est celui de tous les écrivains anglais qui décrit le mieux ces plantes apportées de la Virginie en 1597; il les cultiva, comme un objet de curiosité, dans un jardin près de Londres, et les plaça dans son herbier. Il est possible que Walter Raleigh ait introduit la pomme de terre en Irlande après son voyage d'Amérique en 1584, ou bien onze ans plus tard, au retour de son dernier voyage; mais rien n'indique qu'elle ait fait alors aucun progrès, même dans cette île. Le docteur Cambell en fixe l'introduction en Angleterre à l'année 1610, quinze ans après le retour définitif de Raleigh. Sir Francis Bacon est le premier qui ait fait mention des propriétés de cette plante, dans son histoire de la *Vie et de la Mort* (*Life and Death*), écrite probablement après sa disgrâce. « Un quart de racines farineuses telles que celles de la pomme de terre, mélangé, dit-il, avec trois quarts de grain, rendra la bière plus saine et plus propre à prolonger la vie. » Ce n'est donc que vingt-quatre ans après avoir été planté par Gérard, que l'on commença à comprendre les qualités nutritives

de ce tubercule. Il paraît certain qu'il n'a été cultivé dans nos jardins que depuis environ cent soixante-dix ans, et que c'est depuis soixante-quinze ans seulement qu'on le récolte dans nos champs comme les céréales. Le perfectionnement des espèces et l'introduction des nouvelles méthodes d'agriculture ont tellement étendu la culture des pommes de terre, que le comté d'Essex employait, il y a quarante ans, 1,700 acres de terre à cette culture, et faisait une récolte suffisante pour approvisionner le marché de la capitale.

Parmi les productions les plus remarquables que l'ancien continent doit au Nouveau-Monde, il y en a deux dont la prééminence est attestée par la généralité de leur adoption. Quoique d'une nature absolument dissemblable, elles sont toutes deux un immense bienfait. L'une, par ses qualités nutritives, fortifie le corps humain; les vertus narcotiques de l'autre adoucissent ses souffrances. L'introduction de la pomme de terre et du tabac, car il s'agit de ces deux plantes, fut lente pour l'une d'elles, et si longtems repoussée que son produit, qui équivaut maintenant à plusieurs millions, fut ignoré pendant plus d'un siècle; tandis que moins de soixante-dix ans après sa découverte, le tabac d'Yucatan était déjà généralement cultivé en Portugal. De toutes les substances végétales que le luxe a introduites parmi nous, il n'y en a point qui soit aussi répandue que le tabac dans toutes les classes de la société. Ordinairement, tout ce qui n'est pas objet de première nécessité, ne s'étend pas au-delà d'une sphère peu étendue; mais le prix modique de cette plante salutaire la met à la portée du plus pauvre artisan, et en fait les délices de la majeure partie du genre humain. Il est reconnu que la nourriture et le repos sont les besoins les plus impérieux de l'homme; la pomme de terre, qui offre un aliment aussi sain qu'a-

bondant, satisfaisant au premier de ces besoins, est devenue, en quelque sorte, indispensable. Le tabac qui calme l'agitation de l'esprit l'est peut-être encore davantage pour les personnes qui en font un usage habituel.

L'emploi de la pomme de terre se multiplie tous les jours ; mais en ne considérant cette plante que sous le rapport alimentaire, elle offre l'avantage inappréciable d'une récolte assurée, parce que sa racine est à l'abri de tous les accidens atmosphériques, qu'elle ne craint point les ravages des vers, et encore moins la nielle ; qu'elle est moins exposée à germer que le grain, dont la destruction produit la famine, et fait le désespoir de nos campagnes. Honneur à l'être inconnu qui a procuré à l'Europe un tel bienfait! la reconnaissance éternelle de son immense population sera sa juste récompense.

On a entièrement perdu le souvenir des sites natifs des céréales qui font depuis si long-tems partie de la nourriture de l'homme, tels que le blé, le seigle, l'orge, le riz, le maïs et l'avoine. On pourrait excepter ces deux derniers, car Bruce prétend avoir trouvé de l'avoine dans l'état de nature, et il était trop bon naturaliste pour la confondre avec l'*avena sativa*. Il y a aussi des traditions obscures qui tirent l'origine du maïs des premières contrées habitées par le genre humain. Les plantes subissent de tels changemens par la culture, qu'il n'est pas surprenant qu'on perde la trace de leur origine ; cependant elles conservent une tendance générale à recouvrer leur première forme, qui se manifeste plus particulièrement dans certaines espèces. Semblable à l'enfant sauvage qui s'échappe des liens de la civilisation pour retourner dans ses forêts, la plante cultivée dépérit aussitôt qu'on la néglige, ou reprend son caractère primitif. L'homme est chargé de fructifier et d'embellir la terre ; c'est lui qui doit changer en

arbres féconds les ronces et les épines dont elle se couvre en son absence, et faire produire des graines farineuses aux plantes sauvages. La pomme de terre, qui est en quelque sorte moderne si on la compare aux céréales, a pris sous la main du cultivateur une variété de formes et de couleurs presque infinie, en perdant sa forme originelle. L'opinion commune établit peu de différence entre les espèces considérées sous le rapport alimentaire, cependant il en existe beaucoup dans la proportion des parties constituantes. L'analyse de quelques-unes de ces espèces, faite en 1828, en donnera une idée, quoique l'influence des saisons entre pour quelque chose dans la combinaison et la proportion des parties.

	Partie fibreuse.	Fécule.	Eau.	Total.
Black on Purple..........	9 3/4	9 3/4	80 1/2	100
Prince's beauty...........	15	11 3/4	73 3/4	100
Horses' legs.............	13	15	72	100

Si l'Europe doit à l'Amérique les avantages précieux qu'elle retire de la pomme de terre, l'évêque Héber nous apprend que l'Orient n'est pas moins redevable aux Européens qui ont introduit la culture de cette plante dans l'Inde. Par quelle singulière disposition de la nature la même plante peut-elle s'acclimater dans toutes sortes de régions, depuis les contrées les plus froides du nord de l'Europe jusqu'au Bengale, à 90 ou 100 degrés de chaleur du thermomètre de Fahrenheit (ou 25 moins une fraction, et 30 plus une fraction du thermomètre de Réaumur), et répandre ainsi ses bienfaits sur toute la surface du globe? Le riche, dont la table est chargée de mets succulens, sourira des louanges prodiguées à ce tubercule, s'il n'a jamais été témoin de la détresse des campagnes dans les tems de famine, s'il n'a pas vu les hommes et les animaux péris-

sant de faim, délivrés à jamais d'un tel fléau par l'introduction de ce nouvel aliment.

Chronique.

Cuisine Hopkinsonienne. — M. Hopkinson, alderman et propriétaire d'une brasserie célèbre à Londres et dans les provinces de l'Angleterre, rencontra, vers les premiers jours du mois d'avril, le noble marquis d'Hertford, dans la rue de Piccadelly, près de son établissement. Tous deux avaient assisté récemment à un grand repas donné par les aldermen de Londres, magistrats civils qui jouissent, comme on sait, d'une haute réputation gastronomique. Après les premiers complimens, la conversation du vieux brasseur et du noble pair tomba sur cette séance solennelle, dont l'un et l'autre avaient conservé le reconnaissant souvenir. Lord Hertford loua spécialement certaines pièces de venaison qui avaient chargé la table des aldermen.

« A propos, interrompit M. Hopkinson, on vient de m'envoyer de Francfort un superbe morceau de sanglier. C'est une pièce admirable, et qui, j'espère, me fera honneur dans peu de jours. Je dois donner à dîner aux directeurs de la Compagnie des Indes orientales; je réserve mon sanglier pour cette grande occasion. Mais, je l'avoue, je suis un peu embarrassé sur la manière de l'accommoder.

— Eh bien! reprit le lord, envoyez votre pièce de venaison à mon *chef*; il vous arrangera cela à merveille. »

M. Hopkinson témoigna sa gratitude, profita de l'offre, et le sanglier, apprêté par le maître d'hôtel du pair, fut servi sur la table du brasseur. Huit jours après, il rencontra de nouveau le marquis d'Hertford.

« Hopkinson, lui demanda ce dernier, comment avez-vous trouvé la venaison ?

— Admirable ; milord, je ne puis trop remercier votre seigneurie. Sans l'aide de votre chef, nous ne nous en serions jamais tirés.

— On a été content ?

— Oh ! très-content..... D'abord nous trouvions cette chair noire un peu coriace ; nous ne sommes pas accoutumés à ces mets-là ; et, faute d'habitude, voyez-vous, nous avions de la peine à en venir à bout. Jamais, je l'avoue, nous ne nous serions avisés de servir et de manger le sanglier froid.

— Froid ! reprit le marquis : vous avez mangé le sanglier froid ?

— Assurément ; tel que votre cuisinier nous l'a renvoyé.

— Eh ! mais, mon cher alderman, il n'avait fait que le préparer pour la cuisson. Il lui fallait au moins six heures de tourne-broche. »

Hopkinson et les aldermen avaient mangé leur sanglier cru. Cette petite anecdote, racontée à la cour, a fait beaucoup rire ; et l'on nomme aujourd'hui *cuisine Hopkinsonienne*, mets *Hopkinsoniens*, tout ce qui paraît sur les tables sans avoir subi l'épreuve du feu.

REVUE

BRITANNIQUE.

Politique.

—

LES ÉLECTIONS ANGLAISES.

UNE élection générale n'est point, en Angleterre, ce que la théorie de notre constitution exigerait qu'elle fût. Ses résultats ne représentent que rarement l'opinion des électeurs, leurs sentimens ou leurs préjugés. Accidens, intrigues, manœuvres, partialités, haines, jalousies, craintes, espérances, menaces, corruption, se combinent et se mêlent pour influencer les choix, et souvent les décider dans un sens qui n'a point de rapport avec les principes de la majorité. N'allons donc pas juger légèrement un jeu où tant de ressorts se compliquent, où tant d'intérêts sont en lutte. Les effets qu'il produit ne prouvent rien; il importe de connaître les causes qui les ont fait naître : il faut remonter jusque-là. Il ne suffit pas même d'apprécier immédiatement ces effets : il s'agit de savoir à quoi ils aboutissent, et quelle sera leur fécondité pour l'avenir. Un

bourg, animé de sentimens qui font honneur à son bon sens et à son patriotisme, peut envoyer au Parlement des membres sans valeur politique; et, dans le passage de leurs terres à la Chambre délibérante, ces membres peuvent, comme on l'a vu plus d'une fois, changer de forme, et se préparer à tenir honorablement leurs places sur les bancs de Saint-Étienne.

Une élection que plusieurs candidats se disputent offre au spectateur des objets de dégoût. Là se déploient l'ignorance dans toute sa laideur; la sottise dans tout son orgueil; la vénalité dans toute son effronterie; la crapule dans toute sa honte et son débordement. C'est de l'égoïsme, de la ruse, de la sensualité sans voiles. Eh bien! pénétrez intimement dans ces mouvemens mêmes qui vous révoltent, soulevez ces enveloppes; l'amour du pays, le progrès de la civilisation se montreront à vos yeux. Cette écume dont la turbulence vous effraie, dont la grossièreté vous est un sujet de mépris, cache une source de bienfaits publics. Les intelligences sont excitées, le patriotisme s'éveille. Il y a des pays où, sous l'apparence de l'ordre et de la paix, se trouve le néant; où personne ne s'intéresse à l'état. Ici les vices sont à la surface; la vie et le salut de l'Angleterre sont dans les profondeurs mêmes de notre organisation sociale. Ne vous en tenez pas à ce tumulte de quelques jours, à ce drame de populace, à cette forfanterie de désordre; allez plus loin : examinez ce qui leur succède, ce qui leur survit. Sans doute, les principes de l'économie politique y sont mal compris; les mots d'ordre sont des déceptions; les illusions sont nombreuses; les préjugés y conservent leur pouvoir; mais voyez quels matériaux se préparent au sein de ce chaos: ce sont des élémens d'ordre et d'amélioration.

Considérez-les comme un drame. Que de vie! que de passion! quel mouvement! quel intérêt! Le cœur du pau-

vre bondit de joie ; il aura, lui prolétaire, son quart d'heure d'influence et d'importance. De la torpeur où le plongent les soins du négoce et de la famille, le commerçant s'élève à des pensées qui l'élèvent au-dessus de sa sphère ; plus d'une ame de jeune homme a dû à ces institutions son premier enthousiasme. Il serait injuste d'apprécier ces sentimens d'après les résultats qu'ils produisent. En ce monde, ce qui honore le plus l'humanité a besoin, pour agir et se développer, d'un alliage et d'une fusion avec des motifs et des idées d'une autre espèce. C'est déjà beaucoup que de telles pensées s'éveillent et se conservent en nous. Nourrissons-les, protégeons-les avec amour. Dans ces batailles des partis, l'énergie se déploie, l'égoïsme et le patriotisme luttent à découvert, et, si les défauts de notre espèce s'y montrent à nu, ses qualités y éclatent, et la popularité, l'évidence du théâtre où elles se montrent leur imprime plus de puissance et d'audace.

Les dernières élections offrent un intérêt qui ne pouvait s'attacher à aucunes de celles qui se sont opérées jusqu'ici : d'importans changemens les signalent ; une révolution notable s'est accomplie.

Pendant les quatre années du dernier Parlement, non-seulement les opinions des gouvernés, mais la marche de ceux qui gouvernent ont complètement changé. Peu de tems avant cette époque, le gouvernement opposait encore aux réclamations du peuple une volonté d'airain ; les flatteurs du pouvoir riaient avec mépris de nos efforts. Deux partis divisaient la nation : celui des ministres, composé de leurs créatures, des aspirans aux faveurs, et de cette masse dont la peur des changemens, le respect du passé, la force de l'habitude, enchaînent la pensée personnelle : et le parti qui préférait au repos et à l'opulence de quelques-uns le bien-être de tous. Il se composait d'une mul-

titude de nuances : mais tous ceux qui s'y rattachaient sentaient que l'heure allait sonner où devait s'anéantir la réalité de l'esclavage sous les formes de la liberté. Tous désiraient, à des degrés différens, voir nos institutions se modeler sur les besoins, les vœux et la civilisation du tems. Divisée dans son propre sein, cette classe d'hommes qui s'accordaient en général, mais ne conspiraient pas, offrait au ministère, dont les vues étaient unes, dont le but était la conservation de ce qui existait, une résistance sans homogénéité, dont toutes les tentatives échouaient successivement. Ses efforts disséminés restaient sans succès. On repoussait avec hauteur toute pensée d'amélioration, toute proposition de changement. Essayions-nous de prouver que la réforme du Parlement devait avoir lieu, non tumultuairement, mais avec lenteur et réflexion? le pouvoir répondait que tout était pour le mieux. Demandait-on le retrait d'une loi dont l'existence était, depuis cinquante ans, un fléau pour le peuple? on répondait qu'elle avait subsisté pendant cent années, et que sa durée garantissait son excellence. Cherchait-on à répandre l'instruction dans les rangs inférieurs? on chargeait la presse d'entraves, on augmentait les peines prononcées par la loi contre les écrivains. Réclamait-on une modification du Code criminel, si prodigue de sang, et dont l'atrocité ne fait qu'accroître la somme des crimes? on riait de ces rêveries, de cet enthousiasme philantropique, romanesque, dangereux. Il ne restait qu'une question sur laquelle on pût s'exprimer librement : l'oppression sous laquelle gémissaient les catholiques. Encore la nation était-elle partagée d'opinion sur ce point : son bon sens était offusqué par ses préjugés; ses affections protestantes l'égaraient; et les argumens de l'humanité, de la raison, de la tolérance, trouvaient en elle une opposition de bonne foi.

Ainsi allaient, se séparant l'un de l'autre, d'une part, un pouvoir qui se concentrait dans les mains de quelques hommes, d'une autre la masse qui s'éclairait et s'indignait chaque jour davantage. Cet état pouvait-il durer longtems? Le problème sur lequel s'arrêtait l'attention des philosophes a trouvé sa solution. Un soldat (1), parvenu au pouvoir, a tranché le nœud gordien.

Sans se perdre dans les abstractions des théories, sans considérer peut-être les droits ou les devoirs des peuples et de leurs maîtres, lord Wellington a senti l'exigence des tems. Il a vu que nos institutions allaient se détruire, si l'esprit de l'époque luttait contre elles sans pouvoir les pénétrer. La sensibilité et l'imagination lui manquaient; le bon sens suffisait à son œuvre; et l'énergie de volonté qui le distingue le rendait éminemment propre à cette entreprise. Connaître la nécessité d'une époque et lui céder, non par faiblesse, mais par conviction, c'est se montrer digne de diriger les ressorts de l'état. Sans hésitation, sans délai, sans scrupule, le ministre a fait son devoir : il a pris sa position comme un général prend la sienne, rapidement et sans se laisser devancer ni déborder. Le péril était là; il le voyait : sa détermination fut prompte et sûre : la netteté d'un esprit que nulle passion n'agite, l'obstination d'un homme qui n'a jamais connu les tergiversations et dont tous les actes ont été géométriques, le servaient et nous servaient également. Supposez une imagination plus brillante, une éducation moins militaire, des idées plus vastes, une ame plus accessible à l'émotion; cette supériorité ne serait qu'un obstacle pour le ministre actuel : il voudrait temporiser; l'avenir l'effrayerait; les coteries le domineraient; il respecterait des intérêts que l'on ne peut

(1) Le duc de Wellington.

flatter ou satisfaire sans compromettre l'état; il aurait ses chimères, ses affections, ses faiblesses. Le caractère du duc est au contraire éminemment simple; c'est un homme d'un sens droit, d'une volonté dure et d'une action que rien n'arrête.

Fort de sa position, de sa renommée de guerrier, de son indépendance, de ses qualités et surtout (ce qui est étrange) des qualités qui lui manquaient, il a renversé le système de notre politique. La nécessité des réformes a été hautement proclamée; il a banni des discours ministériels toutes ces déclamations dictées par l'ignorance et le préjugé. Le bien-être du peuple est devenu le but avoué du gouvernement. C'était un grand pas. Ses résultats ne sont pas encore complets; mais le principe de vie et d'amélioration s'est fait jour dans les diverses branches de l'administration; c'est à lui d'y continuer son œuvre; c'est à nous d'y surveiller ses progrès.

Les élections récentes trouvèrent donc toutes les positions changées. Le gouvernement, le peuple, les partis, ne reconnaissaient plus leur vieille situation. Quelle allait être leur action respective? Le ministère quittait ses habitudes: comment ses appuis ordinaires se résoudraient-ils à la même abdication de leur langage et de leur système? Ce cri: *à bas le papisme!* avait servi de mot de ralliement aux partis: privés de cette ressource par l'émancipation des catholiques d'Irlande, comment feraient-ils pour retrouver ou remplacer leur talisman perdu? Les apparences de la vieille Angleterre subsistaient; sa forme extérieure frappait les regards; mais ses élémens, son essence, sa vie, avaient changé. Quelle nouvelle subdivision d'intérêts allait avoir lieu? Comment se grouperaient-ils? sous quels rapports et par quels côtés commenceraient-ils l'attaque? C'étaient deux armées détruites, confondues, prêtes à se réorgani-

ser ; le spectacle était digne d'attention. Des spécialités non moins intéressantes se joignaient à ces motifs de curiosité générale. La Compagnie des Indes Orientales, dont l'existence et l'opulence avaient couru des dangers et en prévoyaient d'autres, devait chercher à se préparer des appuis au sein de la Chambre. Consacrons quelques pages à l'examen des circonstances qui nous semblent avoir le plus d'importance dans l'histoire des récentes élections, et cherchons à prévoir les résultats que le peuple et le ministère peuvent en attendre.

La représentation des Comtés en Angleterre est presque toujours le fruit d'une lutte entre deux familles riches ; celle des Bourgs indique beaucoup mieux l'état de l'opinion et la tendance politique des électeurs. Pour les familles qui se disputent l'élection des comtés, les considérations d'intérêt public ne sont rien ; l'intérêt de l'orgueil est tout. Souvent ce combat se termine par un arrangement à l'amiable ; ce qui réduit le comté à la situation de ces bourgs qu'on appelle *bourgs fermés* (1), parce que tout accès y est interdit en effet aux opinions du dehors, et que quelques hommes toujours les mêmes en élisent les représentans.

Cependant la puissance du peuple a pénétré jusque dans la représentation des comtés : c'est un indice singulièrement remarquable.

Dans le Devonshire, vaste et important comté, un membre connu par ses opinions de tory (2) a cédé la place à lord Ebrington, homme de haute naissance, éloquent défenseur des libertés publiques.

Dans le Cambridgeshire, c'est en vain que le chef de l'aristocratie, le duc de Rutland, a porté au Parlement

(1) *Close boroughs.*

(2) M. Bastard.

lord Charles Manners, son parent; M. Adeane, membre indépendant, a été réélu.

Le plus ardent ennemi des idées nouvelles, le célèbre colonel Jolliffe, a succombé dans le comté de Surrey, ainsi que M. Holme Sumner. M. Briscoe, candidat libéral, a été nommé.

Même observation dans le Norfolkshire et dans le comté de Midlesex. Un homme utile, économiste sans éclat, travailleur infatigable, M. Hume, a remporté la victoire dans ce dernier comté; élection qui atteste le progrès des lumières chez les électeurs; car il est peu de capacités moins brillantes et plus nécessaires que celle de M. Hume.

L'élection du comté d'Essex a été singulière. Depuis un tems immémorial, ce comté avait coutume d'envoyer au Parlement deux membres appartenant aux deux nuances d'opinions contraires: système détestable, qui, contrebalançant une puissance par la puissance opposée, annulle dans le fait la représentation. On aurait, pour la première fois, dérogé à cette habitude, si le candidat libéral avait manœuvré avec plus de talent et d'habileté. M. Wellesley s'est vu sur le point de remporter la victoire. Les électeurs de classe inférieure s'étaient ligués en sa faveur pour résister aux Gentilshommes (1), grands propriétaires, qui, depuis plus de trente ans, avaient fait la loi. Mais la virulence qui caractérisait les discours de M. Wellesley sur les *hustings* (2), l'indécence de ses attaques, sa forfanterie, ses menaces de duelliste, ses appels au droit de la force physique et à la puissance du pistolet, l'ont décrédité. Rarement

(1) *Country gentlemen.*

(2) Il est à peine nécessaire de rappeler que les *hustings* sont le théâtre en bois sur lequel les candidats montent pour pérorer.

on a vu paraître sur ce théâtre un plus bizarre personnage : le charlatan sur ses tréteaux unit moins insolemment la vanterie et le mauvais goût. Cependant il s'annonçait comme promoteur de la réforme parlementaire : ce titre lui a valu deux mille trois cents votes. Ainsi se forme une classe d'hommes qui ne veulent plus être les instrumens passifs d'un parti, qui consultent leur conscience et commencent à sentir leur force.

Un événement bien plus notable a signalé les élections de Comté. Les annales électorales de l'Angleterre n'offrent aucun souvenir semblable ; c'est un indice caractéristique de notre époque, et nous devons nous y arrêter.

Le premier des comtés de la Grande-Bretagne, celui dont l'étendue, l'influence et la richesse occupent le plus haut rang, l'Yorkshire, n'a élu ni un millionnaire, ni un membre de l'aristocratie, ni un tribun prodigue de promesses. C'est un homme sans naissance, sans fortune, sans manége, sans places, sans appui dans le gouvernement ; un homme étranger à cette province, qui va la représenter dans la Chambre des Communes : M. Brougham. Il a été élu par acclamation. Défenseur infatigable des droits de l'humanité, cette qualité lui a suffi. Ce n'est pas même comme chef de l'opposition récemment dirigée contre le duc de Wellington, comme le moteur du libéralisme, qu'on l'a choisi : il y avait plus de noblesse dans l'enthousiasme généreux qui animait ses constituans. Ils voyaient en lui le courageux orateur, qui, dans la route de la civilisation, a marqué toute sa vie par des jets de lumière ; qui n'a point cessé d'allumer des fanaux devant nos pas, pour nous conduire à la liberté, en évitant la licence, pour éclairer notre marche, encourager nos progrès, et frapper de terreur nos ennemis. C'est au réformateur sage des abus que cette couronne civique est présentée ; au destructeur

des monopoles ; à l'ennemi de tous les esclavages ; au propagateur ardent des sciences usuelles ; à l'homme qui a servi ses semblables et ses concitoyens de toute la force de son talent. Digne, à tant d'égards, d'une récompense nationale, on ne s'est point embarrassé de savoir quelle serait la nuance précise de sa polémique parlementaire. L'impulsion qu'il a donnée à la société anglaise ne peut s'arrêter ; la main de celui qui l'a imprimée serait impuissante à en paralyser le développement : la société devait payer d'un prix nouveau, solennel, exceptionnel, un bienfait si grand ; sa dette est acquittée.

Vit-on jamais en effet exception plus frappante ? La richesse et la médiocrité étaient, de tems immémorial, les qualités requises pour obtenir cette distinction que vient de conquérir un philosophe, un savant, un orateur, l'une des plus fortes têtes de son siècle. Saluons ce présage. Il atteste une révolution qui s'opère en silence ; c'est elle qui, transformant la société sans la troubler, anime d'une vie nouvelle sa forme extérieure qu'elle a soin de conserver ; et fait de ses vieux symboles, devenus menteurs, des vérités vivantes, des puissances énergiques.

Quant aux Bourgs dont les électeurs nomades ne sont point membres des corporations de la ville, et possèdent le droit d'y voter, en dépit de leur absence et du peu de rapport qu'ont leurs idées et leurs habitudes avec celles des habitans, ils ne peuvent servir, quels que soient les résultats que leurs élections ont produits, à indiquer l'état de l'opinion. Ces votans, disséminés à travers le royaume, ignorent les besoins et les plaintes du bourg dont la représentation leur est confiée. Ils ne s'y rendent que pour y remplir leur fonction d'électeur, y subir l'influence de mille intrigues contraires, s'y amuser et s'y enivrer. Bizarre chimère que cette corporation composée d'hommes, que nul intérêt

n'attache à la petite ville dont ils vont élire les représentans! Souvent le bourg dont ils sont titulaires suffit à peine à les loger. Tout les engage à vendre ou à céder leurs votes ; ils ignorent les localités, personne n'exerce sur eux de surveillance et de contrôle. Maldon, bourgade du comté d'Essex, offre un exemple piquant de cet abus, qui n'a pour lui qu'une seule raison, la plus mauvaise de toutes, son antiquité. Les habitans de cette petite ville, au nombre de deux mille ou environ, possèdent une vieille charte qui leur confère le droit de nommer électeurs tels citoyens de l'Angleterre, qu'il leur plaît appeler à cet honneur. En 1826, l'élection étant fort contestée, on imagina de donner à plus de deux mille nouveaux électeurs, qui accoururent de tous les points du royaume, la *Franchise* (1) de Maldon. Les deux partis combattirent avec les mêmes armes ; on voyait sans cesse arriver de nouveaux votans ; pendant quinze jours ils se disputèrent la victoire. Cette élection coûta plus de quarante mille livres sterling aux candidats. D'après les statuts de la même charte, la fille d'un électeur confère à l'homme qu'elle épouse le droit de voter ; de nombreux mariages furent accomplis, dans la seule intention de grossir la masse des votes ; et souvent, après l'hymen, on reconnut que la fiancée n'était point en possession du droit qu'elle prétendait octroyer. Comme cette pépinière d'électeurs ne cesse point de s'accroître dans une proportion qui dépasse tous les calculs de Malthus sur la population, et que l'on ne peut assigner de limites à cette procréation éternelle de nouveaux votans, l'élection prochaine pour Maldon sera un curieux spectacle ; et la représentation de cette petite ville coûtera plus à elle seule que celle de trois grands comtés.

(1) *Franchise*, droit d'élection. Les votans se nomment *freemen*, hommes libres ; possesseurs de la liberté de leur vote.

Assurément, en politique et en histoire, on ne peut trouver rien de plus absurde : eh bien, cependant, la lutte électorale dont un bourg, armé d'une telle charte, peut devenir le théâtre, ne manque pas d'intérêt dans les circonstances présentes. Les principes nouveaux et l'antique abus qui sert de règle à ces élections se trouvent en dissidence et en conflit ; l'attaque et la défense des uns et de l'autre sont de nature à piquer la curiosité de l'observateur.

Dans une petite ville, soumise à cette coutume, dont le ridicule frappe tous les esprits, les scènes du drame dont je parle ont acquis récemment un nouveau degré d'intérêt : c'est *Bridgenorth*, bourg si pittoresque, et dont les maisons blanches, environnées de rocs, baignées par la Severn (1), ajoutent à la beauté sauvage des lieux une variété si douce pour l'œil du voyageur. Les acteurs principaux étaient, d'une part, les monopoleurs de la banque et de la Compagnie des Indes-Orientales, d'une autre, les grands manufacturiers des comtés du centre. L'objet réel de la lutte engagée était la liberté ou l'asservissement du commerce. M. Richard Arkwright était porté par la Banque et par la Compagnie. Combien d'argent dépensèrent-elles pour le soutenir ? c'est ce que l'on ignore : mais on sait que le secrétaire du lord-chancelier accompagna M. Arkwright à l'élection, et que les membres les plus influens des deux corps que nous venons de citer désiraient vivement son triomphe. Sa richesse, l'agrément de ses manières, le nom vénérable et illustre (2) dont il hérite, ses talens et sa position dans le monde, lui donnaient beau-

(1) Jolie rivière qui coule dans le Shropshire.

(2) Il est fils du célèbre mécanicien Arkwright ; on sait quels services ce dernier a rendus à l'industrie anglaise.

coup de chances de succès. Ses adversaires étaient M. Whitmore d'Apley, chef d'une famille ancienne, propriétaire d'un magnifique domaine, situé à côté de la ville, et connu par ses opinions empreintes d'une certaine nuance de torysme (1); et M. William Woolriche Whitmore, parent de ce dernier, mais représentant une autre branche de la même famille. Ses propriétés sont situées dans le même comté. Long-tems membre du Parlement, il s'est distingué comme l'avocat le plus habile et le plus ardent de la liberté du commerce. Ses argumens avaient ébranlé le préjugé de la Chambre des Communes, sa foi antique dans la nécessité des restrictions commerciales; doué d'une intelligence saine, d'une persévérance que rien n'abat, d'une sincérité que rien ne corrompt, d'une mâle simplicité de raisonnement; vrai gentilhomme de campagne, dédaignant l'emphase, allant droit au but, il doit à l'existence rurale, qui l'a éloigné des troubles et des vices des capitales, une sorte de naïveté rustique et noble, qui prête à ses argumens une singulière puissance. Sans doute il reste encore dans ses discours des traces de cette prolixité, de cette incohérence qui sont les caractères de l'éloquence originale, quand elle se développe d'elle-même et sans études; mais, comme *discuteur* (2), il a fait, pendant la session dernière, d'immenses progrès; et bientôt la délicatesse du goût le plus pur aura peu de chose à lui reprocher.

(1) Doctrine du pouvoir absolu.

(2) *A debater*. Ce mot qui manque à la langue française devrait entrer dans le dialecte et les habitudes parlementaires. Un bon *debater* est un homme essentiel. On pourrait à toute force se passer d'orateurs; les progrès de l'éloquence ne sont point le but avoué d'une assemblée délibérante. Il s'agit d'y examiner, discuter et *débattre* les intérêts de l'état.

Ce fut en sa faveur que se liguèrent les manufacturiers de Kidderminster et les fabricans de fer des comtés de Salop et de Stafford (1). Ces hommes riches et puissans qui ne sont point représentés, et dont les intérêts ne trouvent point d'organes dans la Chambre des Communes, voulurent lui témoigner leur gratitude en payant tous les frais de l'élection : Liverpool y contribua pour de fortes sommes. La chambre de commerce de Glasgow vota pour cet effet un don de cinq cents livres sterling. Ce n'est pas tout. Ils dirigèrent le combat, et toutes leurs dispositions furent prises avec une habileté, un soin, une discrétion tels, que tout le crédit des deux corps gigantesques, sur lesquels M. Arkwright s'appuyait, ne put lutter contre eux. M. Arkwright, dès le troisième jour de l'élection, se retira. M. Whitmore d'Apley n'obtint le partage des voix dont on pouvait disposer qu'en s'engageant à soutenir, dans le Parlement, la liberté du commerce avec la Chine, objet important pour les manufacturiers de Kidderminster ; et les deux MM. Whitmore restèrent maîtres du champ de bataille.

La défaite subie par le candidat du monopole annonce la ruine inévitable et plus ou moins prochaine de cette grande iniquité. On peut en déduire aussi plusieurs conséquences importantes : l'intérêt des manufacturiers (2), dédaigné si long-tems, commence à se développer d'une ma-

(1) Note du Tr. Plusieurs villes manufacturières, dont l'importance est devenue majeure depuis un quart de siècle, ne possèdent pas encore de représentation. C'est un des griefs les plus urgens que fassent valoir les partisans de la réforme parlementaire. Birmingham, par exemple, est privée de représentans.

(2) *Manufacturing interest;* intérêt distinct du *shipping interest, trading interest,* etc.

nière puissante ; ils connaissent leur force ; ils en usent ; ils se lient par une confiance mutuelle. Il est à croire que les abus de notre administration dans les Indes subiront des modifications, et que cette vaste carrière d'entreprises, fermée à nos négocians par le monopole, ne tardera pas à se rouvrir pour eux.

On n'a rien changé à la représentation de Londres, de Westminster et des deux Universités. Southwark, où l'élection repose sur la quotité de l'impôt, a nommé, par un caprice inexplicable, M. Harris à la place de M. Calvert, dont les électeurs n'avaient qu'à se louer. Étonné d'un bonheur qu'il n'espérait pas, M. Harris est mort de joie.

L'élection de Newwark a offert le spectacle d'une lutte acharnée entre M. Sadler, homme de talent, soutenu par le duc de Newcastle, et l'un de nos meilleurs avocats, M. Wilde, candidat populaire. Malgré l'énorme influence du duc, M. Sadler aurait été vaincu, si des accusations personnelles, dont nous ne prétendons pas apprécier la justice, n'avaient été lancées contre M. Wilde ; ressource souvent employée par la malignité et l'esprit de parti, arme perfide, qui manque rarement de porter coup.

La cause populaire a remporté la victoire à Shrewsbury, Colchester, Norwhich, Abingdon et Newcastle-sous-Lynn. A Bedford, un seul vote, celui du maire, a éliminé l'honorable membre lord Russell, candidat libéral. Les affections ou les intérêts politiques n'ont exercé aucune influence dans les élections de quelques autres bourgs, celle de Marlow, par exemple, où le riche colonel Clayton a fait de si grands efforts pour obtenir une nomination que quelques votes seulement lui ont arrachée, et celle de Stafford, dont le résultat a fait tant d'honneur aux votans. Ils ont préféré aux candidats qui pouvaient leur promettre quelques avantages un homme de talent et de sagacité, qui s'est élevé,

comme M. Brougham, au premier rang de sa profession (1), par la seule force de son mérite et de sa probité.

L'élection de Reading a présenté aussi un phénomène digne d'attention ; c'est une ville d'un caractère isolé, où les intérêts de localité ne prévalent pas, et dont l'esprit se fait remarquer par une sorte de délicatesse et de penchant pour les questions philosophiques et les travaux intellectuels, bien rare dans une ville de province. La plupart de ses 1,100 électeurs, dont le vote est aussi le résultat de leur taxe, sont des hommes d'étude et d'instruction, qui se sont retirés avec une fortune modique, pour jouir, à peu de distance de Londres, des plaisirs de la campagne, et des charmes d'une société bien choisie. On trouve aussi parmi eux des commerçans riches, qui ne le cèdent à aucun de nos concitoyens, pour le patriotisme et le bon sens. Pendant les vingt-deux années précédentes, les électeurs Whigs l'ont emporté à Reading, sur les électeurs Tories ; pour la première fois, le candidat populaire vient d'y succomber : singularité qui mérite d'être expliquée.

M. Monck, membre du Parlement pour la ville de Reading, s'était retiré. Deux candidats, le docteur Lushington et M. Russell de Swallowfield se disputèrent la place vacante. Le nom du premier des deux candidats se rattachait à toutes les questions politiques agitées dans ces derniers tems. Liberté de conscience ; extension du droit d'élection, devenue nécessaire pour correspondre au progrès de notre civilisation, et de la culture intellectuelle chez le peuple ; amélioration de notre code pénal ; anéantissement de la traite des nègres, si difficile à extirper ; destruction du monopole qu'une compagnie exerce sur le

(1) M. Campbell. Il ne faut pas le confondre avec M. Thomas Campbell, poète célèbre, directeur du *New Monthly Magazine*, auteur de cet article.

commerce de l'Inde; toutes les réclamations utiles que ces dernières années ont fait naître ont eu le docteur Lushington pour soutien. Son activité, son zèle, le signalaient à la fois à l'estime des électeurs libéraux et à la haine du *Parti Bleu*, c'est ainsi que se nomme le parti adverse. Mais le docteur Lushington n'était connu d'aucun des votans. Étranger au pays, il eut à combattre un des habitans les plus influens de Reading. Une minorité de quinze voix seulement le priva d'un rang qu'il méritait si bien, et que M. Russell n'a dû qu'à ses alliances, à son crédit, à sa nombreuse parenté. D'ailleurs, le membre élu n'a point d'opinion anti-populaire: il y a dix ans, on l'aurait regardé comme un candidat Whig, et ce silencieux progrès des idées saines, dans le sein même du parti qui les repoussait, n'est point un indice à mépriser.

Jetez, d'ailleurs, un coup-d'œil général sur les élections récentes. Vous y trouverez plus d'un motif d'espoir bien fondé.

Les droits populaires trouvent chaque jour de nouveaux défenseurs; l'esclavage du commerce de nouveaux ennemis. Pas de candidat qui n'ait été obligé de promettre à ses constituans la réduction de nos taxes et l'amélioration de nos institutions. Pas un seul qui ait osé se proclamer le défenseur des abus que nous venons d'indiquer. Parmi ceux que le monopole de la compagnie des Indes portait au Parlement, pas un n'a même osé avouer ses intentions secrètes. On n'a plus entendu retentir ces vieilles déclamations contre l'esprit révolutionnaire. Plus de sophismes en faveur de l'intolérance, et contre les usurpations prétendues de l'émancipation catholique. Tout a changé. Ces moyens, excellens il y a vingt ans, ont perdu leur valeur. Les opinions se sont combattues, mais non avec cet acharnement aveugle qui dirigeait leurs mouve-

mens. On ne parle plus ni du despotisme, avec la fureur d'esclaves frémissans, ni de la révolte des peuples, avec la terreur de maîtres dépossédés. Évidemment l'esprit public s'éclaire ; il gagne en puissance, ce qu'il perd en préjugés ; sa force naît de sa sagesse ; à mesure qu'il acquiert une connaissance plus complète des affaires politiques, il s'arme d'énergie sans cesser d'être modéré.

Le résultat des élections est-il favorable au ministère ?

Non, si le ministère est contre nous. Oui, s'il est pour nous. Le gouvernement a perdu des votes ; il en perdra davantage à chaque élection nouvelle. On verra le préjugé s'effacer devant la lumière ; la route est tracée ; la marche rétrograde des abus est inévitable.

Depuis long-tems le gouvernement s'était retranché derrière de mauvaises lois pénales, forteresses que défendaient ses membres au Parlement, troupe dévouée au ministère : le duc de Wellington a vu que la position n'était plus tenable. Il a démantelé ses forteresses. C'est à lui de prendre position ailleurs. Sans préjugé, comme sans sympathie, il s'y résoudra comme il a toujours fait, par nécessité, par bon sens. Rien ne l'entraîne vers les théories libérales ; rien ne l'en éloigne. Il ne voit, dans les antiques abus, ni poésie ni grandeur. Mais là n'est plus la victoire, il le sait ; il marche vers une situation plus sûre et plus forte. Convaincu et de l'accroissement de la puissance populaire, et de l'impossibilité d'en suspendre le cours ou le progrès, voudra-t-il en diriger lui-même les mouvemens et se mettre à la tête d'une armée qu'il ne peut dominer qu'en la guidant ? Il y va de sa gloire ; pour nous, notre intérêt serait peu compromis par une détermination contraire. Une vie nouvelle, un sang nouveau viennent de se répandre dans les veines de notre Parlement régénéré. Les grands événemens du continent concourent au même but, une force

irrésistible précipite le monde. La lutte qui vient d'éclater entre la puissance intellectuelle de la France et l'idiotisme de ses gouvernans a frappé de mort en Angleterre la corruption décrépite, et les vices d'organisation sociale qui nous dévoraient encore. Que le duc de Wellington les écrase de son glaive ; ce sera le digne complément de sa vie guerrière et politique. Mais s'il s'y refusait, leur sort n'en est pas moins fixé ; leur tombeau s'ouvre ; leur dernier moment est venu.

(*New Monthly Magazine.*)



Commerce.

—

NAISSANCE, PROGRÈS ET DÉCADENCE DU COMMERCE ET DE LA PROSPÉRITÉ DE LA HOLLANDE (1).

L'HISTOIRE de la Hollande ou des Sept Provinces-Unies montre d'une manière plus frappante que celle de toute

(1) NOTE DU TR. Nous avons, autant que possible, composé nos deux derniers numéros d'articles qui présentaient un intérêt actuel. Au milieu des préoccupations que les prodigieux événemens de juillet donnaient à tous les esprits, il eût été difficile d'en faire lire d'autres. Mais aujourd'hui nos grandes questions politiques sont résolues : les agiter encore, serait sans profit et ne serait pas sans inconvéniens. C'est vers les améliorations économiques que doit maintenant se diriger l'ardeur des esprits. Le rôle des hommes d'état s'achève ; celui des administrateurs commence. Ceux-ci, dans cette carrière progressive d'améliorations et de perfectionnemens sociaux, seront encouragés par les exemples d'un prince qui, lorsqu'il n'était encore que sur les marches du trône, avait su déjà, par l'habile emploi de sa fortune personnelle, contribuer davantage à la splendeur de la capitale, que celui auquel la France prodiguait à pure perte tous ses biens. Sans aucun doute, il administrera la fortune publique comme il a administré la sienne, avec cette économie sévère, sans être parcimonieuse, qui n'examine pas seulement ce que doit coûter une dépense, mais aussi ce qu'elle doit produire, et qui sait que les dépenses bien entendues sont également des économies. De cette manière il contribuera puissamment à hâter l'époque où nous entrerons en jouissance de tous les biens que l'avenir nous réserve, et que nous ne pourrions perdre que par des débats inutiles et dangereux, parce que nos ennemis sauraient en profiter. Nous reprochons quelquefois aux Anglais de s'occuper trop exclusivement de vérités secon-

autre nation moderne les merveilleux résultats qui peuvent être obtenus par un esprit d'économie et d'activité bien entendu, en même tems qu'elle fait voir les moyens les plus efficaces pour faire naître cet esprit. Les Hollandais placés, au moins en apparence, sous les circonstances les plus défavorables pour la création et l'accumulation des richesses, surmontèrent un à un, par l'opiniâtreté de leurs efforts, tous les obstacles, jusqu'à ce qu'enfin ils firent de leur patrie le centre du commerce de l'Europe, fondèrent un patriciat mercantile qui marchait de pair avec l'aristocratie féodale, et répandirent, dans toutes les classes de leurs concitoyens, le goût des aisances sociales aussi bien que les moyens de le satisfaire. Aucune nation n'a parcouru une carrière plus étonnante ; il n'y en a point dont les annales méritent mieux d'être étudiées par tous ceux qui veulent savoir comment les nations grandissent et prospèrent, et ce qui peut ensuite ébranler les bases de leur prospérité. Cet article sera consacré à l'exposé sommaire et rapide des causes qui ont déterminé les progrès et la décadence de la Hollande ; spectacle rempli du plus puissant intérêt pour l'homme d'état comme pour l'économiste.

daires et d'application, sans remonter aux principes. Ceux-ci se justifient en disant que les vérités fondamentales sont depuis long-tems reconnues par eux, et qu'ils n'ont plus à les débattre. A leur tour, ils nous reprochent de trop nous livrer à des théories générales et vagues plus propres à faire valoir des rhéteurs sans savoir réel et sans conviction sincère, qu'à avancer la science sociale ; et peut-être ce reproche n'est-il pas sans quelque fondement. C'est ainsi, en effet, que les peuples marchent et s'agitent sans avancer. Une fois les principes établis, on ne devrait plus songer qu'aux conséquences. Notre mission à nous, c'est de détourner autant que possible tous les bons esprits de contemplations vagues et stériles, qui emploient leur force sans profit pour eux ni pour les autres, et de les diriger vers des objets d'une utilité pratique et positive. S.

Les circonstances physiques dans lesquelles les Hollandais se trouvaient, placés, comme ils l'étaient, dans des marécages et des sables stériles, qu'inondaient à la fois et le débordement des grands fleuves qui les traversent et les irruptions fréquentes de l'Océan, durent les engager à se préserver de ces accidens presque périodiques, en construisant des rivages et des jetées artificielles, et en cherchant dans la pêche et la navigation les ressources que leur refusait l'agriculture. Le *duris urgens in rebus egestas* stimula leur industrie, et leur donna le courage d'entreprendre, et la patience d'achever les plus formidables entreprises. Ils ne pouvaient pas vivre sans tirer de l'étranger une portion de ce dont ils avaient besoin; de manière que le commerce n'était pas pour eux une chose de choix, mais de nécessité. César lui-même représente les Bataves comme des peuplades maritimes, qui tiraient de la pêche leurs moyens d'existence. Quant aux chroniqueurs du moyen-âge, les plus anciens nous parlent de leurs entreprises navales et de leurs flottes nombreuses. La fondation de la ligue anséatique remonte à l'année 1241; et plusieurs villes de la Hollande furent au nombre de ses premiers membres. En 1477, Philippe de Bourgogne écrivait au pape, « que la Hollande et la Zélande étaient de riches îles habitées par un peuple courageux, qui ne s'était jamais laissé conquérir par ses voisins, et qui faisait le commerce dans toutes les mers. » La découverte du mode d'encaquer les harengs, par un individu obscur nommé Beuckels, vers le milieu du quinzième siècle, a peut-être plus contribué que tout autre chose à accroître la force maritime et l'opulence des Hollandais. A une époque où la défense de manger de la viande de boucherie, deux jours de la semaine et quarante jours avant Noël, était générale, un genre de nourriture subsidiaire importait beaucoup plus que maintenant.

Aussi, la découverte de Beuckels fut de la plus grande utilité, non-seulement pour ses compatriotes, mais encore pour toute la chrétienté. Il ne faut pas oublier, pour la gloire de l'empereur Charles-Quint, qu'en 1536, se trouvant à Biervliet, où Beuckels avait été enterré, il alla visiter son tombeau, et voulut qu'on lui érigeât un monument magnifique. Charles-Quint faisait de l'économie politique sans le savoir (1).

(1) Note du Tr. Voilà les exemples qu'il faudra suivre quand il s'agira de reconstituer la pairie héréditaire, si toutefois le besoin d'entourer le trône de quelques institutions analogues, pour ne pas le commettre par son isolement, fait faire cette concession à sa sécurité. Jusqu'à présent les aristocraties légales de nos monarchies constitutionnelles n'ont guère été accessibles qu'aux illustrations des cours ou à celles des camps; il est tems qu'elles le deviennent aux véritables bienfaiteurs de l'humanité. Que notre nouveau roi, si digne de comprendre ce langage par sa raison supérieure, y introduise donc aussi les hommes qui découvrent les grandes lois de la nature, et ceux qui en les appliquant les font servir aux besoins de l'espèce humaine. La force militaire ne peut que conserver ou détruire; la force qui produit est par conséquent d'un ordre bien plus élevé. Mais qu'on ne se méprenne pas sur notre langage! nous sommes loin de comprendre parmi les producteurs ceux qui ne doivent leur fortune qu'aux combinaisons de l'agiotage et qui ne font que déplacer des valeurs sans en créer de nouvelles. Pour rehausser l'éclat de la pairie, et en même tems pour le faire pardonner, il ne faut pas seulement des fortunes considérables, il faut aussi des fortunes innocentes; il faut surtout que ceux qui les ont acquises aient en même tems, par les moyens même qui les ont fondées, contribué à la prospérité publique; ce serait peu gagner que de remplacer une aristocratie de courtisans par une aristocratie d'agioteurs. L'idée de classes privilégiées et héréditaires se concilie assez peu avec les opinions qui prévalent aujourd'hui. Ces classes ne peuvent gagner en force comme en sécurité qu'en se recrutant parmi les hommes qui tendent par leurs travaux à augmenter le bien-être général: car alors elles seront placées sous la protection de la reconnaissance publique. La Grèce mettait au rang

Pendant un long période, les Hollandais jouirent du monopole presque complet de la pêche aux harengs. Jean de Witt estimait que, de son tems, le cinquième au moins de la population tirait de cette source ses moyens d'existence. Nous apprenons, par lui et par d'autres, que, lorsque la pêche aux harengs était à son apogée, il existait 3,000 vaisseaux pêcheurs dans les baies et les anses de leurs propres côtes; qu'ils en employaient 800 du port de 60 à 150 tonneaux à pêcher la morue dans les mers qui baignent les îles Schetland et Orkney; et qu'ils avaient en outre 1,600 bâtimens occupés à la pêche du hareng, sur les côtes de la Grande-Bretagne, depuis Buchaness jusqu'à l'embouchure de la Tamise. Les arithméticiens politiques de l'époque, car c'est en Hollande que la statistique a commencé, estimaient qu'en réunissant les vaisseaux employés à porter le sel à ceux qui s'occupaient de la pêche, et les bâtimens qui transportaient les harengs salés à leur destination, ils avaient 6,400 bâtimens montés par 112,000 matelots, employés dans cette pêche. Si, à ces 112,000 individus, nous ajoutons encore ceux qui étaient occupés à la construction et au gréement des navires, ainsi qu'à l'extraction du sel, à la préparation des filets et à plusieurs autres industries, qui toutes se rattachaient à la pêche, nous obtiendrons un total de 450,000 individus. De Witt dit que de son tems la Hollande pouvait se vanter de posséder 10,000 voiles et 168,000 matelots, auxquels, ajoute-t-il, leur propre pays ne pouvait cependant procurer ni matériaux, ni alimens, ni marchandises. Aussi les Hol-

des dieux l'inventeur de la charrue. Sous le régime qui vient de finir, et qui n'encourageait que les consommateurs, on se serait contenté de lui donner un brevet d'invention. Notre nouveau gouvernement s'empressera sans doute de faire davantage, en accordant à ses émules la plus haute dignité de l'état. S.

landais convenaient-ils, avec une modestie qui n'était pas sans fierté, que la richesse, la force et la grandeur des Provinces-Unies étaient dues surtout à la pêche aux harengs, et c'était chez eux un dicton populaire qu'Amsterdam était bâtie sur des carcasses de harengs.

Ce serait sortir du cadre dans lequel nous devons nous renfermer que de parler des causes qui déterminèrent la révolte et l'indépendance des Provinces-Unies, titre d'heureux augure qu'elles adoptèrent après leur émancipation, et qui devait encore se reproduire avec plus d'éclat dans le Nouveau-Monde. Il nous suffira de dire que le gouvernement de ces contrées, lorsqu'elles commencèrent à prendre quelque importance, était essentiellement libre. Les comtes de Hollande, aussi bien que ceux de Flandre, n'exerçaient qu'un pouvoir limité. Entourés de toutes parts par de puissans voisins, et engagés dans des luttes fréquentes les uns contre les autres, ils étaient obligés de recourir sans cesse à leurs sujets pour en obtenir des subsides. Il en résulta que la noblesse, le clergé et toutes les corporations des villes acquirent graduellement une grande portion d'autorité. Le gouvernement suprême était attribué aux états qui pouvaient se réunir aussi souvent qu'ils le jugaient à propos, et sans lesquels on ne pouvait, ni lever d'impôts, ni faire la guerre, ni conclure la paix. En somme, les prérogatives des comtes ressemblaient plus à celles des magistrats électifs des états républicains, qu'à celles données ordinairement à des magistrats héréditaires.

Ce système de gouvernement, la sécurité qui en résultait, et le libre champ qu'il donnait à l'industrie et à l'activité des esprits furent, sans aucun doute, la circonstance déterminante qui fit de bonne heure de la Flandre la contrée la plus riche, la mieux cultivée et la plus commerçante de toute l'Europe, et qui mit les Hollandais en mesure de

surmonter tous les embarras de leur position. Il existe une preuve incontestable de la politique libérale que le gouvernement flamand suivait à une époque où l'Angleterre était encore barbare, sous le règne d'Édouard Ier. Ce prince, dans une lettre adressée à Robert, comte de Flandre, dit qu'il avait appris que les Flamands et les Écossais entretenaient ensemble des communications très-actives; et qu'attendu que les Écossais avaient pris parti contre Robert Bruce, qui était en rébellion contre lui et excommunié par le pape, il demandait que le comte s'opposât à ces communications, et exclût les Écossais de ses domaines. Le comte répondit à Édouard par une lettre remplie d'expressions respectueuses pour ce prince; mais il ajouta : « Nous ne devons pas taire à votre majesté que notre pays de Flandre est commun à tout le monde, et que chacun peut y être admis. Nous ne pourrions retirer ce privilége à des personnes qui font le commerce, sans compromettre les intérêts de nos propres sujets. Si les Écossais viennent dans nos ports, et si les Flamands vont dans les leurs, ce n'est pas certes parce que nous voulons les encourager dans leur faute, mais parce que nous protégeons un commerce utile à la Flandre. »

Ces provinces continuèrent, pendant plusieurs siècles, à rester sous le gouvernement doux et constitutionnel de leurs propres princes, jusqu'à ce que, par l'extinction de la ligne masculine, des conquêtes, des mariages et d'autres éventualités, elles tombèrent sous la domination de la maison de Bourgogne. Mais, malgré l'accroissement de pouvoir de leurs nouveaux souverains, elles continuèrent à jouir de leurs anciens priviléges, et furent gouvernées conformément aux lois rendues par leurs propres représentans. Les taxes et les autres charges publiques furent très-accrues, mais comme leur opulence et leur commerce

s'étaient augmentés dans une proportion encore plus forte, on se soumit à ce fardeau, si ce n'est sans regrets, du moins sans trouble.

En 1747, la souveraineté des Pays-Bas passa de la maison de Bourgogne à celle d'Habsbourg, par le mariage de la fille unique de Charles-le-Téméraire, dernier duc de Bourgogne, avec Maximilien, qui fut ensuite empereur d'Allemagne. Charles-Quint, son petit-fils, né dans les Pays-Bas, avait pour ses habitans des sentimens affectueux. Il les traitait avec ménagement, respectait leurs priviléges, et quoique, dans quelques occasions rares, il eût étendu sa prérogative au-delà des limites constitutionnelles, son gouvernement trouva peu d'opposition; mais il n'en fut pas de même sous son fils et son successeur, Philippe II. La réformation ayant fait des progrès considérables dans les Pays-Bas, ce prince, obéissant à l'impulsion d'une dévotion impitoyable et sombre, établit des tribunaux équivalens à l'inquisition, qui infligeaient des châtimens atroces à tous les individus accusés d'hérésie. Une grande armée, composée principalement d'Italiens et d'Espagnols, fut stationnée dans les provinces, et le commandement en fut remis au fameux duc d'Albe, dont la superstition et la férocité n'étaient pas inférieures à celles de Philippe lui-même. Le but du duc d'Albe n'était pas seulement de détruire tous les vestiges de la religion réformée, mais encore de rendre le gouvernement aussi despotique que l'était devenu celui de Castille. Les cruautés qu'il commit, en tâchant d'atteindre ce but, créèrent un esprit de résistance que toute la puissance de l'Espagne ne put réussir à dompter. En Flandre, il est vrai, les Espagnols eurent le dessus; mais la Hollande et les provinces du nord consommèrent leur indépendance.

Jamais lutte ne s'engagea avec des moyens en apparence

si inégaux. La monarchie espagnole était alors, sans aucun doute, la plus puissante de toute l'Europe. Ses ressources paraissaient égales aux plus grandes entreprises; ses troupes étaient braves, nombreuses; et elle avait dans Albe, Farnèse, Spinola, des généraux qui auraient fait la gloire de tous les âges. Les Hollandais ne pouvaient opposer à cette puissance formidable que leur haine de la tyrannie, leur invincible courage, leur constance, les avantages qu'ils tiraient de la situation particulière de leur pays, l'ame intrépide et austère de Guillaume, prince d'Orange, et les vertus de son illustre fils. Observons ici en passant qu'il n'est peut-être aucune famille qui ait fait autant pour le bonheur du monde. En enlevant la Hollande au despotisme sanguinaire de l'Espagne, et en affranchissant l'Angleterre de la tyrannie des Stuarts, elle a acquis une gloire plus brillante et plus pure que celle dont l'auraient environnée les conquêtes les plus étendues. Il est triste de la voir aujourd'hui infidèle à de si nobles antécédens, se baigner avec un enivrement féroce dans le sang belge, et faire les mêmes fautes qu'elle avait jadis si sévèrement punies en Hollande et en Angleterre.

Par un concours d'événemens fort extraordinaires et fort imprévus, cette lutte sanglante avec l'Espagne, au lieu d'être préjudiciable au commerce de la Hollande, devint au contraire une des causes les plus actives de sa prospérité. Bruges avait été, à une certaine époque, la grande ville commerçante des Pays-Bas; c'était alors le centre des communications maritimes du nord et du midi de l'Europe. Mais, par suite des rigueurs exercées contre cette ville par l'empereur Frédéric III, qui avait voulu se venger de l'injure que lui avaient faite les citoyens de Bruges, en emprisonnant son fils Maximilien, qui, comme nous l'avons vu, avait épousé l'héritière de Bourgogne, le

foyer de l'activité maritime de ces contrées fut peu à peu transféré à Anvers; et à la fin des troubles cette dernière ville était devenue la plus commerçante et la plus riche de l'Europe.

Guichardin a rendu, dans sa description des Pays-Bas, un compte intéressant et détaillé de l'état d'Anvers, en 1560, lorsqu'il avait atteint l'apogée de sa grandeur; et de la nature et de l'étendue du commerce que ses marchands faisaient avec les diverses contrées du globe. Ce compte est trop long pour être reproduit dans cet article, mais il contient quelques particularités qui méritent d'être citées.

Armuyden, dans l'île de Walcheren, était le lieu de rendez-vous des navires d'Anvers; et il arrivait très-souvent que le mouvement journalier du port n'était pas de moins de 500 gros navires, entrans ou sortans; 10,000 chariots étaient constamment employés au transport des marchandises que l'on y embarquait ou que l'on y débarquait; indépendamment de plusieurs centaines de voitures employées au transport des voyageurs, et de 500 carrosses qui appartenaient aux gens de distinction. Dans le détail des professions, Guichardin compte 92 marchands de poissons et seulement 78 bouchers. Il y avait 124 orfèvres, qui alors étaient en même tems changeurs et banquiers. On y comptait 13,509 maisons et plus de 100,000 habitans. Le nombre des navires qui appartenaient à ses citoyens était, relativement, peu considérable, attendu qu'ils employaient surtout les bâtimens étrangers. Plusieurs d'entre eux possédaient d'immenses fortunes. Fugger laissa en mourant plus de six millions de couronnes. Charles-Quint avait souvent été dans le cas de recourir à sa bourse et à son crédit; et l'on rapporte que ce prince ayant été à une fête que lui donnait ce marchand, qu'il honorait du titre d'ami, ce dernier, pour célébrer la bien-venue de son hôte impé-

rial, alluma un bûcher de cinnamon avec les obligations que Charles-Quint lui avait données en garantie de ses prêts. Peut-être était-ce un des faits auxquels Burke faisait allusion, quand il s'écriait si douloureusement que l'âge de la chevalerie était passé. Du moins n'avons-nous pas entendu dire que les Fuggers de notre tems, les Barings et les Rotschilds aient jamais convié des hôtes royaux à des parties de plaisir de ce genre.

Le commerce de ce grand centre mercantile fut ruiné, lorsqu'Anvers tomba, en 1585, au pouvoir des Espagnols. Les termes de la capitulation obtenus par les citoyens étaient assez favorables ; mais leur aversion pour les Espagnols était tellement insurmontable, qu'ils s'empressèrent de transporter leur commerce et leurs biens à Amsterdam, Middlebourg, et dans d'autres villes, où ils espéraient trouver cette sécurité et cette indépendance qu'ils ne pouvaient pas attendre de leurs conquérans. Afin de diminuer l'importance d'une place tombée au pouvoir de leurs ennemis, les Hollandais construisirent des forts pour intercepter les navires qui iraient à Anvers ; et, à la fin, ils voulurent même rendre impraticable la navigation du fleuve, en y faisant échouer des navires chargés de pierres. Ce commerce, qui avait si long-tems fait la fortune des Pays-Bas, fut ainsi entièrement transféré à la Hollande, dont il augmenta tellement la prospérité et la puissance, qu'il eut une influence décisive sur la guerre et ses résultats.

Un des commerces les plus avantageux, à Anvers, était celui que faisait cette ville avec les Portugais, qui alimentaient ses magasins des épices et des autres produits de l'Inde. Ces produits étaient achetés surtout par les négocians hollandais, qui allaient ensuite les vendre sur les marchés de Londres, dans ceux des bords de la Baltique, et même dans l'intérieur de l'Allemagne, en remon-

tant ses grands fleuves. Mais Philippe s'étant rendu maître du Portugal, une de ses premières mesures fut d'empêcher, autant que cela lui était possible, toute espèce de communication entre ses nouveaux sujets et ceux qui s'étaient révoltés contre lui dans les Pays-Bas. Les Hollandais ayant apprécié les avantages qui résultaient du commerce des marchandises de l'Inde, et ne pouvant plus se les procurer de seconde main, résolurent d'aller les prendre aux lieux même de la production. Ils cherchèrent d'abord à se rendre dans l'Hindostan, par un passage nord-est; mais cette tentative ayant échoué, ils essayèrent de doubler le cap de Bonne-Espérance. En 1594, un Hollandais nommé Houtman, qui avait recueilli à Lisbonne des documens précieux sur le commerce des Indes, commanda la première flotte des Provinces-Unies qui parut dans l'Océan oriental. Considérée sous le point de vue mercantile, cette entreprise ne fut pas heureuse; mais elle fut bientôt suivie de nouvelles qui eurent le meilleur succès. Les Portugais, dont l'ardeur martiale s'était assoupie pendant une longue paix, et qui s'étaient rendus odieux aux indigènes par leur mauvaise foi, leur avidité et leur intolérance, n'opposèrent aucune résistance armée aux efforts des Hollandais. Les Anglais avaient aussi paru à la même époque dans l'Océan oriental, et l'empire portugais dans l'Inde, attaqué à la fois par ces deux nations, s'écroula encore plus rapidement qu'il ne s'était élevé. Philippe II eut la douleur et la honte de voir les branches les plus avantageuses du commerce de la Péninsule passer dans les mains de ceux dont il s'était fait des ennemis implacables par ses atrocités et ses persécutions.

En 1602, la compagnie hollandaise des Indes Orientales fut fondée, et, malgré l'influence pernicieuse de cette association, le commerce de l'Inde grandit rapidement. Des

vaisseaux, appareillés pour la guerre ou le commerce, partis de l'établissement de la compagnie, traversèrent bientôt ces belles mers dans toutes les directions. Amboyne et les Moluques furent d'abord enlevés aux Portugais, et les Hollandais acquirent avec ces îles le monopole du commerce des épices. Ils avaient des factoreries et des forts, depuis Bassorah, à l'embouchure du Tigre, jusque sur la côte et dans les îles du Japon. Ils s'étaient alliés à beaucoup de princes de l'Inde; et, sur plusieurs points, principalement à Ceylan et sur la côte de Malabar et de Coromandel, ils étaient souverains eux-mêmes. Batavia, dans l'île superbe de Java, dont ils avaient conquis la plus grande partie, était le centre de leur commerce dans l'Inde. Cette ville était malsaine, mais son port était excellent : elle était d'ailleurs admirablement située pour commander à tout l'Archipel Oriental. En 1650, ils fondèrent une colonie au cap de Bonne-Espérance, que les Portugais avaient maladroitement négligé.

Cette nation poursuivit toutes les branches de commerce avec une ardeur égale; mais celui qu'elle faisait avec la Baltique était peut-être le plus lucratif et le plus étendu. Guichardin dit que le commerce des Provinces-Unies avec la Pologne, le Danemarck, la Prusse, etc., était si considérable avant leur émancipation que, deux fois par an, il arrivait 300 navires à Amsterdam, rien que de Dantzick et de la Livonie. Ce commerce prit encore des accroissemens prodigieux à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. La grande population de la Hollande, et les limites resserrées de son sol, ainsi que sa stérilité naturelle, la rendirent dépendante du dehors pour la plus forte partie de son approvisionnement de grains. C'étaient les contrées du littoral de la Baltique qui le lui fournissaient presque en totalité : elle en tirait, en outre, des bois

de construction, du fer, du chanvre, du goudron, et plusieurs autres articles qu'elle employait à la construction de ses navires ou de ses habitations, et dans plusieurs de ses fabriques. Rien ne fait plus d'honneur aux Hollandais que la marche qu'ils ont constamment suivie à l'égard du commerce des grains. Les variations qui s'opèrent sans cesse dans le prix des céréales les avaient engagés de bonne heure à mettre de grands capitaux dans ce genre d'opérations. Quand les récoltes étaient plus abondantes que de coutume, et les prix peu élevés, ils achetaient et emmagasinaient de grandes quantités de grains, dans l'espoir infaillible de profiter de la hausse qu'une mauvaise saison ne pouvait pas manquer de produire. Des efforts multipliés furent tentés à diverses époques pour déterminer le gouvernement, lorsque les prix étaient hauts, à empêcher l'exportation; mais il refusa obstinément d'intervenir. Grâce à cette politique libérale, la Hollande a été, pendant de longues années, l'entrepôt de grains le plus important de toute l'Europe, et, dans tous les tems, ses marchés ont toujours été abondamment approvisionnés. Les disettes, qui sont si désastreuses dans les pays purement agricoles, et où le commerce du grain est soumis à des restrictions, sont non-seulement restées entièrement inconnues à la Hollande, mais elles sont devenues une source abondante de richesse pour ses négocians, à qui elles procurent un écoulement prompt et avantageux pour les grains accumulés dans leurs magasins.

« Amsterdam, dit Sir Walter Raleigh, avait toujours 700,000 quarters de grains, dont aucun n'était le produit de la Hollande; une disette d'une année, dans une autre partie de l'Europe, enrichissait la Hollande pour sept ans. Pendant le cours d'une année et demie, une disette fit sortir de l'Angleterre pour la Hollande, rien que par les ports

de Southampton, Bristol et Exeter, près de 200,000 l. st. (5,000,000 fr.); et, si l'on comprend Londres et les autres ports, l'exportation ne doit pas avoir été de moins de 2,000,000 st. (50,000,000 f.) » « Que la disette règne dans l'Europe, observe l'auteur de la *Richesse de la Hollande*, et vous trouverez du froment, du seigle, et d'autres grains à Amsterdam; ils n'y manquent jamais. »

La banque d'Amsterdam fut fondée en 1609. Le but principal de son établissement était d'obvier aux inconvéniens nombreux résultant de la circulation de toute espèce de monnaies importées dans cette grande cité commerçante des divers points de l'univers. Les négocians, qui déposaient des monnaies ou des lingots à la banque, obtenaient sur ses livres, un crédit proportionné à la valeur de leur dépôt. C'était ce qu'on appelait monnaie de banque. Tous les paiemens considérables s'effectuaient en transportant le montant de la somme en question du compte d'un individu à celui d'un autre. Cet établissement continua à fleurir jusqu'à l'époque de l'invasion des Français en 1795.

En 1621, les Hollandais formèrent une Compagnie des Indes Occidentales. Dans le court période de quinze ans, cette association avait conquis la plus grande partie du Brésil, armé 800 bâtimens de guerre ou de commerce, moyennant une dépense de 99,000,000 de fl. (213,840,000 f.), et avait enlevé aux Espagnols et aux Portugais 545 navires que l'on supposait en valoir à peu près autant. Mais le succès des entreprises guerrières de la Compagnie sur mer fit sa ruine. Dans son ardeur à les poursuivre, elle négligea de compléter la conquête du Brésil, et même de mettre sur un bon pied de défense les provinces dont elle s'était déjà emparée. En 1640, les Portugais secouèrent le joug de l'Espagne, et bientôt après ils firent des préparatifs pour reprendre les belles possessions qu'ils avaient perdues dans l'Amé-

rique du Sud. Le prince Maurice de Nassau, qui avait été capitaine-général du Brésil pour les Hollandais, fut imprudemment rappelé en 1644, et remplacé par des successeurs incapables. Les Portugais profitèrent de cette circonstance; les Hollandais furent vigoureusement attaqués, et ne recevant pas de secours de la métropole, ils furent contraints d'abandonner définitivement le Brésil en 1654. Cette catastrophe amena la ruine de la Compagnie, qui fut dissoute en 1674. Une autre, dont les priviléges étaient beaucoup moins étendus, se constitua sur ses ruines.

C'est entre les années 1651 et 1672, pendant les agressions françaises, que le commerce de la Hollande atteignit son plus grand développement. De Witt estime que, pendant ce période, il s'était accru de plus de moitié en sus. Il ajoute que, durant sa guerre avec la Hollande, l'Espagne avait perdu la plus grande partie de sa puissance maritime; qu'à la paix, les Hollandais firent avec cette nation la plus grande partie du commerce exploité auparavant par les Anglais et par les villes anséatiques; que toute la navigation côtière de l'Espagne se faisait par des bâtimens hollandais; que c'était aussi avec des bâtimens hollandais que les Espagnols entretenaient leurs relations avec leurs possessions du Nouveau-Monde; et que l'exportation de marchandises de la Hollande en Espagne était si considérable, que toutes les marchandises venues de l'Amérique espagnole suffisaient à peine pour en compenser la valeur.

En résumé, à cette époque, les Hollandais, sans l'emploi d'aucun monopole, d'aucun moyen artificiel, absorbaient la plus forte partie du commerce de l'Europe. C'était uniquement au grand nombre de leurs navires, à leur entente supérieure dans tout ce qui concernait la navigation, à leurs habitudes d'ordre et d'économie qu'ils devaient cette

prospérité. La valeur des marchandises transportées sur des bâtimens hollandais excédait, chaque année, 40,000,000 de liv. st. (1,000,000,000 fr.). Vers le milieu du seizième siècle, et pendant long-tems, ce fut de la même manière que se fit le commerce de l'Angleterre avec les Pays-Bas.

Chose non moins remarquable, cette nation qui semble avoir devancé toutes les autres dans ce qui concerne l'économie intérieure des sociétés, avait compris l'importance des assurances maritimes dès le commencement du seizième siècle; les ordonnances publiées en 1551, 1563 et 1570, contiennent les réglemens les plus judicieux pour trancher toutes les contestations auxquelles ces corporations fort utiles, mais fort épineuses, peuvent donner lieu. Toutefois, il est assez singulier que, malgré la sagacité des Hollandais, et leur désir d'encourager les habitudes industrieuses, ils aient défendu les assurances sur la vie. Il était réservé à l'Angleterre de faire voir tous les avantages qui peuvent résulter de cette belle application de la science du calcul des probabilités.

Sous un rapport, la division de l'industrie commerciale a été portée plus loin en Hollande que partout ailleurs. Non-seulement des négocians, mais des villes tout entières s'occupaient exclusivement d'une seule branche de commerce. Middelbourg, par exemple, faisait le commerce du vin; Flessingue, celui des Indes Occidentales; Saardam était peuplé de constructeurs de navires; Sluys de pêcheurs de harengs. Dans chacune de ces branches, il existait une concurrence active, et toutes étaient conduites avec une habileté et une économie dignes de servir de règle et d'exemple à toutes les nations.

En 1690, Sir William Petty, le père de la statistique, estimait le tonnage de toutes les marines de l'Europe à 2,000,000 ton., qu'il croyait être répartis de la manière

suivante : l'Angleterre, 500,000 ; la France, 100,000 ; Hambourg, le Danemarck, la Suède et Dantzick, 250,000 ; l'Espagne, le Portugal et l'Italie, 250,000 ; et les sept Provinces-Unies, 900,000, c'est-à-dire près de la moitié de tout le tonnage de l'Europe. Il est impossible de faire un grand fond sur l'exactitude de ces données ; mais il est probable que si elles étaient plus exactes, elles feraient encore mieux ressortir toute la prépondérance de la Hollande à cette époque. Il paraît, en effet, que, dans cette estimation, Sir William a évalué très-haut la marine de l'Angleterre et probablement celle de quelques autres puissances, car les réponses officielles faites en 1701 à la circulaire adressée par les commissaires des douanes, aux officiers des différens ports, font voir qu'alors tous les bâtimens du commerce, en Angleterre, ne jaugeaient que 261,222 ton. et ne pouvaient porter que 27,196 hommes.

On peut conclure de ces faits que, dans le dix-septième siècle, la Hollande faisait à elle seule autant de commerce que toute l'Europe ensemble ; et cependant le pays qui était le centre de ce commerce n'avait pas à exporter un seul produit qui lui fût propre, ni une seule pièce de bois de construction. Toute cette prospérité était le résultat de l'industrie, de l'économie et d'une heureuse combinaison de circonstances fortuites. « Les Hollandais, dit Sir William Temple, ne s'étaient pas enrichis par les produits naturels de leur sol, mais par la puissance de leur industrie ; en façonnant les fruits des autres contrées ; en faisant de leur pays le magasin général de l'Europe, et en l'approvisionnant de tout ce dont elle avait besoin ; en devenant, pour nous servir de l'expression consacrée, les rouliers de l'Océan. »

Dans l'esquisse rapide que nous venons de faire des progrès du commerce de la Hollande, nous avons indiqué sommairement quelques-unes des circonstances qui ont

principalement concouru à les accélérer. Avant de poursuivre, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs un document de la plus grande importance, malheureusement trop peu connu, et dont il eût été facile de tirer un parti fort utile dans quelques-unes des récentes discussions du Parlement.

Après la guerre terminée par le traité d'Aix-la-Chapelle, l'attention du gouvernement hollandais fut naturellement dirigée sur l'état de la marine marchande et du commerce étranger de la république. Ils n'avaient pas cessé de déchoir depuis le commencement du siècle, et tous les esprits qu'animait l'amour du bien public se préoccupaient des moyens d'arrêter cette décadence et de les rendre à leur ancienne prospérité. Afin de réunir toutes les vues utiles qui pourraient être émises sur ce sujet, le stathouder, Guillaume IV, adressa les questions suivantes aux négocians les plus éclairés et qui faisaient le plus d'affaires :

« 1° Quel était l'état actuel du commerce ? 2° et s'il était exact qu'il fût déchu, quels moyens y avait-il de lui rendre son ancien lustre ? »

En résolvant ces questions les négocians étaient tenus d'examiner, en même tems, les causes qui avaient fait jadis arriver le commerce de la Hollande au plus haut point de prospérité, aussi bien que celles qui l'en avaient fait déchoir. Les réponses furent à peu près conformes sur tous les points importans, et ne différèrent que par des détails d'un intérêt secondaire. Le stathouder en fit faire un résumé général. Quelques-uns des principes posés dans ce résumé ne peuvent s'appliquer qu'à la Hollande ; mais la plupart sont d'une application universelle, et ne se distinguent pas moins par leur justesse que par leur étendue. Il est curieux de voir la Hollande, avec son bon sens pratique, devancer en quelque sorte les théories de l'économie politique. Nulle

part les résultats de la liberté religieuse et politique, et de celle de l'industrie, n'ont été mieux appréciés que dans cette dissertation. Ce qui en augmente encore l'importance et l'intérêt, c'est que rien n'y est fondé sur des hypothèses ou des théories vagues. Tous ceux dont les vues s'y trouvent résumées étaient des hommes pratiques, positifs, qui n'avaient pas formé leurs opinions dans l'étude des livres, mais dans celle des faits. Leurs vues sur les grandes questions économiques étaient le fruit de l'expérience et de leurs observations personnelles; et cependant Adam Smith lui-même ne recommande pas plus vivement la destruction de toutes les entraves que l'on met au commerce dans le fol espoir de le servir.

Cette dissertation commence par l'exposé des causes diverses qui avaient concouru à l'éclat sans exemple de son ancienne prospérité. Ces causes sont divisées en trois. Les premières sont, suivant les auteurs de cette dissertation, les causes naturelles et physiques; les secondes, les causes qu'ils désignent sous le titre de morales; et les troisièmes celles qu'ils considèrent comme fortuites et occasionelles. Voici les observations du rapport sur chacun de ces trois points :

« I. Les causes physiques et naturelles sont la situation du pays sur le bord de la mer et à l'embouchure de grands fleuves; et surtout sa position entre les parties septentrionales et méridionales de toute l'Europe, position qui fit de la république le marché général où les négocians du nord et du sud venaient apporter leurs marchandises superflues, en échange de celles dont ils avaient besoin.

» La stérilité de notre sol et les besoins qui en résultaient pour ses habitans ont même été une des causes de leur prospérité en les forçant d'employer toutes les res-

sources de leur esprit et de leur courageuse patience, pour se procurer du dehors, par le commerce, ce que leur refusait leur pays.

» L'abondance du poisson dans les mers voisines non-seulement les mit à même de satisfaire leurs propres besoins, mais aussi d'en faire un commerce très-lucratif, et au moyen du produit des pêcheries et de l'abondance des poissons de leurs mers, de compenser la stérilité de leur sol et ses bornes si resserrées.

» II. Parmi les causes morales et politiques, doivent être placées en première ligne les maximes inaltérables de tolérance dont la fédération s'était fait une loi; car c'est par cette tolérance qu'elle a attiré dans son sein, de tous les pays de l'Europe, les fonds et l'industrie d'étrangers intelligens qui ont contribué à peupler ses provinces. Aucun traité, aucune alliance, aucunes sollicitations de gouvernemens étrangers, n'ont jamais pu faire départir la république de la loi qu'elle s'était imposée d'être un asile inviolable pour tous ceux qui viendraient réclamer chez elle la protection de ses lois. C'est ainsi que, mettant à profit les persécutions politiques et religieuses des autres pays, elle attirait à elle les capitaux du dehors, et des arts, des fabrications qui lui étaient inconnus.

» La constitution de notre gouvernement et la liberté qu'il assurait au citoyen sont d'autres causes du grand développement qu'avait pris notre commerce. Ses lois sont si sagement pondérées que les biens, la vie, la sûreté du plus humble et du plus obscur citoyen sont aussi bien garantis contre l'arbitraire que ceux du plus riche et du plus puissant. L'étranger même qui demande justice à nos tribunaux est aussi sûr de l'obtenir, s'il a raison, que le régnicole; et ce qui ajoute encore aux avantages de la

manière dont la justice se rend sur le territoire de la république, c'est que ses arrêts sont aussi expéditifs qu'ils sont équitables.

» A tous ces avantages qui ont si puissamment encouragé le commerce, il faut ajouter encore la sagesse et la prudence du gouvernement; sa fermeté dans le conseil, la bonne foi et la fidélité avec lesquelles il remplissait ses engagemens au-dehors comme dans l'intérieur; ses soins pour conserver la tranquillité et éviter les guerres d'ambition et de conquête. Cette sage direction avait rendu la bonne foi de nos pères en quelque sorte proverbiale, et contribua encore à faire affluer parmi nous des étrangers industrieux qui venaient volontairement apporter à la patrie hollandaise le tribut de leur industrie.

» III. Parmi les causes fortuites et occasionelles, il faut remarquer surtout cette circonstance que, tandis que la république avait adopté les maximes les plus sages pour faire fleurir le commerce, ces maximes étaient totalement négligées dans les autres pays. A cette cause on doit joindre aussi les persécutions religieuses de l'Espagne et du Brabant, les guerres civiles de la France et de l'Angleterre, qui, en faisant ressortir encore davantage par le contraste le bien-être et la sécurité dont nous jouissions, attiraient à nous tous ceux qui avaient besoin de garanties pour leur travail et leur conscience.

» Il faut ajouter encore que, pendant nos guerres les plus onéreuses contre l'Espagne et le Portugal, ces puissances avaient totalement négligé leur marine, tandis que, malgré toutes les charges que ces guerres faisaient peser sur nous, nous avions rendu la nôtre tellement formidable, que non-seulement elle suffisait à la protection de notre commerce, mais qu'elle nous mettait aussi à même d'attaquer nos ennemis dans tous les coins du monde. »

Nos lecteurs jugeront sans doute, comme nous, que ces observations réfléchissent le plus grand honneur sur les négocians de la Hollande. Rien de plus judicieux que le compte qu'ils rendent des causes de l'ancienne prospérité du commerce de la république. La position centrale du pays et même sa stérilité ont dû sans doute concourir à ces étonnans résultats. Toutefois ces causes ne paraîtront que bien secondaires si on les compare à l'influence de ces institutions libres qui heureusement ne sont pas le propre d'un seul pays, mais qui ont fleuri également dans la Phénicie, en Grèce, en Angleterre, en Amérique aussi bien qu'en Hollande. Quand bien même nous n'aurions pas le témoignage des négocians hollandais pour établir ce fait, l'histoire du commerce et de l'industrie est une preuve sans réplique que les progrès du commerce ont toujours été proportionnels à la libéralité du gouvernement qui régissait les sociétés, et au degré de liberté et de sécurité de leurs habitans. Dans le moyen-âge, ce fut la liberté des communes qui leur donna une prospérité relative, tandis que les campagnes esclaves étaient plongées dans la misère et livrées à tous les genres de désordres. Tant que l'Espagne posséda ses cortès, et qu'elle jouit des franchises civiles et religieuses établies par ses anciennes lois, elle fit des progrès rapides dans les voies de la civilisation. La richesse, l'activité, les entreprises de ses habitans n'étaient pas inférieures à celles de ses voisins les plus industrieux; mais lorsque la politique intéressée et astucieuse de Ferdinand, les projets ambitieux de Charles-Quint et la bigoterie sanguinaire de Philippe II, eurent détruit toutes les libertés de la nation, son énergie s'anéantit en même tems. Les processions, les solennités religieuses, les auto-dafés s'y multiplièrent de plus en plus, et les couvens remplacèrent les manufactures. C'est du moins une consola-

tion de voir que cet odieux système de gouvernement n'a pas été moins fatal aux rois qu'à leurs sujets. Tandis que d'un côté les habitans de la Péninsule ne se sont distingués, depuis deux siècles, que par leur ignorance, leur orgueil, leur pauvreté et leur paresse, les successeurs de Charles-Quint sont aussi tombés au dernier rang parmi les princes; et au lieu d'être regardés, comme jadis, lorsqu'ils régnaient sur un peuple libre, avec un mélange d'admiration, d'envie et de terreur, ils sont devenus la fable de l'Europe et l'objet de sa risée et de son mépris.

On a publié de nombreuses observations sur les causes du déclin du commerce hollandais. Ces causes sont, selon nous, de deux espèces : la première est l'accroissement naturel du commerce et de la marine d'autres nations ; et la seconde le poids des taxes dans l'intérieur. Pendant le période de la plus haute prospérité de la république, l'Angleterre, la France et l'Espagne, absorbées par leurs dissensions civiles ou religieuses, ou par des projets de conquête, étaient dans l'impossibilité d'employer leur énergie dans les affaires commerciales, et de soutenir la concurrence d'un peuple aussi industrieux que les Hollandais. Partant ces puissances étaient obligées de permettre que leur commerce extérieur et même celui d'une partie de leurs côtes se fissent sur des navires hollandais et sous la surveillance de facteurs de cette nation. Mais après la minorité de Louis XIV, et lorsque l'ascendant de Cromwell eut prévalu, et que par suite les commotions intérieures de la France et de l'Angleterre eurent été apaisées, ces deux grandes nations commencèrent à tourner les ressources de leur génie vers un genre d'entreprise dont jusque-là la Hollande avait eu le monopole. La tendance naturelle de ces deux nations fut activement secondée par leurs gouvernemens respectifs, qui, enviant la richesse et la

puissance que les états généraux avaient acquises, par le commerce et la navigation, désiraient avec ardeur diriger les efforts de leurs sujets dans les mêmes voies. Dans ce but, le Parlement d'Angleterre fit, en 1651, le fameux acte de navigation qui avait pour objet d'exclure les Hollandais du commerce de transport de ce pays; et, en 1664, parut le grand tarif français dressé par Colbert, afin de faire prévaloir le commerce et la marine de la France, aux dépens de la république. Toutefois il est fort probable que ces deux actes n'ont pas eu l'influence qu'on leur attribue communément. Ils auront tout au plus accéléré un résultat qui sans eux n'en aurait pas moins eu lieu. Leur popularité même est une preuve manifeste qu'ils étaient tout-à-fait dans l'esprit du tems, et qu'ils ne faisaient guère que constater des dispositions déjà existantes. Il est assurément peu probable qu'après la cessation des troubles de l'Angleterre et de la France, l'ardeur de ces deux nations ne se fût pas tournée vers le commerce, alors même que ces actes ne l'eussent pas soutenue, et qu'elles auraient perpétuellement consenti à laisser sans partage dans les mains de l'étranger les industries les plus profitables. Les Hollandais cessèrent d'être les rouliers maritimes du monde par la force naturelle des choses, et sans qu'ils eussent pour cela commis de fautes. Cela devait nécessairement arriver, dès le moment où les autres nations acquéraient une marine marchande qui leur permettait d'exécuter par elles-mêmes ce qu'elles n'avaient fait jadis que par l'entremise de leurs voisins.

Ainsi donc les progrès des autres peuples devaient nécessairement priver la Hollande d'une grande portion des avantages dont elle jouissait; mais les progrès de cette décadence furent prodigieusement accélérés par le poids énorme des taxes qu'elle supportait. Toutefois il convient d'obser-

ver que ces taxes oppressives n'étaient pas le résultat des fautes des gouvernans, car l'économie la plus sévère présidait à toutes les dépenses de la république; mais les frais de ses guerres avec l'Espagne, la France et l'Angleterre, avaient été énormes, sans qu'il lui eût été possible de les modérer. Les besoins de l'état la forcèrent d'imposer le blé battu, puis la farine quand elle sortait de chez le meûnier, puis encore le pain quand il sortait du four; de sorte que le même article payait trois droits différens. Il y avait aussi des taxes sur les revenus, sur les legs, sur la vente des champs, des maisons; en un mot sur tous les articles de luxe ou de convenance. Sir William Temple dit que de son tems, et les impôts reçurent ensuite de grands accroissemens, un plat de poisson préparé à la hollandaise ne payait pas moins de trente droits différens; c'était alors un dicton proverbial que chaque plat de ce genre, servi sur la table, était payé une fois au pêcheur et six fois au fisc.

L'influence funeste de l'exagération des taxes a été signalée avec beaucoup de force dans le rapport dont nous avons déjà parlé. « Les taxes oppressives, y dit-on, doivent être placées à la tête de toutes les causes qui ont concouru au découragement et à la décadence du commerce. Ce sont elles qui ont principalement fait tomber de nos mains les branches les plus avantageuses du commerce dont les étrangers se sont ensuite emparés à notre préjudice. Le seul moyen d'arrêter cette influence funeste, c'est d'en diminuer le poids.

» La Hollande était jadis le seul état commerçant de l'Europe. Alors les étrangers acquittaient les droits imposés sur les marchandises qu'ils importaient sur nos marchés et ceux qui frappaient les produits qu'ils venaient y chercher, sans examiner s'ils pourraient les éviter, en portant

les premières au lieu même de la consommation ou en allant chercher les autres au lieu de la production ; mais, depuis le dernier siècle, le système mercantile a été changé dans toute l'Europe. Les autres nations, voyant les merveilleux effets du commerce et à quel degré de prospérité il avait élevé la Hollande, s'y appliquèrent aussi ; et afin d'éviter nos droits ils achetèrent de première main, et déclinant également dans leurs ventes notre dispendieux intermédiaire, ils traitèrent directement avec les consommateurs. »

En dépit de ces observations judicieuses sur les inconvéniens de l'exagération des taxes, les dépenses indispensables de l'état rendirent les réductions insignifiantes. A l'exception du commerce de transit sur le Rhin et la Meuse qui était par sa nature même préservé de la concurrence étrangère et du commerce américain, toutes les autres branches, quoique toujours fort considérables, restèrent dans un état relatif de faiblesse.

Par suite de l'exagération des taxes et aussi de l'accumulation excessive de capitaux qui avait eu lieu, lorsque les Hollandais monopolisaient, en quelque sorte, le commerce de l'Europe, le taux des profits commença à y baisser vers le milieu du dix-septième siècle, et postérieurement cette baisse augmenta encore. Cette circonstance eût suffi à elle seule pour sapper les fondemens de leur grandeur commerciale. Ses capitalistes, qui pouvaient à peine gagner 2 à 3 p. °/₀ de profit net, en plaçant leurs fonds dans l'intérieur de la Hollande, essayèrent de les employer au dehors en prêtant aux gouvernemens étrangers. Il est impossible de décider d'une manière exacte le montant de ce qui leur était dû par les différens états de l'Europe avant la révolution française, et de ce qui peut leur être dû maintenant ; mais ce montant était énorme, et doit en-

core être très-considérable. Suivant un calcul que nous avons sous les yeux, les capitaux prêtés par ce petit pays aux gouvernemens étrangers, sans y comprendre les prêts faits à la France, pendant la guerre de l'indépendance américaine, s'élevaient à 73 millions st. (1,825,000,000 f.). Selon l'auteur de la *Richesse de la Hollande,* rien que les sommes prêtées à la France et à l'Angleterre, avant 1778, faisaient un total de 60 millions st. (1,500,000,000 fr.); mais indépendamment des prêts faits aux gouvernemens, les Hollandais prêtaient aussi au dehors à des particuliers, tantôt sous la forme d'obligations à intérêt, et tantôt sous celle de marchandises vendues à longs termes. La difficulté de trouver un placement avantageux en Hollande était si grande, que, selon Sir William Temple, le remboursement d'une portion du capital de la dette était considéré comme une calamité publique. « Les Hollandais, dit-il, n'accueillent jamais ces mesures qu'avec des larmes, ne sachant où placer leurs capitaux avec convenance et sûreté. »

Une des causes accessoires du déclin du commerce des Provinces-Unies, c'est la faute que l'on fit de soumettre le commerce de l'Inde aux entraves du monopole. De Wit dit positivement que l'abolition de ce monopole aurait beaucoup augmenté l'importance du commerce avec le sud de l'Asie. En effet, le but des directeurs de la compagnie n'était pas de faire un grand commerce avec des profits limités, mais un petit commerce avec de grands profits. Pour atteindre ce but, ils s'appliquèrent avec une persévérance sans égale à obtenir et à conserver le commerce exclusif des épices; et des actes d'une rapacité et d'une cruauté sans exemple marquèrent tout le cours de son existence. « Afin, dit M. Crawfurd, dans son bel ouvrage sur l'Archipel Oriental, d'attribuer au gérofle le prix qu'ils jugeaient convenable, ils

faisaient extirper les plantations de gérofliers qui étaient cultivées partout ailleurs qu'à Amboyne, siége de leur puissance ; et ils corrompaient les princes voisins par des présens et des sommes d'argent pour les décider à détruire ces plants dans les propriétés de leurs sujets. Cette œuvre de destruction commença en 1631. Les contrats passés avec les princes de l'Archipel Oriental sont toujours en vigueur; et, chaque année, une flotte hollandaise met à la voile au printems pour visiter les îles voisines et détruire avec une rigueur sacrilége les gérofliers qu'une nature bienfaisante fait naître avec une abondance sans pareille. Les indigènes indignés s'arment souvent contre ces destructeurs des dons que la providence leur a faits ; et presque tous les ans le sang coule dans ces résistances trop légitimes. Par suite de ces abominables combinaisons, le pays des épices est devenu une grande ferme, dont les légitimes propriétaires sont réduits au rang d'esclaves par le gouvernement qui devrait les protéger. La méchanceté humaine n'a jamais conçu un plan plus hostile à l'industrie, plus contraire au bien public, plus opposé à la morale, que ce projet conçu dans un tems barbare, et c'est une honte pour un peuple civilisé d'y persévérer encore aujourd'hui. »

Le même système a été suivi à l'égard des épices qui viennent exclusivement dans les Moluques. Il en est résulté que ce commerce a été tellement réduit, qu'il procure encore de l'emploi aux capitaux d'une demi-douzaine de riches négocians. Aussi la rapacité des monopoleurs hollandais a diffamé le caractère de cette nation dans toute l'Asie.

Le capital de la compagnie des Indes-Hollandaises s'élevait à environ 542,000 liv. st. (13,550,000 fr.), divisés en actions transférables de 3,000 fl. chacune. L'ascendant qu'elle acquit de bonne heure sur les Portugais, les riches

prises qu'elle fit sur eux, et surtout son monopole des épices, lui permit, malgré les longues guerres qu'elle eut à subir, les naufrages, et les avaries de marchandises, de réaliser des bénéfices énormes. Les dividendes annuels, pendant les six années, qui finirent en 1610, ne furent pas moins de 36 p. %. A cette époque ils s'élevèrent au taux énorme de 75 p. %, et en 1616 ils étaient encore de 62 1/2. La valeur vénale d'une action de la compagnie était alors de 26,000 fl., ce qui faisait huit fois son prix primitif. Ces dividendes déclinèrent graduellement, à mesure que les Anglais et d'autres nations étendirent leur commerce dans l'Inde. Quelques années avant la dissolution de la compagnie, en 1796, les dividendes apparens étaient encore de 12 p. %; mais dans la réalité ils étaient fort inférieurs.

Contrairement à l'exemple que leur donnaient ceux de leurs concitoyens qui s'occupaient d'autres branches commerciales, les membres de la Compagnie des Indes ne firent aucun effort pour diriger leurs opérations d'après les véritables principes. La seule idée qui les préoccupât, c'était d'exclure la concurrence; de s'emparer du monopole d'un certain nombre d'articles; et quand ils y étaient parvenus, de limiter l'approvisionnement de ces articles, de manière à en porter le prix à des taux énormes. Ils parvinrent, pendant quelques années, à faire le commerce exclusif du poivre, et, pendant ce tems, ils le vendirent 100 p. % plus cher que les Portugais. Cet article à lui seul fut pour eux la source d'immenses profits.

Il résultait de ce système que la quantité des produits de l'Inde importés par la Compagnie était fort peu considérable. On a calculé que si ce commerce eût été fait d'après des vues plus larges, au lieu de n'employer qu'un capital de 542,000 liv. st. (13,550,000 f.) il aurait fourni un placement avantageux au moins à dix millions (250,000,000 f.).

La vérité est que les idées que l'on avait communément sur la grandeur du commerce que faisait la Compagnie des Indes étaient tout aussi fausses que celles que naguère nous avions encore sur les avantages des opérations de nos seigneurs les épiciers de Leadenhall-street (1). Nous avons déjà vu qu'à l'époque où Jean de Witt publia son traité *Du véritable intérêt de la Hollande*, le commerce de la république employait environ 10,000 navires ; sur ce nombre énorme, la Compagnie des Indes n'en employait annuellement que dix à seize. De 1641 à 1730, l'époque la plus prospère de toute sa durée, elle ne reçut de l'Inde que 1621 vaisseaux, ce qui ne fait par an qu'une moyenne de quatorze navires. Si l'on voulait encore avoir une preuve plus frappante de l'influence ruineuse du monopole, et de sa tendance à rétrécir l'étendue naturelle du champ du commerce, on la trouverait dans ce fait que les négocians américains qui commercent aujourd'hui librement avec les possessions des Pays-Bas, dans l'Archipel Oriental, emploient plus de navires que n'en employaient jadis les monopoleurs hollandais.

On peut justement être surpris qu'un peuple d'une sagacité si rare en matière de commerce ait toléré un abus si monstrueux, et que les états-généraux n'aient pas aperçu plus promptement l'avantage d'abandonner un monopole si important à une aggrégation exclusive qui se dirigeait d'après d'aussi odieux principes ; mais au lieu d'être considéré comme un abus qu'il fallait détruire à tout prix, la Compagnie des Indes était regardée au contraire comme le plus solide appui de la république. Elle avait, il est vrai, rendu quelques services directs à l'état ; et contrairement à l'usage presque constant des compagnies ex-

(1) Rue de Londres où se trouve l'hôtel de la Compagnie des Indes.

clusives, elle était toujours parvenue à se maintenir sans l'appui du trésor public. Mais ces avantages avaient été acquis à un taux énorme ; ils avaient surtout été très-malfaisans, en aveuglant le public sur les funestes et inévitables résultats des monopoles. Il est probable cependant que la constitution particulière de la Compagnie contribua plus que toute autre chose à prolonger son existence. Si la direction des affaires eût été entièrement laissée à des négocians d'Amsterdam, tous ceux qui auraient été en dehors de l'administration leur auraient été hostiles; mais les choses étaient arrangées autrement : le capital de la Compagnie était divisé entre six des principales villes; chacune d'elles avait une chambre séparée ou bureau directeur, composé de soixante-cinq membres. La nomination des emplois était répartie entre ces chambres, conformément à la valeur de l'intérêt de chacune d'elles dans la société, et tous les directeurs avaient un traitement considérable. Un bureau de dix-sept membres choisis dans les diverses chambres était investi de l'autorité suprême. Ce bureau se réunissait alternativement à Amsterdam et à Middelbourg : six ans, dans la première de ces villes; et deux, dans la seconde. Il résultait de cet état de choses que les principaux capitalistes et négocians de la république étaient directement intéressés dans l'administration des affaires de la Compagnie ; tour à tour ils dispensaient et recevaient ses grâces. Ceux qui sans cet arrangement auraient été hostiles à l'existence de son monopole s'y trouvaient, de cette manière, directement intéressés, et soutenaient de leur influence personnelle l'institution qui a porté le plus de préjudice au commerce et à la navigation des Provinces-Unies.

Toutefois nous observerons en passant que, quelque préjudiciable que fût cette compagnie à la Hollande, elle

l'était cependant beaucoup moins que la nôtre ne l'est à l'Angleterre. Le dommage que la leur faisait aux Hollandais résultait surtout de ce qu'elle les empêchait de placer dans cette branche de commerce des capitaux dont ils faisaient un emploi moins avantageux en France et en Angleterre; et en second lieu de ce qu'ils payaient un prix artificiel pour les épices qu'ils consommaient eux-mêmes; mais le second dommage n'était pas très-considérable. Aucune classe ne fait une bien forte consommation d'épices, et par conséquent le fardeau qui résultait du monopole n'avait rien de très-incommode. Les négocians d'Amboyne et des Moluques étaient au fond les seuls qui en souffrissent beaucoup. D'ailleurs la Compagnie n'avait pas le droit exclusif d'approvisionner les marchés de la Hollande.

Il faut dire toutefois pour expliquer, si ce n'est pour atténuer les torts de la Compagnie dans l'Inde, qu'elle n'avait pas le privilége exclusif d'approvisionner les marchés de la Hollande. Ses associés étaient, il est vrai, les seuls Hollandais qui pussent entretenir des relations commerciales avec cette partie du monde; mais chaque négociant des Provinces-Unies avait la faculté d'importer des marchandises de l'Inde, quand elles venaient des ports de la France, de l'Angleterre ou de toute autre contrée de l'Europe. Il en résultait que la Compagnie n'avait pas d'autre moyen d'obtenir le monopole des articles qu'elle importait, que de les acheter exclusivement dans l'Inde; de là l'énergie et la persévérance avec lesquelles elle s'appliquait à s'emparer exclusivement des épices aux lieux mêmes où ils croissaient. Sous ce rapport la constitution de la Compagnie hollandaise différait entièrement de celle de la nôtre. Si le thé eût alors été un breuvage aussi populaire en Hollande qu'en Angleterre, la Compagnie, pour en obtenir le monopole, se serait appliquée à s'emparer du

Céleste Empire, ou du moins à en intercepter les approches aux autres puissances de l'Europe et de l'Amérique. Notre Compagnie, au contraire, est à l'abri de toute crainte de concurrence. Non-seulement elle fait seule le commerce de la Chine, mais aucun négociant anglais ne pourrait importer du thé des ports de l'Europe et de l'Amérique, quand bien même il pourrait le vendre à la moitié du prix de la Compagnie. Aussi, dans le dernier période de l'existence de la Compagnie hollandaise, le thé était-il aussi bon marché, et même moins cher que dans tout autre pays; jamais il n'était entré dans l'esprit des hommes d'état des Provinces-Unies de lui donner le monopole du marché intérieur. Si quelque chose pouvait réconcilier l'opinion publique avec notre Compagnie, ce serait de lui voir imiter les exemples de celle de Hollande, et autoriser la libre importation des thés acquis à Hambourg, à New-Yorck, et dans les autres ports de l'Europe et de l'Amérique. Si, comme le prétendent ses apologistes, elle peut vendre le thé à aussi bon compte que qui que ce soit, il est clair qu'elle n'aurait rien à craindre de cette concurrence.

Déjà, en Angleterre, ce commerce avait été entièrement libre pendant quelque tems, avant le renouvellement de la Charte sous Cromwell, en 1657. Comme on aurait pu le prévoir, les négocians privés dirigèrent ce commerce avec une activité, une économie et un succès que le monopole ne pourra jamais égaler. Dans un petit *Traité sur le commerce*, publié en 1680, et dont l'auteur est incontestablement fort intelligent et fort bien informé, il dit que, tant que dura la liberté du commerce, les produits de l'Inde furent apportés en Angleterre en si grande quantité, et vendus à des prix si modérés, que non-seulement ils suffirent pour approvisionner ses marchés, mais qu'ils

furent réexportés à Amsterdam, où ils firent baisser le prix des actions de la Compagnie hollandaise, en la forçant de livrer ses marchandises à des prix moins élevés.

Le bruit que Cromwell était dans l'intention de dissoudre la compagnie anglaise causa la plus grande consternation parmi les actionnaires de la Compagnie hollandaise, qui prévoyait bien que leurs profits extravagans cesseraient si elle avait à soutenir la concurrence des négocians anglais. Le ministre de Cromwell à La Haye écrivait, en 1654 : « Les négocians d'Amsterdam supposent que le lord Protecteur veut dissoudre la Compagnie des Indes à Londres, et déclarer libre le commerce des Indes, ce qui occasionne une grande inquiétude à Amsterdam, à cause du préjudice que cela porterait à la Compagnie hollandaise. » C'est là une preuve assez concluante de l'opinion que les prudens Hollandais avaient du monopole de la compagnie.

Mais revenons ; chaque fois que l'administration hollandaise tenta d'intervenir pour régler le mode de quelque branche d'industrie ou de commerce, cette intervention fut toujours funeste. Tout ce qui concernait la pêche des harengs, par exemple, était réglé par le gouvernement, et des agens qu'il nommait surveillaient l'exécution de ses réglemens. Quelques-uns étaient très-vexatoires. Par exemple, l'ouverture de la pêche était fixée à minuit cinq minutes de la nuit du 24 juin ; et chaque capitaine de navire, qui quittait les ports de la Hollande pour aller pêcher, était forcé de jurer qu'il respecterait cette règle. La loi déterminait aussi l'espèce de sel dont on devait se servir pour saler les harengs. Il y avait en outre une série sans terme de réglemens pour déterminer la dimension des barils, l'épaisseur et l'espèce des matériaux dont on devait les faire, le mode d'encaquer, etc. etc. Ces réglemens avaient été conçus pour assurer à la pêche toute la

supériorité qu'elle avait acquise ; et pour empêcher que la réputation de ses produits fût compromise par la mauvaise foi des individus. Mais ils eurent précisément un effet tout contraire. En attachant les pêcheurs à un système routinier, on les empêchait de faire aucune amélioration. En même tems, la facilité de contrefaire les marques publiques ouvrait un champ plus vaste à la fraude que si le gouvernement eût refusé d'intervenir dans ces opérations.

Mais malgré ces fautes de détail, le gouvernement hollandais n'en avait pas moins une politique beaucoup plus libérale que celle d'aucune autre nation. Aussi un pays qui n'était pas plus étendu que celui de Galles, et qui était encore moins fertile, nourrissait une population de plus de deux millions, soutenait avec avantage des guerres d'une durée extraordinaire contre de puissantes monarchies, et après avoir dépensé des sommes énormes en ouvrages d'utilité ou d'agrément, s'était trouvé en mesure de prêter encore au-delà de cent millions st. (2,500,000,000 fr.) aux nations étrangères. La Hollande produit peu de grains, mais grâce à son commerce elle en est toujours abondamment approvisionnée, tellement qu'après avoir pourvu à ses propres besoins, elle peut souvent venir au secours de ses voisins. La nature lui a également refusé le fer et le bois de mâture, et nulle part cependant on ne trouve en plus grande quantité tous les matériaux nécessaires à la construction des navires. Elle n'a point de lin ; elle ne paie pas de prime pour encourager la production de la laine ; ce qui ne l'empêche pas d'avoir des fabriques considérables où on façonne ces deux articles. Quoique le vin y soit importé du dehors, la consommation en est soumise à moins de réglemens tracassiers que dans les pays vignobles. Ses villes sont toujours le grand marché des épices et du café de l'Orient, et l'on y

trouve tous les produits du monde ; ainsi, partout où prévalent la liberté et l'industrie,

Omnis fert omnia tellus.

Aujourd'hui même, malgré la décadence de son commerce, la Hollande est encore le pays le plus riche de l'Europe. Son état actuel, aussi bien que son état passé, fait voir qu'un système de gouvernement libre et l'absence de toute restriction peuvent vaincre tous les obstacles, et, comme le disait un économiste, « convertir des eaux stagnantes en gras pâturages, couvrir de verdure d'arides rochers et parer le désert de l'éclat des fleurs (1). »

(*Edinburgh Review.*)

(1) Note du Trad. Pour compléter ce tableau des causes qui ont amené la décadence de la Hollande, l'auteur aurait dû parler aussi de l'indiscret emploi qu'elle a fait du crédit ; invention fatale, véritable plaie des nations modernes, qui, en leur créant des ressources factices, celles des prodigues qui dévorent à la fois leurs revenus et leurs capitaux, leur fait croire à une puissance qu'elles n'ont pas, et les excite aux dépenses et aux dissipations les plus imprudentes. Aussi ce n'est pas sans raison que le judicieux auteur de l'ouvrage cité dans cet article observe que le premier qui pensa à faire soutenir les dépenses de la guerre par le crédit, ne pouvait pas inventer un art plus fatal à l'humanité ; car cette invention désastreuse n'a pas moins fait verser le sang que l'or des peuples.

Voici quels ont été les progrès de la dette publique dans la seule province de Hollande ;

	florins
En 1562, avant le commencement des troubles, cet intérêt était de	78,100
En 1579, à l'époque de l'union d'Utrecht	117,000
En 1671, avant l'invasion de Louis XIV	5,509,519
En 1678, à la paix de Nimègue	7,107,128
En 1697, à la paix de Ryswick	8,545,309
En 1710	13,475,029

En 1750, à la paix d'Aix-la-Chapelle..........	14,910,874
En 1789, au commencement de la révolution française..................................	14,948,822
En 1791....................................	18,276,015

Cette progression eût été encore bien plus rapide, sans les réductions forcées d'intérêt. La première eut lieu sous l'administration de Jean de Witt, qui fit réduire l'intérêt de la dette publique de 5 à 4 pour cent. En 1795, plus de cinq millions de florins furent déduits des intérêts payés par la province de Hollande; mais malgré cette réduction, qui n'était qu'une banqueroute déguisée, le fardeau était encore trop lourd pour elle, et afin de la soulager, on jugea indispensable de confondre sa dette avec celle des autres provinces. L'intérêt de ces dettes réunies était de plus de vingt-cinq millions de florins. En 1804, il dépassait vingt-quatre millions; et, depuis, malgré tous les efforts de son gouvernement pour combler le déficit et l'imposition de nouvelles taxes sur les consommations et sur les capitaux, une autre banqueroute devint nécessaire. Qu'on ne s'y trompe pas, cette vieille dette de la Hollande a été encore une des causes principales de la révolution de la Belgique! Afin d'en alléger le poids, les provinces auxquelles on l'avait imposée voulurent à leur tour le partager avec la Belgique. De là, des contributions auxquelles elle était inaccoutumée, de là aussi une série de mesures odieuses pour en assurer la perception; le pouvoir confié presqu'exclusivement aux mains des Hollandais, à qui seuls il était profitable; et le mécontentement qui couvait dans les ames, et que nos événemens de juillet firent éclater; lorsque dissipant le prestige de terreur qui, jusque-là, avait environné les hommes encadrés, et leur avait créé une force en partie artificielle, ces événemens vinrent apprendre au monde que les populations des villes, protégées par les remparts naturels de leurs maisons, étaient plus puissantes que des soldats. Cette découverte, au surplus, sera utile aux nations civilisées, sous un double rapport. D'abord, en révélant aux populations urbaines le secret de leur force, secret qu'ignorait Napoléon lui-même, elle doit apporter de grands changemens dans la stratégie, et rendre les guerres d'invasion beaucoup plus rares, car elles seront beaucoup plus dangereuses. En second lieu, et par suite de la diminution des guerres, se trouvera éteinte une des causes les plus actives de dépenses; dépenses non-seulement improductives, mais destructives

des produits déjà existans. De cette manière il existera moins de dispositions à recourir au ruineux expédient des dettes fondées, puisqu'il y aura moins de motifs de le tenter.

Ce sont les dettes fondées qui créent ces budgets inflexibles qu'aucune réforme ne peut entamer, et qui rendent impuissans les gouvernemens les plus riches. Le budget de l'Angleterre résiste à tous les efforts que l'on fait pour le réduire, et il en serait bientôt de même du nôtre, si l'on marchait dans les voies du dernier gouvernement. Aujourd'hui même les diminutions que l'on y fera ne pourront pas être très-importantes. Ces réformes ne tomberont guère que sur le personnel. Or, les traitemens des tribunaux et cours de justice, et ceux des employés subalternes de l'administration, sont en général aussi peu considérables que possible. Restera donc à émonder celui de quelques hauts fonctionnaires. Ces réformes produiront peu de chose, et ne seront pas sans inconvéniens. Un hiver assez sombre se prépare. Les embarras du commerce ne lui permettront guère de prendre une part active aux plaisirs que le mois de décembre ramène; d'autres classes s'en éloigneront systématiquement. Si les fonctionnaires qui n'ont pas de fortunes personnelles, sont aussi obligés de fermer leurs maisons par suite d'économies intempestives, toutes les industries que le luxe alimente seront en souffrance, et les esprits, au lieu de se rapprocher, s'aigriront encore dans l'isolement et la retraite. Ce sera un devoir pour les fonctionnaires, à qui leur traitement ou leur fortune le permettra, de prévenir un état de choses qui ne serait pas sans inconvéniens graves.

Il est assez probable que les nécessités du moment nous mettront dans le cas de contracter de nouveaux emprunts. Après la révolution de 1688, Guillaume III, qui se trouvait dans une position assez analogue à celle de notre nouveau roi, fut obligé d'en faire. Demander à l'impôt l'argent dont il avait besoin pour pourvoir à ses dépenses extraordinaires, eût été une faute grave, car les partisans des Stuarts n'auraient pas manqué de s'en prévaloir. Des considérations analogues doivent, dans ce moment, interdire tout accroissement de nos taxes ordinaires. Toutefois, il est de la plus grande urgence que l'État dépense quand les capitaux particuliers se resserrent. On a confié des armes à des mains laborieuses. Il y avait un moyen encore plus certain d'assurer la paix publique, c'était au lieu d'armes de leur remettre des outils. Avec du travail et de la

force dans la modération, nous pouvons sortir de tous nos dangers actuels et de ceux qui menacent. Cent cinquante ou deux cents millions employés à l'achèvement ou à l'amélioration de nos routes de toute nature, de nos canaux et de quelques autres grands ouvrages d'une utilité positive, car nous ne sommes pas en mesure de nous permettre des dépenses de luxe, auraient eu des résultats inappréciables pour notre sécurité intérieure, en donnant du travail aux bras qui en manquent, et du pain à des familles affamées. En procédant ainsi, on aurait isolé ces esprits ardens et vagues, véritables fléaux de nos sociétés modernes, qui ne sont propres à rien et qui se croient propres à tout, parce qu'ils ont cinq ou six généralités tant vraies que fausses dans la tête, et qu'ils ont reçu une demi-instruction classique. Cette manière de procéder eût été sans contredit bien préférable au secours de trente millions donné au commerce. La France serait, en quelque sorte, devenue un immense atelier. Or, encourager le travail, c'est encourager les consommations. Toutes les industries qui peuvent se maintenir auraient donc été secourues, par cette mesure, d'une manière fort efficace quoique indirecte. Il est à craindre au contraire, que dans beaucoup de cas les trente millions ne fassent que prolonger l'agonie d'entreprises dont la ruine est inévitable, et qui plus elle sera retardée, plus elle sera calamiteuse, puisque les pertes auront été plus longues et plus considérables. Ce que nous proposons, au surplus, est encore faisable, et le tems de l'essayer n'est pas passé. Il sera curieux de voir des emprunts qui, le plus communément, ne servent qu'à payer la guerre et les frais qu'elle entraîne, appliqués presque pour la première fois à solder des dépenses productives; car assurément les capitaux que l'on y consacrera ne seront pas perdus, et le trésor en retrouvera bientôt l'intérêt, soit par des péages, soit même par l'accroissement de toutes les contributions indirectes dans tous les lieux où ces grands travaux s'exécuteront. La stagnation de l'industrie, au contraire, fera perdre à l'État plus que l'intérêt annuel de cent cinquante ou deux cents millions, sans compter le préjudice que peuvent lui faire les orages qu'engendrent l'oisiveté et la misère.

Mais si l'administration prenait ce parti salutaire, nous l'engagerions vivement à se prémunir, en contractant de nouveaux emprunts, contre les fautes du dernier gouvernement, fautes que la baisse actuelle de nos valeurs tendrait à lui faire commettre. Nous voulons parler des emprunts à capitaux fictifs qui, de 1816 à 1823, ont coûté

aux contribuables plus de 400,000,000 fr. qui auraient dû leur rester, si ces mêmes emprunts eussent été faits sous une autre forme. Qu'il nous soit permis, à cette occasion, de citer quelques-uns de nos anciens calculs, dont la reproduction dans ce moment pourra ne pas être inutile :

On ne saurait trop regretter, disions-nous, que la France, à l'époque des embarras financiers qui ont suivi la seconde restauration, n'ait point répudié un mode d'emprunt dont nos voisins avaient appris à connaître tous les inconvéniens. L'étranger qui était alors chargé de notre administration fiancière, on ne sait pourquoi, car son habileté n'était garantie par aucun antécédent, négociait des rentes, en reconnaissant aux prêteurs un capital qui s'élevait, dans les premiers emprunts, à près du double de la somme versée au trésor. Comme ces rentes étaient constituées à 5 p. %, et que le trésor ne recevait que 57 ou 58,000 fr. en échange d'un contrat de 100,000 fr., il est clair que, par le fait, il empruntait à près de 9 p. %. Si une fortune particulière était administrée comme on administrait alors la fortune publique, elle serait sans aucun doute promptement anéantie. L'état ci-dessous des divers emprunts contractés par le trésor, depuis la seconde restauration, donnera une idée exacte des effets produits par ces diverses opérations sur la situation de nos finances.

Relevé, d'après les comptes de finances, des rentes 5 p. % négociées pour le Trésor Royal depuis le 1er avril 1816.

ANNÉES pendant lesquelles ont eu lieu les négociations.	MONTANT des rentes négociées.	CAPITAL nominal des rentes négociées.	PRODUIT net versé au trésor.	TAUX auquel ressortissent les négociations d'après les versemens faits au trésor.	TAUX auquel ressortissent les intérêts payés par le trésor sur les sommes qui lui ont été versées.	DIFFÉRENCE entre le capit. nomin. des rentes et les sommes versées au trésor formant accroissement de capital pour les prêteurs.	PROPORTION moyenne de cet accroissm. avec le capital versé par les prêteurs.
1816	6,000,000	120,000,000	69,763,000	58 13	8 60	50,237,000	72 01
1817	30,000,000	600,000,000	345.065,000	57 51	8 69	254,935,000	73 88
1817	669,775	13,395,500	7,924,035	59 15	8 45	5,471,465	69 05
1818	14,925,500	298,510,000	197,909,400	66 23	7 55	100,600,600	50 83
1818	12,313,433	146,268,660	165,000 000	67	7 46	81,268,660	49 25
1821	401,942	8,038,840	7,000,000	87 07	5 75	1,038,840	14 84
1821	12,514,220	250,284,400	214,118,305	85 55	5 84	36,169,095	16 87
1823	23,114,516	462,290,320	413,980,981	89 55	5 58	48,309,339	11 43
	99,939,386	1,998,787,720	1,420,760,721	71 08 $\frac{1121}{10000}$	7 0342	578,026,999	40 68

Il résulte de ce tableau que les emprunts effectués par le trésor, de

1816 à 1823, ont porté sur une somme de rentes 5 p. % montant à 99,939,386 fr., au capital nominal de.................. 1,998,787,720

Dont la négociation, opérée au cours moyen de 71 08 $\frac{1121}{10000}$, a fait entrer dans ses caisses une somme capitale de.. 1,420,760,721

Que le trésor a emprunté à l'intérêt annuel de $7\frac{03}{100}$ p. %, et qu'il a en même tems consenti au profit des prêteurs à une prime montant à.............................. 578,026,999
équivalente à 40 fr. 68 c. p. % du capital emprunté.

A la vérité les rachats de rentes 5 p. % que la Caisse d'Amortissement a effectués, depuis 1816, ont eu pour effet d'atténuer ce dernier résultat.

Au 6 mai 1825, époque à partir de laquelle ont cessé les rachats en rentes 5 p. %, la Caisse d'Amortissement se trouvait propriétaire de 37,070,107 fr. de ces rentes, au capital nominal de.................. 741,402,140

Dont le rachat, opéré à des cours variés entre 57 fr. et 104 fr. 75 c., établissant un cours moyen de 80 fr. 24 c., avait exigé l'emploi d'un capital de.................. 594,914,079

Le trésor a profité de la différence montant à......... 146,488,061

La prime qu'il avait consentie au profit des prêteurs étant de.. 578,026,999

Se trouve aujourd'hui réduite à 431,538,938*

Somme équivalente à 30 fr. $\frac{17}{100}$ p. % du capital emprunté.

En d'autres termes les 37,070,107 fr. de rentes 5 p. %, rachetés par la Caisse d'Amortissement, et que le trésor avait négociés au cours moyen de 71 08 $\frac{1121}{10000}$, avaient fait entrer dans ses caisses un capital de 526,996,953

Il a été employé à leur rachat un capital de.......... 594,914,079

La prime payée par le trésor sur la partie des rentes rachetées par la Caisse d'Amortissement a été de.......... 67,917,126
équivalente à 12 fr. 89 c. p. % du capital versé par les prêteurs.

Les rentes négociées étant de.......... 99,939,386
et les rentes rachetées n'étant encore que de 37,070,107

Il reste entre les mains des prêteurs.... 62,869,279

Dont le rachat ou le remboursement au pair exigerait un capital de............ 1,257,385,580

* Ce chiffre doit être légèrement modifié à cause de la baisse éprouvée par le 5 p. %.

La négociation de ces rentes au cours moyen de 71 08 $\frac{1121}{10000}$ a fait entrer au trésor un capital de.................. 893,763,768

Le remboursement ne pourrait en être aujourd'hui opéré qu'avec une prime montant à............................ 363,621,812 ci 363,621,812

Total égal à la prime ressortissant ci-dessus........... 431,538,938

En résumé le trésor a emprunté, de 1816 à 1823, un capital de 1,420,760,721 fr. à l'intérêt moyen de 7 0342 p. % et en consentant à une prime de 40 68 p. % en faveur des prêteurs, laquelle, au moyen des rachats effectués par la Caisse d'Amortissement, jusqu'au 6 mai 1825, se trouve aujourd'hui réduite à 30 37 p. % du capital emprunté.

La partie de ce capital dont le trésor se trouve aujourd'hui libéré, vis-à-vis des prêteurs, bien qu'il continue à en servir les intérêts à la Caisse d'Amortissement, lui a coûté une prime de 12 89 p. %, équivalente à une somme de... 67,917,126

La partie de ce même capital dont il reste encore débiteur ne pourrait être aujourd'hui remboursée qu'avec une prime de 40 68 p. % équivalente à une somme de..... 363,621,812

Après complet remboursement de ces emprunts, le trésor aura tenu compte aux prêteurs d'une prime totale montant à.. 431,538,938

Somme équivalente à près de la moitié d'un de nos énormes budgets. Et qu'on ne dise pas, avec le docteur Price, que les emprunts nationaux sont des dettes de la main à la main ; car les rentiers ne représentent qu'une portion assurément peu importante de contribuables. D'ailleurs, une partie considérable des bénéfices de ces emprunts est restée dans les mains des banquiers, auxquels le trésor les a négociés ; et parmi eux se trouvaient beaucoup de capitalistes du dehors. Ce qui ajoutait encore aux inconvéniens de ces opérations, c'est la manière dont elles se faisaient avant le premier ministère de M. le comte Roy, et lorsqu'il n'avait pas encore introduit, dans la gestion de nos finances, ces habitudes d'ordre et de loyauté qui leur ont été si utiles. Ces emprunts, qui grevaient le présent d'intérêts énormes, et l'avenir du remboursement d'un capital immense, étaient négociés dans l'intérieur du cabinet d'un ministre, et sans aucune des formalités observées dans les adjudications les moins importantes. Rien, au fond, n'eût été plus facile que de placer des

contrats de rente au pair, en y attachant un intérêt de 10 à 12 p. °/₀. Déjà M. le baron Louis avait tenté avec succès une opération de ce genre, en 1814, en créant ses obligations royales. Lorsqu'ensuite le crédit se serait amélioré, l'état aurait pu rembourser ces contrats avec le produit de rentes négociées à des conditions plus favorables. En créant des rentes à capitaux fictifs, au contraire, non-seulement l'état subissait les inconvéniens de son discrédit actuel, mais il se mettait plus tard dans l'impossibilité de profiter de l'amélioration de sa position financière; ou plutôt, il était clair que cette amélioration même deviendrait un embarras de plus, puisque l'élévation du cours des rentes en rendrait l'amortissement plus long et plus dispendieux. Puissent ces observations prévenir à l'avenir la reproduction des mêmes fautes. S.

JOURNAL D'UN MÉDECIN.

N° I.

LE JEUNE DOCTEUR.

Je ne sais s'il est une profession qui offre à l'observateur plus de ressources, au philosophe plus de sujets de méditation, à l'ami de ses semblables plus de sujets de douloureuse ou consolante rêverie, que la profession de médecin. A ses yeux se déroule l'histoire secrète de l'homme. L'armée, le barreau, le clergé, la cour n'ont point les mêmes moyens de pénétrer dans les mystères de la vie humaine; elle se montre à ceux qui suivent ces carrières diverses, parée, brillante, colorée, souvent menteuse. Mais la douleur, grande révélatrice, arrache tous les voiles dont la civilisation nous décore et nous enveloppe. La voix plaintive de l'humanité souffrante ne dissimule pas. C'est elle que le médecin écoute et interprète; ce langage frappe chaque jour son oreille. Au praticien intelligent et doué de sensibilité naturelle, toutes nos misères sont connues, mais aussi nos plus nobles pensées se révèlent. Héroïsme secret et qui se cache à tous les regards; prodiges de constance morale et de résignation sous les coups de la douleur; manifestations diverses du caractère humain; combinaisons effrayantes de toutes les angoisses physiques, alliées aux peines de l'ame pour nous abattre et nous écraser; scènes pathétiques de la vie privée, malheurs nés de nos fautes, erreurs engendrées par nos infortunes; rien de ce que

notre destinée a de plus intime, n'est ignoré du médecin qui sait voir, qui sait comprendre ses semblables et sympathiser avec eux.

Toutes les autres professions ont donné leurs mémoires : on connaît la vie des camps et celle des palais ; ces existences de pompe extérieure et de vanité satisfaite ou blessée ont eu leurs historiens. Aucun médecin n'a osé dire au monde une partie de ce qu'il a vu. La richesse et la profondeur de cette mine, que l'on n'a pas explorée, semblent effrayer ceux qui pourraient tirer parti de ces trésors. Est-il rien de plus fécond en incidens et en leçons touchantes? Le lit de mort où repose l'homme de bien qui meurt dans la pauvreté ; la couche de soie, théâtre de souffrance pour l'homme opulent qu'une mauvaise vie condamne à souffrir; sont-ils donc sans instruction et sans intérêt? Non, certes ; mais il y a, dans les observations qui se présentent à la sagacité d'un médecin, quelque chose de si sérieux et de si tragique, qu'il se plaît communément à les effacer de sa mémoire ; on craint que des révélations trop douloureuses ne jaillissent de ces souvenirs comparés entre eux. Il faut du courage pour les réunir, et quelque force d'ame pour les contempler.

Un docteur d'Édinbourg, mort récemment, et dont je dois taire le nom, bien que cette précaution nécessaire puisse engager mes lecteurs à le confondre avec ces personnages fictifs dont les romanciers sont les créateurs ; ce docteur, dont l'éducation avait été faite à Édinbourg, ville toute studieuse, et dont le talent s'était développé à Londres, a consigné, dans une série de *Memoranda,* qui se trouvent entre mes mains, les observations morales, les incidens, les caractères, les tableaux domestiques, dont sa longue pratique lui a fourni les matériaux. Tout est réel dans ces souvenirs : ils ont les inconvéniens et les mérites

que cette réalité entraîne. Souvent bizarres comme la destinée, souvent cruels comme elle, ils contiennent plus d'une page révoltante pour le cœur, effrayante pour la pensée. Je n'ai pas craint de les feuilleter et d'en extraire les fragmens les plus remarquables. Que l'on ne cherche ici aucun des agrémens de la fiction : il s'agit de vérités, et de vérités tristes; rien n'a été arrangé pour l'effet, rien n'est combiné pour le plaisir du lecteur.

Un grand nombre de ces fragmens, relatifs à des personnes vivantes ou à des observations purement pathologiques, ont dû être supprimés par moi. D'autres, que je conserverai, ne s'offriront au public que sous le déguisement nécessaire de quelques initiales supposées. Mais, je le répète, on aurait tort de confondre ces souvenirs avec les narrations que l'imagination se plaît à créer; pour peu que l'on veuille comparer ces esquisses avec les personnages et les faits qui nous environnent, on reconnaîtra que leur caractère spécial, c'est une vérité nue et austère; c'est aussi, je l'avoue, leur plus grand mérite ; mais il en vaut bien d'autres.

Premier fragment. — Ces pages, destinées à conserver le souvenir des douleurs que j'ai pu soulager, et de celles que mon art a vainement tenté d'assoupir ou d'éteindre, commenceront par un récit de mes propres infortunes.

On inspire à la plupart des jeunes gens une idée dont la fausseté leur nuit beaucoup, lorsqu'on leur persuade que le talent leur suffit pour arriver à la richesse et à la gloire. Point de situation plus triste, par exemple, que celle d'un jeune médecin qui vient à Londres, sans amis, sans ar-

gent, sans protecteurs. Que d'efforts pour conquérir ce patronage si nécessaire! Et combien souvent ces efforts malheureux aboutissent au désespoir et à la misère! Dans ce pays d'aristocratie et de mode, une clientelle ne s'acquiert pas, si vous ne trouvez, parmi les puissans et les riches, cet appui qu'ils refusent si fréquemment au talent modeste et inconnu. J'ai éprouvé toutes les angoisses d'une telle situation : mes travaux et mes efforts ont été long-tems stériles. Le hasard seul est venu me sauver.

Né dans une famille pauvre, dont les ressources s'étaient épuisées pour me donner l'éducation médicale, sur laquelle mon avenir reposait, je me trouvai à Londres, à vingt-six ans, riche de 100 liv. st. (2,500 fr.), possesseur de quelques ouvrages de science, et marié à une jeune personne de ma ville natale, que, dans l'ardeur d'une passion imprévoyante, j'avais attachée à mon sort. Émilie était sans fortune : un caractère angélique, une figure dont la douceur et le charme peignaient bien le dévouement et l'admirable candeur de son ame, avaient séduit mon inexpérience, et tous deux nous approchâmes sans crainte de l'abime que la destinée ouvrait devant nous. Je serai, me disais-je, le créateur de ma fortune et de son bonheur : cette pensée m'enorgueillissait, cette espérance me charmait. Je m'étais livré avec enthousiasme et persévérance à l'étude de ma profession. Dans cette immense ville, les occasions de mettre à profit mon savoir et de me faire connaître pouvaient-elles me manquer ?

Il fallait vivre cependant; mon trésor était hors de proportion avec mes besoins : je sentais que, pour obtenir quelque confiance et me placer au rang de mes confrères, les apparences extérieures n'étaient pas à négliger. Mon père, à force d'économie, avait constitué une petite rente sur ma tête. Je la vendis. La générosité d'un juif, auquel

me recommanda un jeune homme avec lequel j'avais fait mes études, m'avança, non sans peine et sans prières de ma part, trois mille livres sterling (75,000 f.), à l'honnête intérêt de quinze pour cent, et sous condition de pouvoir racheter ma rente dans l'espace de cinq ans.

Me voilà maître de ce capital : jamais autant d'argent n'avait rempli ma bourse. Je ne touchais pas sans une espèce de crainte à cette somme, qui composait toute mon opulence et tout l'espoir de ma vie. La jeunesse est confiante ; je chassai de mon esprit les tristes pensées qui l'avaient obsédé un moment ; bientôt on vit briller, sur la porte d'une maison modeste, mais propre, située dans un quartier aristocratique (1), mon nom, gravé sur une plaque de cuivre étincelant (2), et précédé du titre de docteur. Une stricte économie présida à tous mes arrangemens domestiques. Principal locataire de la maison, je cédai à un vieux célibataire revenu des Indes le premier étage de l'édifice, et j'attendis patiemment la fortune. Six mois s'écoulèrent.

A peine deux ou trois malades du dernier ordre avaient-ils eu recours à mes soins : je me trouvais perdu dans ce vaste océan de la capitale. Pendant le jour, je marchais au hasard, me promenant à travers les rues, comme si de nombreuses visites eussent réclamé ma présence. Le soir, le bonheur domestique m'attendait chez moi : Émilie et moi, nous nous suffisions l'un à l'autre. Mais que devenir, lorsque les fonds avancés par Amos L*** (c'est le nom

(1) On sait que la partie Est de Londres est réservée aux gens de commerce, et que l'Ouest de la même ville est habité par l'aristocratie.

(2) Ces plaques de cuivre, portant le nom du propriétaire ou du principal locataire, se trouvent sur toutes les portes.

du juif) auront disparu, absorbés par les intérêts énormes qu'il avait exigés, et par le paiement de notre loyer ?

L'horizon, au lieu de s'éclaircir, se couvrait chaque jour de nuages. La liste de mes relations était courte ; j'étudiais mon art, et ne connaissais pas les ressources de l'intrigue. Ma folie, mon imprévoyance commençaient à se présenter à moi sous leurs véritables couleurs. En vain Émilie me consolait et me faisait espérer un avenir meilleur ; je ne voyais dans ses douces paroles qu'une preuve de la bonté de son ame. Nos fonds s'écoulaient, en dépit de notre parcimonie. Insensé ! mon peu de connaissance du monde me perdait, et, selon toute apparence, sans espoir de salut. J'avais cru qu'il suffisait, pour être médecin et pour s'achalander, de faire connaître au public la profession qu'on exerce, et d'en remplir les devoirs avec talent. Je fus cruellement désabusé !

Je redoublai d'efforts pour m'introduire dans quelques maisons ; inutiles tentatives. J'étais trop jeune : on n'avait nulle confiance en moi ; je n'avais point de voiture : ma femme était simplement vêtue, et mon extérieur, dénué de grâce, militait contre moi. Que les jeunes médecins se souviennent de cet avis : une figure noble, agréable, ouverte, l'élégance des manières, sont les premières nécessités de leur profession. Les portes qui se ferment devant un docteur maltraité par la nature offrent un accès facile au médecin qui se présente bien. Le premier des deux peut guérir ses malades : le point important, c'est de leur plaire.

Le relevé de mes recettes, pendant la première année, a quelque chose de comique et de ridicule dans son exiguité. J'avais envoyé au rédacteur en chef d'un journal quelques notes médicales. Ma femme, dont l'esprit était cultivé et l'éducation distinguée, avait adressé au même journal des vers composés par elle. Une somme de trente

shellings (1), pendant une année, fut le prix de ces élucubrations si peu importantes. Mais l'espèce de succès que venait d'obtenir mon essai de littérature médicale m'inspira une autre idée. Je crus pouvoir imiter plusieurs de mes confrères dont un ouvrage avait commencé la fortune, en attirant sur eux les regards du public. Les maladies des poumons avaient été pour moi un objet spécial d'études et d'expériences. Pendant six mois, je travaillai à mettre en ordre les matériaux que j'avais réunis. Émilie m'aidait : elle m'encourageait. Devenue mon secrétaire, malgré la faiblesse de sa vue, elle transcrivit deux fois, de sa propre main, l'ouvrage tout entier. Avec quel battement de cœur nous le vîmes terminé ! Que d'espérances attachées à ce manuscrit ! Quelle perspective de bonheur et de renommée, s'il réussissait ! Mais il fallait le faire imprimer ; je me rendis chez un libraire, éditeur de ces sortes d'ouvrages, et je fus reçu avec une politesse remarquable. Il écouta sans impatience le développement de mes idées ; il discuta avec moi fort complaisamment les points principaux de la théorie nouvelle que je proposais. Il me semblait que j'avais excité son intérêt. Je voyais cet œil gris et terne du commerçant et du spéculateur s'arrêter sur moi avec une expression bienveillante. J'espérais qu'il allait se charger du débit de mon ouvrage : hélas ! il ôta gravement ses lunettes, et m'assura que sa détermination était prise, et que jamais, sous aucun prétexte, il ne publierait d'ouvrages de médecine pour son propre compte.

« Est-ce là, lui dis-je avec douleur, votre résolution définitive ? » Ma voix se refusait à prononcer ces paroles.

« Oui, me répondit le libraire ; définitive ! »

Je replaçai le manuscrit dans ma poche, et je partis, le

(1) Trente-six francs de notre monnaie.

désespoir dans l'ame. Ma femme, qui savait que mes dernières espérances reposaient sur la vente de mon ouvrage, m'attendait à la porte de la boutique du libraire. Sa vue me fit mal; je n'eus pas la force de lui parler. Le dévouement qu'elle me témoigna me consola cependant; c'était toujours elle qui faisait briller à mes yeux quelques rayons d'espoir. Je repris courage, et le lendemain j'allai offrir à plusieurs autres éditeurs mon traité sur les maladies des poumons. Les uns me congédièrent sans façon; les autres me conseillèrent de m'en tenir au soin de ma clientelle et de renoncer au métier d'auteur. Me constituer mon propre éditeur, c'eût été me perdre. Je n'avais aucunes relations littéraires; et mon œuvre, mort-née en sortant de la presse, n'aurait trouvé ni un journal pour la prôner, ni un chaland pour en apprécier le mérite. Je rentrai chez moi : mon désespoir était profond; je me jetai dans un fauteuil, et le malheureux manuscrit, lancé d'une main furieuse, alla tomber dans le feu. Ainsi périrent six mois d'un travail continuel. Pauvre Émilie! Elle essaya en vain de recueillir les débris de l'ouvrage. Déjà la plus grande partie en était consumée : et moi, je voyais se creuser chaque jour le gouffre où ma vie, ma jeunesse et celles de ma jeune compagne devaient s'engloutir.

J'avais espéré que la décence et la tranquillité de mes habitudes, la régularité de ma vie, inspireraient quelque confiance aux habitans du voisinage. Les véritables secrets de l'art m'étaient inconnus; si l'on eût vu stationner à ma porte, devant ma demeure, une longue file d'équipages; si ma maison, ouverte à tous les fats de la ville, eût été un rendez-vous de gens de bon ton; si la protection de quelque médecin à la mode m'eût jeté dans les salons de l'aristocratie, et m'eût marqué du sceau indispensable de son approbation, ma destinée eût changé de face. En Angleterre,

tout se fait par association et par recommandation. Mon isolement me perdait.

Deux ou trois fois je fus appelé auprès du lit de malades à l'agonie : l'un expira au moment même où je m'approchais de lui; les autres avaient cessé de vivre quand je parvins jusqu'à leur logement. Des domestiques, des portiers, des gouvernantes composaient ma mince clientelle. Il fallait traverser les cours des plus beaux hôtels, et aller rendre visite, dans leurs greniers, à ces malheureux qui n'avaient pour fortune que leurs gages, et dont le travail était la seule ressource. Il fallait me résoudre à accepter le modique salaire que mon humanité eût voulu leur laisser. J'étais exposé aux humiliations les plus irritantes. Comme on savait, dans le quartier où je demeurais, que ma clientelle n'était ni brillante, ni fort nombreuse, la renommée me signalait comme un médecin sans pratiques; et ce triste renom achevait de me perdre. Un jour que l'héritier d'une grande fortune et d'un beau titre me fit appeler, je trouvai ce jeune dandy nonchalamment étendu sur un sofa. Devant lui, couchée sur un coussin de velours, reposait une jolie levrette, la favorite du maître. Une tasse de café, que le jeune homme savourait lentement, absorbait toute son attention : j'entre; sans lever les yeux, il m'indique, du doigt, la levrette malade (1); puis, déposant sa tasse, il se met à me lorgner. Je ne fus pas maître de mon indi-

(1) La même aventure est arrivée au célèbre docteur Abernethy. Appelé par une vieille dame du grand monde pour donner des soins à son singe favori, malade d'une indigestion, il aperçut, dans la même chambre, un enfant bizarrement habillé, petit-fils de la maîtresse de la maison. Cet homme singulier regarda alternativement et attentivement ces deux personnages : puis leur tâtant le pouls tour à tour, d'un air grave : « Madame, dit-il, messieurs vos fils n'ont qu'à faire diète et à boire du thé. » Il s'en alla aussitôt.

gnation, et, révolté d'un tel excès d'impertinence, je sortis aussitôt. Trois ans après, je retrouvai le dandy chez un de mes amis; ce ne fut pas mon adversaire le moins redoutable : les obstacles que sa malignité me suscita entravèrent long-tems mes succès et le progrès de ma fortune.

Quelques semaines après, appelé en consultation avec un docteur célèbre, je crus que cette circonstance, en prouvant à l'un de mes confrères, plus avancé que moi dans la carrière médicale, la capacité d'un jeune collègue, l'engagerait à me servir. Je ne m'attendais pas à l'outrageante condescendance qu'il me témoigna. Je venais de faire une remarque fort juste, prononcée avec cette modestie que ma position me commandait.

« Vous croyez donc, me dit cet homme avec arrogance, que c'est d'apoplexie qu'il s'agit?

— Elle est à craindre, répliquai-je.

— Jeune homme, reprit-il, dirigeant vers la femme du malade un regard où se peignait une insolente pitié, je vous donne ma parole d'honneur qu'une apoplexie et une épilepsie sont choses tout-à-fait distinctes. — En vérité, monsieur. »

Ces paroles, accompagnées d'un air de dédain impossible à décrire, produisirent leur effet. La maison où je me trouvais introduit me fut désormais fermée : il avait suffi, pour m'enlever la confiance et me bannir de cette famille que je connaissais à peine, d'une phrase de mépris.

Que faire? que devenir? Je donnai des leçons de grec et de latin à un jeune pair du royaume, qui ne put s'élever jusqu'à la compréhension de l'aoriste de τύπτω, et s'arrêta court devant les premières règles de la syntaxe latine. Une étude si fatigante le rebuta; je perdis mon écolier. Mes ressources s'épuisaient. Émilie, l'ange protecteur de ma vie, continuait à me garantir, par son admirable dévoue-

ment, des atteintes du désespoir : mais, pour perspective, je n'avais, après tant d'efforts et de privations, que la prison et la détresse. D'amers regrets empoisonnaient toute mon existence. Le métier de soldat, si triste et si pénible, eût mieux valu pour moi que cette vie d'espérances vaines et de cuisantes douleurs. Mes dettes s'accumulaient; l'état de grossesse de ma femme augmentait nos dépenses et ajoutait à mon chagrin, par l'impuissance où j'étais de subvenir à tout ce qu'une telle situation eût exigé de moi. L'économie la plus rigoureuse, jointe à une anxiété toujours croissante, épuisait nos forces et nuisait à notre santé. Mille rêves douloureux se pressaient dans mon esprit : mille plans chimériques devenaient l'aliment stérile dont se nourrissait mon désespoir. Je voulais fonder un journal médical, professer publiquement la médecine, offrir mes services à un médecin plus accrédité. L'argent me manquait : 300 livres sterling seulement me restaient encore; j'avais quatre cent cinquante livres de rente annuelle à payer au vieil usurier. Telle était ma situation désespérée.

Une route vers le repos et le bien-être s'ouvrira-t-elle enfin à mes pas? Tout semblait m'en éloigner. De plus habiles eussent exploité avec adresse les moindres accidens que le sort leur offrait. Pour moi, je ne savais ni mettre à profit les événemens, ni m'avancer au moyen du charlatanisme ordinaire. Le travail et la persévérance avaient été les seuls appuis sur lesquels j'eusse compté; appuis, hélas! trop fragiles. Je vivais dans une anxiété forcée et dans une oisiveté fébrile. Je prévoyais l'instant où la société me rejetterait loin d'elle, comme un être nuisible et malfaisant; incapable de payer mes créanciers, j'allais perdre jusqu'à la dernière ressource de l'honnête homme, ma réputation.

Un jour, accablé de ces tristes pensées, j'allai m'asseoir sur un des bancs du parc Saint-James, et je croisai les

bras : une apathie mortelle s'empara de moi. Je comparais le sort de ces enfans et de ces ouvriers qui passaient devant moi, de ces soldats marchant en mesure au son du tambour et du fifre, de ces enfans qui jouaient sur le gazon, avec ma propre destinée ; et je ne pouvais étouffer l'élan de ma douleur, ni arrêter les larmes qui m'oppressaient. Tous ces êtres étaient plus heureux que moi. Je pensais à Émilie, à cette créature si délicate et si tendre que j'avais perdue en l'épousant. Je n'osais rentrer à la maison : sa résignation me navrait. Qu'étaient devenues ces chimères enthousiastes, ces belles rêveries auxquelles je m'étais livré ? Un enfant allait naître ; il allait me nommer son père ; et tous moyens me manqueront pour soutenir sa débile existence.

Un vieillard, dont la toux fréquente annonçait la disposition asthmatique, vint s'asseoir près de moi ; il vit mon abattement, et, par une question adressée d'un air de bienveillance, il engagea une conversation que j'aurais soutenue avec peine, s'il ne m'avait parlé de sa maladie. Ce sujet, dont je m'étais occupé spécialement, excita mon attention, et je répondis comme médecin à plusieurs questions qu'il m'adressa. Il m'écouta avec attention, s'informa de mon adresse, et, après une demi-heure de consultation en plein air, il m'offrit une guinée, que ma fierté refusa. J'aurais pu saisir cette occasion, et, en me présentant le lendemain avec audace chez ce malade que le hasard m'envoyait, me frayer une route vers une situation moins précaire. Le malheur est timide. Je n'osai pas demander au vieillard son adresse. Son valet-de-chambre vint lui annoncer que son carrosse l'attendait : et je restai plus douloureusement affecté que jamais, persuadé que ma ruine serait l'infaillible résultat de ma mauvaise fortune, combinée avec ma mauvaise honte.

Donnerai-je ici le détail de toutes les humiliations, de tous les désappointemens qui m'accablèrent, de mes inutiles visites auprès des médecins en crédit, de ce que j'éprouvai à mesure que mon faible pécule s'épuisait, de mes angoisses près du lit de ma femme, de l'espèce de stupeur et d'idiotisme où me plongea la certitude de mon désastre prochain. Quoi de plus cruel que de marcher, les yeux ouverts et d'un pas que rien n'est capable d'arrêter, vers un abîme inévitable! Au milieu de cette métropole éclatante de luxe, un homme bien né, élevé pour une profession libérale, allait périr de faim dans toute l'étendue de cette expression, dans toute l'horreur de ce mot!

C'est dans une situation pareille que la misanthropie la plus amère vient s'emparer de l'homme malheureux. Le soir, je me glissais le long des murs des rues de Londres : l'abstinence, qui me privait de mes forces, exaltait ma sensibilité morale; cette atmosphère grisâtre et lourde, ce bruit monotone et lugubre des carrosses roulant au loin, semblaient s'accorder avec la teinte funèbre de mes idées, avec ma stupide résignation. Les animaux eux-mêmes, nourris par l'homme qui les emploie, trouvaient dans la maison de leurs maîtres les alimens qui allaient me manquer; le meurtrier recevait de ses geoliers sa pitance ordinaire; et moi, je périssais sans avoir commis d'autre crime, d'autre faute que celle de ma ridicule confiance envers une société égoïste, frivole, corrompue, que le charlatanisme séduit, que le talent sans protecteurs n'intéresse jamais. Avec quelle ironie amère je contemplais cet habit que je portais, indice menteur d'une aisance que je ne possédais pas, vaine et absurde livrée qui ne m'inspirait plus que de la pitié!

La cruauté que les hommes exercent envers leurs semblables est rarement le résultat d'une méchanceté préméditée; c'est par vanité, par légèreté, par personnâlité, qu'ils

font le mal. C'est surtout par cette jalousie de métier, sentiment odieux qu'on nous inspire dès le premier âge sous le nom d'émulation, et qui porte des fruits si funestes. Le vieillard valétudinaire que j'avais rencontré dans le parc Saint-James m'envoya demander un mois après notre entrevue : son état empirait; ma conversation lui avait inspiré quelque confiance. Il était riche : je lui donnai mes soins pendant l'absence momentanée de son médecin ordinaire. Le retour de ce dernier renversa de nouveau mes espérances. L'introduction d'un jeune docteur inconnu de lui fut, à ses yeux, un crime véritable. Il en témoigna son étonnement, son mécontentement, son humeur. Le malade eut peur de son médecin, me renvoya en me faisant payer mes visites, et mourut peu de mois après.

Cent livres sterling de dettes, vingt-cinq livres de capital, une rente énorme à payer, nulle ressource pour y subvenir : que l'on juge de l'horreur de ma position.

Ces souvenirs, que je ne me retrace pas à moi-même sans une sorte de frémissement et de terreur, perdraient une partie de leur utilité pour mes lecteurs, si j'affaiblissais la sombre nuance de ce tableau douloureux. Je me vis obligé de renvoyer ma domestique. Émilie se soumit, sans murmurer, à la nécessité de tenir elle-même la maison; et, quand je rentrais, quand je la trouvais occupée des plus humbles soins du ménage, quand je la pressais contre mon cœur palpitant, quelles larmes amères et brûlantes sortaient de mes yeux!

J'avais à Londres un parent éloigné, dont la hauteur aristocratique avait toujours été pour moi une espèce d'épouvantail. Je me décidai à l'aller trouver : il voyageait sur le continent; j'écrivis; mes lettres restèrent sans réponse; une de ses tantes, vieille fille dévote, ayant entendu parler de ma situation, m'envoya dix livres sterling dans le

pli d'une lettre, où elle me témoignait sa pitié avec insolence, et me défendait de m'adresser jamais à son neveu. Accablé de tant de dédains outrageans, je perdais toute confiance en moi-même. Le sentiment de la dignité humaine s'efface de notre ame, nous perdons le courage et la fierté, quand la fortune nous écrase; il nous semble qu'elle est juste, et que, sans doute, nous méritons par quelque vice ou quelque incapacité réelle et secrète les coups redoublés dont elle nous meurtrit. Un frère du parent que je viens de citer revint à Londres. Croira-t-on que j'eus la faiblesse de me présenter chez lui? La leçon que je venais de recevoir ne m'avait pas instruit de l'inutilité, je dirai presque de la bassesse stérile d'une telle démarche. Hélas! il ne s'agissait pour moi que de vivre ou de ne pas vivre: je voyais d'une part l'opprobre, la mort; je saisissais, pour y échapper, le plus faible rameau, la plus légère espérance.

Ma santé était détruite, mon cerveau brûlant me menaçait d'une maladie inflammatoire; une diète forcée m'avait maigri; j'étais devenu le fantôme de moi-même. Je sentais confusément que j'allais faire une démarche inutile et presque honteuse, après l'accueil dont mes lettres avaient été l'objet. Mes genoux tremblaient, mes lèvres entr'ouvertes et frémissantes témoignaient toute mon agitation, pendant la course assez longue qui me conduisit jusqu'à l'hôtel splendide du grand personnage auquel j'allais me présenter. Le tems était magnifique; tout était riant autour de moi; il me semblait que cette joie et cette activité insultaient à mon angoisse, que ces maisons magnifiques et ces équipages somptueux me repoussaient loin d'une société si éclatante, moi, misérable banni, sans protection et sans secours. Dirai-je qu'en approchant de la grand'porte, je me sentis si faible, que, dans l'impuissance où j'étais de

me soutenir, je fus obligé d'entrer chez un pharmacien, et d'y prendre quelques gouttes d'éther, pour me rendre de la force ?

Je soulevai timidement le lourd marteau ; un homme d'une large encolure entr'ouvrit la porte massive, et, voyant que j'étais à pied, sans domestique, il me toisa, sans me laisser entrer.

« Qu'y a-t-il pour votre service? me dit-il d'un ton brusque et familier.

— Monsieur le comte *** est-il chez lui ?

— Il y est : que lui voulez-vous ?

— Je voudrais lui parler, » repris-je d'un ton plus ferme. L'arrogance de ce valet m'irritait.

« Je crois que cela n'est pas possible, continua-t-il, en me regardant du haut en bas. Monsieur est rentré ce matin à six heures. Il se repose maintenant.

— Puis-je l'attendre? Vous lui montrerez ma carte, et vous lui direz que j'ai à lui parler pour affaires personnelles.

— Repassez sur les quatre heures.

— Je vais attendre, » répliquai-je plus irrité.

On me fit entrer. Qui ne connaît l'insolence de ces domestiques, rangés en ligne dans les avenues qui conduisent aux demeures des grands? Cette insolence est plus prononcée en Angleterre que partout ailleurs. L'influence de l'aristocratie anglaise s'y fait sentir, et lui communique une teinte d'ironie froide et insultante. Les piqueurs, les valets-de-chambre, les gens de service, passaient et repassaient devant moi en ricanant. Supplice odieux ! De nombreux équipages s'arrêtaient devant la porte, leurs maîtres en descendaient ; on les introduisait dans les appartemens intérieurs, et moi, je restais là, en butte aux insultes des valets.

Deux heures s'étaient écoulées. J'entendis un domestique annoncer plusieurs personnes; je l'appelai, et lui demandai pourquoi l'on ne m'introduisait pas, puisque le maitre de la maison était visible.

« Parole d'honneur, me dit cet homme, je n'en sais rien. » Et il me ferma la porte au nez.

Le sang bouillonnait dans mes veines; je sonnai : le même homme revint.

« Annoncez-moi, lui dis-je.

— Impossible, » répondit-il en riant.

Je fis tous mes efforts pour conserver mon sang-froid : dans ce moment même, un mouvement se fit entendre, un carrosse s'approcha de la porte.

« Vous direz à lord S***, s'il vient ici, s'écria une voix impérieuse, que je viens de sortir pour me rendre chez lui! » Le carrosse roula, la porte se referma, tout rentra dans le silence. Je sonnai encore.

« Eh bien! monsieur le comte *** est-il visible maintenant?

— Il vient de sortir, monsieur. » Le même sourire sardonique n'avait point quitté les lèvres de ce valet.

« Pourquoi ne l'ai-je pas vu? repris-je en frémissant de colère. Lui a-t-on montré ma carte?

— Oui, monsieur, répliqua cet homme de l'air le plus dégagé : on la lui a montrée, et en la lisant, il a dit : *Je n'ai pas le tems de voir ce monsieur.* »

C'étaient assez d'outrages à la fois. Je m'élançai vers la porte, et me précipitai dans la rue. Trois années après, cet homme, qui m'avait si durement fermé sa porte, mourut frappé d'apoplexie. Il était joueur; un accès de colère, suite de quelques chances défavorables, lui coûta la vie.

Continuer, sans omettre aucune particularité, ce long récit de peines cuisantes et d'injures qu'il me fallait dévo-

rer, n'est-ce pas exposer le lecteur au même supplice que j'éprouvais ? Le peu de secours que je recevais m'arrivait sous la forme d'aumônes, et était accompagné de lettres insultantes ; un de mes confrères me fit parvenir *une guinée*, avec le billet que voici : il n'est pas inutile d'ajouter que mon correspondant, auquel je m'étais adressé dans l'espérance d'être introduit par lui dans quelques maisons honorables, tirait de sa profession huit à douze mille livres sterling de revenu annuel.

« Le docteur R... ne peut rien faire pour le docteur... Il place une guinée sous le pli de cette lettre, et a l'honneur de lui rappeler qu'on s'expose à une ruine certaine quand on entre, sans ressources pécuniaires, dans la carrière où le docteur... aurait dû ne pas s'engager. »

Enfin sonna l'heure fatale, prévue depuis si long-tems, et que rien ne pouvait retarder ; nous étions à la veille du jour où *Amos*, l'usurier, devait venir toucher les intérêts exorbitans dont nous étions convenus. Dix shellings me restaient ; ma femme donnait le sein à un malheureux enfant, né dans ces déplorables circonstances. Je me déterminai à faire une dernière tentative auprès de ce locataire dont j'ai déjà parlé, et qui occupait notre premier étage. C'était un de ces hommes fantasques que l'Inde nous renvoie, étrangers au reste du monde, Asiatiques pour la sensualité, Anglais pour la hauteur et la réserve, se piquant de ne plaire à personne, de ne faire comme personne, et de n'écouter qui que ce soit. Il fallait voir cet homme de bronze, cette statue verdâtre et immobile, prendre position derrière un immense paravent, qui le protégeait à la fois contre les vents-coulis et les visiteurs, deux objets de sa haine et de son effroi. La flanelle le couvrait de la tête aux pieds, un grand feu brûlait devant lui aux jours caniculaires. Il ne cessait point de lancer l'anathême contre le cli-

mat des Iles Britanniques; un bonnet de fourrure emboîtait sa tête et retombait sur son col. Placé devant lui pendant des heures entières, un Hindou (*Klinkapôre* ou *Glingapôre* était son nom) chantait je ne sais quelle mélopée lugubre, monotone, que le maître écoutait avec extase: l'égarement de ses yeux que le soleil du tropique avait privés de leur rectitude, mais non de leur éclat; la contraction de cette figure ramassée sur elle-même, et sillonnée de rides desséchées, offraient alors un étrange spectacle. Un personnage si peu sociable était sans attrait pour moi; à peine m'avait-il dit quelques mots : au contraire il avait eu l'air de repousser à dessein toute idée, toute tentative d'intimité entre nous.

La demande d'un prêt d'argent, adressée à un tel personnage, était une folie qui ne serait jamais entrée dans la tête d'un homme maître de ses sens. Déjà deux fois, quand les mets indiens dont le nabab (1) se nourrissait, avaient compromis sa santé, son esclave était venu m'appeler pour me prier de porter secours à son maître. En échange de mes services, j'avais reçu de lui un vieux bambou de la Chine et un éventail; objets rares, disait-il, mais fort laids, et qui ne me servaient à rien. On peut deviner avec quel embarras je fis à cet homme ma confession, et lui demandai le prêt de 300 livres sterling : je lui offrais pour garantie le montant des loyers qu'il pourrait me devoir, jusqu'à concurrence de la somme.

« Ah! mon Dieu, s'écria le vieillard, que mes paroles semblaient accabler de frayeur.

— Veuillez, lui dis-je, excuser l'indiscrétion d'une telle demande.

(1) Sobriquet donné, comme on sait, aux Anglais revenus des Indes; c'est le titre des princes vassaux du Grand Mongol.

— Me prenez-vous pour un usurier, docteur?

— Non, monsieur, je vous regarde comme un homme d'honneur, qui peut, sans rien risquer, rendre service à un honnête homme.

— Et vous pensez que je ne suis revenu des Indes que pour jeter mon argent au nez du premier venu?

— Monsieur!...

— C'est une affaire finie, monsieur; je ne prête pas!» Et il ferma durement la porte sur moi.

Le lendemain, arriva l'usurier. Dieu sait ce que j'éprouvai, quand d'un pas que l'âge rendait chancelant, et que la cupidité précipitait, il monta l'escalier. Pâle, abattu, mais calme comme le désespoir, je lui dis que, pour aujourd'hui, je ne pourrais pas lui remettre cette somme, mais que demain..... hélas! je n'osais achever. Son regard perçant m'interrogea, et il se retira sans mot dire.

Trois jours après, c'était le jour de Noël, j'avais dépensé mes derniers shellings, pour offrir à ma pauvre Émilie un repas moins succinct, et l'ame nâvrée, je m'asseyais à cette table chargée de quelques mets moins grossiers que ceux auxquels nous étions habitués, quand deux hommes sonnèrent : avec la plus exquise politesse, ils me présentèrent une bande de parchemin; c'était le *writ* (1) qui me conduisait en prison. Émilie tomba en défaillance; les gens de justice me permirent de rester quelques instans de plus auprès du lit dans lequel je la portai. Quelle demi-heure que celle qui succéda à mon départ; je sentais mon cœur se resserrer, comme si une main infernale en eût desséché le sang et arrêté les battemens. Bientôt une *maison de*

(1) Jugement, ou *écrit* (writ, written) ordonnant l'arrestation du créancier.

dépôt (1) fut mon asile. Persuadés que j'avais de l'argent sur moi, et que je me refusais à leur acheter les soins qu'ils vendent si cher, les gardiens de ce lieu me laissèrent, dans un tems froid, sans couvertures, sans draps, sans alimens. Je tombai, exténué de lassitude, sur la paille qui devait me servir de lit : ma pensée était sans mouvement et sans action comme mon corps ; et le souvenir de ma femme, celui de mon malheureux enfant ne se présentaient à moi que comme des fantômes armés de poignards ; je n'avais plus d'idées, mais des tortures morales. Cette immobilité stupide, espèce de torpeur douloureuse, dura jusqu'au lendemain matin : une voix bien connue frappa mon oreille ; je me sentis enlacé dans les bras d'une femme, et couvert de ses baisers. Émilie, que je ne reconnus qu'après quelques momens, avait obtenu du vieux locataire de notre maison, ce prêt de 300 livres sterling.

Je rentrai chez moi, accompagné, ou plutôt soutenu par Émilie ; je me hâtai de monter chez le nabab ; des larmes de reconnaissance coulaient de mes yeux.

« Ah ! monsieur, lui dis-je, en m'approchant de lui ; vous êtes mon sauveur..... la vie d'une famille entière dépendait de vous. Quelle gratitude serait égale au service que vous venez de me rendre ?»

Il m'écoutait froidement, et me répondit :

« Tout cela m'est absolument inutile. Je préférerais votre billet à vos remerciemens. »

Cette insensibilité me glaça ; j'écrivis et signai la recon-

(1) *Springing-house,* maison où l'on dépose le débiteur, avant son installation définitive : leur état de malpropreté et les impôts odieux que l'on y prélève sur les malheureux que l'on y amène, sont, dit-on, une des plaies les plus honteuses de la législation et de la pénalité anglaise.

naissance (1) qu'il me demandait ; et je sortis après l'avoir salué.

Au lieu d'un créancier, je me trouvai en avoir deux ; le tems s'écoula ; aucun changement ne s'opérait dans ma position. Ma femme tombait graduellement dans un état de malaise nerveux qui me déchirait l'ame. Décrire la situation dans laquelle je me trouvai, serait difficile ; je n'avais plus le sentiment de mon être. Les courts instans de mon sommeil étaient en proie à un délire auquel la douce voix de ma femme m'arrachait de tems en tems.

« Tais-toi, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de moi, ne parle pas ainsi ! » Ces mots me rappelaient à moi-même. Notre locataire, épuisé par le plus mauvais régime auquel un mortel puisse se soumettre, brûlé intérieurement par l'usage des aromates et des épices, s'avançait rapidement vers la décrépitude. Je n'avais plus l'usage de ma raison que pour lui prodiguer mes soins ; et c'était une scène étrange que ces rapports entre un malade silencieux, bourru, et presque outrageant, et un docteur dont la santé profondément altérée s'empirait chaque jour. Nous nous parlions peu ; il recevait mes ordonnances, les exécutait, et je sortais ; la dette que j'avais contractée envers lui s'opposait à ce que je réclamasse le prix de mes visites. Il ne me disait rien à ce sujet. Le scorpion de la fable expirant dans les tortures d'un feu qui l'environne et auquel il ne peut échapper, était un juste emblème de ma vie et de mes souffrances. Mon seul désir était de reposer à jamais, avec ma malheureuse femme et mon enfant, dans l'étroite demeure des morts. Une vision funèbre absorbait presque continuelle-

(1) Selon la loi anglaise, la reconnaissance d'une dette, sans époque assignée pour le paiement, est toujours valable pour l'arrestation du signataire.

ment ma pensée; je me croyais placé au milieu d'un cimetière, dont la glace recouvrait les tombes, et où un linceul de neige étendait son voile blanc et lugubre.

Certes, si deux mois de plus se fussent passés, mes forces intellectuelles auraient fait naufrage, et un asile de charité publique se fût ouvert devant moi. Vers le commencement du mois de mars, sur les huit heures du soir, je me trouvais dans le *Haymarket* (1), où nulle occupation, aucun cri ne m'amenait; mon œil égaré comme mes pas s'arrêtait sur l'affiche de l'opéra : les carrosses arrivaient à la file; les disputes des cochers, le bruit des assiégeans, qui se pressaient autour du bureau, ne m'arrachaient pas à ma rêverie. Un grand cri, partant de l'endroit où se trouvaient les voitures, parvint jusqu'à moi; je m'élançai de ce côté.

Un landau, dont les chevaux effarouchés reculaient, avait atteint le bras gauche d'une jeune personne placée dans une autre voiture, et allait enfoncer la caisse de cette dernière. Je me trouvai à portée d'arrêter les chevaux effrayés; les deux carrosses se débarrassèrent, et je m'empressai de me diriger vers la jeune personne, victime de cet accident. Son épaule était démise, et une blessure affreuse à voir faisait ruisseler le sang de son avant-bras. Un homme âgé et une jeune dame tenaient dans leurs bras la jeune fille évanouie. Je leur fis connaître ma profession; le comte de B*** s'empressa de me faire monter dans la voiture. Je plaçai sa fille dans la position qui devait lui être le moins pénible, je bandai sa plaie avec ma cravate; et deux domestiques chargés d'aller à la recherche de M. Cline (2), ne tar-

(1) Le marché au foin. Le théâtre de Haymarket et le grand opéra donnent sur cette place, ou plutôt sur cette grande rue.

(2) Célèbre chirurgien de Londres.

dèrent pas à le ramener. A quoi tiennent et la fortune des hommes et leur misère ? le hasard en décide. Cet accident si fortuné, si peu prévu, et où un sentiment d'humanité naturelle, plutôt qu'un calcul d'intérêt, me fit employer les ressources de mon art, changea tout-à-coup mon existence. Shakspeare, observateur admirable de tous les élémens dont se compose notre vie, n'a pas oublié de peindre ce *flux et ce reflux* capricieux auquel la fortune nous soumet.

Le talent du chirurgien Cline amena bientôt à une réduction complète la dislocation du bras. Les bandages nécessaires furent disposés, et je reçus du comte, avec les expresions les plus vives de reconnaissance, un billet de dix livres sterling. Il me pria de revenir le lendemain matin, de bonne heure. Que l'on se représente ma joie, quand je rentrai chez moi ; la violence de mes émotions touchait à l'aliénation mentale ; ma femme, effrayée de l'extravagance de mes mouvemens, essaya de me calmer ; cette délicatesse d'instinct, dont les femmes sont douées, lui fit craindre qu'un désappointement succédant à mon ivresse ne me rejetât dans un désespoir plus profond ; elle sut modérer ma joie, sans m'ôter le courage et l'espoir.

Mais c'en était fait ; le sort, las de m'accabler, me devint favorable. La famille du comte, dont je devins le médecin habituel, m'introduisit dans plusieurs nobles familles. Le hasard m'avait offert, au moment de ma détresse, le patronage indispensable sans lequel ma ruine allait s'accomplir. Je vis avec une inexprimable joie mon revenu dépasser mes dépenses ; non-seulement au bout d'une année, je me trouvai à jour, mais je rachetai ma rente, et je payai mon bourreau, l'usurier Amos. Mon excellente femme parut dans la société dont elle devait être l'ornement ; ceux qui m'avaient traité avec le plus de mépris furent les premiers à m'accabler de politesses. J'eus le plaisir de rendre

au médecin dont j'ai parlé plus haut la guinée insultante dont il m'avait gratifié ; ma considération et mon crédit s'accrurent sans que mes habitudes d'économie fissentplace à des goûts dispendieux. Les leçons sévères d'une longue adversité ne furent pas perdues pour moi. Notre vieux locataire hindou mourut subitement. L'ouverture de son testament prouva que la bizarrerie de son caractère ne l'avait quitté qu'au dernier soupir : il partagea sa fortune entre le chanteur Clinkapôre et moi, qu'il institua son légataire universel.

Telles sont les chances bizarres qui m'ont conduit à une situation paisible et respectable. J'y ai puisé plus d'une instruction utile : j'ai appris à tendre une main amie à mes jeunes confrères, à ne désespérer jamais, à ne jamais me laisser enivrer par les promesses de la fortune, ni accabler par ses revers.

(*Lit. Gaz.*)

Voyages.

VOYAGE AU POTOSE.

M. Temple est un de ces heureux écrivains qui possèdent l'art d'instruire en amusant. Ci-devant capitaine de dragons dans un régiment espagnol, et doué d'une activité semblable à celle du capitaine Head, il ne galoppe cependant pas avec la même rapidité à travers les plaines de l'Amérique du Sud. Il supporte la mauvaise fortune sans se plaindre et même avec enjouement. La connaissance parfaite de la langue espagnole le familiarise promptement avec les mœurs du pays, et l'impartialité de ses récits, jointe à une vivacité charmante, fait oublier quelques longueurs sur des sujets insignifians.

L'association des mines du Pérou était, selon M. Temple, la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième entreprise de l'année 1825, si féconde en projets de toute espèce : ce jeune Irlandais eut l'honneur d'y être enrôlé en qualité de secrétaire du Potosi. Il partit de Londres avec M. le baron de Tzettritz, chef du département des mines, et un jeune minéralogiste. Ils voyageaient dans une belle voiture, aux frais de l'association, qui était approvisionnée de tout ce que le luxe peut offrir de plus séduisant et de plus propre à dissiper l'ennui d'une longue route. Arrivés à Falmouth les voyageurs s'embarquèrent sur le brick le *Frolic* pour se rendre à Buénos-Ayres. M. Temple décrit ce passage avec une exactitude enjouée que notre ignorance des termes de

la marine nous met dans l'impossibilité d'extraire. Quelle que soit la gaîté de son récit, malheur aux infortunés qui s'exposent à traverser l'Atlantique sur un brick de dix canons !

L'élégante voiture était peu propre à franchir une contrée déserte, il fallut l'échanger, au sortir de Buénos-Ayres, contre une espèce d'*omnibus* appelée *galera* (1); et se pourvoir de deux chariots de bagage et d'un attelage de quatre chevaux pour chaque voiture. Les postillons ou *peones*, qui devaient, au besoin, servir de pioniers, se munirent de pelles et de pioches ; leur air et leur vivacité rappellaient à M. Temple ses chers compatriotes.

« Des têtes chevelues, un chapeau noir percé de trous, posé sur l'oreille, des vêtemens en lambeaux avec de longs éperons fixés à des talons nus ; ces chemins où l'on avance péniblement à travers les pierres et les ornières ; le fouet brandissant, les cris aigus pour hâter la course des chevaux au galop ; et ce regard orgueilleusement satisfait qui dit au voyageur, *est-ce là mener votre honneur bon train !* remplirent mon esprit des plus douces illusions jusqu'à la Tagura. »

Il est inutile de s'arrêter à décrire cette forêt de chardons qui occupe un espace de plus de cent milles dans les Pampas, et à laquelle succèdent des plaines immenses et uniformes qui s'étendent à perte de vue. On n'y aperçoit pas une pierre, pas un arbre, pas un monticule ; seulement, de nombreux troupeaux, qui appartiennent aux gauchos (2), varient de loin en loin l'aspect monotone de ces

(1) Ces sortes de voitures ne sont pas suspendues, et les pieds des voyageurs ne reposent que sur des filets de corde.

(2) C'est ainsi qu'on nomme les pasteurs d'origine espagnole qui habitent les steppes de l'Amérique du Sud.

gras pâturages. La *galera* et les voitures de bagage traversaient ces plaines immenses en faisant dix à douze milles à l'heure, à peu près 120 milles (40 lieues) par jour. Malgré une chaleur de 90° (26° de Réaumur) les *peones* n'étaient pas fatigués d'une course si rapide.

On compte 550 milles (183 lieues environ) de Buénos-Ayres à Cordova; il aurait été facile de retrancher le cinquième de cette longue route; mais le gouvernement espagnol ne s'est jamais occupé de ses colonies que pour en tirer tout l'or et l'argent possible.

Cordova était autrefois sous la juridiction des jésuites; il n'ont plus de pouvoir aujourd'hui; cependant l'influence des prêtres est encore toute-puissante sur la population. La sainte inquisition excluait toute espèce de livres, à l'exception des missels et des bréviaires. La levée de cette prohibition, en laissant à chacun la liberté de penser et d'agir, n'a pas augmenté le nombre des lecteurs parmi la population espagnole. M. Temple ne se rappelle pas d'avoir vu un seul livre, pendant un voyage de plus de 600 milles (200 lieues). L'ancien gouvernement s'opposait de tout son pouvoir aux progrès de l'instruction. Une pétition ayant été présentée à Charles IV pour obtenir la permission de fonder un collège à Venezuela, le conseil des Indes engagea Sa Majesté à répondre qu'il était inutile d'encourager l'enseignement en Amérique.

Au lieu de s'occuper à améliorer le sort de ses colonies, tous les efforts du gouvernement tendaient au contraire à intercepter les communications entre les provinces, pour les empêcher de comparer leurs souffrances et d'aviser aux moyens de briser un joug odieux. Il n'y a dans l'Amérique du Sud ni édifice remarquable, ni route, ni pont, pas même des bacs pour traverser les rivières. M. Temple passa le

Santiago sur une *balsa*. Voici de quelle manière on confectionne cet étrange bateau, et comment on en fait usage.

« Prenez une peau de bœuf sèche, attachez-en les quatre coins deux à deux ; posez-la sur l'eau dès que vous voulez vous en servir, et pour l'empêcher de se retourner sens dessus dessous, mettez un pied au centre en ramenant l'autre avec précaution, blottissez-vous ensuite ; cette posture dérobera aux rieurs témoins de votre embarquement l'effroi dont vous êtes saisi. Avant de partir, disposez ingénieusement autour de vous les objets qu'on vous passera jusqu'à ce que la balsa s'enfonce dans l'eau à un pouce et demi du bord, c'est la mesure du chargement. Cela fait, un *peon* s'élancera dans la rivière en criant : *Merci de nous !* Exclamation bien naturelle dans un moment où le premier choc semble entraîner l'esquif au fond de l'eau. En saisissant un des coins de la barque, qui forme un pli comme la corne d'un chapeau, il demande : « *Esta vuestra merced bien ?* Etes-vous bien ? » Rappelé à vous-même par cette question, vous répondez en faisant un signe de tête, le silence passe pour de la présence d'esprit ou de la résignation. Alors, un *peon* du bord pousse la balsa ; celui qui est dans l'eau l'entraîne en nageant vers la rive opposée ; et vous abordez avec une joyeuse surprise qui vous fait oublier les périls du voyage. »

Telle est la manière de traverser les rivières : on communique depuis deux cents ans avec les provinces les plus éloignées, et on transporte tout l'or et l'argent du Pérou à Buénos-Ayres, sur des routes qui n'en portent que le nom ; jamais on n'a songé à établir des communications par eau en rendant navigable le Pilcomayo qui prend sa source dans le Potosi, et tant d'autres rivières qui sortent du Pérou et se jettent dans le Paraguay.

Selon M. Temple, rien n'est plus fait pour attirer les émigrans dans le Nouveau-Monde que la province du Tucuman et ses villes principales.

« Celle de San Miguel del Tucuman est située au milieu d'une des plaines les plus fertiles du monde. Abondante en grains, riz, tabac, cannes à sucre, fruits et légumes de toutes les espèces, elle renferme des prairies où se nourrissent une innombrable quantité de bétail, ainsi que des chevaux et des mules. Les forêts situées à six lieues de la ville fournissent des bois de construction et sont remplies d'arbres précieux; des limoniers et des orangers fleurissent sur le penchant des montagnes, et les troupeaux trouvent, à leur sommet, pendant les chaleurs de l'été, de la fraîcheur et une riche pâture. »

Les orangers acquièrent dans ce pays une grosseur inconnue en Europe; on n'a que la peine de ramasser leurs fruits et de les conduire dans de grands chariots pour les vendre à la ville. Les bois de construction sont très-propres aux machines : on assure qu'il a fallu trois ans pour transporter à Potosi des essieux immenses qui revinrent chacun à près de 1,500 piastres (7,500 fr.).

Notre auteur se procura à San Miguel une paire de bottes dont la façon est plus simple encore que celle des balsas. La jambe et le pied sont d'un seul morceau sans couture.

« Ayez un cheval, coupez-lui les jambes de derrière à douze pouces au-dessus du jarret. Renversez la peau sur le jarret, comme si vous tiriez un bas; râclez le poil avec un couteau tranchant, suspendez la peau pour la faire sécher, et passez-la de tems en tems à vos jambes pour lui en faire prendre la forme. Le haut sert d'embouchure, la rondeur du jarret donne le talon; on forme le pied avec le reste de la peau en retranchant l'excédant de la longueur. »

On appelle ces bottes *botas de potro*, elles sont légères et aisées comme un gant. Les chevaux sont si communs, que le prix qu'on demande pour les faire ferrer dépasse de beaucoup leur valeur.

Rien n'égale l'hospitalité des habitans de cette province ; quoique la révolution ait occasioné la ruine des grands propriétaires, leurs maisons sont toujours ouvertes aux voyageurs. Don José Torres possédait de grands biens et 3,000 têtes de bétail dont il ne lui restait plus que huit vaches ; les gens de guerre lui avaient cependant laissé toute son argenterie qui était très-considérable. Sa femme belle et élégante, dont les pieds délicats étaient parfaitement chaussés, abandonnait ses enfans à une saleté dégoûtante et aux soins d'esclaves des deux sexes plus malpropres encore. Les dames de l'Amérique du Sud, dit M. Temple, ne soignent leur toilette que pour la promenade du soir ou la *tertulia* (1), et alors elles montrent un goût exquis ; mais pendant le reste de la journée elles sont fort négligées dans leurs ajustemens. Le marquis Otavi, dont les immenses propriétés furent pillées à diverses reprises par tous les partis, avait soutenu de tout son pouvoir et par des dons volontaires, la cause de l'indépendance : on dit qu'il possédait 30,000 têtes de bétail avant la révolution. M. Temple le trouva assis sur un banc de terre auprès d'une table couverte d'un vieux tapis, au centre d'une vaste salle entièrement dépourvue de meubles. Le marquis l'accueillit avec cordialité et le fit entrer dans un autre appartement. Un *peon* déguenillé s'empressa d'étendre une nappe sale et d'avancer un siége au *cavaliero*. Un second, qui tenait plusieurs plats d'argent les déposa sur la table avec des couteaux et des fourchettes. Le repas se composait de mouton, de pommes de terre, d'oignons et de piment préparés

(1) Réunion du soir.

ensemble : ce mets est appelé *chupé* ; des cotelettes grillées et un grand gobelet d'argent rempli d'eau, complétaient ce frugal ordinaire. Tel est, à peu de chose près, le régime suivi par les plus hautes classes du Pérou. »

Une riche veuve de Potosi appelée Dona Juliana, et surnommée par sa bienfaisance la *buena cristiana*, est la seule personne de son rang, mentionnée par M. Temple, qui vécût d'une manière plus splendide. Se trouvant à table chez elle avec un curé et un dominicain, ils furent servis par une vieille matrone, un domestique péruvien, trois servantes et une belle esclave nègre. Une grande quantité de plats d'argent chargés de mets se succédèrent pendant une heure presque sans interruption. Notre auteur s'aperçut au dessert qu'on chargeait deux plateaux de friandises qui furent déposés à une extrémité de la salle à manger, et il apprit plus tard qu'ils étaient réservés pour les pauvres.

« Chaque jour, à deux heures après-midi, les pauvres se rendent chez la *buena cristiana*, et s'asseyent sur les degrés ; quelques-uns même, assurés de l'indulgence de leur bienfaitrice, s'avancent jusqu'à la porte de la salle à manger où se passent des scènes bien nouvelles pour un Européen et encore plus pour un Anglais. Là une tribu de mendians rassemblés dans la demeure respectable de la riche veuve, mangent dans de la vaisselle plate et avec des couverts d'argent, sans qu'il entre dans la pensée de personne qu'on ait besoin de les surveiller. Je ne dois pas oublier que les friandises réservées au dessert sont destinées aux enfans des pauvres qui accompagnent leurs parens. Ce trait de bonté, qui n'est qu'une bagatelle, augmente la vénération pour cette respectable lady *Bountiful* (1) de Potosi. »

(1) Sobriquet donné en Angleterre à ces dames de paroisse d'une charité un peu fastueuse et un peu tracassière.

L'ordinaire des plus minces particuliers de la province de Tucuman se compose, comme celui du marquis Otavi, du chupé, de mouton grillé et d'eau. M. Temple fut très-surpris de la réponse d'un *gentleman* de la province de Tarija auquel il demandait du pain. « Du pain? c'est un luxe absolument inconnu ici. *Absolutamente desconocido aca.* » Il possédait cependant des moutons qui paissaient sur le flanc de la montagne; ses domaines s'étendaient au loin devant la porte de sa chaumière; et sa femme et ses enfans portaient des colliers de perles et des anneaux de diamans. Trop souvent un beau climat et un sol fertile plongent l'homme dans une apathie qui lui fait négliger les aisances les plus communes, surtout lorsqu'une révolution mal affermie succède à un mauvais gouvernement, chez un peuple à demi barbare.

Quelle qu'en soit la cause, il est certain que les habitans de cette riche contrée ont l'air tout-à-fait misérable : « Je remarquai, dit notre auteur, une chaumière qui ressemblait à une cabane irlandaise, et dont l'ameublement estimé au plus haut prix ne valait pas vingt piastres (100 f.) : on y voyait cependant un vase d'argent pur de la plus humble forme et d'une immense capacité. » La province de Tucuman si riche, si fertile, est presque déserte; le général Alvear fut le quatrième voyageur que M. Temple rencontra après avoir fait 12,000 milles (400 lieues) depuis son départ de Buénos-Ayres. Il règne un éternel été sur ces contrées richement boisées, entourées de hautes montagnes et dont les plaines fertiles sont arrosées par des rivières; malgré tant d'avantages on aperçoit seulement quelques huttes éparses à trente milles de la capitale.

Satta est à 1,300 milles de Buénos-Ayres; depuis cette ville les routes sont impraticables, et on les remplace par le service des mules. M. Temple y reçut des nouvelles de

l'association, qui lui annonçaient que trente-huit personnes et des provisions de toute espèce avaient été embarquées sur le navire le *Potosi*, et devaient aborder à Arica dans le Bas-Pérou : l'armement avait, disait-on, une valeur de 40,000 livres (1,000,000 francs). Ces nouvelles lui firent prendre la poste pour aller négocier avec le gouvernement bolivien (1) à 500 milles de Potosi. Le voyage du secrétaire change alors d'aspect. C'est une chaîne de montagnes escarpées et désertes qu'il faut traverser sans que, de poste en poste, on rencontre ame qui vive, et sans apercevoir aucune habitation. Le silence de ces tristes solitudes n'est interrompu que par les cris sauvages et la fuite précipitée des *guanacos*. C'est sur l'ancien territoire des Incas qu'on rencontre les premiers animaux de cette espèce, ainsi que l'inoffensif et docile lama portant à pas lents une charge de 70 à 80 livres, et la vigogne et l'alpaca, qui sont des quadrupèdes de la même famille. Le passage suivant fera connaître les obstacles à surmonter pour se rendre de Buénos-Ayres dans les riches provinces du Pérou.

« Il nous restait à franchir dans l'après-dîner la plus haute montagne que j'eusse jamais vue. Après avoir escaladé pendant deux heures ses flancs escarpés, la mule qui portait le bagage et qui ouvrait la marche s'arrêta précisément à l'endroit le plus périlleux ; la pauvre petite bête avait passé par de si mauvais chemins avec son lourd fardeau qu'il n'était pas surprenant qu'elle fît une pause. Malheureusement le sentier était trop étroit pour qu'on pût la décharger. Un énorme rocher s'élevait d'un côté et se recourbait au-dessus de nos têtes en formant une demi-voûte;

(1) Bolivia est le nom donné à la république constituée dans le Haut-Pérou.

et de l'autre, un effrayant abîme s'ouvrait à deux cents pieds de profondeur. Il fallait se résigner à prendre patience ; mais si un voyageur ou quelque courrier fût arrivé dans une direction opposée à la nôtre, qu'eussions-nous fait ? Les conséquences d'une résolution auraient été fatales de l'un ou l'autre côté. Le jour allait baisser ; nous tînmes conseil pour délibérer s'il ne serait pas prudent de précipiter la mule et son bagage dans l'abîme ; le postillon s'y opposa, quoique José et moi fussions bien convaincus qu'il n'y avait pas d'autre moyen de nous tirer de cette position critique avant la nuit tombante. Je ne m'étais jamais trouvé dans une telle perplexité : inutiles à nous-mêmes, nous ne pouvions bouger de notre place, et nous ne savions à quoi nous résoudre. Nous demeurâmes ainsi une demi-heure, du moins je le supposai, tant les minutes paraissaient longues. La mule, de son propre mouvement, s'avança lentement l'espace de vingt verges, et s'arrêta de nouveau ; elle continua à marcher et à s'arrêter alternativement pendant deux heures, après lesquelles nous atteignîmes le sommet de la montagne. J'aurais désiré plusieurs fois descendre de cheval pour courir moins de risque, mais le terrible précipice qui bordait notre gauche m'en ôtait la possibilité. »

Moins heureux cette fois, notre voyageur éprouve un accident en repassant les montagnes de Tarija.

« Il était vraiment pénible de nous voir escalader sans relâche, pendant quinze grands milles, les Cordilières qui entourent l'extrémité méridionale de la province de Tarija : mais il le fut bien davantage d'être témoin de la chute d'une mule qu'un faux pas précipita en roulant de rocher en rocher jusqu'au fond d'un précipice. Dressé sur mes étriers, le corps penché sur les oreilles de mon cheval, qui

tremblait d'effroi, je vis la malheureuse mule rouler avec une vélocité croissante, à mesure qu'elle approchait du fond de l'abîme où elle disparut avec nos provisions. »

Le pauvre animal, abandonné à son destin, devint sans doute la proie des condors. Quelques jours après cet accident, le secrétaire perdit un beau cheval qu'il avait acheté pendant son séjour au Potosi. S'étant échappé, il rejoignit au galop un troupeau de chevaux sauvages avec lesquels il disparut sans qu'on le revît jamais. L'apostrophe de M. Temple à son coursier est un nouvel exemple du tour enjoué de son esprit.

« Mon bon cheval, me dis-je, mon favori! l'ami, le compagnon qui partagea les fatigues d'une si longue route à travers tant de montagnes et de torrens, sur le bord de tant de précipices, où la sûreté du cavalier dépendait uniquement de sa monture ; je te perds au moment du besoin et d'une manière qui aggrave mon malheur. Les soins que je te prodiguais sont autant de preuves de ton mérite et de mon affection. Après la plus fatigante journée je ne pensais qu'à ton bien-être sans me soucier du mien. Malgré le froid de la nuit passée, je ne te privai pas de ta couverture pour m'envelopper, et cependant tu m'abandonnes aujourd'hui! Adieu! Il y avait cent piastres dans mon porte-manteau; chacun d'eux eût excité mes regrets ; mais je ne sens que la douleur de ta perte, mon bon cheval, mon favori! »

Le postillon dont il est fait mention au moment où la mule s'arrêta était un de ces marcheurs péruviens qui font communément trente lieues du lever au coucher du soleil. Ils sont en général d'une taille moyenne et très-musculeux ; ils se nourrissent de maïs, de pommes de terre, et ils ne boivent que de l'eau lorsqu'ils ne peuvent pas se procurer de la *chica*, le nectar énivrant des Indiens, dont ils boivent

avec excès sans nuire à leur santé. Cette boisson est très-nourrissante, son goût tient un peu de la petite bière et du cidre.

Après avoir vu la pauvreté régner sur les fertiles provinces de Tucuman, Salta et Tarija, on n'est pas surpris de la rencontrer parmi les défilés d'une chaîne de montagnes arides et désertes. Cependant les maîtres de poste, qui sont en quelque sorte des fonctionnaires publics, devraient présenter quelques ressources. Le dialogue suivant fait connaître leur situation.

« J'arrivai à la poste, et je demandai aussitôt à manger. « *No hai, senor,* il n'y a rien, monsieur. — Des pom- » mes de terre?—*No hai, senor.*—Du lait?—*No hai, se-* » *nor.* — Des œufs? —*No hai, senor.* — Qu'avez-vous » donc?—*No hai, nada senor,* il n'y a rien du tout, mon- » sieur. » Il faut être voyageur et affamé pour ressentir l'impression douloureuse de ces tristes paroles. *No hai, senor! No hai nada, senor!* La misère de ces pauvres gens est tout entière dans ce peu de mots : leurs vêtemens en lambeaux et leurs tristes demeures en sont un témoignage visible. »

Deux jours après cet entretien, la route devenant meilleure et plus fréquentée, le voyageur se douta qu'il approchait d'une grande ville.

« Les montagnes commençaient à perdre leur aspect désert. Des convois d'ânes et de lamas, conduits par des paysans, allaient et venaient sur la route ; les uns s'avançaient à pas lents sous le poids des fruits, des légumes, des farines, du charbon et du bois qu'ils transportaient à la ville ; les autres retournaient d'un pas léger chercher de nouvelles provisions. Des Indiens, hommes et femmes, portaient des comestibles ; et le voyageur, épuisé par un long jeûne, goûtait d'avance, en les voyant passer, les

plaisirs de l'abondance et du repos qui l'attendaient au terme de sa course. »

Un cône immense, d'une couleur foncée, paraît dans le lointain : c'est le Potosi ; la ville du même nom est à environ une demi-heure de marche de cette montagne, dont la chute, malgré cette distance, semble devoir l'ensevelir sous ses ruines. L'élévation du cône au-dessus du niveau de l'Océan Pacifique est, selon le docteur Redhead, de 15,981 pieds : il ne diffère que de onze pieds avec M. Pentland, qui a fait un voyage scientifique dans l'Amérique du Sud. Potosi est à 2,716 pieds plus bas ; M. Temple donne cette ville comme le point habité le plus élevé du globe. M. de Humboldt l'avait fixé à la ferme d'Antisana, qui est à 13,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ces deux voyageurs se trompent ; toutes les villes situées sur les bords du Sutledge, sur les flancs de l'Himalaya, sont beaucoup plus élevées. M. Temple contredit encore M. de Humboldt sur la hauteur du pic du Chimboraço, que ce dernier considère comme le plus élevé de la Cordilière des Andes. D'après les calculs du chef de la commission, qui s'accordent avec ceux du docteur Redhead et de M. Pentland, il donne 21,800 pieds d'élévation à l'Ylimani, environ 350 pieds de plus que le pic de Chimboraço.

Une montagne bien inférieure au grand cône, appelée par les Indiens l'Enfant du Potosi, est située dans le voisinage de la ville ; ses pierres sont métallifères ; mais elle renferme beaucoup moins de richesses.

« On a creusé plus de 5,000 *bocas minas,* ou puits, sur le grand cône. Ce n'est pas qu'il renferme autant de mines, car chacune d'elles ont souvent deux et trois embouchures. Quant à l'état des mines, rien ne peut en donner l'idée ; depuis l'époque de leur découverte jusqu'à ce jour, on les a fouillées sans soin et sans méthode. Il fallut ramper

à quatre pattes pour entrer dans la plupart de celles que je visitai. A quelle perte de tems ne s'expose-t-on pas pour tirer l'or de ces mines dans des tabliers de cuir, en suivant la méthode des Indiens, ainsi qu'on l'a toujours fait! »

D'après le compte détaillé que M. Temple rend de la manière dont on extrait le métal du minerai, on conçoit combien cette opération serait susceptible d'être améliorée.

Il y avait quarante *ingenios* ou laboratoires en activité avant la révolution, qui produisaient, terme moyen, 8,000 marcs d'argent pur par semaine. L'exploitation des mines a depuis lors beaucoup souffert. On a brisé les machines et pillé les *ingenios;* les excavations se sont remplies d'eau et de boue; la plupart des propriétaires de mines ont eu à supporter tant d'exactions des chefs militaires, qu'ils ont abandonné leurs travaux. Quinze *ingenios* encore en activité ne produisent plus que 1,500 marcs d'argent par semaine, près de 125,000 liv. (3,125,000 fr.) par an.

Un manuscrit fort curieux que notre voyageur trouva à Potosi le met à même de corriger un grand nombre d'erreurs commises par l'abbé Raynal et le baron de Humboldt. On y trouve une table du montant des contributions prélevées sur les mines du Potosi, pour le compte du roi, de 1564 à 1641. Il paraît qu'on employait à cette époque 15,000 Indiens au travail des mines; et 15,000 lamas et autant d'ânes pour le transport du minerai. L'édit odieux de la *mita,* qui contraignait les Indiens à travailler presque gratuitement, donna d'abord plus d'extension à l'exploitation des mines; mais on s'aperçut bientôt que la nécessité de nourrir les ouvriers enlevait aux propriétaires tout le bénéfice d'un travail sans rétribution. Tandis que le secrétaire essayait d'exploiter une ou deux *bocas minas* avec quelques ouvriers Indiens, auxquels il donnait deux schel-

lings (2 fr. 50 c.) par jour, M. le baron Tzettritz faisait des recherches sur les mines de Pano, au midi du lac de Titicaca. Ce lac célèbre a 80 lieues de tour, et s'élève à 12,761 pieds au-dessus du niveau de la mer. On prétend qu'à l'époque de la conquête des Espagnols, les Péruviens y jetèrent une immense quantité d'or et d'argent : Cusco et la Paz, qui sont dans le voisinage, étaient effectivement le siége du pouvoir et de l'opulence des Incas.

M. Temple, qui était alors à la Paz, dit qu'on trouva dans le dix-septième siècle un lingot d'or à environ une lieue de cette ville : le vice-roi l'acheta 11,269 piastres (56,345 fr.), et l'envoya au cabinet d'histoire naturelle de Madrid, où on doit le voir encore. On suppose que ce bloc fut détaché par la foudre du sommet de l'Ylimani, qui renferme des mines très-riches; on trouve beaucoup d'or natif dans le lac de Titicaca qui est à sa base. La pêche de quelques objets d'or d'une grande valeur, en venant à l'appui de l'antique tradition dont nous avons parlé plus haut, a fait naître à une compagnie l'idée d'opérer le desséchement du lac, et on s'est assuré que les frais nécessaires pour cette entreprise ne dépasseraient pas un taux modéré.

La disposition générale des couches, et les caractères minéralogiques des hauteurs de Pano, dont Laycaycota est la plus célèbre par ses richesses, sont les mêmes que ceux des plus fameuses mines du Mexique, Real del Monte, Bolanos, Guanaxuato, et de celles de Hongrie et de Transylvanie. L'infortuné Salcedo possédait une mine sur le Laycaycota, qui produisit en un an un million et demi sterling (37,500,000 fr.). Le gouvernement l'accusa de trahison, et s'empara de ses richesses après l'avoir fait exécuter comme traître. Don Rodrigue eut à peu près le même sort. Il fut impliqué dans la conspiration des Péruviens, en

1780, arrêté et envoyé à Buénos-Ayres, où il demeura vingt ans en prison. Il mourut au moment où la révolution le rendait à la liberté. On peut juger de l'énormité de ses richesses, par la quantité prodigieuse d'objets en argent qui étaient dans sa maison.

« Rodrigue possédait une mine d'argent aux environs d'Oruro tellement productive, que tous les ustensiles de la maison, même les plus communs, étaient d'argent ainsi que l'encadrement des tableaux et des glaces ; il avait des tables massives du même métal, et deux abreuvoirs en argent plus grands que ceux qui sont dans cette basse-cour, ajouta la personne qui faisait ce récit, où ses bestiaux allaient se désaltérer. Trois ou quatre autres maisons d'Oruro renfermaient des richesses semblables avant la révolution. »

Ces mines ont été abandonnées, et sont aujourd'hui remplies d'eau. M. Temple croit qu'on les remettrait en état d'être exploitées pour la somme de 20,000 l. (500,000 fr.) Il préférerait l'emploi des mineurs indiens à deux schellings par jour, à celui des machines, dont le transport est trop dispendieux. Comme la nature du roc rend les galeries et les frais de charpente inutiles, on peut raisonnablement espérer que l'abondance du minerai couvrirait au bout de dix-huit mois tous les déboursés. Ceux de M. Temple, durant les huit mois qu'il passa à Potosi, ne s'élèvent pas à plus de 3,081 liv. (75,725 fr.). Il avait cependant entrepris l'écurement des trois mines, et fait des avances considérables pour des bois de construction, des grains et d'autres approvisionnemens.

D'après les livres de l'administrateur de la banque nationale de Potosi, on avait extrait l'année précédente des mines de Pano, de Portugalette et de Chayanta, 177,127 marcs de *plata pina* (d'argent pur). Un capital habile-

ment appliqué à l'exploitation de ces mines en aurait bientôt quadruplé la valeur.

Avant de quitter M. Temple, nous citerons quelques-unes des observations qu'il fit pendant son séjour à Potosi. Cette ville est bâtie sur un terrain inégal ; au centre est une place spacieuse : on remarque parmi les édifices publics l'hôtel de ville, la trésorerie, la prison et le monument national élevé à Bolivar. L'hôtel de la monnaie est construit en pierre sur un plan parfaitement adapté à sa destination : il a coûté 1,148,000 dollars (5,740,000 fr.) au gouvernement ; il renferme de vastes appartemens destinés aux surintendans et aux autres employés des finances. Les rues de Potosi sont plus propres et mieux entretenues que dans aucune autre ville de l'Amérique du Sud. La plupart des maisons sont blanchies, et d'un aspect assez agréable ; mais leur intérieur offre un état de dénuement complet, auquel se joint la plus révoltante malpropreté.

De vastes faubourgs, habités jadis par des Indiens et des mineurs, sont maintenant déserts. Des murs à demi écroulés indiquent encore la place des rues, et sont les derniers vestiges des nombreuses constructions qu'on y voyait autrefois.

Le climat de Potosi est en général peu agréable et fort malsain : on est accablé au milieu du jour par les rayons d'un soleil brûlant, tandis qu'à l'ombre et pendant la nuit la fraîcheur de l'air est pénétrante. La campagne, aux environs de la ville, est dépourvue de végétation à plusieurs lieues de distance.

Quant aux ressources et aux distractions qu'on peut attendre de la société, elles sont entièrement nulles ; c'est en vain qu'on chercherait à Potosi le moindre vestige de ce qu'on appelle en Europe la bonne compagnie.

« La société, dit M. Temple, est restreinte à deux ou

trois familles composées d'un petit nombre d'individus. Lorsque nous allions passer une heure le soir dans l'une de ces maisons, c'était pour boire du *mate* (1), pour entendre une mauvaise guitare, ou bien pour nous asseoir sur des bancs enveloppés dans nos manteaux, et répondant gravement, *si senor*, à toutes les phrases qui nous étaient adressées. Les femmes, couvertes de leurs manteaux de laine, accroupies dans un coin sur une couverture, et ne rompant le silence que pour nous engager à reprendre du *mate*, complétaient cette scène d'ennui. Leur oisiveté, leur indolence sont plus choquantes encore pour un homme accoutumé à la société des Anglaises, dont la vie est consacrée à l'étude et aux occupations de leur sexe. »

Le costume des créoles péruviennes ressemble à celui des Espagnoles. Si vous pénétrez le matin dans l'appartement d'une jeune femme, vous la trouvez enveloppée dans un mauvais schall, avec du linge sale et froissé, de vieux souliers qui lui sortent des pieds, des cheveux gras retombant en désordre sur ses épaules, et accroupie dans un coin de sa chambre pendant une partie du jour. Mais si vous la rencontrez le soir à la promenade, il n'est plus possible de la reconnaître ; la transformation de la chrysalide en un brillant papillon n'est ni plus subite ni plus surprenante que la métamorphose qui s'est opérée en elle ; sa grâce séduisante, son élégance, attirent tous les regards ; des bas de soie brodés, des souliers de satin font valoir un pied charmant, attribut distinctif de toutes les femmes de race espagnole.

Dans les régions presque inaccessibles des Cordilières, les objets d'exportation sont nécessairement très-chers ; mais on se procure à un prix raisonnable les articles de

(1) Espèce de thé en usage dans l'Amérique du Sud.

première nécessité, à l'exception des matières combustibles qui sont d'une rareté extrême. On consomme beaucoup de lard et de jambon; on voit sur toutes les tables des confitures et du rum.

« Si à la fin du repas quelqu'un vous offre, après avoir bu, d'achever ce qui reste dans son verre, vous devez l'accepter avec reconnaissance; c'est la manière la plus expressive de vous témoigner de l'amitié et de la considération. Il faut bien se garder d'essuyer ce verre ou d'éviter en buvant la place touchée par les lèvres de votre prédécesseur, vous commettriez une grossièreté impardonnable. Une proposition semblable, faite par une dame, vous impose la loi d'imprimer vos lèvres à l'endroit même où elle avait placé les siennes, et de boire la liqueur jusqu'à la dernière goutte. »

Les Indiens du Pérou sont robustes, agiles, et en état de supporter les plus rudes fatigues; ils font à pied les courses les plus longues, avec une étonnante célérité. Ils ont un goût très-vif pour la musique, mais leurs instrumens ne sont pas nombreux; le son de voix mélancolique avec lequel ils chantent les *yaravis*, sorte de romances plaintives, s'accorde parfaitement avec l'expression timide de leurs regards, leur contenance triste et abattue. La danse péruvienne a le même caractère de mélancolie; c'est l'effet inévitable de plusieurs siècles de misère et d'oppression. Ces hommes sont affectueux, et ils s'attachent à ceux qui les traitent avec bonté. « Quand je voyageais seul et sans défense, dit M. Temple, ce pauvre peuple m'accueillait avec une touchante cordialité, et j'étais plus en sûreté dans leurs huttes ouvertes, que partout ailleurs, enfermé sous des barres et des verrous. » La révolution a rendu les Péruviens à la liberté; mais elle leur a fait souffrir au-

tant de maux que leurs ancêtres en éprouvèrent à l'époque de la conquête.

L'hospitalité du clergé est si connue, qu'aussitôt qu'un étranger arrive dans un village il se fait conduire chez le curé, où il est bien accueilli malgré la profonde misère dont sa demeure offre presque toujours l'image. On n'y voit pas un seul meuble; mais on est servi en vaisselle plate. La fête de l'exaltation de la Sainte-Croix ayant attiré un grand concours de monde dans un village où se trouvait M. Temple, il compta à la lueur d'un gros cierge placé au milieu de l'étroite cabane du curé, jusqu'à dix-huit personnes qui y étaient entassées. L'aspect de cette réunion était des plus bizarres. D'un côté, des hommes à demi couverts de leurs vêtemens pittoresques, cherchaient une position commode pour se livrer au sommeil. De l'autre, des femmes à peine vêtues étaient à genoux et faisaient de grands signes de croix en disant leurs chapelets. Ayant terminé leurs prières, elles suivirent l'exemple de leurs maris, et s'étendirent sur la terre en s'enveloppant avec leurs schalls.

Nous croyons devoir supprimer la description un peu vive faite par notre voyageur des charmes d'une jeune fille *chola* qui avait tourné la tête du galant capitaine. Les *Cholos* sont les descendans métis des Espagnols et des Péruviens; la plupart des femmes sont parfaitement belles, et toutes sont remarquables par la vivacité de leur physionomie; elles ont de longs cheveux noirs qu'elles entretiennent avec un soin extrême : rien ne peut les décider à les couper. M. Temple dit avoir offert deux onces d'or à une jeune fille du peuple, pour une des belles boucles qui ornaient sa tête, sans avoir pu l'obtenir. Elles portent des boucles d'oreille si lourdes et si massives, que souvent

elles sont obligées de les soutenir par une chaîne d'or qui passe par-dessus leur tête. Leurs jupes plissées tout autour sont d'une ampleur énorme : elles contiennent de douze à quatorze aunes d'étoffe. Les plus élégantes les portent en velours et en satin, bordées de ruban d'une nuance éclatante, quelquefois même garnies de fleurs artificielles.

La partialité de M. Temple pour l'Amérique du Sud est évidente : il encourage l'émigration de tous ses efforts; il invite surtout les Irlandais à former des établissemens dans les provinces de Cordova, Salta et Tarija, dont la beauté et la fertilité passent toute croyance. Nous différons tout-à-fait d'opinion avec lui à cet égard. Une famille de cultivateurs parviendrait facilement, dans ces provinces fertiles, à se procurer de quoi subvenir aux premiers besoins de la vie; mais le défaut de communications, le peu d'habileté du gouvernement, et les dégâts commis par les troupes, enfin l'absence totale de société, s'opposeront long-tems encore au bien-être des colons. Il ne se passe pas de mois sans que la tranquillité publique ne soit troublée par des mouvemens révolutionnaires ; et on prévoit, d'après l'irritation des partis, qu'une génération doit encore disparaître avant que les émigrans jouissent du calme et de la paix qui sont indispensables aux nouveaux établissemens.

M. Temple dit lui-même que, pendant son séjour dans les provinces dont il exalte les avantages, elles étaient en proie à toutes les horreurs de l'anarchie. En partant de Potosi, il apprit qu'on venait d'y découvrir une conspiration. On emprisonna environ trente personnes, et un misérable appelé Villanova, qui était à la tête du complot, fut conduit sur la place publique et fusillé. Il fit entendre jusqu'à la fin les cris de *viva Fernando septimo! viva el rey absoluto!*

Dans un pays où règne l'oisiveté, les hommes passent leur vie à fumer des cigarres : ils se réunissent dans les rues ou dans les cafés; ils blâment les actes du gouvernement, leurs têtes s'échauffent : celui-ci a obtenu telle place, je la méritais mieux que lui ; quels abus, quelle tyrannie ! Une révolution peut seule nous en affranchir ! *Corriente ! corriente !* courons ! courons ! Si le complot échoue, les conspirateurs se retirent à la campagne jusqu'à ce que leur tentative soit oubliée, ou bien on les emprisonne, et l'un d'eux est fusillé pour l'exemple; les autres sont relâchés peu de tems après. Si au contraire la conspiration a du succès, on se met à la place des autorités existantes; une proclamation accorde à tous pardon et oubli : on donne un bal au *Cabildo*, et tout rentre dans son assiette ordinaire, jusqu'à ce que d'autres fumeurs renouvellent des scènes du même genre.

M. Temple a vu dans la vallée de Tarija des os et même des squelettes entiers, d'une taille gigantesque, à demi ensevelis dans les sables qui bordent le *Rio Vermejo*. Ces débris sont connus sous le nom de *huesos de los gigantes antiguos de Tarija*. Il a rapporté trois dents en Angleterre, que le docteur Vollaston lui a dit appartenir au *mastodan*. On trouvera, dans le *Reliquiæ diluvianæ* du professeur Buckland, des recherches curieuses sur ces ossemens, que Garcilaso et d'autres historiens attribuent à une race de géans qui habitait anciennement le Pérou, et qui fut détruite par la foudre.

(*Quarterly Review.*)

Statistique.

APERÇU

DE LA SITUATION INTÉRIEURE DE LA SUISSE.

Les géographies nous offrent la description minutieuse des plus petits états de la confédération Germanique, tandis qu'elles négligent celle des principaux cantons de la confédération Suisse, qu'elles ne paraissent envisager que comme un état unique et non comme une union fédérale. Cependant les vingt-deux cantons sont presqu'aussi indépendans les uns des autres que le royaume de Bavière l'est de celui de Saxe, ou que ce dernier l'est du royaume de Hanôvre. Nous avons donné, dans notre tableau de l'Europe, les principaux élémens de la statistique de la confédération Germanique; nous allons aujourd'hui remplir la lacune qu'offre dans ce même tableau la confédération Suisse C'est M. Balbi, célèbre à si juste titre, qui nous a fourni ces renseignemens.

Il nous a paru utile de constater, dans ce moment, la situation des cantons. Tôt ou tard ils seront atteints par la révolution qui parcourt l'Europe comme un feu régénérateur, tantôt répandant de brillantes et pures clartés, quelquefois des lueurs sinistres, ou couvant dans l'ombre comme pour éclater avec plus d'énergie. Dans le canton du Tessin, la Suisse a même en quelque sorte pris l'initiative sur la France. En juin dernier, un mois avant nos grands événemens, ce canton substitua à l'oligarchie

qui le tyrannisait un gouvernement populaire, devenu l'un des meilleurs de l'Union.

Aucune contrée de l'Europe n'a peut-être plus de lumières que la Suisse. Nulle part l'instruction n'est plus générale, mieux dirigée et plus en harmonie avec l'âge où nous vivons. Les livres, si rares dans la plupart de nos provinces, y sont en quelque sorte un besoin de première nécessité, même dans les classes inférieures. Il y a telle ville où la bonne que l'on engage stipule en même tems pour son café et pour un abonnement au cabinet de lecture. Ce serait donc une chimère de croire que les cantons soumis à des oligarchies importunes au moins par leur fierté, consentiront longtems à les souffrir, au milieu de ce besoin de rénovation qu'éprouvent aujourd'hui toutes les sociétés politiques.

En général on se laisse trop facilement éblouir par le titre de république. Quand ces républiques sont des aristocraties, elles diffèrent bien peu des monarchies absolues; car celles-ci ne sont guère elles-mêmes que des aristocraties où le patriciat se sert du souverain comme d'une griffe, pour régulariser ses ordres et sanctionner ses volontés. La cour d'un gouvernement sans contrepoids constitutionnels, n'est dans la réalité que le lieu où se réunissent les mandataires de la noblesse.

Rien au fond de plus singulier que l'état politique de la Suisse. C'est le plus bizarre mélange d'anomalies et de contrastes. On y trouve toutes les formes de gouvernement, moins celui de la monarchie absolue.

« Avant 1798, elle formait, dit le statisticien célèbre qui nous a fourni les élémens de notre tableau, une confédération composée de trois parties très-distinctes : les *treize cantons*, les *sujets* ou *vassaux des treize cantons* et les *alliés des treize cantons*.

» Les TREIZE CANTONS faisaient quinze républiques. Huit

étaient démocratiques, savoir : *Uri, Schwitz, Haut et Bas-Unterwald, Glaris, Zug et Appenzell-Intérieur et Extérieur.* Quatre étaient aristocratiques, savoir : *Zurich, Lucerne, Bâle* et *Schaffouse ;* celles de *Berne, Fribourg* et *Soleure*, étaient oligarchiques. La population totale était estimée à 1,000,000 d'habitans.

» Les SUJETS OU VASSAUX DES TREIZE CANTONS étaient des pays possédés en commun par plusieurs cantons. Au nord et à l'est on trouvait le *comté de Bade* avec Bade ; les *Offices libres* avec Bremgarten et Muri ; la Thurgovie avec Frauenfeld ; le *Reinthal* avec Reineck ; le *comté de Sargans* avec Sargans ; le *Gaster* avec Utznach et la ville de *Rapperschwyl* sur le lac de Zurich. A l'ouest on trouvait les bailliages de *Morat*, de *Granson*, d'*Orbe* et de *Schwarzembourg*, avec les villes du même nom. Au sud, se trouvaient les gouvernemens de *Lugano*, de *Locarno*, de *Mendrisio* et de *Valmaggia*, et les trois bailliages de *Bellinzona*, de *Val-Bregno* et de *Riviera*. La population de tous ces pays était évaluées à 300,000 ames.

» Les ALLIÉS DES TREIZE CANTONS étaient associés à la confédération et sous sa protection. C'étaient les républiques aristocratiques de *Saint-Gall*, de *Bienne* et de *Mulhausen ;* les républiques démocratiques du *Haut-Valais*, dont dépendait le Bas-Valais ; de *Gersau* sur le lac de Lucerne ; et des *trois ligues des Grisons ;* la république démocratique représentative de *Genève ;* l'*évêque de Bâle*, l'*abbé de Saint-Gall* et celui d'*Engelberg*, qui étaient des souverains absolus ; l'*évêque de Sion*, qui commandait à la ville de ce nom et à quelques autres parties du Valais ; enfin la *principauté de Neufchâtel*, dépendant du roi de Prusse et régie constitutionnellement. On portait la population de tous ces pays à environ 500,000 ames.

» En 1798, la Suisse changea sa constitution, subit

quelques pertes, telles que celles de l'évêché de Bâle, des républiques de Genève et de Mulhausen qui furent réunies à la France. En 1803, par l'acte de médiation, la Suisse se forma en confédération composée de dix-neuf cantons; savoir : les treize anciens, auxquels on ajouta ceux des *Grisons*, sans la Valteline; d'*Argovie*, avec le Frickthal; de *Vaud*, de *Saint-Gall*, de *Thurgovie* et du *Tessin*. La Valteline avec les comtés de Bormio et de Chiavenna, qui dépendaient des Grisons, fut réunie au royaume d'Italie, et les autres pays furent à différentes époques incorporés à l'empire Français. Le Frickthal, les deux villes ci-devant forestières de Lauffenbourg et de Rheinfelden, et les seigneuries de Trasp et Rezüns (dans la Basse-Engadine et dans la Ligue-Grise), pays possédés jadis par l'Autriche, furent les seuls dédommagemens de tant de pertes.

A la chute de Napoléon, et par un acte du congrès de Vienne, en 1815, la Suisse reprit non-seulement toutes les cessions faites à la France, à l'exception de Mulhausen, mais elle acquit aussi une fraction du pays de Gex et de la Savoie, qui servirent à arrondir le nouveau canton de Genève. Elle forma de la sorte une confédération de vingt-deux cantons.

Par l'acte fédéral du 7 août 1815, les vingt-deux cantons se réunissent en confédération pour le maintien de leur liberté et de leur indépendance. La diète (*Tagsatzung*) dirige les affaires générales de la confédération; elle se compose des députés des vingt-deux cantons qui votent d'après les instructions de leurs gouvernemens respectifs. Chaque canton a une voix. Elle se réunit alternativement deux ans de suite dans le chef-lieu du canton directeur. Le président de la diète, qui est censé être le chef de la confédération, a le titre de *landmann*. La diète a seule le

pouvoir de faire des traités de paix et d'alliance ; mais elle ne le peut qu'avec les trois quarts des voix ; elle seule conclut des traités de commerce. Les cantons peuvent traiter en particulier avec les gouvernemens étrangers pour des capitulations militaires ainsi que pour des objets économiques et de police ; mais ces conventions ne doivent blesser en rien ni le pacte fédéral ni les droits constitutionnels des autres cantons. La diète nomme et révoque les agens diplomatiques ; elle prend toutes les mesures nécessaires pour la sûreté intérieure et extérieure de la Suisse ; elle règle l'organisation du contingent des troupes et en nomme le général. Lorsque la diète n'est pas réunie, le directoire alterne de deux ans entre les cantons de Zurich, Berne et Lucerne. Ce tour de rôle a commencé le 1er janvier 1815.

Les vingt-deux cantons forment réellement vingt-quatre états différens, même en ne tenant pas compte des trois ligues des Grisons et des treize décuries du Valais, qui à la rigueur pourraient être regardées aussi comme autant d'états distincts. Sous le rapport du gouvernement, ces vingt-quatre états peuvent être classés de la manière suivante :

» *Huit républiques démocratiques*, savoir : *Uri*, *Schwitz*, *Glaris*, *Zug*, *Appenzell-Extérieur*, *Appenzell-Intérieur*, *Bas-Unterwald*, *Haut-Unterwald*. Les deux républiques des cantons d'Appenzell et d'Uri alternent dans l'émission de leur voix à la diète fédérale ;

» *Deux républiques démocratiques-représentatives*, savoir : les *ligues des Grisons* et les *décuries du Valais* ;

» *Six autres républiques représentatives*, mais où l'élément démocratique n'est pas prédominant, savoir : *Saint-Gall*, *Argovie*, *Thurgovie*, *Vaud*, *Genève* et *Tessin* ; ce dernier, à la suite de la réforme constitutionnelle qui vient de s'opérer, jouit d'une constitution dont

les bases sont plus libérales que celles des autres cantons;

» *Trois républiques représentatives,* mais dont les capitales respectives jouissent de grands privilèges dans la représentation en comparaison du reste de leur directoire. Ces républiques sont celles de *Zurich*, *Bâle* et *Schaffouse;*

» *Quatre républiques aristocratiques*, savoir *Berne*, *Lucerne*, *Fribourg* et *Soleure;*

» *Un état monarchique-constitutionnel,* savoir le canton de *Neufchâtel*, dont le chef est le roi de Prusse. »

Ces observations étaient indispensables pour la parfaite intelligence du tableau qui suit :

TABLEAU DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE,

OFFRANT

SES DIVISIONS POLITIQUES ACTUELLES, COMPARÉES AUX DIVISIONS CORRESPONDANTES AVANT LA RÉVOLUTION DE 1798.

NOMS DES CANTONS ACTUELS, ET PAYS DONT ILS SE COMPOSENT.	SUPERFICIE.	POPULATION		CONTINGENS POUR		VILLE CAPITALE ET VILLES PRINCIPALES.
		ABSOLUE.	RELATIVE.	LE BUDGET FÉDÉRAL. (1)	L'ARMÉE FÉDÉRALE. (2)	
1. GRISONS (Grau-Bundten). Canton des Grisons, moins la Valteline, plus les seigneuries de Trasp et de Rezüns.	1,958	88,000	46	12,000	1,600	COIRE.
LIGUE GRISE (Grau-Bundten).	....	37,000?	....	....	....	ILLANZ, 0.5.; *Disentis; Thusis; Misocco.*
LIGUE CADÉE (Gotteshaus-Bund).	....	34,000?	....	....	....	COIRE, 3; *Zizers; Poschiavo · Schnols.*
LIGUE DES DIX JURIDICTIONS (Zehn-Gerichten).	....	17,000?	....	....	....	DAVOS, 0.6.; *Schiersch; Mayenfeld; Kloster.*
2. BERNE. Canton de Berne, de ses anciens sujets de Vaud, etc.; la plus grande partie de l'évêché de Bâle; de la république de Bienne.	1,955	350,000	181	104,080	5,824	BERNE, 18,000. *Burgdorf; Hofwyl; Thun; Porentry; Bienne.*
3. VALAIS (Vallis). Le Valais, jadis allié des Suisses.	1,254	70,000	55	9,600	1,280	SION (Sitten) 3; *Siders; Leuck; Saint-Maurice.*
4. VAUD (Waad). Le pays de Vaud, etc., jadis sujet de Berne; les bailliages d'Orbe, Granson, etc.	895	170,000	190	59,280	2,964	LAUSANNE, 10; *Morges; Broye; Vallorbe; Vevay; Yverdun; Moudon.*
5. TESSIN. Les quatre gouvernemens de Lugano, etc., et les trois bailliages de Bellinzona, etc., dans la Suisse italienne.	781	102,000	151	18,040	1,804	LUGANO (Lauis), 4. LOCARNO (Luggarus) 1. BELLINZONA (Bellenz), 1. *Mendrisio.*
6. SAINT-GALL. La république et la ville de Saint-Gall; le Reinthal; Sargans, Rapperschwyl, etc.	565	144,000	255	39,450	2,630	SAINT-GALL, 9; *Rorschach; Reineck; Rapperschwyl; Utznach; Pfeffers.*
7. ZURICH. Le canton de Zurich et une petite portion des Freyamter.	517	218,000	421	74,000	3,700	ZURICH, 11; *Winterthur; Wedenschwil; Staefa; Pfaefficon.*
8. LUCERNE. Le canton de Lucerne.	445	116,000	262	26,000	1,734	LUCERNE, 6; *Sursee.*
9. ARGOVIE (Aargau). Partie du canton de Berne, les Offices libres, le comté de Bade, les deux villes ci-devant forestières Lauffenbourg et Rheinfelden, l'abbaye de Muri, etc.	379	150,000	396	48,200	2,410	AARAU, 3; *Bade; Lenzbourg; Frick; Lauffenbourg; Schinznach; Aarbourg.*
10. FRIBOURG. Le canton de Fribourg, le bailliage de Morat.	374	84,000	225	18,600	1,240	FRIBOURG, 7. Morat (Murten); *Estavayer* (Staefis); *Gruyère.*
11. URI. Canton d'Uri.	318	13,000	41	1,180	236	ALTORF, 2.
12. SCHWITZ. Le canton de Schwitz; la république de Gersau.	256	32,000	124	3,010	602	SCHWITZ, 5; *Einsiedlen; Gersau.*
13. GLARIS. Le canton de Glaris.	211	28,000	134	3,625	482	GLARIS, 4; *Schwanden.*
14. NEUFCHATEL (Neuenbourg). La ci-devant principauté de Neufchâtel.	211	51,500	244	19,200	960	NEUFCHATEL, 5; *Chaux-de-Fond; Locle; Valengin.*
15. THURGOVIE. La Thurgovie.	203	81,000	399	22,800	1,520	FRAUENFELD, 2; *Arbon; Steckhorn; Weinfelden; Bischoffzell.*
16. UNTERWALD. Le canton d'Unterwald.	198	24,000	121	1,910	382	
OBWALDEN. La partie occid[le] du canton.	....	14,600?	....	1,105	221	SARNEN, 2; *Kerns.*
NIDWALDEN. La partie orient[le] du canton.	....	9,400?	....	805	161	STANS, 2; *Buochs; Engelberg.*
17. SOLEURE (Solothurn). Le canton de Soleure.	192	53,000	276	13,560	904	SOLEURE; 4; *Ballstall; Olten.*
18. BALE (Basel). Le canton de Bâle, partie de l'évêché de ce nom.	139	54,000	388	22,950	918	BALE, 16; *Liestall.*
19. APPENZELL. Le canton d'Appenzell.	115	54,000	457	9,220	972	
RHODES-EXTÉRIEURS (Ausserrhoden).	....	40,200?	....	7,720	772	TROGEN, 3. *Herisau*, 7. *Urnaesch. Tauffen; Stein.*
RHODES-INTÉRIEURS (Innerrhoden).	....	13,800?	....	1,500	200	APPENZELL, 3.
20. SCHAFFOUSE (Schaffhausen). Le canton de Schaffouse.	86	30,000	349	9,320	466	SCHAFFOUSE, 6. *Stein.*
21. GENÈVE (Genf). La ci-devant république de Genève, partie du pays de Gex et de la Savoie.	69	52,500	761	22,000	880	GENÈVE, 26. *Carouge; Chesne; Thenex; Versoix.*
22. ZUG. Le canton de Zug.	64	14,500	227	1,250	250	ZUG 3. *Baar*, 2.
TOTAUX.	11,139	1,900,000	177	539,275	33,758	

OBSERVATIONS.

N. B. Les XXII cantons sont rangés d'après leur étendue territoriale.

On a écrit en grandes lettres tous les chefs-lieux de chaque canton. Les chiffres mis après les noms des chefs-lieux indiquent en milliers la population de la ville à laquelle ils se rapportent; les fractions décimales expriment les centaines d'habitans que comptent les chefs-lieux dont la population est au-dessous de mille.

La Suisse n'a aucune capitale permanente. Par l'acte fédéral de 1815, les villes de *Zurich*, de *Berne* et de *Lucerne* deviennent alternativement, tous les deux ans, la capitale de la Confédération. Ce tour de rôle est censé avoir commencé à *Zurich* avec le 1er janvier 1815. *Berne* est la capitale actuelle; pendant 1831 et 1832, ce sera le tour pour *Lucerne* d'être la capitale de la Suisse. *Bellinzona*, *Lugano* et *Locarno* sont alternativement, et chacune pendant six ans de suite, les chefs-lieux du canton du Tessin.

(1) Dans la Confédération suisse il faut distinguer le budget fédéral et le budget particulier de chaque canton. Le budget fédéral est destiné à couvrir les frais de l'administration générale, de la caisse militaire et de la caisse d'instruction; ce qui a lieu avec les intérêts de certains capitaux affectés à ces services. Pour les autres dépenses extraordinaires, chaque canton doit fournir un contingent proportionné à ses ressources; la somme totale, depuis 1818, a été fixée à 539,275 fr. suisses, équivalant à environ 700,000 fr. argent de France. Ce que l'on sait des budgets de douze cantons, permet de croire qu'on ne se tromperait pas beaucoup en portant à 10,000,000 de fr. le revenu total des 22 cantons. Il est même possible qu'actuellement (1830) cette somme s'élève à 12,000,000, monnaie de France.

(2) La Suisse n'entretient aucune armée permanente. On estime que dans les 22 cantons les troupes continuellement sous les armes montent à 1,200 ou 1,300 hommes, y compris les gens d'armes. Genève en entretient le plus grand nombre. Mais chaque canton doit tenir toujours prêt à marcher son contingent, qui est proportionné à sa population. La totalité, sans l'état-major, est fixée à 33,758 hommes de toute arme. Un nombre égal forme le *contingent de réserve*. La levée en masse est estimée à 200,000 soldats. Les Suisses ont des troupes au service des Pays-Bas, des royaumes des Deux-Siciles et d'Espagne; avant les derniers événemens ils en avaient aussi en France; la totalité était évaluée à 18,000 hommes.



Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

N° II.

UGO FOSCOLO.

Dans un pays habitué à la liberté, doué d'institutions conservatrices, l'énergie de l'ame et l'amour de la patrie, modérés et guidés par des règles fixes, par des antécédens et des exemples qui en tempèrent la fougue, se montrent féconds en résultats utiles. L'exagération du discours, l'extravagance des actions sont repoussées avec mépris. L'homme éloquent trouve toujours des auditeurs ; le citoyen s'adresse à des cœurs sympathiques ; le poète éveille chez ses compatriotes des émotions communes et puissantes. Mais que les mêmes qualités, le même besoin d'indépendance, la même ardeur de pensée, la même flamme de patriotisme viennent animer l'habitant d'une contrée déchue : tout change pour lui. Ne rencontrant nulle part, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'unisson de ses propres sentimens, il les outre pour s'assurer qu'il les conserve ; il en exagère l'expression pour la faire comprendre. Vous diriez ces enfans qui grossissent leur voix dans la solitude, ou dans les ténèbres. De là cette exaltation déclamatoire et cette emphase qui caractérisent trop souvent les productions des écrivains italiens modernes, que le sort de leur pays afflige et que son avenir intéresse. L'effort de leur patriotisme se fait sen-

(1) Voyez le 1er numéro de la nouvelle série de la REVUE BRITANNIQUE, pag. 138.

tir dans la véhémence affectée de leurs discours. Le comte *Verri* (1), *Alfieri, Foscolo*, ne sont point exempts de ce défaut commun à leurs compatriotes. Tandis qu'une race étrangère à leurs nobles pensées végète autour d'eux, ils s'élancent vers un but éloigné avec une violence qui le dépasse. On aurait tort de les accuser d'affectation ; vrais dans leur exagération, sincères dans l'excès de leur enthousiasme, ils n'ont point la mesure juste qui leur servirait à régler cet élan aveugle. Ugo Foscolo, mort il y a peu d'années, offre un exemple remarquable du phénomène que je viens de signaler. Grand poète, grammairien érudit, doué d'une énergique sensibilité, d'une rare éloquence et d'une connaissance profonde des ressources de sa langue, il a empreint ses ouvrages les plus connus de cette exagération farouche qui contraste si fortement avec une civilisation avancée. On serait tenté de prendre pour l'affectation d'une sauvage véhémence la fougue turbulente de son style. Mais au fond de cette ame si agitée vivait un ardent et véritable amour de l'indépendance italienne : que manquait-il à l'auteur des *Lettres d'Ortis*, pour se placer au premier rang des hommes de génie? — une patrie.

Tout fut romanesque, bizarre et violent dans l'existence de Foscolo. Personne, plus que lui, ne mérita d'avoir pour devise ces vers de Pétrarque (2) :

> Irrequietus homo, perque omnes anxius annos,
> Ad mortem festinat iter : mors, optima rerum (3).

Une fièvre, une angoisse, une lutte ; voilà sa vie. Dès

(1) Auteur des *Notti Romane*.

(2) Africa, c. 3.

(3) « Homme sans repos, des années d'agitation et de trouble l'ont précipité vers la tombe ; seul asile où il pût trouver un abri contre la douleur. »

la première jeunesse, il embrassa, avec une exaltation que rien ne put éteindre ni diminuer, ces opinions qui dominèrent et tourmentèrent son âge mûr, qui le jetèrent sans ressources sur une terre d'exil, et vouèrent son beau talent aux sarcasmes adulateurs des journaux italiens. Défendues avec véhémence, soutenues avec obstination, avec âpreté, avec fureur, elles préparèrent l'indigence et l'isolement de ses dernières années, et ne lui permirent pas de développer complètement son génie, que de brillantes traces révèlent dans tous les ouvrages qu'il a laissés.

L'Italie, ébranlée par la révolution française, secouait son léthargique sommeil. Alfieri avait écrit ses tragédies; Beccaria, Filangieri et Vico avaient pris place au nombre des régénérateurs modernes. La route était frayée : dans les classes éclairées et moyennes, une agitation sourde et vague préparait le renouvellement d'institutions décrépites. Dans le peuple et dans la haute noblesse, se trouvaient, au contraire, de redoutables obstacles. Les mœurs étaient entachées de mollesse, d'apathie et d'insouciance. Les souvenirs de Rome républicaine, lieu commun d'une vanité puérile qui s'armait du passé pour faire oublier le présent, et invoquait la gloire d'autrefois pour effacer son ignominie incurable, offraient à la poésie et à la déclamation un thême devenu banal, mais d'un succès assuré. Cette industrie persévérante, cette exactitude de mœurs, cette critique sage et cette résistance mesurée, vrais fondemens de la liberté moderne, si différente de la liberté antique, manquaient à l'Italie. Des ames énergiques, des imaginations ardentes, confondant avec les vues d'un sage patriotisme les rêves de leurs espérances et le fantôme de leurs souvenirs classiques, égarées d'ailleurs sur les traces de la révolution française, crurent trop aisément à la possibilité de cette métamorphose politique, qui, effaçant dix-neuf siècles

de la carte des âges, devait faire remonter l'Italie corrompue et languissante jusqu'aux mœurs sévères de l'Italie, reine du monde, mère de Caton et de Gracchus. L'illusion était grande, et le désappointement fut cruel.

Les Alpes, franchies par les troupes républicaines, les répandirent comme un torrent sur l'Ausonie. On vit la liberté, importée par des baïonnettes étrangères, s'annoncer sous ces défavorables auspices. Parini, Alfieri, Foscolo, très-jeune encore, se livrèrent à un espoir trop chimérique : jamais invasion armée n'assura l'indépendance d'une nation, jamais arbre vénéneux ne porta de fruits salutaires.

Tandis que le peuple et le clergé, employant la ruse et l'assassinat contre l'ennemi vainqueur, arrêtaient ses progrès ou annulaient ses victoires, cette race d'hommes nouveaux, qui, sous le règne de Joseph II, avaient entrevu la liberté italienne, et ne soupiraient que pour elle, essayait de ranimer dans les ames le sentiment de l'antique splendeur et de l'antique indépendance nationales. Il semblait permis d'espérer, pour l'Italie, une ère d'indépendance et d'énergie. Le génie de Bonaparte en décida autrement. Sa main puissante, qui déjà s'exerçait à pétrir les royaumes et à les morceler comme une matière vile que l'artiste manipule à son gré, ne donna point à ce pays la liberté que nous lui avions promise. Au lieu de le préparer à l'affranchissement, que peut-être il eût difficilement supporté, il se le réserva comme un apanage subalterne (1).

(1) Note du Tr. Tout ceci nous paraît exagéré et injuste. Si l'Italie n'avait pas assez de ressort pour constituer elle-même son indépendance, c'était déjà beaucoup pour elle que de changer de joug. Quelle différence entre la domination autrichienne et celle de la France, propageant les découvertes utiles, et reconstituant l'armée et le courage italien ; car il n'y a pas de nation sans courage, et c'était déjà un bienfait immense et fécond pour l'avenir que de faire renaître dans la

L'Autriche, en le lui disputant, ne fit qu'ajouter une teinte plus sombre à l'avilissante lâcheté dont la souillure s'attache à ses annales récentes. L'Italie vit encore ses maîtres se battre dans ses plaines fécondes pour décider par le sort des armes, non l'indépendance ou la servitude du pays, mais le nom de ses tyrans. De ces débats honteux pour le peuple qui les souffre, résulte infailliblement une immoralité politique, dont les traces sont profondes et fatales. Attendre un joug, quel qu'il puisse être; se considérer comme une proie que deux adversaires se disputent; se résoudre à flatter ou à maudire tour à tour celui qui triomphe ou qui succombe; accepter la honte des palinodies, et s'agenouiller toujours devant le nouveau vainqueur, c'est se réduire à une abjection si complète, que les expressions du mépris manquent au langage humain pour la flétrir. Une classe trop nombreuse, énervée par ses usages et ses souvenirs, donna ce triste exemple au monde. Monti et Cesarotti, sycophantes et thuriféraires de tous les pouvoirs, prostituèrent leur talent, sans scrupule et sans réserve. On les vit prodiguer ou vendre leurs adulations menteuses, contradictoires, à l'Autriche, à la France, au souverain pontife, à tout ce qui triomphait ou gouvernait.

Chez une autre espèce d'hommes, l'effet de ces mutations et de ces désappointemens fut terrible. Alfieri, déjà parvenu au terme de sa maturité, sentit se réveiller toute son indignation; Parini, satirique distingué, aiguisa de nouveau ses flèches poétiques; Foscolo, jeune et fougueux, se livra plus vivement encore à toute l'amertume de son

Péninsule l'honneur militaire. L'Italie aurait encore eu besoin pendant quelques années du génie de Napoléon. Quand, après des siècles d'avilissement, un peuple se régénère, ce n'est pas seulement des institutions qu'il lui faut, il lui faut aussi des grands hommes.

désespoir. Elève de Cesarotti, contemporain de Pindemonti, ami de Parini, il se distingua de tous ceux qui l'entouraient par la véhémence de sa douleur. A cet âge, où l'ame prend son dernier pli, où l'intelligence s'affermit, où les passions bouillonnent, il tombait tout-à-coup d'une illusion brillante et grandiose dans un désenchantement sans espoir. Une misanthropie active, ineffaçable, amère, s'empara de lui. Son caractère devint farouche, et la même empreinte douloureuse se communiqua à son talent. La haine et l'âpreté qui respirent dans ses écrits n'ont point d'autre source : défauts blâmables sans doute; mais la société les punit avec une rigueur qu'elle devrait réserver à la bassesse des actions et à la servilité de l'ame.

Né à Zante en 1776 (1) d'une race vénitienne, Foscolo reçut de ses ancêtres la tradition de ce génie fier et démocratique qui inspira toujours leur descendant. On compte la famille *Foscolo* au nombre des familles fugitives qui, dès le sixième siècle, se réfugièrent dans les lagunes de l'Adriatique, et fondèrent le berceau de la république de Saint-Marc. Très-jeune encore, il attira, par la témérité de ses discours, la surveillance de cette inquisition d'état, qui, jusqu'au dernier moment de son agonie, conserva son terrible pouvoir. Cité devant les inquisiteurs, il se rendait à leur tribunal, lorsque sa mère, du seuil de la porte, lui cria : « Va, mon fils; et meurs plutôt que de te déshonorer en trahissant tes amis! » Le fils fut digne d'une telle mère; on retrouve dans tout le cours de sa vie l'écho de ces paroles spartiates.

La liberté vénitienne tomba, comme on le sait, sous le

(1) Cette date est peu certaine. Foscolo lui-même a indiqué tour à tour les années 1772, 1775, et 1776 comme époques de sa naissance.

joug de l'Autriche ; le jeune Foscolo quitta sa patrie, et vint à Milan, où il connut l'aimable Parini. Entre lui et Alfieri, il se trouvait des ressemblances de caractère trop prononcées pour que leur commerce fût jamais intime : ce n'est pas la similitude des esprits et des ames, c'est leur contraste qui fait naître et perpétue l'amitié. L'âpreté et la rudesse, qui de bonne heure isolèrent Foscolo de ses contemporains, l'entourèrent d'ennemis dès le commencement de sa carrière. Les adulations que Cesarotti (1) prodiguait à Napoléon inspirèrent du dédain à Foscolo ; il se brouilla avec son maître. Mazza (2) et le comte Pepoli, connu par l'excessive bizarrerie de son caractère, se trouvèrent en butte aux attaques du jeune poète. Dès lors on put prévoir quelle serait sa carrière, et combien de nuages viendraient l'obscurcir : il n'avait appris à pardonner aucune erreur ; il ne savait faire grâce à aucun ridicule. Il ne modifiait aucune de ses opinions, et défiait le sort, au lieu de plier sous lui.

Son éducation, commencée à Venise, continuée par Cesarotti, soumise à l'influence de Parini, s'acheva à l'université de Padoue, sous les leçons de Stratico et de Sibiliato. Il revint passer quelques semaines à Venise, et parcourut ensuite la Toscane et les autres parties de l'Italie. Son caractère littéraire se forma d'un mélange singulier de la misanthropie de Rousseau avec l'énergie d'Eschyle et l'emphase exagérée de Sénèque. Admirateur des formes classiques, entraîné par un secret penchant vers la mélancolique profondeur de la tragédie anglaise, il essaya d'accomplir, entre cette double tendance, une fusion qui n'est point sans grandeur, mais où le défaut d'unité primitive se

(1) Dans le poème médiocre intitulé : *Pronea.*

(2) Traducteur d'*Akenside.*

fait sentir. Tout ce qui portait une empreinte de force était assuré de son suffrage ; il admirait la grandiose majesté de la poésie hébraïque, l'énergie outrée de Lucain, et la roideur sentencieuse d'Alfieri : il puisait à ces sources diverses, sans faire attention que le résultat de ce travail serait nécessairement hétérogène. Ce qu'il y a d'incomplet dans son talent émane de là ; on y remarque une énergie inquiète, dont la puissance dévore celui qui la possède et s'agite dans toutes les directions opposées : tantôt l'Italien Ortis exprime dans un langage digne de Brutus les douleurs de Werther ; tantôt l'Ajax Homérique porte dans les mystérieuses profondeurs de l'ame humaine ce coup d'œil lugubre que l'*Hamlet* de Shakspeare, personnage éminemment chrétien et moderne, fait planer sur la vie et sur la mort. Alfieri, en soumettant des sujets modernes (1) aux formes sévères de la tragédie grecque, était tombé dans la même erreur. C'est le défaut des époques de transition dans les arts, de tout confondre et de tout assimiler ; de méconnaître les lois de cette unité de pensée, qui assigne invariablement tel mode de style à telle conception première ; d'affaiblir, en un mot, l'effet total d'une œuvre intellectuelle, en réunissant dans son sein une foule de puissances contradictoires et de données hétérogènes.

Thyeste, composé à dix-neuf ans par Foscolo ; *Thyeste*, son premier ouvrage poétique et dramatique, offre un exemple de ce défaut, poussé jusqu'à ses dernières limites. Excès de vigueur dans les situations, excès de concision dans le dialogue, obscurité métaphysique dans le style jointe à une imitation exagérée de l'antique ; peu de nouveauté, aucune nuance, aucune vérité dans les caractères : telles sont les taches de la pièce. L'ardeur de passion qui en

(1) Dans *Rosmunda, la Congiura de' Pazzi*, etc.

échauffe toutes les scènes, la hauteur des pensées qui en anime les parties, procurèrent au jeune écrivain un succès bruyant et non contesté. Sa tragédie fut représentée sur un des théâtres de Venise, le 4 janvier 1797; le même soir, deux tragédies de Pepoli et de Pindemonte parurent, pour la première fois, sur d'autres théâtres de la même ville: *Thyeste* l'emporta; l'obscur Foscolo rejeta dans l'ombre deux poètes déjà célèbres. On joua *Thyeste* dix fois de suite; tous les yeux se tournèrent vers le successeur d'Alfieri : comblé d'éloges, il eut la modestie et le bon sens de les comparer avec le mérite réel de son ouvrage : et lui-même, reconnaissant les taches qui le déparaient, se chargea de se critiquer sans réserve. Le public défendit la tragédie contre son auteur; et ce nouvel emploi de la critique n'eut d'autre résultat que d'augmenter la gloire naissante de Foscolo.

Nommé secrétaire de l'ambassade que la république envoyait à Napoléon, bientôt tout son espoir s'évanouit comme un fantôme. Il vit la liberté de Venise achetée et vendue comme on trafique d'un ballot de laine. Dès lors l'admiration que Foscolo avait vouée à la France et à son chef se changea en haine et en mépris. A cette heureuse existence, qu'une gloire (prématurée peut-être) environnait déjà, succéda un isolement douloureux. Les jours et les nuits du jeune homme furent absorbés par cette méditation, livrés à toute l'irritation qu'augmentait encore la violence dont la nature l'avait doué. Il sortit de Venise, redevenue province autrichienne, et alla résider dans cette partie de l'Italie qu'on appelait alors République Cisalpine.

Ce fut là que, sous l'influence d'une indignation et d'un désespoir profonds, il composa ces lettres d'*Ortis,* mélange singulier de vérité et d'exagération, de rhétorique déclamatoire et d'éloquence sincère. Les souvenirs de la tragé-

die antique, l'imitation de la *Nouvelle Héloïse* et celle de *Werther* se confondent dans cet ouvrage. Il reproduit exactement la civilisation de l'Italie moderne, avec son exaltation de paroles, jointe quelquefois à un grand vide de pensées. Ce style retentissant, cet abus des idées mélancoliques et des images empruntées aux anciens, cette violence d'une douleur qui, plus concentrée, semblerait plus digne de pitié et d'estime, caractérisent bien la patrie de Foscolo. On y voit un effort pour être sombre; et, malgré cet effort, la pompe et l'harmonie du discours trahissent toujours un peuple sensitif plutôt que sensible, accessible aux émotions des arts plutôt qu'aux contemplations de la philosophie. Sous le rapport de la tendance morale, on ne peut lui donner beaucoup d'éloges; les indices de talent y abondent. Trop souvent l'emphase vient en détruire l'effet.

Les *Lettres de Jacques Ortis,* quoique mutilées à leur apparition, produisirent une sensation extraordinaire. Ce ton de patriotisme ardent, élevé, presque gigantesque, frappa toutes les imaginations; les extravagances du style influèrent peu sur l'opinion générale et ne nuisirent pas au succès. On souleva sans peine le voile allégorique dont l'auteur avait recouvert le fond de son ouvrage. On accueillit avec enthousiasme ce cri de douleur du républicain moderne, modelé sur les citoyens de Rome antique. Depuis plusieurs années, les poésies d'Ossian et d'Young, si complètement étrangères à l'Italie, avaient été lues avec étonnement par les gens de lettres de ce pays; leur nouveauté leur prêtait une séduction puissante; Pindemonte, Parini, Monti cherchèrent à imiter les accens funèbres de la muse du nord. Dans les sujets d'imagination, cette copie d'une poésie sans rapport avec les mœurs italiennes manquait de vérité : Foscolo, en transformant les idées et les dogmes politiques en une sorte de poésie passionnée,

trouva moyen de réunir dans un même cadre les pensées sérieuses, les images mélancoliques dont on goûtait la nouveauté, avec l'éclat de diction et l'harmonie de paroles que ses compatriotes sentent si vivement. Par cette heureuse conception, le ton sentimental et douloureux, qui ailleurs n'était qu'affectation et recherche, acquérait de la vérité. Rome ancienne, avec ses mâles vertus, apparaissait sur le dernier plan; le dialecte élégant et mélodieux de la Toscane moderne contrastait avec l'énergie fébrile qui avait inspiré Foscolo. Des situations touchantes révélaient l'auteur dramatique; des pages éloquentes, où l'on retrouvait à la fois l'admirateur de Gœthe et l'imitateur de la tribune antique, plaçaient l'écrivain au rang des premiers prosateurs de son pays.

Dans l'espoir de servir la cause nationale, Foscolo s'engagea ensuite dans la première légion italienne, formée sous les ordres des généraux français. Poète et guerrier, il prit part à cette belle défense de Gênes, qui fit tant d'honneur à Masséna.

Son talent poétique et son érudition se développaient en même tems, sous le feu des batteries ennemies, au milieu du tumulte d'un siége. Ses belles odes, adressées à Louise Pallavicini, furent composées à Gênes; et peu de tems après un savant commentaire sur le poème de Catulle, *de Coma Berenices*, fut publié dans la même ville. La littérature italienne offre peu de morceaux élégiaques comparables aux odes que nous venons de citer; une grâce antique y respire. Le commentaire rivalise pour la profondeur de l'érudition, mais aussi pour la sagacité des remarques, avec ce que Heyne et ses compatriotes ont publié de plus laborieux et de plus consciencieux. Destiné par son caractère à exagérer toutes ses qualités, Foscolo a dépassé

dans ce dernier travail toutes les bornes que le goût impose à la science.

Sa célébrité croissante, jointe à l'impétuosité de son ame et de son esprit, ne contribuait pas à son bonheur. L'envie voyait avec peine ses succès éclatans dans des genres si variés ; et l'orgueil du triomphateur, étranger à tous les raffinemens d'une modestie recherchée, l'exposait à plus d'un mécompte. Il exprimait sans ménagement le dédain qu'il ressentait contre les courtisans nouveaux de la France impériale ; Monti, Lamberti, Lampredi, Pezzi, rédacteurs du *Polygraphe,* journal publié à Milan, lui étaient odieux. Il les poursuivait de ses épigrammes. Une tragédie de Foscolo, *Ajax,* représentée en 1812 sur le théâtre de cette ville, leur fournit l'occasion d'une facile vengeance. Ils s'empressèrent de la saisir.

On répandit le bruit absurde que la pièce, malgré son titre et l'antiquité des personnages évoqués sur la scène, n'était qu'une composition allégorique : Ajax devenait le général Moreau ; Agamemnon, c'était Bonaparte. L'inquiétude de la police fut excitée ; défense de jouer l'ouvrage fut envoyée aux acteurs. Non content du succès de cette perfidie, les écrivains vendus au pouvoir consacrèrent six articles de leur journal à prouver, non qu'*Ajax* était une mauvaise pièce, mais que Foscolo, par ses opinions politiques, avait mérité les rigueurs du gouvernement. Une de ces circonstances bizarres, dont les annales de la scène offrent plus d'un exemple, vint se joindre aux malheurs dramatiques de l'auteur d'*Ajax* : le mot *salamini*, qui signifie en italien les *habitans de Salamis,* a une autre acception plus populaire ; c'est le diminutif de *salame,* saucisse. Ajax, qui, dans la tragédie, adressait souvent la parole à ses chers *Salaminiens,* était obligé de

répéter ce mot grotesque : qu'on imagine la bouffonnerie d'un héros, qui, devant un auditoire disposé à saisir le quolibet, s'écriait d'un ton solennel : « O chères petites saucisses ! » *O carissimi Salamini !* D'ailleurs, avouons-le, la pièce était ennuyeuse ; ses immenses tirades, le vide de l'action, l'enflure du style, justifiaient la critique. Il y avait des vers énergiques ; mais l'ensemble était défectueux, et l'intérêt était nul. Les armes déloyales que ses ennemis employèrent contre lui causèrent à Foscolo l'irritation la plus vive. Ils répondirent à sa fureur par des épigrammes. En voici une de Monti qui mérite d'être conservée :

Per porre in scena, il furibonde Ajace
Il fiero Atride e l'Itaco fallace,
Gran fatica Ugo Foscolo non fè.
Copio se stesso e si divise in trè.

« Pour mettre sur la scène Ulysse le perfide,
» Le furieux Ajax et le superbe Atride,
» Foscolo n'a pas eu grand mal.
» Ce triple personnage existait en lui-même ;
» Notre homme en fit trois parts ; et sans effort suprême,
» Trois fois il copia le même original.

Ainsi, dès sa vingt-deuxième année, nous voyons Foscolo entouré d'ennemis, désappointé dans ses espérances politiques, harcelé comme poète, banni de sa ville natale. Il passa le reste de sa vie à se venger. Dans une imitation spirituelle du voyage sentimental de Sterne, intitulée *Didymi clerici, prophetæ minimi, hypercaleipsos liber singularis*, il passa en revue ses adversaires, et lança contre sa patrie malheureuse, mais, selon lui, digne de l'être, tous les traits de la raillerie et du courroux. Cette satire amère n'approche pas plus de la plaisanterie originale et mélancolique de Sterne, que la violence des *Lettres*

d'Ortis ne ressemble à la rêverie lugubre de *Werther*. Écrite en latin de la Vulgate, étincelante d'esprit et de verve, elle est plus acerbe que bouffonne, plus caustique que gaie. L'auteur immole tous ses ennemis à sa mauvaise humeur ; en nous faisant rire à leurs dépens, il nous initie à son amertume, et nous force à le plaindre.

Un essai de traduction de l'*Iliade*, et l'admirable poème des *Tombeaux* succédèrent à cet acte de vengeance littéraire. L'Europe connaît ce dernier ouvrage, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature moderne. Il publia ensuite une édition corrigée et augmentée de Montécuculli Ce dernier travail, composé dans une intention patriotique, avait pour but de rappeler les Italiens au sentiment de l'ancienne dignité romaine, et d'éveiller en eux le désir de la gloire guerrière. On reproche à l'éditeur d'avoir altéré le texte et prêté à Montécuculli ses opinions et ses idées. Ajoutons à ces ouvrages un excellent discours sur l'*Origine et les Devoirs de la Littérature,* discours prononcé à Milan, quand Foscolo fut nommé après Monti professeur de littérature à l'université de Pavie.

De brillantes preuves de talent avaient signalé la jeunesse de Foscolo. Cependant rien de complet, d'arrêté, de parfaitement pur n'avait émané de son génie. *I Sepolcri*, son plus beau poème, est une imitation de l'anglais. Le prophète Didyme marche sur les traces de Swift et de Sterne. Ortis peut prétendre à une origine à la fois classique et germanique. Partout, enfin, nous retrouvons ce mélange d'idées et de formes antiques et modernes, empruntées aux souvenirs de collége et aux nations étrangères, mélange qui a jeté sur les œuvres de Foscolo une teinte souvent fausse et bizarre.

Les Autrichiens, en s'emparant de l'Italie, exilèrent à jamais Foscolo de sa patrie. Il passa en Suisse, et delà en

Angleterre, où il est mort en 1827. C'est dans ce dernier pays que sa raison, épurée et affermie, a produit, non les ouvrages les plus étendus, mais les compositions les plus parfaites. Ses *Essais sur Pétrarque*, son discours sur le texte de Dante, attestent une érudition variée ; ses *Hymnes à Canova*, son poème des *Grâces*, sont d'une pureté admirable. Dans la *Revue Trimestrielle* (1) et dans la *Revue d'Édinbourg*, il a publié des morceaux d'histoire, remarquables par la puissance des vues, l'exactitude des recherches et la concision éloquente du style. Jamais, avant cette époque, Foscolo ne s'était élevé à cette hauteur. Habitant d'une contrée libre, et devenu concitoyen des Anglais, il s'est délivré tout-à-coup de cet appareil classique, de cette recherche tour à tour fougueuse et homérique, rêveuse et turbulente, que les habitudes de son pays lui avaient imposée. Son talent a trouvé l'atmosphère vitale dans laquelle il pouvait respirer, grandir et planer. Malheureusement sa vie était fort avancée ; et les travers d'un caractère inégal, aigri par de longues infortunes, par une lutte constante, lui causèrent, jusqu'au bord du tombeau, plus d'un désappointement amer. Le patronage révoltait son ame fière ; sa sauvage humeur irritait ses protecteurs. Un des plus beaux morceaux d'histoire que l'on ait écrits dans les tems modernes, est assurément l'analyse du gouvernement démocratique de Venise, inséré par Foscolo dans la *Revue d'Édinbourg* (1). Les vues politiques les plus étendues, la plus sagace et la plus puissante investigation des faits, des formes de style brillantes et énergiques, placent cet article au nombre des bons ouvrages.

(1) *Quarterly Review*.

(2) Cet article est un des plus remarquables que la Revue Britannique ait publiés. Il fait partie de l'ancienne série.

Sa conversation avait de l'éclat, mais une fougue souvent fatigante en affaiblissait l'éclat; le bon ton manquait à ses discours, qu'une passion véhémente dictait. Il parlait des choses et des hommes sans ménagement et sans indulgence. Fécond, varié, puissant, il a laissé périr, dans les orages politiques, la meilleure partie de son génie et de son bonheur.. Attaché pendant toute sa vie à une seule idée, celle de la république, il n'a jamais cessé, dans tous ses écrits, de sacrifier à son idole. De tous les esprits de ce siècle, c'est peut-être le plus constant, le plus conséquent dans ses doctrines, le plus fidèle à ses principes. La postérité verra en lui un génie turbulent, mélange bizarre d'érudition, de grâce et de fougue. Elle regrettera que sa naissance, sa patrie et son tems aient enlevé à cet homme si distingué une partie de sa force : elle s'étonnera surtout de l'extrême différence qui se trouve entre les œuvres de Foscolo, produites au milieu d'une civilisation esclave, et le petit nombre d'œuvres remarquables créées par lui dans un pays de liberté.

(*Foreign Quarterly Review.*)

LES MALHEURS

DU PLUS HEUREUX HOMME DU MONDE.

Je suis riche ; ma naissance est distinguée ; mes traits sont réguliers et ma physionomie agréable. J'ai autant d'esprit qu'il en faut pour n'être point déplacé dans le monde et ne point faire tache dans les sociétés où l'on m'admet ; je n'en ai pas assez pour exciter l'envie en y faisant un point trop lumineux. Aucune originalité trop remarquable ne m'isole de ceux parmi lesquels je me trouve. J'ai, comme tous les Anglais de mon rang, fait mon éducation à Cambridge : c'est-à-dire que, pendant trois mortelles années, j'ai chassé, pêché, bu du punch, du rum, du *claret*, battu mes voisins, poursuivi mes voisines, gagné la migraine, et fait des dettes pour ressembler à mes camarades. Cette vie studieuse m'avait entouré d'une réputation assez brillante, quand je vins à Londres, précédé par l'éclat de mon nom et le lustre de mes premières aventures, qui, par parenthèse, m'avaient coûté beaucoup d'ennui, d'argent et de regrets.

« L'heureux mortel ! s'écrie Charles C..., gentilhomme pauvre, qui, pour faire son chemin, était obligé de prendre les ordres ecclésiastiques ! L'heureux mortel, s'écria-t-il en me voyant monter dans mon *britska*, lorsque je partis pour la grande ville ! riche, libre et aimable ! Tous les biens de la vie sont renfermés dans ces quatre mots. »

« L'heureux mortel, répéta un autre de mes camarades, Tobie Bertrand, fils d'un négociant de la cité ! Toutes

les portes lui seront ouvertes. Aucune subdivision de la société anglaise ne le bannira de ses salons! Il va courir de plaisirs en plaisirs et briller dans le grand monde : que je lui porte envie! »

« L'heureux mortel! » répéta encore un troisième écho. Cette voix était celle de mon ami Stanhope, jeune avocat fort ennuyé de ses études, et qui, voyant s'ouvrir devant lui une carrière de laborieuse industrie et de gloire difficile à conquérir, comparait tristement mon existence indépendante à la destinée qui l'attendait. »

Une belle matinée du mois de mai joignait à ces heureux auspices son influence délicieuse : mon voyage fut charmant; je ne voyais qu'espérances devant moi; un avenir doux et calme m'offrait sa lointaine et brillante perspective : mes regards s'y plongeaient avec volupté. Cependant mon *britska* s'arrêta devant l'hôtel *Fenton* (1), et le rêve qui m'avait bercé fit place aux réalités de la capitale. Deux jeunes gardes-du-corps de mes amis, prévenus de mon arrivée, m'attendaient dans le salon de l'hôtel (2). Enveloppés de ces robes de chambre à ramage, que nos dandies ont empruntées récemment à leurs quadrisaïeules, toutes leurs facultés intellectuelles et physiques se trouvaient absorbées par une occupation importante, la lecture du *Morning-Post*, dont ils méditaient les longues colonnes en fumant leurs pipes.

« Ah! s'écria Carlton Smith, en me voyant, soyez le bien venu! Heureux garçon! votre tante lady S... est *Corinthienne* (3); vous allez être introduit dans le sanctuaire

(1) Hôtel fashionable.

(2) *Drawing-room.*

(3) NOTE DU TR. Un mot de Burke a donné naissance à cette désignation singulière, qui indique la classe la plus élégante, la plus

d'Almack (1), et marcher de pair avec l'élite des gens de bon ton! votre position est brillante; profitez-en, mon cher! »

Je suivis ce conseil, et je réalisai la prophétie de Carlton Smith. Almack m'ouvrit ses portes; trois douairières patronesses, protectrices et arbitres de ces plaisirs réservés à l'aristocratie, me témoignèrent une bienveillance qui me mit à la mode. Le lendemain de ma première apparition dans les salons d'Almack, neuf billets d'invitation sollicitèrent ma présence, qui ne tarda pas à devenir une faveur que l'on briguait. Les mères disaient de moi : « C'est un bon parti. » Les filles à marier avouaient que « j'étais un jeune homme fort estimable. » Les dandies proclamaient « que pardieu j'étais un bon enfant! » En un mot ma réputation était faite, et ma situation d'homme à la mode s'affermissait de jour en jour; tout me souriait. Je ne me souviens pas d'avoir vu se fermer pour moi une seule maison où je désirasse aller ; jamais mystificateur n'osa s'attaquer à moi ; jamais plaisant de profession n'exerça à mon égard cet art meurtrier que, dans le dialecte familier de la bonne compagnie anglaise, on appelle *couper* ses amis (2). Assurément j'étais heureux, le plus heureux des hommes : tout le monde me le disait; à force d'entendre vanter mon bonheur, j'étais fort tenté d'y croire, et ce ne fut pas sans

riche, la plus noble et la plus recherchée de la société. Ce publiciste, dans ses célèbres *Réflexions sur la révolution française*, a comparé les masses populaires aux fondemens d'un édifice, les classes moyennes au corps de la colonne destinée à le soutenir, et l'aristocratie héréditaire au *chapiteau corinthien* qui la couronne.

(1) Nous avons eu plusieurs fois, dans ce recueil, occasion de parler des salons d'Almack et de la sévérité qui préside au choix des personnes admises dans ce sanctuaire.

(2) *To cut one's friends.*

étonnement, qu'en réfléchissant d'une manière sérieuse sur le genre de vie que je menais, et sur l'état de mon être moral, je découvris un fait assez bizarre, mais incontestable, c'est que toute ma félicité ne m'empêchait pas de m'ennuyer au dernier point.

J'ai l'habitude des monologues, habitude que sans doute j'ai puisée dans la fréquentation des théâtres. Un soir, comme ma main paresseuse tirait lentement le bas de soie dont ma jambe devait être ornée pendant un bal auquel j'étais invité, je bâillai horriblement et je me dis :

« Eh bien! cette soirée dansante, qui sera charmante à ce qu'on dit... je vais donc y aller! Germain! est-il bien tard?

— Minuit précis, monsieur.

— Allez me chercher, sur mon bureau, à gauche, l'invitation qu'on m'a envoyée hier. »

Vainement essayai-je de trouver sur l'un des coins de ce papier si blanc, si satiné, si bien doré, les mots : *Venez de bonne heure!* mots qui m'auraient exempté de la nécessité de me rendre à cette invitation : je n'avais pas à balancer; je continuai ma toilette.

Elle se fit lentement comme tout ce qui se fait à regret. Mes rasoirs coupaient mal; mes favoris étaient inégaux; mes cravates se déchiraient entre mes mains. J'en rejetai successivement huit ou neuf, et tout en grondant ce pauvre Germain, fort innocent de mes gaucheries, je parvins jusqu'à deux heures du matin. A force de prolonger mes préparatifs et d'accumuler maladresse sur maladresse, une autre heure s'écoula. Quand ma voiture s'arrêta devant l'hôtel où le bal avait lieu, je vis avec joie que tout était fermé, que la fête était terminée, que le silence régnait dans ces lieux si bruyans naguère.

« Dieu soit loué! » m'écriai-je, et je rentrai chez moi,

heureux, calme, charmé de ce retard. Je bus mon verre accoutumé d'*eau de soude*, et je me couchai.

Le lendemain matin, quand mon café fut servi, une série de réflexions logiques, philosophiques, voire même métaphysiques, traversa ma pensée. L'œil fixé sur ma pantoufle verte, je m'adressai la question suivante :

« Quel est le but de notre vie? — Le bonheur. »

A ce mot, ma pantoufle fut l'objet principal de ma méditation. Elle était si douce, si commode, si légère, si souple, si caressante! Elle ressemblait si peu à mes étroits chaussons de bal; elle me suggérait des idées de bien-être, d'indolence, de repos, de volupté paisible et profonde, si contraires à la gêne que j'avais éprouvée la veille en m'emprisonnant dans un gilet, en me soumettant au carcan de la cravate, en subissant les entraves du pantalon collant, véritable supplice de l'homme comme il faut. Je continuai mon soliloque.

« Ah çà! pourquoi aller au bal ou en soirée? Suis-je heureux quand j'y vais? Suis-je heureux lorsque j'en sors?»

J'avais reçu à Cambridge une teinture de mathématiques et de dialectique, dont l'usage me fut très-utile pour résoudre cet important problême. Voici la déduction naturelle de mes idées :

« 1° Quand on bâille on n'est pas heureux.

» 2° Je bâille continuellement.

» 3° Donc, je ne suis pas un être heureux.

» 4° Quel est donc le motif qui me fait bâiller et m'empêche d'être heureux? »

Newton assurément ne se proposa jamais à lui-même une série de questions plus claires, plus vitales, plus cohérentes, plus logiques, d'un intérêt à la fois plus individuel et plus général. Il s'agissait de trouver précisément quel motif m'empêchait d'être heureux. Je relus un article po-

litique du *Times*, et je bâillai. Je mis la tête à la fenêtre, et je bâillai. Je mangeai la moitié d'un *muffin* (1), et je bâillai. Je me promenai dans ma chambre, et je bâillai.

« Diable! m'écriai-je! *Eurêka*, je l'ai trouvé; le voici, le voici, le mot de l'énigme, le mot qui résout le problème!... L'*ennui*, voilà ce qui m'empêche d'être heureux. Résumons-nous, et considérons avec maturité cette seconde chaîne de nos pensées.

» 1° Je bâille.

» 2° Donc, je ne suis pas heureux.

» 3° Je ne suis pas heureux, parce que je m'ennuie.

» 4° Je m'ennuie parce que je n'ai pas de plaisir.

» 5° Ayons du plaisir. »

Il y avait bien là un petit cercle vicieux que sans doute j'aurais corrigé si j'avais passé trois années de plus à fumer, à jouer et à faire des dettes dans l'université de Cambridge. Mais je ne m'en aperçus pas, et je continuai mes recherches métaphysiques. « Pourquoi n'ai-je pas de plaisir? Parce que... » Ah! ma foi, ma profonde investigation ne s'étendit pas jusque-là. Il fallut trois jours, et la lecture réfléchie de quelques ouvrages très-abstraits, pour me procurer la solution désirée.

« Tout sentiment, toute sensation de plaisir naît d'une excitation physique, intellectuelle ou morale. » Oh! quel trait de lumière! Ingénieux lecteur, admirez-vous par quel enchaînement invincible mon argument a marché du connu à l'inconnu, et m'a conduit jusqu'à cette précieuse découverte? Me voilà bien déterminé à échanger l'ennui contre le plaisir, et à demander le plaisir à cette excitation vive et douce à la fois, dont la volupté nous entraîne et enivre notre vie, comme le disent poétiquement les métaphysiciens moralistes.

(1) Espèce de gâteau de pâte molle que l'on sert à déjeuner.

Les plaisirs grossiers avaient peu de charmes pour moi. Le jeu ne m'offrait qu'une perspective aride et de tristes jouissances. Une liaison de cœur me sembla le seul moyen raisonnable d'échapper au démon qui me tourmentait, et de conjurer le fantôme de l'ennui. Je me déterminai, par raisonnemens logiques et algébriques, à devenir un *homme à bonnes fortunes*. Sage résolution qui ne resta pas long-tems dans le vague des espérances ou des projets; je la mis à exécution le soir même du jour où je l'avais conçue.

Mon premier pas dans cette route fut un succès. J'étais toujours « le plus heureux homme du monde. » De légères difficultés, assez piquantes pour donner du prix et du relief à ma conquête, s'élevèrent entre moi et mon triomphe définitif. Enfin, ce fortuné moment arriva : c'est de lui que datent mes infortunes. Depuis l'instant de mon bonheur, je puis affirmer que je n'ai pas eu un seul jour de repos.

La dame de mes pensées n'était pas une de ces vertus sévères qui se sont accréditées auprès de leurs maris, et ont conquis leur indépendance totale, à force de pruderie et d'habileté. Elle n'avait pas non plus cette indifférence profonde et qui, bravant le scandale, marche tête haute au milieu des épigrammes et des murmures. Lord D ***, mari de ma belle Aline, était fort susceptible sur le point d'honneur. Attentif, vigilant, soupçonneux, amoureux et jaloux, véritable époux espagnol, il joignait à ces qualités, ou à ces défauts, la froideur et la morgue qui sont communes aux nobles anglais, et qui sont moins propres à obtenir l'amour d'une femme qu'à inspirer le respect à des subordonnés. Sa femme était belle, jeune, pleine d'élégance, de grâce et d'esprit. Londres ne la possédait que depuis deux ans. Tous les jeunes gens à la mode formaient autour d'elle une cour assidue. Les obstacles qui s'opposaient

à notre liaison, et l'éclat dont brillait celle qui était l'objet de mon attachement, rendaient ma conquête infiniment brillante. Que de jaloux n'ai-je pas faits! que de rivaux désappointés! comme on me portait envie!

Heureux mortel! Cependant ma situation avait ses périls et ses ennuis. La délicatesse de lady D ***, la vigilance de l'époux, la position que sa femme occupait dans le monde, son respect pour les convenances, son attention à ne pas les blesser dans la circonstance la plus légère par l'imprudence ou l'inconséquence les plus imperceptibles, environnaient notre amour d'un mystère et d'une inquiétude qui en effaçait le charme, et ne me laissait que les peines, les ennuis, les chaînes, et les douleurs d'une liaison si brillante. La tendresse conjugale que lady D *** témoignait à son mari semblait s'augmenter à proportion des torts qu'elle croyait avoir envers lui. J'étais l'amant aimé : il était l'époux heureux. C'était sur son bras qu'elle s'appuyait à l'Opéra; c'était à lui que s'adressaient les plus douces paroles. Elle se jugeait obligée de lui payer de quelque nouveau sacrifice chacun des regards qu'elle m'accordait. Enfin mon bonheur se réduisait, comme il arrive souvent, à l'attente du bonheur et au désespoir de ne le posséder jamais.

Promenades inutiles et solitaires, dans le jardin de Kensington (1), où elle m'avait donné rendez-vous, et où elle me laissait errer pendant trois heures, sans remplir sa promesse : précautions gênantes, craintes, soupçons, querelles, perplexités, artifices inventés pour tromper le public, qui n'est jamais trompé, et sauver les apparences, qui ne sont jamais qu'un voile transparent : tel fut le tissu

(1) Jardin très-ombragé, situé auprès du *Parc-Hyde*.

de chagrins dont ma triste existence se composa, pendant ma liaison avec la plus jolie et la plus aimable femme de Londres.

Je tombai malade ; une fièvre nerveuse vint me saisir ; un *tic douloureux* altéra mon visage. Elle s'étonna de ce changement, et, sans doute par pitié pour moi, elle laissa tomber de ses lèvres vermeilles la plus douce et la plus délicate déclaration de rupture éternelle que jamais femme ait prononcée. Cette liaison m'avait rendu le plus malheureux des mortels : tour à tour lady D *** me tourmentait de ses froideurs et de ses empressemens. Dix fois j'avais résolu de prévenir cette déclaration, et cependant j'en fus accablé quand elle me la fit.

« Oui, me dis-je dans ma douleur, les femmes du grand monde manquent de sensibilité et de véritable délicatesse. C'est le froid de la mort qui se cache sous cette élégante dépravation de mœurs et d'idées. Cherchons ailleurs ; voyons si l'extrémité opposée de la société me consolera des peines que l'amour aristocratique vient de me prodiguer. »

Je jetai les yeux sur une *danseuse*. La petite Émilie était charmante : qui exécuta jamais sa pirouette avec plus de rapidité ? Qui retomba jamais sur ses pointes avec une grâce plus exquise ? Quel corset pressa jamais des charmes plus attrayans ? C'était un pied, une taille, un bras, une tournure, un ensemble délicieux ! Émilie n'avait jamais choisi un amant pauvre ; on lui reconnaissait aussi le mérite ou le bon esprit de n'avoir jamais accepté un amant laid et ridicule, quelques avantages réels qui lui fussent présentés. Rien de plus difficile, dans son genre, que cette conquête de théâtre : rien de plus *comme il faut* ! Je réussis : n'étais-je pas un heureux mortel ?

Hélas !

La fable de Cendrillon est allégorique, et la danseuse que je choisis parmi ses compagnes me convainquit parfaitement de la vérité du symbole que ce conte populaire renferme. Émilie, sur le théâtre, était une déesse, une nymphe, une grâce, une fée. Chez elle, tout le prestige s'évanouissait. Adieu toute élégance, toute recherche, toute propreté ! Cendrillon reparaissait dans son costume le plus repoussant, sous les livrées de la malpropreté la plus révoltante.

Non, je ne connais pas de métamorphose plus singulière et plus triste que celle qu'une danseuse subit tous les soirs, lorsque, quittant la scène, où elle a brillé comme une apparition idéale, comme un être aérien, elle rentre au logis ; et, privée de cette illusion théâtrale qui l'entourait de son auréole, elle redevient cet être commun, échevelé, inondé de sueur, languissant, indolent, ennuyé et ennuyeux, enveloppé dans un schall antique, étendu sur un vieux et sale sofa, bâillant à toutes les paroles, incapable de plaire, de séduire, de toucher, ou seulement d'amuser. Cet être insignifiant et vulgaire, je l'ai trop connu pour mon malheur! Il faut avoir, comme moi, monté le rapide et tortueux escalier de la rue Gérard (1), où demeurait, au quatrième, sur le derrière, ma belle Émilie, pour se faire une idée de ce désordre, de cette incroyable négligence, de ces habitudes triviales et repoussantes. L'appartement embaumé d'une saveur de cuisine et d'ail ; — la mère lavant ses bas de coton dans l'antichambre ; — l'insolent coiffeur, désiré, attendu avec plus d'impatience que s'il était l'amant favorisé ; — la longueur et le mystère de ses séances, la chaleur avec laquelle on l'accueillait, l'enthou-

(1) L'une des plus étroites et des plus sales rues de Londres, près *Soho-square.*

siasme avec lequel on parlait de lui : voilà des souvenirs dont le dégoût me poursuit encore, et dont ma mémoire ne se débarrassera jamais.

La générosité entre dans mes goûts et dans mes habitudes ; mon caractère est doux et mon humeur égale. Mais j'avoue qu'en payant les énormes factures de la marchande de modes et du coiffeur, et en comparant ces dépenses exagérées avec l'état de malpropreté de ma bien-aimée, avec le peu de frais qu'elle faisait pour me plaire, quelques remords de conscience et d'avarice venaient m'assaillir. Sur la scène, rien ne pouvait égaler le goût et l'élégance qui distinguaient la parure d'Émilie. Pas une boucle de cheveux, pas un ruban qui ne fussent à leur place, qui ne concourussent à la séduction opérée par elle. C'était pour moi seul et avec moi que ma belle amie réclamait et usurpait le privilége d'être mal habillée.

Ces plaisirs, que j'achetais, n'étaient pas même à mon service. J'espérais qu'une liaison qui n'exigeait ni égards, ni précautions, ni mystère, me laisserait au moins la libre disposition de mon tems. Vaine espérance !

Le plus assidu des maris est, pour l'amant favorisé, un être plus commode que ne l'est un *maître de ballet :* représentations, répétitions, *raccords* (1), études... c'était à n'en plus finir. On avait un rond de jambe à étudier, un nouveau rôle à apprendre. On me recevait mal ; on me parlait à peine ; on ne m'écoutait pas. Après la répétition, quelle langueur mortelle, quelle transpiration abondante, quelle lassitude et quel épuisement !

Je commençais à trouver les ennuis que m'avait causés

(1) Répétitions d'une partie de la pièce, où les acteurs s'accordent entre eux.

ma liaison avec lady D... fort supportables, comparés à la contrainte où je vivais. Midi sonne : le coup de l'horloge dérange le plus intéressant tête-à-tête. Le coiffeur vient de partir ; ce serait un crime de déplacer la moindre boucle de ces cheveux, dont une habileté systématique a coordonné l'édifice. Ainsi se passèrent, dans les angoisses et les dégoûts du plus parfait ennui que j'aie éprouvé, trois mois de mon existence. *Heureux mortel!* Un jour, je m'avisai de donner quelques éloges à la plus chère amie de ma belle. Je ne savais pas que ces deux intéressantes créatures s'étaient brouillées le matin même. Un torrent d'injures s'échappa des lèvres d'Émilie : *bête! sot! animal! ridicule!* Cette volée d'invectives vulgaires excita ma mauvaise humeur, et je répondis sur le même ton. En deux minutes, un glissé, que j'exécutai rapidement, me porta jusqu'au seuil de la porte ; et au moment où Émilie, s'élançant avec toute sa grâce accoutumée, allait terminer la scène par un battement, je descendais rapidement l'escalier.

Heureux mortel!

Je jurai que les femmes, de quelque rang qu'elles fussent, n'auraient aucune influence sur ma vie. Je jouai, et je gagnai. Mais je trouvai qu'en définitive le plaisir de gagner était plus que compensé par le chagrin que l'on éprouve quand on perd. J'eus des chevaux superbes, que j'envoyai concourir pour les prix de Newmarket ; la fatigue les fit mourir. Je pariai, et toujours heureux comme à l'ordinaire, je vis lord G..., qui me devait 700 livres sterling, partir pour Boulogne sans me payer.

L'ambition de siéger à la chambre des communes succéda bientôt à ces manies diverses. Je dépensai 40,000 livres sterling pour me faire élire. Un électeur populaire,

qui ne voulait pas de moi pour député, me lança une pierre qui m'atteignit sur les *hustings* (1), et me creva l'œil gauche. Le roi mourut; la chambre fut dissoute. En vain, essayai-je de me faire réélire; mon concurrent l'emporta; et j'en fus quitte pour 60,000 livres sterling et un œil de moins. Il me manquait un succès littéraire pour compléter ma béatitude : je l'obtins.

Quand un homme ne sait plus que faire, il se fait auteur; c'est ce qui m'arriva. J'écrivis un mauvais roman *fashionable*, bien innocent, bien frivole, bien diffus, comme tous nos gens du monde en écrivent quand ils veulent. Les journaux déclarèrent mon œuvre charmante. Ils y trouvèrent ce que je n'y ai jamais aperçu, un talent admirable, une malignité infernale, une satire amère et cachée, des principes pervers, des allusions audacieuses. Mes amis me fermèrent leurs portes. Quand je rencontrais une de mes anciennes connaissances, on ne manquait pas de louer mon *génie*, et de me dire que j'étais le plus *heureux homme du monde*. Cependant je ne m'en apercevais pas. Un procès en diffamation, fondé sur les allusions prétendues que j'avais faites, disait-on, aux vices de quelques nobles familles, fut sur le point de m'être intenté. Mon libraire, à qui je manifestai tout mon étonnement de ce qui se passait, me dit :

« La quatrième édition va paraître. Vous me devez votre immortalité. J'ai rédigé moi-même tous ces articles de journaux qui vous accusent si violemment. Votre succès est là, mon cher. Vous voilà classé parmi nos grands hommes. *Heureux mortel!* »

Serais-je donc aussi heureux que tout le monde l'as-

(1) Échafaudages dressés pour les élections.

sure? Ma santé est détruite, ma fortune délâbrée, mon ennui profond, ma réputation d'honnête homme attaquée. Objet d'envie pour tous, je suis un objet de pitié pour moi. C'est une triste chose, mes amis, que le bonheur du plus heureux homme qui soit au monde.

(*New Monthly Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Variations de température des plantes. — M. Hadler avait affirmé dans une thèse présentée en 1826 à l'université de Tubingue que les arbres sont en hiver à une température inférieure à celle du point de congélation, et même passent à l'état de congélation sans en éprouver aucun dommage. L'hiver de 1827 à 1828 fut assez rigoureux pour que l'on pût faire une série d'expériences sur ce sujet, et constater celles de M. Hadler. Pendant tout le cours de 1828 on a observé avec soin la température d'un peuplier comparativement à celle de l'air. En février la température de l'arbre et de l'air fut à peu près la même. En mars, avril et mai, celle de l'arbre fut plus élevée; dans les autres mois de l'année ce fut celle de l'air. Au commencement de janvier la température de l'arbre était de dix degrés au-dessus de celle de l'air extérieur, ce qui semblerait indiquer un grand dégagement de calorique au moment où la sève se congèle. Lorsqu'il dégelait, la chaleur de l'arbre était de 4 à 8 degrés au-dessus de celle de l'air. Les observations faites durant deux hivers successifs ont démontré que le thermomètre dans l'intérieur des arbres peut descendre au-dessous de zéro, sans qu'il en résulte aucun désavantage pour la végétation de l'année suivante. Il est même descendu

jusqu'à + 5° Fah., et + 1° ½ Fah. dans de jeunes arbres. Le 26 janvier 1828 le thermomètre indiquait + ½ Fah.; le lendemain la température s'étant élevée à 34° ½, le changement ne fut pas aussi subit dans l'arbre, qui le second jour était encore au-dessous de 32° Fah. Plusieurs arbres furent coupés, et on les trouva gelés dans leurs cercles concentriques jusqu'à une certaine profondeur. Le bois gelé se distinguait facilement par une résistance plus grande qu'il offrait à l'action des instrumens tranchans. Dans six arbres qui furent coupés, le bois était gelé aux profondeurs suivantes : *æsculus hippocastanum* (maronnier d'Inde) 8, 2 lignes; *pinus abies* (la pesse) 12, 5 lignes; *acer pseudo-platanus* (sycomore) 15, 2 lignes; *fraxinus excelsior* (frêne) 16, 8 lignes; *corylus avellana* (coudrier) 16, 9 lignes; *salix fragilis* (saule) 17, 3 lignes. En même tems l'eau d'un étang voisin était gelée à la profondeur de 8, 8 pouces.

Des expériences faites avec soin ont démontré que le froid avait pénétré dans ces arbres en proportion de la quantité d'eau que contenait leur bois. Mais l'examen des couches concentriques des différens arbres amena à des résultats bien plus exacts, car on observa que le froid avait pénétré moins profondément dans les arbres dont les couches étaient plus serrées.

Dans le printems, le froid fait souvent périr des arbres qui pendant l'hiver ont résisté à un froid beaucoup plus rigoureux. Cette différence tient à la plus ou moins grande quantité d'eau que contiennent les arbres dans ces deux saisons, car en général au commencement d'avril on y trouve $\frac{8}{100}$ de parties aqueuses de plus que durant le mois de janvier. L'eau étant un meilleur conducteur du calorique que le bois sec, l'action délétère du froid sur les arbres sera facilement expliquée par sa plus grande quantité. Les jeunes

branches qui en contiennent le plus souffrent aussi davantage du froid.

Les résultats d'expériences faites sur un grand nombre de plantes dans le but de découvrir la quantité d'eau que contiennent leurs feuilles n'offrent pas moins d'intérêt. Les arbres et les arbustes renferment beaucoup moins d'eau que les plantes herbacées. Dans les premiers elle peut être de 55 à 65 parties environ sur cent, tandis que dans les dernières elle varie de 65 à 70, et même à 88 parties. Les plantes grasses en contiennent de 90 à 95 pour cent. Les feuilles florales sont plus aqueuses que celles de la tige. Mais cette eau ne s'évapore pas dans toutes les plantes avec la même rapidité; les espèces chez lesquelles l'évaporation se fait avec plus de rapidité sont précisément celles qui ont besoin de la plus grande quantité d'eau pour végéter. Si les *carex*, les graminées et les plantes aquatiques perdent en peu de tems par l'évaporation la grande quantité d'eau qu'ils contiennent, les plantes grasses, au contraire, ne la perdent que très-lentement. Aussi ces dernières plantes peuvent-elles prospérer dans les contrées les plus chaudes. Les conifères et les arbustes à feuilles coriaces ressemblent aux plantes grasses sous le rapport de la lenteur de l'évaporation. M. Neuffer a prouvé par une série d'observations curieuses que la quantité d'eau fournie par l'évaporation des graminées est souvent, dans un tems, et dans un espace donnés, deux ou trois fois plus considérable que celle qui serait fournie par l'évaporation d'une surface d'eau égale. Le *sedum album*, au contraire, soumis à la même expérience, n'évaporait pas la moitié de la quantité fournie par la surface d'eau.

De la propriété qu'ont les arbres d'attirer l'humidité. — On attribue depuis long-tems au feuillage des arbres,

et surtout à celui du jeune orme, la propriété d'attirer l'humidité; l'expérience prouve que la même propriété existe en hiver lorsque les arbres sont dépouillés de verdure, mais il est vrai qu'elle a moins de force. J'en fus particulièrement frappé en voyageant au mois de mars. Le tems était si beau depuis quelques jours, que la route était couverte de poussière, quoiqu'il fît un peu de brouillard; je fus très-surpris de voir l'eau couler le long des branches d'un frêne, de manière à retomber en pluie et à former de la boue au pied de cet arbre, tandis que le terrain environnant n'offrait aucune trace d'humidité. Je me rendis raison de ce phénomène en considérant que le brouillard arrêté par les branches, se fixait à l'écorce et s'écoulait doucement jusqu'à ce qu'il retombât en gouttes d'eau qui arrosaient le sol : d'ailleurs ce brouillard n'était qu'une vapeur légère que le soleil ne tarda pas à dissiper. Si vous examinez une porte qui soit entièrement exposée à l'air, comme celles qu'on trouve dans les champs, vous verrez que d'un côté elle est sèche, tandis que l'eau ruissèle de l'autre face comme d'une pompe d'arrosoir. Un poteau placé sur une grande route présente une de ses faces humide; et les trois autres parfaitement sèches : la même cause qui produit cet effet donne lieu aux courans d'air qu'on aperçoit en été sous les arbres. L'air, en se heurtant contre le feuillage, s'y condense, glisse le long des rameaux et s'échappe lorsqu'il a franchi tous les obstacles; cet effet est moins sensible en hiver, parce que les branches dépouillées laissent un plus libre passage à l'air.

On remarque au printems que l'herbe est tout à la fois plus belle et plus abondante sous les arbres, ce qu'on pourrait attribuer à l'engrais que les bestiaux déposent en se reposant sous leur ombrage : cependant ce phénomène doit sa naissance à une autre cause; c'est à l'irrigation conti-

nuelle qui est entretenue par les branches de l'arbre. Cette irrigation rend leur végétation plus active, et en pourrissant les feuilles elles forment un engrais que les vers entraînent sous terre, et qui contribue à rendre le sol plus fertile.

Mine de charbon de terre embrâsée. — Il y a plus de deux ans que l'on remarqua que la neige qui tombait sur un champ de la ferme de Lhaw-Park, qui appartient au duc de Mansfield, fondait presque aussitôt, et s'en élevait sous forme de vapeurs. Ce phénomène attira l'attention des directeurs des charbonnières d'Alloa et de Davon ; après plusieurs expériences ils reconnurent qu'il était produit par la combustion d'une couche de charbon de terre qui servait à alimenter les forges de Davon. Plusieurs plans furent aussitôt suggérés pour l'éteindre ; et après d'inutiles tentatives on résolut de creuser une large fosse autour de la partie embrâsée, afin d'empêcher l'extension de l'incendie. On se mit aussitôt à l'ouvrage, et l'on commença à creuser cette fosse en même tems que l'on élevait de chaque côté une muraille qui, dépassant le feu, devait se réunir sous la forme de fer à cheval, et empêcher ainsi toute communication entre la partie de la couche enflammée et celle qui ne l'était pas. Depuis dix-huit mois on a persévéré dans ce travail, mais on n'a pu encore l'achever complètement. Les ouvriers ont souvent amené ces deux parties de la muraille à quelques brasses de distance l'une de l'autre ; mais toujours ils ont été obligés de recommencer en faisant un plus grand cercle, parce que le feu les devançait au moment où ils allaient achever de le circonscrire. On a percé en outre six ou sept puits pour aérer la mine dans laquelle la chaleur est souvent assez forte pour élever le thermomètre de 212 à 230° Fahrenheit. Quel-

quefois elle s'élève encore plus haut. Les lampes des mineurs, suspendues à la muraille, tombent souvent en morceaux par l'extrême chaleur.

Particularités sur le comesin, insecte de l'Amérique du Sud. — Les qualités destructives de cet insecte sont telles, que, dans l'espace d'une nuit, il pénétrera le bois le plus dur où toute autre substance semblable. Il m'a été assuré que, dans le même espace de tems, on l'a vu percer une balle de papier de vingt-quatre rames. Cet insecte construit son nid sous le bord des toits avec une argile glutineuse, semblable à celle employée par les hirondelles dans la construction de leurs nids; mais le comesin continue le sien à plusieurs verges de longueur. On prend les plus grandes précautions pour prévenir leur entrée dans les magasins et dans tout autre lieu semblable, car ils pourraient y faire des dégâts incalculables. Les indigènes enduisent quelquefois leurs nids de goudron, ce qui détruit toute la fourmilière, quand on ne fait que la disperser, ces animaux se forment ensuite en différentes troupes, et chacune cherche un lieu convenable pour y rétablir son nid.

On trouve dans les archives de Quito un décret royal très-curieux, de Charles III, relatif à cet insecte. On avait envoyé d'Espagne à Panama un grand nombre de caisses de pierres à fusil pour les expédier à Lima; mais comme elles n'arrivaient pas, le vice-roi présenta requête à la cour pour obtenir un nouvel approvisionnement. Quelque tems après, on apprit que les pierres à fusil étaient arrivées à Panama, et le gouverneur eut ordre d'en rendre compte. Dans sa réponse au ministre, il déclara que le comesin avait détruit les caisses dans le magasin royal. Le ministre ignorant ce que c'était que le comesin, fit expédier un

ordre sous le sceau royal, pour enjoindre au gouverneur de Panama de se saisir du comesin, de faire une procédure sommaire, relativement au crime qu'il avait commis, d'envoyer le prisonnier en Espagne, sous bonne garde, avec les documens, pour qu'il pût y être puni.

Industrie.

Moyen d'épurer les huiles de graines. — Les huiles végétales dont on a fait le plus d'usage sont l'huile de navette et celle de lin. En France et dans presque toutes les autres parties de l'Europe continentale, la première est le plus communément employée pour l'éclairage; mais on sait qu'elle ne fournit qu'une lumière très-imparfaite tant qu'elle n'a pas été débarrassée du mucilage et des autres substances qui, par la chaleur, se charbonnent, s'attachent à la mèche, empêchent l'huile d'obéir à l'attraction capillaire par l'obstruction des petits canaux qu'offre la mèche, et définitivement prive cette dernière de l'huile qui lui est nécessaire.

L'acide sulfurique, qui détruit avec tant de rapidité les substances végétales qui ne sont pas grasses, en les charbonnant, mélangé avec les huiles, peut bien s'emparer du mucilage et le faire passer avec les autres substances étrangères à l'huile, à l'état de charbon; mais il faut ensuite beaucoup de tems pour que ces matières se déposent complétement; et encore, presque toujours, l'huile conserve un peu d'acide qui fait subir à ses propriétés quelques changemens, d'où résulte une diminution de l'inflammabilité.

Si l'huile de lin n'est pas employée pour l'éclairage, les peintres en font une si grande consommation, soit pour la peinture en bâtimens, soit pour celle à laquelle le beau

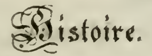
nom de cet art est spécialement réservé, qu'elle ne mérite pas une moindre attention. La graine de lin contient tant de mucilage, qu'on est obligé de la torréfier plus ou moins pour en faire dégager l'huile, qui alors peut être facilement extraite par la pression. Cependant, après cette opération, elle contient encore beaucoup de mucilage, qui lui communique une couleur d'un rouge brun au lieu du jaune pâle qu'elle devrait avoir, et qu'elle recouvre en partie lorsqu'on parvient à la priver de ces substances étrangères qui la colorent. Ainsi épurée, elle fournit un véhicule bien préférable pour les couleurs peu foncées, et est plus capable de résister aux variations de l'atmosphère.

M. Thénard est le premier qui ait fait connaître la méthode de débarrasser les huiles végétales de leur mucilage par l'acide sulfurique; mais la séparation subséquente de la matière charbonnée, soit par le repos long-tems prolongé, soit par une filtration lente, offre une grande difficulté, à cause du tems qu'elle demande. Il paraît en outre que ce moyen ne réussit pas complètement, quoique M. Thénard ait conseillé d'employer l'eau chaude et froide pour enlever à l'huile les restes d'acide qu'elle pourrait contenir après l'opération.

M. Cogen vient d'obtenir une médaille d'or de la Société d'industrie pour une méthode qui renferme celle de M. Thénard, mais qui est complétée par l'emploi judicieux de la vapeur, au moyen de laquelle on débarrasse complétement l'huile, et des matières étrangères qu'elle contient, et de l'acide que l'on y a introduit. Les substances végétales noircies se précipitent en douze heures, et laissent au-dessus l'huile parfaitement claire et bien améliorée pour la couleur et les autres propriétés qui la font estimer du peintre.

La quantité d'huile sur laquelle il opère est de cent gallons, et exige environ dix livres d'acide sulfurique qui

doit être étendu d'une égale quantité d'eau. L'huile étant mise dans un vaisseau de cuivre de la forme d'une chaudière, on y verse le tiers de l'acide étendu, puis on agite le tout pendant une heure, jusqu'à ce que l'acide se soit complétement incorporé avec l'huile, et que la couleur de cette dernière soit devenue d'un brun foncé; on ajoute alors le second tiers de l'acide et l'on répète la même opération, que l'on recommence encore après avoir versé le reste de l'acide; mais cette fois, on continue d'agiter le tout durant six heures, après lesquelles l'huile doit avoir la couleur du goudron. On la laisse reposer pendant une nuit, et on la transvase dans une chaudière de cuivre dont le fond est garni d'un tuyau à vapeur qui se divise en trois ou quatre branches terminées par des plaques perforées. De cette manière, la vapeur traverse l'huile dans tous les sens et l'élève à la température de l'eau bouillante. Lorsque l'action de la vapeur a été continuée pendant six ou sept heures, on verse le mélange dans un vase froid, ayant la forme d'un cône renversé, et terminé, dans le bas, par un court tuyau qui présente deux robinets dont l'un est placé à son extrémité libre, et l'autre un peu au-dessus sur le côté. Lorsque l'huile y est restée en repos pendant douze heures, on peut la tirer à clair. En ouvrant le robinet qui occupe le fond du tuyau, on procure l'écoulement de la matière noire, à la suite de laquelle l'huile ne tarde pas à arriver; mais on ferme ce premier robinet pour ouvrir le second, par lequel l'huile sort claire et limpide. Ce qui est trouble reste entre les deux robinets, et, tiré à part, peut être traité de nouveau, ou ajouté à la première opération pour être épuré.



Le mois de juillet, les révolutions et les batailles.

— Les plus grandes révolutions qui aient ébranlé l'Europe et le monde ont eu lieu au mois de juillet.

Le 4 juillet 1775, révolution des États-Unis d'Amérique.

Le 14 juillet 1789 fut le premier événement marquant de la révolution française.

C'est du mois de juillet 1581 que date la révolution des Provinces-Unies.

Le 27 juillet 1830, la seconde révolution française s'est accomplie.

Le 8 juillet 1397, la révolution opérée par l'Union de Calmar plaça trois couronnes sur la tête de la Sémiramis du nord, Marguerite de Waldemar.

Le 9 juillet 1762, l'autre Sémiramis du nord, Catherine, chasse du trône son mari et commence son règne éclatant par un crime.

De tous les mois du calendrier, c'est peut-être le mois de juillet pendant lequel on a livré le plus de batailles décisives.

La bataille d'Allia, donnée le 18 juillet, mit Rome à deux doigts de sa perte.

La bataille de Tibériade, qui eut lieu le 3 juillet, fit tomber le royaume de Jérusalem au pouvoir des infidèles et précipita du trône le malheureux Lusignan.

Le 25 juillet, la bataille d'Ourigna chassa les Maures du Portugal, et rendit Alphonse Ier maître de ce royaume.

Les espérances de Jacques II furent ruinées par la bataille de la Boyne, livrée le 21 juillet. Elle assura au prince d'Orange la possession de sa couronne.

Le 8 juillet, la bataille de Pultawa renversa le pouvoir de Charles XII, roi de Suède, et prépara la toute-puissance de Pierre-le-Grand.

Le 22 juillet, Charles Martel gagna sur les Sarrasins la bataille de Poitiers, qui délivra la France du joug mahométan prêt à l'écraser.

Le 27 juillet, Philippe-Auguste, à Bouvines, reconquit son trône ébranlé et son royaume en proie aux ennemis.

A la fin de la guerre de la succession, le maréchal de Villars gagna, le 25 juillet, cette bataille de Denain, qui rendit du lustre aux armes de Louis XIV, si long-tems flétries par des revers nombreux, qui avaient suivi d'étonnantes victoires.

Les combats de Foronovo, Fleurus, Nerwinde, Lawfeldt, où la valeur française resta victorieuse, furent livrés au mois de juillet.

Le 2 juillet, Condé et Turenne se battirent aux portes de Paris et dans le faubourg Saint-Antoine.

Le même jour, Napoléon prit Alexandrie d'assaut.

La bataille d'Aboukir date du 3 juillet 1799; celle des Pyramides, du 25 juillet 1798.

La bataille de Wagram, dont les résultats furent si importans, appartient à la même époque.

Enfin c'est pendant le mois de juillet que la régence d'Alger, vaincue par les armes françaises, a payé le prix des longues insultes que ces pirates avaient prodiguées aux chrétiens.

Le 27 juillet 1790, Robespierre et Marat soulevèrent, contre l'Assemblée Nationale et la cour, la population de Paris. Le 28 juillet 1793, Robespierre, condamné à mort par ses collègues, monta sur l'échafaud.

Voyages.

Le droit d'aubaine au Paraguay. — D'après les rapports d'un voyageur digne de foi, récemment arrivé de cette terre inhospitalière, il est évident que ce droit s'y exerce avec la dernière rigueur. L'état s'est constitué l'hé-

ritier de tous les étrangers qui meurent sans enfans légitimes, nés dans le Paraguay : ainsi, la femme ne peut hériter de son mari, ni même le fils de son père s'il est né en pays étranger. Mais ce qui rend cette loi encore plus révoltante, c'est la manière atroce dont elle s'exécute. Dès qu'un étranger tombe dangereusement malade, ses voisins, ou le propriétaire de la maison qu'il habite, sont tenus d'en avertir l'autorité locale. Celle-ci se transporte aussitôt sur les lieux, oblige le malade de déclarer sous serment tout ce qu'il possède, dresse, d'après cette déclaration, l'inventaire des biens, et met le tout sous scellé à l'exception du numéraire, qu'elle emporte sur-le-champ. Si les effets qui se trouvent dans la pièce occupée par le malade sont d'une valeur un peu considérable, fût-il à l'agonie, on le transporte dans un autre appartement, et on ne laisse à sa disposition que ce qu'il lui faut pour satisfaire à ses plus pressans besoins. Lorsque sa fin se fait attendre, on lui fournit jour par jour, et de sa propre bourse, le strict nécessaire; après son décès, l'autorité prend immédiatement possession de tout son avoir ; souvent même elle le fait en présence de la veuve ou des parens, à qui on ne laisse pas seulement de quoi payer l'inhumation. Plusieurs Espagnols qui venaient, par leur mort, d'enrichir l'état de biens considérables, ont été ensevelis avec le produit d'une collecte. Aussi regarda-t-on comme une haute bienveillance de la part du dictateur, la faveur qu'il nous fit de rembourser les frais de l'enterrement d'un homme de notre connaissance, M. Joseph Sibilat, natif de la Savoie, à qui nous avions rendu ce dernier et pénible devoir.



Situation de la Revue Britannique. — Nous avons pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de présenter le tableau du nombre de nos abonnés classés par départemens et par nations. Il est probable que les abonnés des autres recueils littéraires ou scientifiques sont répartis à-peu-près de la même manière. Dès-lors, ce tableau sera une indication assez précise du plus ou moins d'empressement que les différens groupes de notre population montrent à s'éclairer. Il fait voir d'abord combien il est plus vif à Paris que dans la France départementale. Cette ardeur à s'instruire est, sans contredit, une des causes qui expliquent et qui motivent son ascendant. Il est curieux que cette ville, avec sa population de 800,000 ames, ait plus d'abonnés à la REVUE BRITANNIQUE que le reste de la France avec ses 30,000,000 d'habitans. Il convient aussi de remarquer qu'une partie des chiffres de notre tableau tend à justifier la manière dont M. Dupin a nuancé sa carte de la France. Chaque année, à la même époque, nous présenterons un tableau semblable. Si les autres recueils littéraires et scientifiques en faisaient autant, les données fournies par ces tableaux seraient une indication assez exacte du mouvement intellectuel, progressif ou rétrograde, des divers groupes de la population de la France. Mais il faudrait que ce travail fût fait de bonne foi, et que les éditeurs des recueils ne grossissent pas le chiffre de leurs abonnés, pour paraître en avoir davantage qu'ils n'en auraient réellement. Il sera intéressant de voir dans un an quelle aura été l'influence des événemens de juillet sur la situation de nos recueils périodiques. Jusqu'à présent, ils ont été favorables à la REVUE BRITANNIQUE, dont le mouvement ascendant se prolonge.

TABLEAU du nombre des abonnés à la REVUE BRITANNIQUE, *dans chacun des* 86 *départemens et dans les pays étrangers, ainsi qu'à Paris, au* 30 *juin* 1830.

DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENS.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX.	NOMBRE D'ABONNÉS par département	DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENS.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX.	NOMBRE D'ABONNÉS par département.	DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENS.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX.	NOMBRE D'ABONNÉS par département.
Ain	341,628	Bourg	7	*Report*	9,885,895	....	196	*Report*	20,131,436	....	452
Aisne	489,560	Laon	9	Gers	307,601	Auch	2	Orne	434,379	Alençon	6
Allier	285,302	Moulins	4	Gironde	538,451	Bordeaux	33	Pas-de-Calais	642,969	Arras	5
Alpes-Basses	153,063	Digne	0	Hérault	339,560	Montpellier	11	Puy-de Dôme	566,573	Clermt-Ferrant	5
Alpes-Hautes	125,329	Gap	1	Ille et Vilaine	553,453	Rennes	6	Pyrénées-Basses	412,469	Pau	21
Ardèche	328,419	Privas	7	Indre	237,628	Châteauroux	6	Pyrénées Hautes	222,059	Tarbes	3
Ardennes	281,624	Mézières	8	Indre-et-Loire	290,160	Tours	7	Pyrénées-Orientales	151,372	Perpignan	2
Ariége	247,932	Foix	0	Isère	525,984	Grenoble	12	Bas-Rhin	535,467	Strasbourg	4
Aube	241,762	Troyes	2	Jura	310,282	Ls-le-Saulnier	6	Haut-Rhin	408,741	Colmar	19
Aude	265,991	Carcassonne	4	Landes	265,309	Mt-de-Marsan	4	Rhône	416,575	Lyon	23
Aveyron	350,014	Rhodez	5	Loir-et-Cher	230,566	Blois	5	Haute-Saône	335,422	Vesoul	7
Bouches-du-Rhône	326,302	Marseille	27	Loire	375,714	Montbrison	6	Saône-et-Loire	515,776	Mâcon	16
Calvados	492,613	Caen	15	Haute-Loire	285,673	Puy	1	Sarthe	446,519	Le Mans	7
Cantal	262,013	Aurillac	1	Loire-Inférieure	457,090	Nantes	20	Seine (*sans Paris*)	122,942	Paris	17
Charente	353,663	Angoulême	0	Loiret	304,228	Orléans	10	Seine-Inférieure	688,295	Rouen	36
Charente-Inférieure	454,447	La Rochelle	4	Lot	280,515	Cahors	5	Seine-et-Marne	318,309	Melun	9
Cher	248,589	Bourges	7	Lot-et-Garonne	336,886	Agen	11	Seine-et-Oise	440,871	Versailles	15
Corrèze	284,882	Tulle	1	Lozère	138,778	Mende	3	Deux-Sèvres	288,260	Niort	2
Corse	185,079	Ajaccio	2	Maine-et-Loire	458,674	Angers	5	Somme	526,282	Amiens	4
Côte-d'Or	370,943	Dijon	22	Manche	611,206	Saint-Lô	3	Tarn	327,655	Alby	8
Côtes-du-Nord	581,684	Saint-Brieux	7	Marne	325,045	Châlons	12	Tarn-et-Garonne	241,586	Montauban	2
Creuse	252,932	Guéret	2	Haute-Marne	244,823	Chaumont	11	Var	311,095	Draguignan	10
Dordogne	454,637	Périgueux	3	Mayenne	354,138	Laval	3	Vaucluse	233,038	Avignon	11
Doubs	264,594	Besançon	16	Meurthe	403,038	Nancy	26	Vendée	317,149	Bourbon	3
Drôme	285,591	Valence	4	Meuse	306,339	Bar-le-Duc	8	Vienne	267,670	Poitiers	1
Eure	421,665	Évreux	11	Morbihan	427,453	Vannes	3	Haute-Vienne	276,351	Limoges	1
Eure-et-Loir	278,215	Chartres	3	Moselle	409,750	Metz	13	Vosges	379,839	Épinal	3
Finistère	502,851	Quimper	11	Nièvre	271,777	Nevers	7	Yonne	342,116	Auxerre	10
Gard	347,550	Nîmes	9	Nord	270,296	Lille	10				
Haute-Garonne	407,016	Toulouse	4	Oise	385,124	Beauvais	7				
TOTAUX *à reporter*	9,885,895	....	196	*A reporter*	20,131,436	....	452	TOTAL de la population et des abonnés des départemens	30,301,215	....	702

DÉSIGNATION DES NATIONS ÉTRANGÈRES	POPULATION.	CAPITALES.	NOMBRE D'ABONNÉS par Nation.
Suisse.............	2,000,000	Berne.........	59
Pays-Bas...........	6,143,000	Bruxelles......	45
Prusse.............	12,600,000	Berlin........	21
Deux-Siciles........	7,420,000	Naples.......	16
Autriche...........	32,000,000	Vienne.......	10
Saxe..............	1,400,000	Dresde.......	3
Russie.............	60,000,000	St-Pétersbourg.	2
Espagne............	13,000,000	Madrid.......	2
Royaume Sarde......	4,300,000	Turin........	2
Grèce.............	....	....	2
Bavière...........	3,960,000	Munich.......	1
Amérique du Nord...	....	....	4
Amérique du Sud....	....	....	1
Afrique (*Alger*)......	....	....	2
TOTAL des abonnés en pays étranger.......			170

RÉCAPITULATION.

Le nombre des abonnés au 30 juin était, à Paris, de.		931
Id.	*id.* dans les départemens de......	702
Id.	*id.* aux Antilles françaises de....	2
Id.	en pays étranger de..........	170
TOTAL GÉNÉRAL des abonnés............		1805

OBSERVATIONS ET RAPPROCHEMENS.

702 étant le chiffre des abonnés de département ; la moyenne, pour chacun des 86 départemens, est de 8 abonnés 1/7e.

29 départemens sont au-dessus de la moyenne ; l'on remarque

Que : 15 ont de 11 à 19 abonnemens.
6 ont de 20 à 27 *id.*
2 ont de 33 à 36 *id.* (Seine-Inférieure et Gironde).

57 départemens sont au-dessous de la moyenne ; l'on remarque

Que : 16 ont de 2 à 3 abonnemens.
6 n'ont qu'un abonnement.
3 n'en ont pas un seul. (Basses-Alpes, Ariège, Charente).

Paris, au 30 juin, absorbait 931 abonnemens.

La Suisse recevait à la même époque 59 abonnemens.

La population de Paris étant de 800,000 habitans, et la distribution de 931 exemplaires, il y a une REVUE BRITANNIQUE pour 859 habitans.

La population de la France départementale étant de 30,300,000 habitans, et la distribution de 702, il y a une REVUE pour 43,162 habitans. Et si nous comparions la population relative de certains départemens avec le nombre respectif de leurs abonnemens, nous trouverions que 15 départemens ont un abonné sur 100,000 habitans, et que six n'ont pas même un abonné sur 200,000 habitans ! Il est vrai de dire aussi que huit ou dix départemens ont un abonné sur 16 à 1800 habitans.

La population de la Suisse étant de 2,000,000 d'habitans, et la distribution de 59 exemplaires, il y a une REVUE pour 3,389 habitans. Cette proportion est même beaucoup plus forte pour la Suisse française qui absorbe la plus grande partie des abonnemens.

Ainsi la France départementale, qui est quinze fois plus considérable que la Suisse, montre treize fois moins de goût pour la REVUE BRITANNIQUE que cette nation, qui cependant ne trouve pas dans la lecture de ce Recueil un intérêt aussi direct que la France départementale.

Biographie.

William Hazzlitt. — L'un des écrivains les plus piquans et des penseurs les plus originaux de l'Angleterre moderne, William Hazzlitt (1) vient de mourir à Londres, le jour même où l'un de ses ouvrages (2) paraissait. Esprit distingué, mais irrégulier et bizarre; critique habile, mais souvent de mauvais goût; l'habitude d'écrire avec rapidité, et de disséminer dans les journaux un talent dont il abusait quelquefois, a dû nuire à sa réputation. La polémique violente qu'il a soutenue pendant toute sa vie l'a environné d'ennemis; sa critique était amère; son ton décisif et impérieux ajoutait à la sévérité de ses sentences une teinte de pédantisme, assez commune aux écrivains périodiques. Comment aurait-on rendu justice complète aux qualités réelles qui le distinguaient? L'offense qu'il répandait autour de lui d'une main prodigue, lui était renvoyée avec colère. Au milieu d'un nuage d'expressions ambitieuses, et de paroles bizarrement accouplées, ce qu'il y a non-seulement d'éclat et de verve, mais de finesse et de profondeur dans ses *essais*, dans ses *conversations de table* (3), dans ses Lectures sur différens sujets, dans

(1) La REVUE BRITANNIQUE, dans sa 1re série, a emprunté de brillans articles à cet écrivain. Dans la seconde nous nous proposons de publier ses essais les plus remarquables.

(2) *Conversations of James Northcote.*

(3) *Table-talk,* la causerie après dîner.

ses *Spirits of the age* (1), sera vivement apprécié, quand toutes les considérations personnelles, toutes les causes d'injustice envers lui auront disparu. Ce style anguleux et saccadé, plein d'aspérités et d'affectation, de recherche et de facilité, de simplicité et d'étrangeté, ne peut servir de modèle; mais les pensées neuves et les images heureuses y abondent à côté des traits les plus hasardés et des saillies les plus inintelligibles. Sa vie littéraire et privée n'a été qu'un combat contre les embarras pécuniaires et les attaques de la critique : les uns et les autres attirés par son imprudence, aggravés par son imprévoyance, ont jeté des obstacles dans sa route, altéré son talent, et troublé son repos. Fils d'un ministre unitarien (2), il naquit dans le Shropshire, fut élevé au collège d'Hockney, entra dans un atelier de peinture, commença par exercer la profession de peintre, et y renonça bientôt, pour se livrer tout entier à celle de journaliste. Lié avec *Leigh Hunt, Elias Lamb, Coleridge*, il fut l'un des promoteurs d'une nouvelle école littéraire, dont le dogmatisme mérita le surnom de *Cockney School* (3) « École des badauds de Londres. » La partie la plus importante de la rédaction du *Morning Chronicle* lui fut quelque tems confiée; mais la singularité et l'âpreté de

(1) Ce titre n'a point de correspondant en français. Il signifie *Forces intellectuelles*, les hommes puissans par la pensée, dans l'époque actuelle. C'est une galerie de portraits contemporains : nous les avons tous insérés dans notre première série.

(2) Secte qui professe la croyance en Dieu le père et admet la mission divine du Christ, sans croire à son essence céleste.

(3) *Cockney*, homme qui n'est pas sorti de Londres et surtout de la cité, qui en est le centre, habité par la partie commerçante et bourgeoise.

son caractère ne tardèrent pas à le brouiller avec M. James Perry, propriétaire de ce journal. La plupart des publications périodiques importantes qui parurent à Londres depuis vingt ans, eurent Hazzlitt pour collaborateur; c'était là son unique ressource; ce fut l'écueil de son talent.

Chronique.

Mistriss Hunn, mère de Georges Canning. — Cette femme remarquable joignait à la présence d'esprit et au sang-froid les plus rares toute l'ardeur d'affection qui est ordinairement le partage de caractères moins fermes et moins sévères. Elle se maria trois fois : en premières noces, à M. Canning, père de l'homme d'état de ce nom; en secondes noces, à M. Reddish, acteur tragique de Drury-Lane; en troisièmes noces, à un négociant de Plymouth. Elle embrassa la profession de son second mari; comme actrice, elle obtint des succès d'estime, sans jamais se placer au rang des tragédiennes de premier ordre. Une diction pure, une déclamation pleine de sens, un jeu froid, mais sage et quelquefois énergique; une taille haute et une physionomie noble, telles étaient les qualités et les défauts qui la distinguaient. Médiocre dans les emplois passionnés, elle remplissait avec succès les rôles de mère et de reine. Après la mort de M. Hunn, son dernier mari, qui ne lui laissait aucune ressource, elle fut obligée de monter de nouveau sur la scène; et, bien que sa jeunesse fût passée et sa santé altérée, elle opposa un courage presque héroïque à sa mauvaise fortune.

Le caractère moral de Mme Hunn, généralement connu, était devenu l'objet de l'admiration publique; on accordait à la femme vertueuse, à la mère de famille, à l'amie dé-

vouée, une estime et un appui, que les talens les plus éclatans n'obtiennent pas toujours. « J'étais admis dans son intimité, dit l'ancien directeur du théâtre, Bernard, dans son *Coup d'œil jeté sur les théâtres* (1); et ce modèle de conduite, de générosité, de grâce et de dévouement est encore présent à ma pensée. Je suis persuadé que ce bel exemple domestique a préparé la fortune et agrandi le talent de son fils Georges Canning. Il faisait alors son cours de jurisprudence à *Lincoln's Inn* (2); l'affection mutuelle de la mère et du fils était vraiment touchante. Elle comptait sur son cher Georges comme sur le dernier espoir de sa vieillesse; c'était à son avenir qu'elle demandait la récompense de toutes les peines, de toutes les vicissitudes qui avaient agité sa vie. Ces pressentimens d'un cœur maternel se réalisèrent avec une singulière exactitude. J'ai lu plus d'une lettre du jeune Canning à sa mère. En lui rendant compte du progrès de ses études avec tout l'enthousiasme d'une ame neuve et candide, il rapportait à elle seule tous ses sentimens, toutes ses pensées; sa tendresse filiale avait le caractère d'une passion ardente. Mme Hunn faisait, pour élever son fils, et le préparer à tenir un rang dans le monde, des sacrifices vraiment sublimes: point de privations qu'elle ne s'imposât. Au milieu des souffrances physiques de la vieillesse et des chagrins que fait naître une situation précaire, les lettres de son fils lui servaient de talisman et de sauve-garde contre le désespoir. Tous les soirs elle les relisait en se couchant: elle les portait avec elle en guise d'amulettes.

« J'ai vu cette femme si tendre donner la preuve d'un courage bien peu commun. En arrivant à Plymouth, elle

(1) *Bernard's Retrospections on the stage.* London. 1830.

(2) École de droit de Londres.

me pria de lui indiquer un logement commode, mais surtout peu coûteux. Symmonds, charpentier-machiniste et menuisier du théâtre que je dirigeais, était propriétaire d'une maison située à peu de distance de notre salle : le bruit s'était répandu que des fantômes nocturnes s'y donnaient rendez-vous ; et plusieurs locataires, l'ayant abandonnée successivement, avaient tellement accrédité cette rumeur populaire, que les appartemens de Symmonds restaient inhabités depuis six ou sept mois. Il me chargea d'offrir à Mme Hunn la jouissance de ce logement, sans aucune rétribution, mais sous condition expresse qu'elle aurait l'air de lui payer le prix ordinaire du loyer : il espérait, par ce moyen, détruire un bruit ruineux pour lui. Mme Hunn accepta la proposition ; elle consentit en riant à payer d'audace un propriétaire si peu exigeant. « Ce n'est pas la première fois, me dit-elle, que je jouerai mon rôle dans une pièce ornée d'apparitions, et le *Tambour nocturne* (1) n'a rien qui m'épouvante. »

» Le reste de ce récit est difficile à expliquer : je le livre sans commentaire aux philosophes incrédules et aux esprits superstitieux. Le jour de l'arrivée de mon héroïne dans cette maison si redoutée, elle résolut de savoir par elle-même à quels revenans elle avait affaire. La domestique et ses enfans étaient couchés ; tout le monde reposait : elle plaça sur une table un livre et deux bougies, et attendit paisiblement l'arrivée des esprits. Je ne prétends pas deviner ou analyser ses émotions. Parmi les braves qui appartiennent au sexe fort, plus d'un héros, au milieu du silence, quand minuit sonne, quand l'homme isolé se re-

(1) Cette jolie pièce d'Adisson (*the Drummer or the Haunted House*) a été traduite presque littéralement par Destouches, sous le titre du *Tambour Nocturne*. C'est assurément la meilleure pièce de son théâtre.

plie sur lui-même et sent toute sa faiblesse, a pu céder, sans honte, à un mouvement de terreur secrète, et laisser son imagination, devenue reine tyrannique, arracher le sceptre à sa raison impuissante.

» Au-dessous du premier étage, habité par Mme Hunn, se trouvait l'atelier du charpentier. Des verroux et des barres de fer, placés à l'intérieur, en défendaient l'entrée. Une porte dérobée, qui y conduisait aussi, et par laquelle les ouvriers sortaient, ouvrait sur un passage qui aboutissait à l'escalier. Cette porte n'était armée que d'un loquet. Une demi-heure après que Mme Hunn avait commencé sa lecture, un bruit se fit entendre. C'était de l'atelier, situé au rez-de-chaussée, qu'il semblait partir. D'abord un sifflement aigu et prolongé simula le bruit que fait un instrument tranchant qui enlève un fragment de bois. A peine cette singulière harmonie eût-elle commencé, d'autres notes s'y joignirent; vous eussiez dit qu'un chef d'orchestre venait de donner le *la* du concert. Tous les outils du charpentier y firent leur partie. Cris rauques et continus de la scie, roulemens du rabot, murmures âpres et dissonnans de la lime, battemens mesurés du marteau : rien n'y manquait. C'était une discordance infernale, un chaos de tous les sons que peuvent produire tous les instrumens du métier. Les compagnons défunts avaient-ils secoué leur linceul, et revenaient-ils exécuter, pour Sa Majesté infernale, quelque travail commandé par elle? Mme Hunn voulut s'en assurer : curiosité dont peu de femmes, à sa place, auraient donné l'exemple et satisfait le besoin?

» Assourdie par ce tintamarre, et bien déterminée à devenir témoin oculaire des travaux nocturnes entrepris par les ouvriers de Satan, elle déposa doucement son livre sur sa table, eut soin de se déchausser pour que ses pas ne fussent pas entendus, prit une lumière, et ouvrit sa porte.

Le concert redoublait d'énergie : les sons partaient toujours du même endroit. Elle descendit avec précaution, et sans faire le moindre bruit. Au moment où elle allait soulever le loquet, les concertans continuaient leur épouvantable sabbat. Persuadée que la main des vivans était le seul moteur de ce tumulte infernal, elle ouvre, elle entre, elle regarde autour d'elle. Tout est paisible, les outils sont à leur place, le silence et l'immobilité règnent dans l'atelier. Pas un être humain ou surhumain ne se présente à ses yeux. Elle se défie de l'exactitude de ce premier coup d'œil, se promène dans la salle, en fait le tour, examine l'état des portes, les serrures, les contrevents, et ne trouve aucun indice du désordre dont l'atelier semble avoir été le théâtre il y a peu d'instans. Elle remonte chez elle, prête à douter de la réalité du bruit qu'elle croit avoir entendu. Ce bruit recommence, dure une demi-heure, et cesse entièrement. Alors Mme Hunn prend son parti, et va se coucher.

» Plus de cent personnes, qui habitaient Plymouth, ont été instruites de ce fait bizarre, que je rapporte comme preuve d'un courage surprenant. Quelques cordages artistement disposés et cachés dans la boiserie, auraient-ils servi à jouer cette farce infernale? Nul n'a pu le savoir. Le lendemain Mme Hunn ne révéla point à ses enfans et à ses amis les événemens de la nuit : elle répéta une seconde fois la même expérience, qui, une seconde fois, eut le même succès. Alors elle communiqua au propriétaire et à moi-même le résultat de ses deux veillées. Le charpentier, dont l'intérêt se trouvait compromis dans cette aventure, eut peine à la croire sur parole : il résolut de veiller avec elle la nuit suivante. Le tapage recommença au moment ordinaire; et quand Mme Hunn ouvrit sa porte, en l'engageant à descendre avec elle dans l'atelier, le pauvre homme,

frappé d'une mortelle épouvante, se sauva à toutes jambes, et se hâta de gagner la rue.

» Une autre femme eût quitté cet appartement incommode. Mme Hunn y resta : le propriétaire la tint quitte du loyer. Chaque nuit les hôtes de l'atelier se remettaient à l'ouvrage ; jamais ils n'oublièrent leur devoir. Ce concert d'une demi-heure se répéta si souvent que Mme Hunn finit par s'y habituer. « L'habitude, me disait-elle, est une seconde nature ; si je n'entendais plus les charpentiers travailler à minuit et demi, j'aurais peur : je croirais qu'ils vont monter chez moi. »

» Ce fut dans cette maison que Mme Hunn passa tout l'été. Je doute que l'on puisse citer une preuve de sang-froid plus remarquable. »

Les amis de Georges IV. — Deux caractères singuliers se faisaient remarquer parmi les favoris du roi défunt ; *Georges Hanger*, devenu lord Coleraine, espèce d'*ami du prince*, dans toute l'étendue de ce mot ; et *Henry Bates Dudley*, le moins pieux des prêtres, connu sous le nom du *boxeur ecclésiastique*. C'étaient deux personnages curieux, dont l'originalité vulgaire et l'immoralité sans voile, mais non sans esprit, auraient figuré avec un éclat scandaleux partout ailleurs qu'à la cour. Georges Hanger, que l'on trouvait tous les soirs dans les tavernes, et souvent pris de vin, sortait de là pour aller rendre visite au roi ; un gros bâton sous le bras, une cravate de soie noire autour du cou, toujours riant, toujours prêt à servir les caprices et les vices du maître, vous eussiez dit le *Falstaff* du dix-neuvième siècle. L'appeler *my lord*, c'était lui faire une injure qu'il ressentait vivement. Vers la fin de sa vie, ses goûts devinrent si crapuleux, que le roi, qui l'aimait, fut obligé de lui fermer les portes du palais. Un jour, Geor-

ges IV n'étant encore que prince régent, lui demanda à dîner. Georges Hanger pria S. A. R. de lui donner du tems pour les préparatifs nécessaires ; il fixa lui-même l'époque du dîner, à quinze jours de là. Sa demeure, digne de cet homme bizarre, était une petite cabane isolée, sur la route d'Hampstead. Le prince s'y rendit; une domestique mit la nappe; on lui servit pour tout repas... une côtelette de mouton et des pommes de terre.

Quant à *Henry Bates Dudley*, qui se maintint plus habilement dans la faveur du monarque; c'était un étrange prêtre. Il avait deux ou trois duels par mois, sans compter les combats à coups de poing qui avaient fait sa réputation. Recteur de North Farmbridge dans le comté d'Essex, il s'occupait fort peu de ses ouailles, et toute sa vie s'est passée à Londres, dans les soins et les plaisirs les plus contraires à son état. Il vivait dans les coulisses, travaillait pour le théâtre, brillait dans les cercles à la mode. Fondateur du *Morning Herald*, journal des gens de bon ton, il partageait son tems entre le travail exigé par cette publication, des farces qu'il écrivait pour la scène, et le jeu auquel il se livrait avec passion. On l'a vu jouer au whist avec l'acteur Parsons, dans la sacristie d'Ely, dont il avait obtenu la prébende. Baronet, chancelier de la cathédrale de Ferns, il osa briguer l'épiscopat, qui lui fut refusé par lord Grenville. « Vous connaissez, dit ce dernier au postulant, les paroles de Saint-Pierre : Un évêque ne doit pas *battre*. »

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

CONTENU DU PREMIER NUMÉRO.

Préface. — Art. I. Mouvement progressif de la civilisation en Europe, depuis 1815. — II. Philosophie-Histoire. — De la Magie au XIXe siècle et dans les âges antérieurs. — III. Politique. — Situation des partis en Angleterre. — IV. Histoire-Contemporaine. — Ferdinand le Bien-Aimé, ou un mois en Espagne. — V. Voyages. — Une nuit sur mer. — VI. Puissances intellectuelles de notre age. — N° 1. Gœthe — VII Nouvelles des Sciences, de la Littérature, des Baux-Arts, du Commerce, de l'Industrie, etc.

ALBUM BRITANNIQUE.

CONTENU DU VOLUME DE L'ANNÉE 1830.

TEXTE.

Avertissement. — I. Calcutta et ses environs. — II. Le Temple des Papillons. Épisode de la vie du chevalier de Boufflers. — III. Le Pédagogue. — IV. L'Homme vert. — V. Cléopatre sur le Cydnus. — VI. Une Soirée de bon ton. — VII. Les deux Frères. — VIII. Peintres anglais contemporains. — IX. Le Trente et un décembre, ou le premier et le dernier Dîner. — X. La jolie petite Miss. — XI. Le capitaine Lerouge. — XII. Première entrevue des Péruviens et des Espagnols. — XIII. L'Apothicaire. Eglogue villageoise. — XIV. Les Visions du peintre Spinello. — XV. L'Élection. Scènes de la vie anglaise.

GRAVURES.
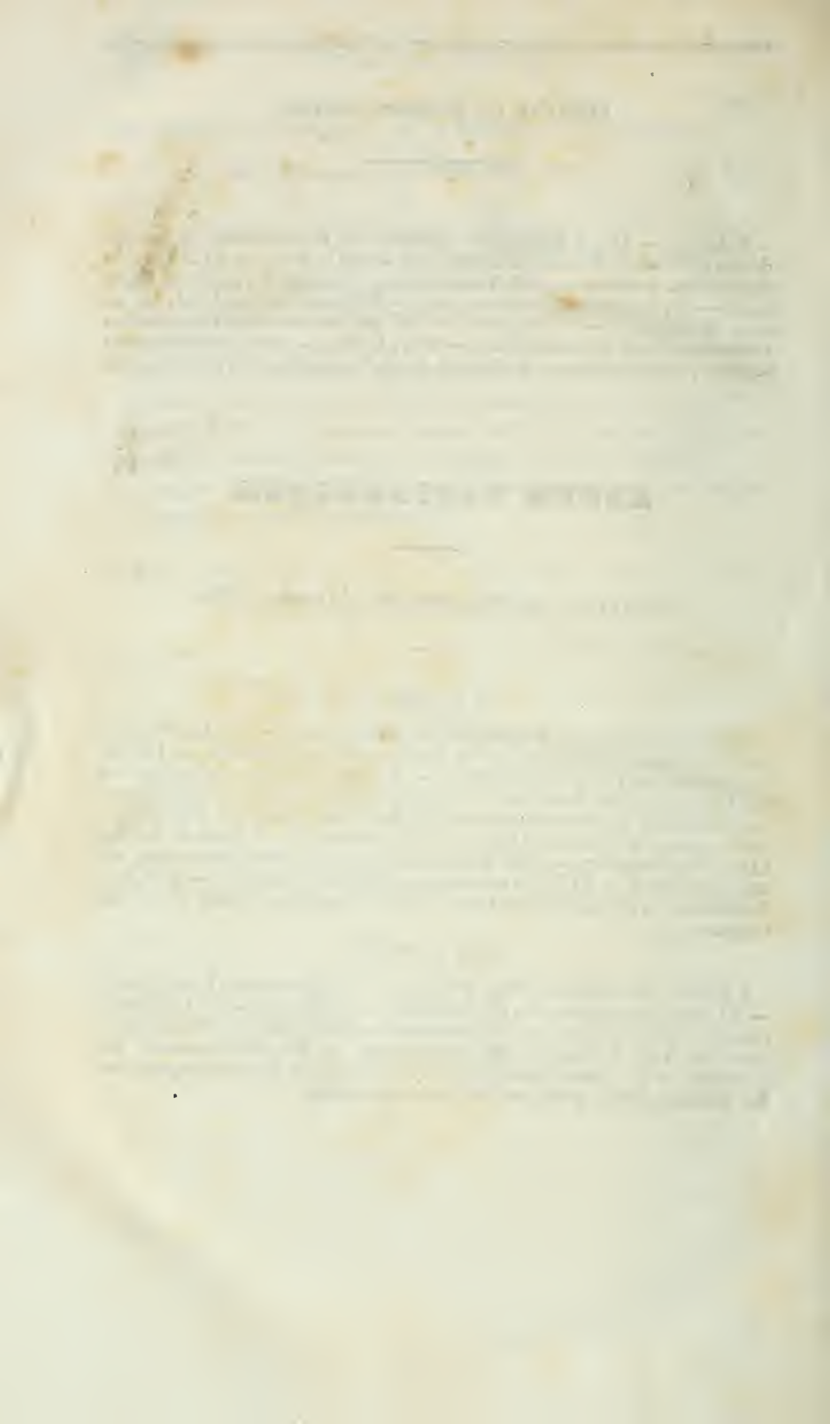
I. Moïse, ou la dernière Plaie d'Égypte. — II. Un Génie. (Frontispice.) — III. Paysage hindou. — IV. Aline de Lauterbach. — V. Le Pédagogue de Shakspeare. — VI. Cléopatre sur le Cydnus. — VII. Aphrodite. — VIII. L'enfant des montagnes. — IX. Dévouement de Curtius. — X. Première entrevue des Péruviens et des Espagnols. — XI. Départ pour la pêche. — XII. Les deux Amies.



